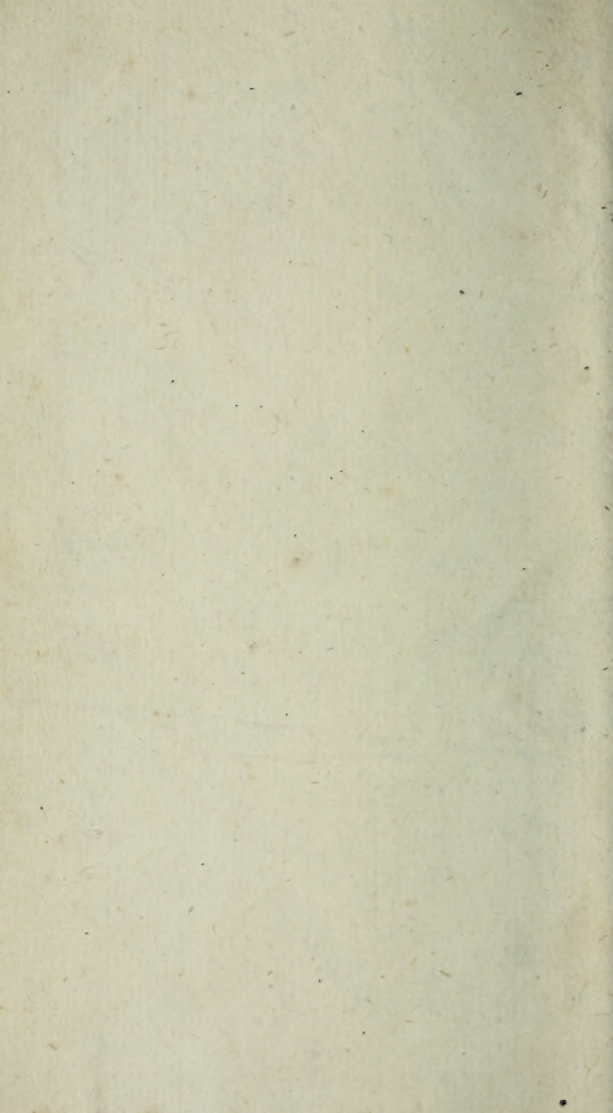






Universitas
BIBLIOTHECA





VIE
DU
MARÉCHAL
duc
DE VILLARS.

*NOTE HISTORIQUE DES OUVRAGES
qui se trouvent chez le même Libraire.*

L'Esprit de la Ligue, par M. Anquetil, troisième
édition, 3 vol. *in-12.* rel. 7 l. 10 s.

L'Intrigue du Cabinet de Henri IV, Louis XIII
& Louis XIV, par le même, 4 vol. *in-12.* rel. 12 l.

Mémoires du Maréchal de Berwick, écrits par lui-
même, 2 vol. *in-12.* avec son Portrait. rel. 6 l.

Mémoires Politiques & Militaires, pour servir à
l'Histoire de Louis XIV & de Louis XV, composés
par le Maréchal Duc de Noailles, & mis au jour
par M. l'Abbé Millot, 6 vol. *in-12.* rel. 18 l.

Histoire de Charlemagne, par M. Gaillard, de l'Aca-
démie Française, 4 vol. *in-12.* rel. 12 l.





LOUIS HECTOR DUC DE VILLARS,
Maréchal de France:

Né en 1653. Mort le 19. Juin 1734.

N. Thomas sculp. 1784.

V I E
DU MARÉCHAL
DUC
DE VILLARS,

*De l'Académie Française, Membre du Conseil
de Régence, Président du Conseil de Guerre,
Ministre d'État, Maréchal-Général des
Camps & Armées, &c. &c. &c.*

ÉCRITE PAR LUI-MÊME;

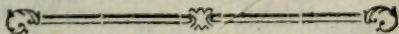
*Et donnée au Public par M. ANQUETIL, Prieur de
Château-Renard, & Correspondant de l'Académie
Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, avec son
Portrait & des Plans de bataille.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de LA REINE,
de MADAME, & de Madame Comtesse d'ARTOIS,
rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.



M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

V I E

D U O

D E V I L L A R S

DC

130

V7A3

1784

M. D. C. LXXIV

Coll. spéc.



A M O N S E I G N E U R
LE MARÉCHAL
DE CASTRIES,

Comte d'Alais, Premier Baron né des
Etats de Languedoc, Chevalier des
Ordres du Roi, Gouverneur des
Ville & Citadelle de Montpellier,
Ville & Port de Cette, Capitaine-
Lieutenant des Gendarmes Ecoſſois,
Commandant-Général & Inspecteur
du Corps de la Gendarmerie, Mi-
nistre & Secrétaire d'Etat ayant le
Département de la Marine, &c. &c.

MONSEIGNEUR,

Vous m'avez chargé de rédiger les Mémoires du Maréchal
Tome I. a

*de Villars ; ainsi la France
vous devra de mieux connoître
ce grand Homme. Vous m'avez
imposé une autre obligation, que
je remplis à regret : je me borne
en conséquence à vous présenter
l'hommage de mon profond respect
& de ma sincere reconnoissance.*

*J'ai l'honneur d'être dans ces
sentimens ,*

MONSEIGNEUR ,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur , AN-
QUETIL , Chanoine Ré-
gulier, Correspondant de
l'Académie des Inscripti-
ons & Belles-Lettres ,
& Prieur de Château-
Renard.



I D É E

DE LA VIE DU MARÉCHAL

D E V I L L A R S.

LA vie du Maréchal de Villars n'est pas purement militaire, comme on pourroit l'imaginer de celle d'un Maréchal de France. Il y en a des parties considérables, dans lesquelles il n'est point du tout question de guerre ; & dans celles qui en traitent, les détails sont entre-mêlés de quantité de faits relatifs à la conduite particulière & au gouvernement de l'Etat. On n'y trouvera pas seulement des marches, des campemens, des sièges, des batailles ; mais encore beaucoup d'observations touchant la Politique, la Cour, les Finances, la Magistrature & d'autres sujets : observations qui naissent d'elles-

mêmes sous la plume d'un homme, qu'on verra n'avoir été rien moins qu'indifférent pour tout ce qui s'est fait autour de lui pendant le cours de près d'un siècle. Il ne dit que ce qu'il a vu ou entendu, & il le dit avec un ton de vérité qui inspire la confiance.

Ses premières années se passèrent en voyages, dans lesquels il portoit un esprit observateur ; en apprentissage du métier de la guerre, où il se signala par des succès qui lui acquirent de la réputation dès sa jeunesse. Guerrier infatigable en Flandres, en Alsace, en Hongrie ; courtisan aimable à Vienne & à Munich, les occupations & les plaisirs le menaient également au but qu'il se proposoit, celui d'être utile. L'occasion s'en présenta dans l'ambassade d'Allemagne, que les circonstances de la succession d'Espagne rendirent importante & épi-

neuse. Il y mit à profit la renommée de ses premiers exploits , qui lui donnoit de la considération , & ses liaisons contractées à la guerre lui procurerent les moyens de connoître à fond les caractères des Généraux & les forces des ennemis qu'il auroit peut-être bientôt à combattre.

Le commencement de la guerre fut illustré par la prise de Kell , les batailles de Fridlingue & d'Hochtet que Villars gagna. Il ne tint pas à lui qu'un plan plus étendu & des mesures mieux prises n'effrayassent l'Empereur dans sa capitale , & ne sauvassent la Baviere ; mais sa fermeté & des manéges de Cour le brouillerent avec l'Electeur. Cette disgrâce , dont le Prince eut lieu de se repentir ensuite bien amèrement , fit le bonheur du Languedoc , que le Maréchal pacifia en ramenant par la douceur les Re-

belles effarouchés par la violence.

Les besoins & les vœux de la France , en vain contrariés par les envieux , le rappelerent à la tête des armées. On connoît les époques les plus brillantes de ses campagnes : le camp de Circq , qui concerta les vastes projets des Alliés ; le combat de Cezannes , qui pouvoit nous rendre maîtres de la Savoie ; la surprise des lignes de Stoloffen , qui lui ouvrit l'Allemagne une seconde fois ; la bataille de Malplaquet , qui commença à intimider les ennemis ; celle de Denain , qui les abattit ; la conquête rapide des villes de Flandres , qui nous avoient été enlevées ; & celle de Fribourg , par laquelle fut déterminée la paix de Rastat , qui couronna ses exploits.

Mais ce qu'il y a de plus intéressant dans les récits , c'est que les motifs des mouvemens d'armées , &

en général de toutes les actions, y sont expliqués avec les raisons pour & contre ; de sorte qu'on peut encore juger à présent , quel étoit le meilleur des partis proposés, comme en jugeoient, dans le temps, Louis XIV lui-même , Madame de Maintenon , les Ministres , les Princes & les autres personnes à qui les lettres ont été écrites. Plusieurs familles verront dans ces lettres des noms qui leur sont chers, cités avec éloge ; & ceux que les opérations militaires n'amuse pas , feront dédommagés par des réflexions que les faits amènent sur l'économie, la discipline , l'entretien des troupes , la subordination, l'embarras , les fatigues du commandement, & l'état du Royaume. Certainement on ne lira pas sans attendrissement les exemples de générosité & de patience donnés par le soldat François dans des momens critiques. La

différence des temps mêlera de la satisfaction au dépit que cause toujours le souvenir des propositions insultantes de nos ennemis , rendus insolens par leurs victoires. Pourquoi aussi ne ressentiroit-on pas quelque plaisir à trouver accueillant & sensible dans son commerce avec Villars , ce Louis le Grand , que nos Ecrivains , échos fideles des Etrangers , se font trop plu à nous représenter comme un homme dur & un Monarque d'un orgueil inflexible ?

Un des plus grands chagrins du Maréchal pendant la Régence , fut de voir le gouvernement du Roi défunt renversé , ses desseins contrariés , ses alliances changées , & les dispositions sur sa famille , les plus cheres à son cœur , abrogées. La crainte de la disgrâce ne fit pas chanceler Villars dans son attachement à cette famille malheureuse ,

& aux principes de son ancien Maître. Quoiqu'il ne flattât pas le Régent, ce Prince l'écoutoit, même lorsque le Maréchal le désapprouvoit. Le Duc d'Orléans lui dut plusieurs conseils salutaires, & le bonheur de ne se pas trouver forcé, par une suite de coups d'autorité, d'en porter un dernier fatal au Royaume. Enfin, il n'y a rien qu'il n'ait tenté, au hasard de déplaire, pour empêcher le fameux système de s'accréditer, & en corriger les pernicious effets.

En entrant dans le Conseil, le Maréchal s'imposa la loi d'écrire tout ce qui s'y passeroit. C'est une espèce d'obligation de ne concourir jamais qu'à des décisions justes, de peur d'avoir à rougir en relisant. Aussi y porta-t-il une noble franchise, l'assurance de dire la vérité au Monarque en sa présence, la hardiesse de n'être pas toujours

de l'avis du Premier Ministre , & la fermeté de combattre ses opinions, quand elles ne lui paroissent pas tendre assez à la gloire de la Nation & au bonheur des Peuples.

Son Journal n'est pas une table sèche des matieres présentées au Conseil. On y rencontrera beaucoup d'anecdotes peu connues , d'autres dont plusieurs circonstances intéressantes avoient échappé ; & n'apprit-on rien de nouveau , on ne fera pas fâché de voir ce que l'on fait déjà , confirmé par un rapport incontestable. Mais ce qui doit rendre ce Journal précieux à un François , c'est qu'il y prendra une juste idée de la maniere dont les affaires se traitent dans les Conseils du Roi ; & après cette connoissance , qui ne s'estimera pas heureux de vivre sous un Gouvernement dans lequel il est sûr que ce qui regarde sa tranquillité, son

honneur & sa fortune, est discuté avec tout le scrupule de la justice ?

Quant au style du Maréchal, il est correct & nombreux, comme est communément le style du siècle de Louis XIV. Ses lettres, assaisonnées de quelques faillies, indiquent un caractère franc & gai ; & il ne manque pas de tournures heureuses, quand il veut dire au Roi des choses qu'il croit pouvoir ne lui être pas agréables, remontrer aux Ministres, ou faire son apologie & son éloge.

La vie du Maréchal de Villars, telle que je viens de l'esquisser, peut servir d'une leçon utile à la jeune Noblesse qu'on destine aux grands emplois. C'est, en effet, un modèle bien digne d'être mis sous ses yeux, que la conduite d'un homme qui, de grade en grade, s'est élevé à tous les postes de

confiance & d'honneur qu'un Gentilhomme peut mériter.

Que ceux donc qui , devenus presque en naissant les enfans de la Patrie , jouissent déjà de ses bienfaits & doivent être un jour sa ressource ; ceux dont les noms décorent nos Annales, dont les ancêtres ont vécu pour la gloire de la Nation ou sont morts pour elle, qu'ils lisent ; & qu'aux exemples domestiques ils joignent celui d'un Héros , qui guidera leurs pas dans les différentes carrieres qu'ils voudront parcourir ; ils y verront que la bravoure seule ne suffit pas , & qu'ignorant dans quelles circonstances la Providence les placera , ils ne doivent négliger aucune espèce de connoissances.

Qu'ils lisent donc , je le répète. Ils trouveront ici en action toutes les qualités qui forment les grands Hommes ; dans l'Officier , l'intré-

pidité , l'activité , l'intelligence ; dans le Général , le coup-d'œil , la prévoyance , l'esprit de combinaison & de ressource ; la dignité , la prudence , la vérité dans le Négociateur & le Représentant du Prince ; dans le Ministre , la patience , la sagacité , le zèle du bien public ; & par-tout , dans toutes les occasions , l'attachement au Roi , l'amour de la Patrie , une tendre sensibilité pour ses malheurs , de vifs regrets de ses pertes , des espérances encourageantes ; enfin , la résolution constante & toujours suivie de n'arriver à la gloire que par la probité & la vertu.

Nous avons déjà des *Mémoires du Duc de Villars*, imprimés à Londres en 1739, 3 volumes in-12 (a) ;

(a) Il est marqué au frontispice de cette édition, qu'elle est corrigée & augmentée d'une

le premier , jusqu'à la page 322 , n'est qu'une copie mot à mot des Mémoires manuscrits qui m'ont été communiqués. Le reste de ce Volume & les deux autres paroissent n'être qu'un relevé des Galettes , entremêlé d'anecdotes ramassées sans choix dans les conversations. M. le Maréchal de Castries & feu M. le Marquis de Vogué , s'intéressant à la gloire de Villars , qu'ils trouvoient peu soutenue dans ces Mémoires , ont désiré que sa Vie fût refaite , & m'ont remis ce qui leur est parvenu à ce sujet : savoir , cent quarante-deux cahiers de Mémoires composés chacun depuis vingt-quatre jusqu'à trente-deux pages *in-folio* ; deux cent treize feuilles volantes du même

Table de matieres : ce qui en supposeroit une autre qui auroit précédé ; mais je ne la connois pas.

format composeroient chacune quatre pages ; & quatorze volumes de lettres aussi *in-folio* , dont quelques-uns de douze cents pages.

C'est là-dessus que j'ai travaillé, c'est-à-dire , que j'ai refondu les Mémoires , ajouté les liaisons, fait parler le Maréchal lui-même pour donner plus de vivacité au style , & inféré les lettres dans le texte ; mais j'ai conservé les faits tels que je les ai trouvés , sans me permettre de les justifier ni de les combattre.

J'ai intitulé l'Ouvrage, *Vie du Maréchal Duc de Villars*, écrite par lui-même , parce que ses *Lettres* en forment la plus grande partie , & que les *Mémoires* & le *Journal* paroissent avoir été faits par lui-même , ou du moins sous ses yeux , puisqu'on y trouve souvent des corrections de sa main. On peut s'en convaincre en examinant les

originaux. Ils sont déposés dans la Bibliothèque de Sainte G  nevieve de Paris. De l'aveu de M. l'Evêque de Dijon , & de son frere M. le Marquis de Vogué , Maréchal des Camps & Armées du Roi , ils appartenoient à M. le Marquis de Vogué leur pere , qui les tenoit par héritage du feu Comte de Vogué , Colonel du Régiment de son nom , fils d'une s  eur du Maréchal de Villars , auquel le dernier Duc , fils du Maréchal , les avoit légués.





V I E
D U
MARÉCHAL
D U C
DE VILLARS,

ECRITE PAR LUI-MÊME.

JE présente au Public la vie d'un homme, qui, né pour les grands emplois & les dignités militaires, ne les dut cependant qu'à sa capacité & à ses exploits : il éprouva les obstacles que la faveur oppose ordinairement au mérite peu courtisan, & il en triompha par une noble franchise & l'application constante à ses devoirs. Il aima sa Patrie, estima sa Nation, fut attaché à ses Rois : enfin il sauva la France ; & lorsque, dans des temps

Tome I.

A

2 VIE DU MARÉCHAL

moins fâcheux , elle eut encore besoin de son bras & de ses conseils , il n'hésita pas , dans un âge très-avancé , de lui sacrifier les dernières années d'une vie employée toute entière à son service.

Sa naissance
& son éducation.

LOUIS HECTOR DE VILLARS naquit en Mai 1651 à Turin (a), où son pere, Pierre de Villars, étoit Ambassadeur : sa mere se nommoit Marie

(a) C'est-là l'opinion la plus commune , & elle se trouve consignée dans les Mémoires imprimés , tome 3 , page : 80. Mais dans le Journal de Verdun , mois de Décembre 1733 , p. 449 , on lit que le Maréchal de Villars , passant par *Moulins* pour se rendre en Italie , le 16 Octobre , M. de *Valieres* , Procureur du Roi au Bureau des Finances , le complimentant au nom de la Ville , lui dit : » *Que la Province de Bourbonnois se glorifie de prétendre mériter une distinction sur toutes les autres Provinces du Royaume , parce que d'elle sont sortis les plus grands Rois du monde , nous partageons avec elle cet avantage. Mais un autre avantage propre à la ville de Moulins : C'EST QU'ELLE VOUS A VU NAÎTRE DANS SES MURS* ». Auroit-on pu faire au Maréchal de Villars cette observation en face , s'il n'étoit pas né à Moulins ?

de Bellefonds. Enrichi par la Nature de la taille la plus avantageuse (a), & entraîné par son goût, Pierre de Villars se feroit volontiers consacré uniquement à la guerre ; mais quelques désagrémens qu'il eût de la part du Marquis de Louvois, Ministre de ce Département, le fit tourner du côté des Ambassades : il s'acquitta avec éclat de celles de Danemarck, de Savoie & d'Espagne, fut Conseiller d'Etat d'épée, Gouverneur de Damvillers & de Befançon. Ainsi exercé dans les armes & les négociations, il donna à son fils une éducation qui le rendit propre aux unes & aux autres.

Reçu dans une Ecole que Louis XIV avoit établie pour la première Noblesse de son royaume (b), le jeune Hector s'y distingua bientôt par sa vivacité, son esprit, & un air d'assurance qui ne melloit pas à cet âge. Il formoit

(a) Cette taille avantageuse lui donnoit un port de Héros, qui le fit surnommer ORONATO, & qui frappoit toujours Louis XIV, si distingué lui-même par sa bonne mine.

(b) Les Pages de la Grande-Ecurie.

dès-lors des projets de fortune & de gloire ; projets de jeune homme , mais qui avoient une liaison & une suite , & qui donnoient les plus flatteuses espérances à sa famille (a).

Il voyage.

Pour commencer à les réaliser , il demanda à voyager , & parcourut la Hollande , qui alloit devenir le théâtre de la guerre. Il accompagna ensuite en Allemagne le Comte de Saint Geran son parent , chargé de confirmer plusieurs de ses Princes dans l'alliance de la France , au moment où elle alloit porter toutes ses forces contre les Hollandois.

Ses premières armes. Il est fait Cornette de Gendarmerie.

1672.

Cette guerre éclata en 1672. Le Marquis de Villars , âgé de dix-neuf ans , y fit ses premières armes aux sièges d'Orsoy , de Doesbourg & de Zutphen. Il se trouva au passage du Rhin , & donna des preuves d'intrepidité , qui furent remarquées par les Généraux & le Roi lui-même. Elles lui valurent une cornette de Cheval-légers : il signala son entrée dans ce corps , par la

(a) Voyez les Mémoires imprimés , tome 1 , page 7.

plus grande attention à ne manquer aucune affaire de cavalerie, jusqu'à servir sous des partisans; & il ne quitta la frontiere, qu'après avoir vu établir les quartiers d'hiver, dont il étudia les dispositions.

1672.

A peine arrivé de l'armée, Louis XIV l'envoya en Espagne complimenter le Roi, qui avoit été malade. Les honneurs qu'on lui fit dans cette Cour, où son pere étoit Ambassadeur, & les plaisirs qu'il y goûta, ne le retinrent que jusqu'à ce qu'il fût les troupes prêtes à entrer en campagne. Aussi-tôt il courut en Flandres, & arriva presque en même temps que le Roi, devant Mastricht, que ce Prince assiégea en personne.

Il est envoyé en Espagne.

La Noblesse, empressée à se distinguer sous ses yeux, s'y étoit rendue en foule. La crainte qu'en voulant se signaler elle ne s'exposât témérairement, occasionna une défense aux Volontaires de se trouver aux attaques sans permission; mais afin qu'ils ne fussent pas inutiles, on les distribua dans les différens Corps, pour monter les gardes avec eux. Cet ordre, qui réduisoit le Marquis de Villars, ou à n'être pas admis dans les tranchées, parce

Il se distingue d'un assaut.

1672.

1673.

qu'il étoit Officier de cavalerie, ou à n'y être admis qu'à son tour, peut-être dans des occasions qui ne présente-roient ni péril ni gloire, ne convenoit pas à son impatience.

Il n'en témoigna rien; mais exami-nant, s'informant, il découvrit qu'une certaine nuit on devoit attaquer le che-min couvert & une demi-lune : sur cette connoissance, il prend avec lui six Gendarmes, entre dans la tranchée, se place entre les grenadiers qui de-voient déboucher les premiers. Si-tôt que le signal est donné, il s'avance, jette sa cuirasse pour courir plus légé-rement, & s'élance dans la demi-lune. Un fourneau joue, & l'enterre à de-mi : il se dégage, repousse les enne-mis, qui, après avoir abandonné ce poste, revenoient l'occuper. Leur feu augmente. Le carnage est terrible au-tour de lui. Il perd ses Gendarmes; tous les Officiers sont tués. Il n'en reste qu'un, nommé Vignory, Volontaire comme lui, avec lequel il soutient son loge-ment, & n'en sort qu'au jour, après l'avoir assuré. Il étoit blessé en plusieurs endroits, mais légèrement.

Le Roi, témoin de la fin de l'action,

le fait appeler, prend un air sévère, & lui dit : » *Ne savez-vous pas que j'ai*
 » *défendu, même aux Volontaires,*
 » *d'aller aux attaques sans permis-*
 » *sion ; à plus forte raison aux Offi-*
 » *ciers de cavalerie, qui ne doivent*
 » *pas quitter leur troupe ? J'ai cru,*
 » *Sire, répond le jeune homme sans*
 » *se déconcerter, que Votre Majesté*
 » *me pardonneroit de vouloir appren-*
 » *dre le métier de l'infanterie, sur-tout*
 » *quand la cavalerie n'a rien à faire* «.

1673.

Cette raison présentée à propos eut son effet. Le Monarque, qui d'ailleurs n'avoit voulu que l'intimider, lui dit des choses très-flatteuses, & l'encouragea par-là à chercher les occasions d'en mériter d'autres.

Le même siège lui en fournit encore une. Il se promenoit à la tête du camp ; les ennemis envoyèrent un petit corps de cavalerie, qui pouffoit déjà le régiment des Gardes. Une brigade de la Maison du Roi voyoit cet échec sans s'ébranler, parce qu'elle n'avoit pas d'ordres. Villars court à ses Gendarmes, en prend vingt, tombe avec eux sur ce corps. L'escarmouche devient vive. Le Roi y arrive au moment que les en-

A une es-
carmouche.

1673.

nemis tournoient le dos. Il demande quel est celui qui commande ; » on » lui répond : Villars. *Il semble*, dit- » il, *dès que l'on tire en quelque en-* » *droit*, *que ce petit garçon sorte de* » *terre pour s'y trouver* «.

Dans les
partis.

Il s'attira aussi des éloges, non moins honorables que ceux d'un Roi : ce fut ceux de Turenne. Se voyant dans l'armée de ce Général, encore éloigné des grands commandemens, & borné à l'exactitude du service, genre d'honneur peu assorti à son caractère, Villars s'attacha aux deux freres Saint Clars, les plus fameux partisans de ce temps. Il apprit, sous leur conduite, à faire des courses longues & pénibles, des attaques brusques, des retraites hasardeuses ; à mener une vie dure, savoir se passer de pain & de lit, souffrir le froid glaçant & les chaleurs ardentes ; à se mêler avec le soldat, lui donner l'exemple de l'audace dans le danger, de la précaution dans la sécurité. Il fit plusieurs fois avec eux des marches hardies, presque sur le camp ennemi. Villars étoit toujours des plus avancés. Turenne lui dut souvent des avertissemens utiles. Il le marqua au Roi ; &

il ne tint pas à lui que le Cornette de gendarmerie ne fût dès-lors promu au grade de Colonel. 1673.

Enfin le Marquis de Villars eut l'avantage, peut-être unique à son âge, de joindre à l'estime de Turenne celle du Grand Condé. Il en reçut un témoignage bien flatteur, le jour même de la bataille de Senef. Condé regardoit défilér l'armée ennemie, dont il vouloit attaquer l'arrière-garde. Quelques-uns des Officiers qui l'environnoient, voyant du mouvement dans ces troupes, dirent : » *Elles s'ébran-*
 » *lent pour fuir. Non, dit Villars,*
 » *elles changent seulement d'ordre. Et*
 » *à quoi le connoissez-vous ? dit le*
 » *Prince se tournant de son côté. C'est,*
 » *répondit-il, qu'à mesure que quel-*
 » *ques escadrons paroissent se retirer,*
 » *d'autres rentrent dans les inter-*
 » *valles, afin que vous les trouviez*
 » *en bataille quand vous passerez*
 » *le ruisseau. Jeune homme, reprit le*
 » *vieux Général, qui vous en a tant*
 » *appris ? Ce jeune homme-là voit*
 » *clair, ajouta-t-il en regardant ceux*
 » *qui avoient parlé les premiers. En même*
 » *temps il fit sonner la charge, & mis*

*Dans une
bataille.*

1674.

1674.

l'épée à la main. » *Ah, voilà ce que*
» j'avois toujours désiré, s'écria Vil-
» lars, de voir le Grand Condé l'épée
» à la main« ! Transport de joie &
 d'admiration, qui ne déplut pas au
 Prince.

Il est fait
Colonel.

A la première charge le Marquis
 reçut un coup d'épée, qui s'arrêta dans
 l'os de la cuisse. Il ne se donna que
 le temps de faire bander sa plaie, &
 s'attacha à Fourille, Commandant de la
 cavalerie, qu'il suivit pendant toute la
 durée de cette bataille. Ce brave guer-
 rier y fut blessé mortellement; l'en-
 gagement, qui ne devoit être qu'un
 choc particulier, devint une action
 générale. Villars y fit des prodiges de
 valeur, qui furent remarqués par Fou-
 rille mourant. Il en fit une mention
 honorable dans la lettre qu'il fit écrire,
 presque en expirant, à Louis XIV.
 Condé ne l'oublia pas non plus, en
 annonçant au Roi le gain de cette
 bataille, si disputée & si sanglante.
 Villars eut le régiment de cavalerie de
 Courcelles, pour récompense de la va-
 leur qu'il avoit montrée, tant dans ce
 combat, que dans d'autres occasions
 moins importantes qu'il avoient précédé.

Il servit l'année suivante encore en Flandres, sous le Maréchal de Luxembourg, qui lui donna un détachement de quatre cents chevaux, dont il fut faire un bon usage. L'armée Française & les ennemis n'étoient éloignés que de deux lieues. Nuit & jour l'infatigable Villars battoit l'estrade entre les deux camps, pour envoyer des nouvelles au Maréchal de Luxembourg, qui étoit bien inférieur en forces. Dans une de ces courses nocturnes, il rencontra un parti qu'il dispersa, & dont il suivit le gros à travers les bois. En avançant toujours, il s'aperçut qu'il étoit presque sur les grandes gardes; il résolut de les attaquer. Mais pendant qu'il faisoit ses dispositions, il vit plusieurs escadrons qui gagnoient les derrières, dans le dessein sans doute de l'envelopper. Le jeune Colonel se douta que c'étoient les fuyards de la nuit, qui s'étaient rendus au camp, avoient donné l'alarme & occasionné cette manœuvre; il jugea prudemment qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que de se retirer, sauf à revenir quand la sécurité seroit rétablie.

Il se cache donc quelques heures dans les bois, & quand il conjecture

1675.

que la crainte à cessé, il reparoit dans le même endroit d'où il étoit reparti. Il voit qu'en effet les grandes gardes ne paroissent plus inquietes; que les Officiers se promènent à la tête du camp; que les soldats se reposent, & que tout est dans la plus grande tranquillité; que seulement les étendards sont un peu plus reculés vers le centre, ce qui marque que, moyennant cette précaution, on les croit en sûreté. Villars, à la tête de son gros, pousse droit à la vedette. *Qui vive?* s'écrie-t-elle. *Espagne* répond Villars; *un parti de Hollande qui revient de la guerre.* En parlant il s'avance. Toute sa troupe fait feu sur la grand'garde, qui s'épouvante; & pendant qu'il fixe l'attention sur lui, vingt cavaliers détachés rasent la ligne, tuent ou enlèvent les Officiers qui se promenoient, rejoignent le gros, & regagnent le bois tous ensemble. Toute l'aile monte à cheval & vole à la poursuite de Villars; mais il avoit déjà mis entre les ennemis & lui un ruisseau, assez difficile à franchir. Il les voit sur leur bord, se met en bataille sur le sien, persuadé qu'ils n'oseront le passer si près de l'armée de Luxem-

bourg ; & , comme il l'avoit prévu , ils le laissent aller tranquillement avec ses prisonniers. Le Maréchal écrivit cette action au Roi ; & Louis XIV , qui fa-voit obliger , en donna , devant toute sa Cour , les premières nouvelles au pere du Marquis.

 1675.

Son ardeur s'enflammoit par les succès. Jeune & heureux , il eut quelque-fois besoin de frein. Le Maréchal de Schomberg le lui fit sentir dans une occasion qui demandoit du flegme & de la prudence. Ce Général venoit de faire lever le siège de Mastricht au Prince d'Orange. Villars croyant appercevoir dans la retraite des Alliés un air de désordre , vouloit qu'on donnât sur l'arrière-garde , & insistoit jusqu'à l'importunité. » *Quand une place , comme Mastricht , lui répondit le Maréchal , est secourue sans bataille , le Général doit être content : & pour satisfaire un jeune Colonel avide de gloire , il faut lui donner un parti de cent cinquante chevaux. Faites-les commander. Prenez les Officiers que vous voudrez. Suivez l'armée ennemie trois ou quatre jours ; voyez ce qu'elle deviendra , & ce que vous*

*Bonne leçon
que lui donne
le Maréchal
de Schomberg.*

 1676.

1675.

» *pourrez faire sans vous commettre* ». Jamais ordre ne fut exécuté plus gaiement. Il partit; mais il revint dès le lendemain, plus tôt par conséquent qu'on ne l'attendoit, parce qu'il se trouvoit autant de prisonniers que de soldats.

Consultant, dans ces courses, plus son courage que ses forces, il succomboit quelquefois à la fatigue, & on remarqua qu'un jour, excédé de veilles, il s'endormit sur le bord d'un fossé qu'un orage remplit d'eau; elle le couvrit sans l'éveiller; mais aussi il fut attaqué d'une maladie très-dangereuse.

Avantage, qu'il conseilla, manqué.

1677.

Après son rétablissement, qu'il dut, en grande partie, à une jeune saine, qui n'avoit point été énermée par les plaisirs, il se rendit en Flandres, où commandoient les Maréchaux d'Humieres & de Luxembourg, sous Monsieur. On lui confia, à la bataille de Mont-Cassel, un corps de réserve, destiné à se porter où les ordres du Général l'appelleroient. En les attendant, Villars, qui avoit déjà le coup-d'œil qui fait gagner les batailles, s'aperçut qu'il débordoit la droite de l'ennemi, & que, s'il la prenoit en flanc, pendant qu'elle étoit attaquée

en tête , il la mettroit en désordre. Sur cette observation , il se préparoit à charger , lorsque Monsieur lui envoya dire par le sieur de Chamlay , son aide de camp de confiance , de marcher au centre qui commençoit à plier. En vain le Marquis représenta que le meilleur moyen de rassurer le centre , étoit d'y arriver à travers les bataillons de cette aile dispersée. Il fallut renoncer à son projet , qui étoit approuvé de tous ses Officiers. La bataille fut gagnée à la vérité ; mais la droite des ennemis se retira toute entière en bon ordre , & le Maréchal de Luxembourg , examinant ensuite les choses par lui-même , ne put s'empêcher de dire : » *Je voudrois que le*
» cheval de Chamlay eût eu les jam-
» bes cassées quand il vous a apporté
» ce maudit ordre «.

1677.

De Flandres , le Marquis de Villars passa sur la Meuse & ensuite en Alsace , où le Maréchal de Crequy soutenoit , avec des forces inférieures , tout l'effort des armées de l'Empire , commandées par le Duc de Lorraine. Les occasions d'agir se présentèrent pour lui plus fréquemment sous ce Général , qui , étant

Retraite de
Cokesberg.

1677.

rendu moins agile par la douleur d'une ancienne blessure, avoit besoin d'un homme auquel il pût prendre confiance. Il l'eut toute entiere en Villars, & ne s'en repentit pas.

Le Duc de Lorraine cherchoit une bataille, qui ne pouvoit avoir lieu qu'autant qu'il réussiroit à tirer les François du camp de Marle, trop bien fortifié pour oser les y attaquer. Le Duc le tenta par leur droite, qui étoit appuyée à un petit château nommé *Cokesberg* : il fit paroître deux mille chevaux, dont il ne détacha en avant que cinq cents, persuadé que Crequy en opposeroit autant; qu'en augmentant son nombre, le Maréchal augmenteroit aussi le sien, pour retirer les premiers, & qu'ainsi il l'attireroit dans la plaine & le forceroit à une action générale.

Mais Villars se trouvoit là. Pour faire face à l'ennemi qui se présentoit avec douze escadrons, il n'eut besoin que de sept, avec lesquels il entretint l'escarmouche. Un corps bien plus considérable vint soutenir ces douze, & la tête de l'armée ennemie parut. Le Maréchal de Crequy, craignant un engagement, ordonna la retraite. Pour la

favoriser, il fit monter à cheval la Maison du Roi. Villars faisoit l'arriere-garde. Mais au lieu de rentrer, avec tous ses escadrons, dans les intervalles que lui ouvroit la Maison du Roi, il en retient en dehors deux & quelques Volontaires; & saisissant le moment où la cavalerie Allemande, contenue par la Françoisse, s'arrêtoit, il porte droit sur le centre de la ligne ennemie, compo-
~~posée~~ d'infanterie, & la perce jusqu'au canon. Il avoit grande envie d'en enmener quelques pieces: mais déjà le corps de bataille s'ébranloit; revenue de sa premiere surprise, l'infanterie se rallioit, la cavalerie arrivoit sur lui, & le canon commençoit à tirer. Content de ce succès, il tourne bride, & regagne à grands pas le camp François. Il en essuya aussi quelques volées de canon, parce qu'en le voyant sortir du centre de l'armée Allemande, on le prit pour un ennemi. A travers tous ces feux, il rentra avec peu de perte, & la gloire d'avoir affronté une armée entiere avec deux escadrons & quelques Volontaires.

Dès le commencement de l'action il avoit eu deux chevaux tués sous lui.

1677.

Quand on lui présenta sa cuirasse, il la rejeta. » *Je ne tiens pas ma vie, dit-il en regardant ses cavaliers, plus précieuse que celle de ces braves gens* ». Cette ostentation de bravoure, quelquefois nécessaire pour animer le soldat, lui attiroit singulièrement la confiance & l'attachement des siens. Il en eut, en rentrant au camp, une preuve bien touchante. Un de ses cavaliers, mortellement blessé, le demandoit; il y courut: » *Êtes-vous content de nous, mon Colonel, lui dit-il; je ne voulois que la consolation de vous voir avant que de mourir* ».

Surprise de nuit.

Le Maréchal de Crequy l'employoit volontiers, parce qu'il étoit sûr que, sans qu'on lui recommandât, il n'omettoit rien de ce qui pouvoit être fait. Voulant, par exemple, savoir si une levée, sur laquelle il avoit dessein de passer, étoit gardée, il y envoya la nuit le Marquis de Villars, avec une bonne escorte; mais Villars en laissa la plus grande partie derrière lui, & avança seulement à la tête de trois cents chevaux. Cette troupe, survenue inopinément dans l'obscurité, alarma les

ennemis , qui étoient environ deux mille cavaliers. Sans favoir leur nombre , mais soupçonnant leur inquiétude , au lieu de se contenter de s'assurer de leur position , selon ses ordres , le Marquis se détermine à les attaquer. Il envoie tout le long de la chaussée , des tambours & des trompettes qu'il avoit amenés , leur ordonne de faire un grand bruit , afin de partager l'attention , fond , par une barriere qu'il trouve abandonnée , sur ce corps , qui étoit de deux mille hommes , & le met en déroute. Dans la chaleur de l'action , arriva le détachement entier , que Villars avoit laissé derriere en avançant. Il prend les combattans en queue. Le Marquis , qui croit sa troupe environnée , se retourne. Il y eut de François à François un combat court , mais meurtrier , qui ne finit qu'au cri de ralliement *Villars* , & cette fâcheuse méprise sauva une partie des ennemis , qui furent cependant dépostés.

Le siège de Fribourg , qui se fit à la fin de la campagne , lui fournit les moyens d'exercer son génie observateur & entreprenant. Le Maréchal de

1677.

Crequy se déchargea sur lui du soin du quartier le plus exposé, & l'attention qu'il y donna, ne l'empêcha pas de se trouver aux actions qui se passaient dans les autres. Il monta à l'assaut à la tête des grenadiers. Il étoit de tous les fourrages pour les couvrir, & de tous les détachemens pour attaquer. Enfin il revint à la Cour avec la gloire de ne s'être pas contenté des occasions que lui présentait l'ordre du service; mais d'en avoir cherché partout où elles pouvoient se rencontrer : gloire qui distingue l'Officier, jaloux de se former & de parvenir, de celui qui se borne à ne pas s'attirer de blâme & à avancer lentement.

Cependant, toujours en butte au Ministre, il eut le chagrin de voir élever au grade de Brigadier, des Officiers moins anciens que lui, & qui avoient certainement des droits moins légitimes : il en parla au Roi, qui reçut ses plaintes avec bonté, & lui donna des espérances. Il insista. Le Monarque répondit avec impatience. C'en fut assez. Villars ne sollicita plus, & prit, dès ce moment, le parti de se passer de la faveur, ou

de la forcer à n'oser lui être contraire. 1678.

L'envie, habitante des Cours, le poursuivoit jusque dans les armées. Si elle ne pouvoit ternir l'éclat de ses actions, elle en critiquoit du moins les motifs ou les circonstances. Souvent aussi, loin de lui nuire, les efforts de la jalousie ne faisoient que lui procurer des applaudissemens. Il éprouva ces deux effets contraires, à l'occasion d'un combat qu'il livra sans ordre. Posté dans un endroit découvert, contre lequel l'ennemi ne pouvoit tenter aucune surprise, il vit qu'un poste voisin, plus exposé, alloit être enlevé, s'il n'y portoit du secours. Aussi-tôt il y vole, & chasse le Prince de Bade, qui l'attaquoit en personne. Au moment que l'escarmouche finissoit, arrive le Maréchal de Crequy, lorsque chacun raisonnoit sur cette action, & la plupart au désavantage du Marquis, qu'ils blâmoient de n'avoir pas été assez circonspect. Excédé de ces discours, Villars dit au Maréchal en l'abordant : *Mon Général, je suis jeune, il me reste beaucoup à apprendre; c'est pourquoi je prends la liberté de vous demander, si étant*

Il est justifié par le Maréchal de Crequy.

1678.

» de garde , dans un endroit fort dé-
 » couvert , & par conséquent fort en
 » sûreté , j'ai bien ou mal fait de lais-
 » ser à ce poste deux petites gardes
 » seulement , & d'avoir marché à l'en-
 » nemi , qui pouffoit nos troupes , &
 » étoit prêt à entrer dans le camp «.

La réponse du Maréchal fut foudroyante pour les envieux. » Il n'y
 » a , dit-il , que des poltrons ou des
 » pédans qui puissent ne pas approu-
 » ver votre conduite. Pour moi je vous
 » en remercie. Allez vous reposer quel-
 » ques heures , afin de vous mettre à
 » la tête d'un parti de cinq cents che-
 » vaux que je vous destine «. Crequy
 admiroit son ardeur. Le voyant le pre-
 mier sur la breche du fort de Kell ,
 qu'il assiégeoit , il lui cria : » Jeune
 » homme , si Dieu te laisse vivre , tu
 » auras ma place plutôt que personne «.

Paix de Ni-
 megue.

1679-84.

La paix de Nimegue , signée cette
 année , mais dont les heureux effets
 ne se firent totalement ressentir qu'en
 1679 , suspendirent les travaux mili-
 taires du Marquis de Villars. Il les
 reprit dans la guerre (a) qui dura en-

(a) Le Marquis de Villars pensa être tué

viron un an , depuis le milieu de l'année 1683 , jusqu'au mois d'Août 1684. 1679-84.
 Elle finit très-glorieusement pour la France , par la treve de vingt ans , signée à Ratisbonne entre la France , l'Empire & l'Espagne. Alors d'autres circonstances ouvrirent au Marquis de Villars une nouvelle carrière , dans laquelle il entra à l'âge de trente-deux ans : âge heureux , qui tempere la vivacité de l'imagination , par la solidité du jugement , & qui permet d'allier les plaisirs de la jeunesse aux manœuvres adroites de la politique , d'autant plus sûres alors , qu'elles sont moins soupçonnées.

Une grande scene se présentoit alors aux yeux de l'Europe : Louis XIV *Etat de la France.*
 monroit à ses peuples & aux étrangers un faste supérieur à toutes les autres Cours ; des palais superbement bâtis & magnifiquement décorés ; de grandes armées bien vêtues , bien disciplinées ; cent vaisseaux faisant respecter le pavillon François sur toutes les mers ; des frontieres doublement

au siège de Luxembourg , d'un boulet de canon , qui emporta son Valet de chambre.

1684-85-
86-87.

hérissées de forteresses; des arsenaux pleins de munitions de toutes espèces, des Généraux expérimentés, des Ministres habiles, un commerce florissant; enfin une Nation enivrée de la gloire de son Roi, & prête à se sacrifier pour la soutenir.

Il venoit de faire la paix, ou plutôt de la prescrire à ses ennemis; mais en les désarmant, il n'avoit pas eu l'art de les gagner; au contraire, il paroît qu'il fit trop peser sur eux le poids de sa puissance. Il arracha par force ce qui n'auroit peut-être dû être que l'objet d'une négociation; savoir, des domaines assez étendus en Flandres & en Allemagne, qu'il prétendit lui appartenir, & que l'Espagne & l'Empire ne laisserent aller que par foiblesse, & en frémissant de la violence qu'on leur faisoit. Louis força le Doge de Gênes de venir s'humilier à Versailles; un Ambassadeur François fut autorisé à braver le Pape jusque dans Rome: actions de hauteur qui aigrissent l'Italie. Déjà les Barbaresques, ennemis peu redoutables, mais incommodes, avoient été aliénés par l'affreux bombardement d'Alger; & les

les Hollandois , révoltés par les conditions dures qu'on s'étoit vanté de pouvoir leur imposer , au lieu du souvenir des bienfaits de la France , à laquelle ils devoient leur liberté , ne conservoient plus que des sentimens de haine & des desirs de vengeance. Il ne nous restoit plus d'allié que Charles II , Roi d'Angleterre , que l'on conservoit à force d'argent ; mais son peuple étoit offusqué de l'éclat de la France. Pour comble de malheur , Charles mourut , & laissa un successeur qui , loin d'être utile , eut besoin d'être protégé. Ce fut encore dans le concours de ces circonstances , qui dura plusieurs années , que Louis révoqua l'Edit de Nantes ; il donna ainsi des soldats à ses ennemis , & leur envoya le commerce , les arts , les manufactures , source des richesses dont ils se servirent contre lui.

Le Roi n'ignoroit pas les dispositions menaçantes de ses principaux voisins. Déterminé à se les rendre moins contraires , il répandit dans les Cours différentes personnes chargées de ramener les esprits & de gagner les petits Souverains , si on ne pou-

1684-85-
86-87.

*Le Marquis
de Villars en-
voyé à Vien-
ne.*

1684-85-
86-87.

voit se réconcilier les grands. Le Marquis de Villars fut un de ces négociateurs, envoyés sans d'autre prétexte. Celui qu'on imagina pour lui, fut la commission d'aller complimenter l'Empereur sur la mort de l'Impératrice sa mère. Il la reçut d'autant plus volontiers, qu'elle cadroit merveilleusement avec des vûes secretes, qui lui faisoient désirer ce voyage.

L'Empereur & le Turc étoient en guerre. Plusieurs Seigneurs, des Princes même, demanderent la permission d'aller servir dans l'armée de l'Empire; mais le Roi, qui avoit des raisons pour ne pas donner d'ombrage à son ancien allié, les refusa. Le Marquis de Villars vit donc avec plaisir, que la commission qu'on lui donnoit lui feroit peut-être obtenir dans la suite la permission qu'il désiroit intérieurement, mais qu'il n'osoit demander, de peur d'être refusé comme les autres; & il partit avec cette espérance.

1685-86-
87.

Il fut très-bien reçu à Vienne. Le nom de Villars, de l'armée avoit passé à la Cour, & on lui prodigua des distinctions, qui paroissent moins accordées à l'emploi qu'à la personne.

Elles lui donnerent moyen de se lier avec les Courtisans & les Ministres. 1685-86-

Sous ombre de ne songer qu'à partager leurs plaisirs , il s'appliqua à approfondir leurs caractères , à démêler leurs intrigues , à s'instruire de leurs desseins , de leurs intérêts ; & il rendit compte de ses découvertes au Roi , qui lui en marqua sa satisfaction. 87.

Pendant qu'il s'occupoit de cette espèce d'étude , le Duc Maximilien, Electeur de Baviere , vint à Vienne. Ce Prince, d'une Maison depuis longtemps attachée à la France , étoit beau-frere du Dauphin , qui avoit épousé sa sœur. Villars trouvant un jeune Souverain si proche parent de ses Maîtres , & qu'on disoit destiné à commander l'armée de l'Empire contre le Turc , lui fit une cour assidue , & réussit à lui plaire. Si-tôt que le Roi en fut informé , il recommanda au Marquis de s'insinuer toujours davantage dans les bonnes grâces de l'Electeur , en prenant cependant garde de donner de l'ombrage aux Ministres de Vienne. Cela ne fut pas difficile à un François aimable , qui jouissoit déjà d'une réputation méritée à la guerre ,

S'insinue dans les bonnes grâces du Duc de Baviere.

& dont les goûts pour la galanterie, la musique, la danse & la bonne chère s'accordoient si bien avec ceux du Duc de Bavière.

La confiance s'établit bientôt entre eux. Des plaisirs elle passa aux affaires. L'Electeur avoua au Marquis que, quelques caresses que lui fit la Cour de Vienne, il n'en étoit pas content. „ J'ai, dit-il, dépensé tous les trésors de mon pere à faire les campagnes de Hongrie; j'y ai sacrifié mes troupes & ma personne. „ Cependant j'ai le désagrément de voir que toutes les préférences sont pour le Duc de Lorraine, qu'on m'accorde, à la vérité, les distinctions extérieures, mais qu'au fond c'est lui qui a le secret & le commandement. Je ne suis pas non plus à m'appercevoir qu'on veut droit maîtriser mes attachemens & mes volontés, & qu'on exige de moi un dévouement exclusif aux intérêts de l'Autriche. Cet empire qu'on affecte, me gêne & me déplaît „.

Suisse Prince dans ses Etats.

Maximilien n'avoit pas toujours pensé ainsi. Ces chaînes, qu'il com-

mençoit à trouver pesantes, lui avoient jusqu'alors paru légères & agréables, parce qu'elles lui étoient présentées par la Comtesse de Kaunitz, femme aussi spirituelle que belle, dont la Cour de Vienne se servoit pour le captiver. Mais son ascendant s'affoiblissoit avec ses charmes, que l'âge effaçoit insensiblement. Elle ne put retenir l'Electeur à Vienne; il n'y fit qu'un court séjour, & alla passer l'hiver dans ses Etats, où Villars eut ordre de l'accompagner, sous le prétexte d'attachement pour un Prince qui le combloit d'amitiés.

La présence étoit essentielle, auprès d'un homme de son caractère. Avec assez de jugement pour connoître le meilleur parti, il ne suivoit jamais que celui qu'on lui inspiroit. L'importunité le subjugoit, & celui qui parloit le dernier l'emportoit toujours. D'ailleurs, il étoit fort changeant, moins par inconstance que par satiété des mêmes objets. Quiconque par conséquent savoit l'amuser & varier ses divertissemens, étoit sûr de la première place dans sa faveur. Villars, encore dans l'âge où les plaisirs ne sont

1685-86-

87.

pas mésséans , devint l'ame de la Cour de Munich. Bals , concerts , festins , jeux , parties de chasse , spectacles , rien n'étoit bien , s'il n'avoit été ordonné ou approuvé par Villars , qui répandoit sur tout le vernis de la galanterie françoise. Il se lioit avec les Maîtresses de l'Electeur , & changeoit de liaisons , quand le Prince changeoit d'inclinations. Cependant , au milieu de ce tourbillon de plaisirs , il ne perdoit pas de vue l'objet sérieux , qui étoit de substituer dans le cœur du Duc la France à l'Autriche ; & il l'échauffa si bien , qu'il fallut ensuite lui donner des leçons de politique , pour l'empêcher de faire éclater son nouveau penchant. » *Vous allez* , lui dit » le Marquis , *repasser par Vienne :* » *vous y serez observé par les Minis-* » *tres de l'Empereur. A l'armée , vous* » *& vos troupes serez environnés par* » *les siennes. Vous courez les plus* » *grands risques , si vous vous laissez* » *pénétrer. Réservez l'aveu de vos vé-* » *ritables sentimens pour le retour* ». Avec ce plan de conduite , qu'il se proposa d'exécuter , l'Electeur partit pour Vienne & la Hongrie , où il em-

mena le Marquis de Villars. » *Je serai*
 » *François à Vienne* (1), écrivoit ce
 » dernier au Roi, & à la guerre, je
 » *me conduirai comme le plus fidele*
 » *serviteur de l'Empereur.* «

En Hon-
 grie, & re-
 vient à Mu-
 nich.

1687-88.

Il tint parole, & se trouva a plu-
 sieurs actions, dans lesquelles il se dis-
 tingua de maniere qu'il en reçut
 des remercimens publics de l'Empe-
 reur, par la bouche de ses Ministres.
 Mais ces bonnes dispositions de la
 Cour de Vienne, en faveur du Mar-
 quis de Villars, changerent bientôt.
 Il eut ordre de suivre encore l'Electeur
 à Munich, & de déployer auprès de
 lui le caractère d'Envoyé de France.
 La publicité de cette qualité donna
 de l'inquiétude à la Maison d'Au-

(1) Le 23 Mars 1687, entre autres nou-
 velles a M. de Croissi, il mande cette petite
 chicane des Moscovites, qui les représente
 bien différens de ce qu'ils sont devenus de-
 puis Pierre le Grand. » *Les Ambassadeurs*
 » *Moscovites auront enfin demain leur pre-*
 » *miere audience. La derniere difficulté qu'ils*
 » *ont faite a été sur les trois révérences qu'ils*
 » *refusoient de faire à l'Empereur, aisant*
 » *qu'on ne devoit trois révérences qu'à la*
 » *sainte Trinité.* «

1688.

triche , qui jugea à propos d'avoir aussi un Représentant auprès du Duc de Baviere. Elle envoya des Seigneurs riches en état de briller , des Ministres habiles , & jusqu'à la Comtesse de Kaunitz , & d'autres femmes intelligentes , que d'anciennes habitudes rendoient puissantes dans cette Cour.

Mais ces batteries , dressées contre Villars , ne réussirent pas. Il combattoit avec des armes plus efficaces auprès de l'Electeur ; savoir , le talent de ne faire & de ne dire que des choses qui lui étoient agréables. Les Emisfaires Impériaux , au contraire , approuvoient les murmures de l'Electrice contre la conduite volage de son époux , & les appuyant , ils firent intervenir le Pape même , qui chargea son Nonce de faire au Prince des remontrances sur sa galanterie , son luxe , ses dépenses en bâtimens & en fêtes. » *Le*
 » *Saint Pere a bonne grace* , disoit un
 » jour Maximilien au Comte de Kaunitz , *de me faire de pareils repro-*
 » *ches ; pendant que je sacrifie mon*
 » *bien , & que j'expose ma personne*
 » *pour l'Empire & l'Eglise contre le*
 » *Turc , il offre des chapeaux aux*

» enfans du Duc de Lorraine, & moi,
 » il me paye en réprimandes. Certai-
 » nement, répondit le Comte, si Vo-
 » tre Altesse le désiroit, le Pape n'hé-
 » siteroit pas à en offrir un au Prince
 » votre frere; mais il va être Elec-
 » teur de Cologne, & le présent seroit
 » au dessous de lui. Son Altesse n'a-
 » t-elle pas aussi des serviteurs à gra-
 » tifier « ? reprit le Marquis de Vil-
 lars, qui ne cherchoit qu'à commettre
 l'Electeur avec l'Envoyé de Vienne.
 » L'Empereur vient bien de faire son
 » Capitaine des Gardes Cardinal;
 » croyez-vous que le Saint Pere se
 » déshonoreroit, en admettant aussi
 » dans le Sacré Collège quelqu'un
 » du choix de M. l'Electeur? Et qui?
 » dit Kaunitz. Moi, répliqua Villars;
 » & sûrement je l'y servirois bien «.
 Le Comte plaisanta de la faillie.
 Maximilien la prit au sérieux, &
 commençoit à s'échauffer. » Voilà,
 » Monsieur, ce que cause votre ambi-
 » tion d'être Cardinal «, dit le Comte
 à Villars pour rompre la conversation.
 » Faites toujours, répliqua celui-ci,
 » & vous verrez que tout s'accom-
 » modera «.

1688.

1688.

L'Electeur étoit une espece de conquête qu'ils se disputoient ; & peu s'en fallut que Villars n'emportât la place. Il détermina le Prince à refuser le Roi des Romains, qui demandoit sa sœur en mariage , & à la donner au Duc de Mantoue , parti bien inférieur de toutes manieres. Une préférence si peu politique montrait l'ascendant que le Cabinet de Versailles avoit pris , dans l'esprit de Maximilien, sur le Conseil de Vienne. Celui-ci mit tout en œuvre pour regagner l'Electeur , dont les Etats , par leur position , lui étoient très-importans , en cas de guerre avec la France. Pour y réussir , il fallut le soustraire à la séduction du Marquis de Villars. Dans cette vûe , on entreprit de lui persuader de retourner en Hongrie, où Villars , ayant le caractère d'Envoyé de France , ne pouvoit plus le suivre. Le Marquis , au contraire , lui mit en tête de n'y point aller , & lui fournit les raisons qui pouvoient l'en dispenser. D'abord il prétendoit y commander seul. On lui représenta que ce seroit faire affront au Duc de Lorraine , auquel l'Empereur avoit

tant d'obligations. Maximilien s'obstina; & après avoir encore disputé, on lui accorda enfin qu'il commanderoit seul, parce que le Duc de Lorraine venoit de tomber malade. » *C'est un leurre, lui dit Villars; si-tôt qu'on vous aura attiré à l'armée, la maladie du Duc s'évanouira, & il retournera partager le commandement avec vous. Il faut qu'on vous promette que, quelque chose qui arrive, il n'y paroîtra pas* ». Il le demanda; & on le promit, au grand étonnement du Négociateur François.

Après une pareille condescendance, l'Electeur ne pouvoit plus reculer. » *Ce seroit, dit-il à Villars, me brouiller irrémédiablement avec l'Empereur, & en quelque façon lui déclarer la guerre : or vous savez que je ne suis pas encore prêt* ». Le Marquis en convint, & vit, avec regret, qu'il ne lui restoit plus de ressource pour empêcher le Duc de Bavière de lui échapper. Il ne désespéroit cependant pas encore de l'accompagner en Hongrie; mais les Ministres Impériaux s'y opposèrent fortement, par la raison que dans les termes où on

1688.

Il retourne en France.

1688.

en étoit d'une guerre presque certaine avec la France, il ne convenoit pas que l'Electeur gardât auprès de lui un Envoyé de Louis XIV, au milieu de l'armée de l'Empire. L'Electeur fit semblant de ne pas se rendre; il dit au Marquis qu'il alloit à Vienne, qu'il y travailleroit à faire lever cet obstacle, & qu'il lui enverroit un courrier, pour l'appeler auprès de lui; mais Villars l'attendit inutilement, & voyant qu'il ne venoit pas, il partit pour la France.

*Il est fait
Commissaire
général de la
Cavalerie.*

Il y fut très-bien reçu. » *Je vous avois toujours connu pour un fort brave homme*, lui dit Louis XIV; » *mais je ne vous croyois pas si grand négociateur* ». Madame de Maintenon l'admit à la représentation d'une Comédie à Saint-Cyr, faveur que les plus grands Seigneurs briguoient quelquefois inutilement. Enfin, pendant son absence, M. de Louvois ayant fait des avances pour se gagner son amitié, de lui-même & sans en être prié, lui avoit procuré la charge de Commissaire général de la Cavalerie.

*Il retourne
à Munich.*

Il n'eut pas le temps de l'exercer beaucoup, parce que les affaires le

rappelerent à Munich. La fameuse Ligue d'Ausbourg, par laquelle toutes les Puissances de l'Europe s'étoient unies contre la France, commençoit à faire des préparatifs dont Louis crut devoir prévenir les effets : il ne lui restoit d'allié que le Turc, & peu s'en fallut qu'il ne se trouvât privé de son secours. Les Musulmans, découragés par des pertes successives, & sur-tout par la prise de Belgrade, désiroient la paix. L'Empereur le fut. C'étoit le moment d'en faire une avantageuse :
 » *Il faut*, dit un jour le Duc de Ba-
 » vière au Marquis de Villars (1),
 » *il faut connoître l'Empereur comme*
 » *je le connois, pour croire les rai-*
 » *sons qui l'en ont empêché..... Il*
 » *y a des Moines qui ont prédit à*
 » *l'Empereur que l'Impératrice de-*
 » *viendrait grosse, qu'elle accouche-*
 » *rait de deux jumeaux, que dans*
 » *le même temps l'Empire Turc seroit*
 » *détruit, & qu'un de ces jumeaux*
 » *régneroit à Constantinople ; la*

1688.

(1) Lettre de M. de Villars au Roi, de Munich, le 22 Octobre 1688.

1688-89. » *grossesse de l'Impératrice a paru*
 » *dans le temps que nous avons pris*
 » *Belgrade. L'Empereur a cru le reste*
 » *de la prophétie, & n'a point voulu*
 » *entendre parler de paix* ». Cette
 conduite de Léopold I donna le temps
 au Roi de ranimer les Turcs. Il avoit
 déjà commencé quelques diversions
 en leur faveur ; mais il en promit de
 plus importantes, & ce fut pour en
 régler la forme & le temps, qu'il en-
 voya encore le Marquis de Villars à
 l'Electeur de Baviere.

Ce Prince se trouva donc une se-
 conde fois exposé aux sollicitations des
 Cours de Vienne & de Versailles. La
 circonstance étoit plus embarrassante
 qu'autrefois. Il ne s'agissoit alors que
 de rester indifférent entre la France &
 l'Autriche ; mais ici il falloit se déclai-
 rer pour ou contre. Il n'y auroit même
 pas eu de sûreté à rester neutre, ainsi
 que le fit entendre un des Ministres de
 l'Empereur (1). » *Hier encore, écrivoit*
 » *le Marquis de Villars au Roi, le*

(1) Lettre du Marquis de Villars au Roi,
 de Munich, le 4 Février 1689.

» *Comte de Thaunn citoit Gustave*
 » *Adolphe , Roi de Suede , qui disoit* 1688-89.
 » *que c'étoit un bonheur quand de*
 » *temps en temps quelques alliés nous*
 » *abandonnoient , parce que cela don-*
 » *noit du relâche à des pays ennemis ,*
 » *dont on ne pouvoit plus tirer d'ar-*
 » *gent* ». Avis aux Etats dont les voi-
 sins plus forts ne se piquent pas d'une
 équité bien scrupuleuse.

Mais cet avis donné indirectement,
 étoit déjà inutile au Duc de Baviere.
 Il n'avoit pris aucune mesure pour
 n'être pas forcé par l'une ou l'autre
 Puissance. L'Empereur retenoit ses
 troupes en Hongrie : ses places étoient
 dégarnies , & les François pouissoient
 déjà dans son pays des partis qui fai-
 soient jeter les hauts cris aux peuples.
 Les plaintes retentissoient jusqu'à la
 Cour de Munich , que le Marquis
 trouva déchaînée contre la France. Le
 Prince sentoît bien que , puisque l'Em-
 pereur vouloit la guerre , il n'étoit pas
 prudent aux François de l'attendre chez
 eux , qu'il étoit naturel au contraire
 qu'ils la portassent d'abord dans les
 pays qui fournissoient des secours à leurs
 ennemis. » Or , représentoit Villars

1688-89. » au Duc, vous n'avez qu'à dire un
 » mot, & ces soldats dont vous vous
 » plaignez, vont devenir les protec-
 » teurs de vos peuples & les défen-
 » seurs de vos villes. Et comment
 » faire revenir mes troupes qui sont
 » au milieu de l'armée Impériale ?
 » répondoit l'Electeur : il faut donc
 » les sacrifier ? Et pourquoi, répon-
 » doit Villars, voulez-vous que le
 » Roi ménage un Prince, dont toutes
 » les troupes renforcent ses ennemis « ?

A ces raisons, le Marquis ajoutoit la terreur qu'inspiroient les troupes Françoises, auxquelles il faisoit dire secrètement d'avancer toujours, afin de forcer l'Electeur par la crainte à se jeter dans les bras du Roi.

*Il quitte la
Baviere.*

Il fut un moment où Villars crut avoir réussi ; mais Léopold envoya à Munich le Prince Louis de Bade, en qui l'Electeur avoit la plus grande confiance, & son arrivée changea tout. Le Prince ne cacha pas au Marquis qu'il aimoit & estimoit, qu'il venoit exprès pour le faire sortir de la Baviere, & l'Envoyé de France ne tarda pas à s'apercevoir qu'il seroit bientôt forcé de prendre son parti ; mais comme il lui

étoit ordonné de tenir le plus long-temps qu'il pourroit, il dissimula, feignit de ne s'apperecevoir de rien & de ne pas sentir les petits dégoûts qu'on multiplicoit, de sorte qu'on fut obligé d'en venir au dernier moyen, savoir de lui donner son congé en bonne forme.

1688-89.

» Le 4 Janvier, dit le Marquis de
 » Villars, dans sa lettre au Roi du 5,
 » le sieur Leydel, Vice-Chancelier, est
 » venu chez moi. Après m'avoir de-
 » mandé audience de la part de Son
 » Altesse Electorale, & m'avoir fait
 » un mauvais compliment sur l'estime
 » & l'amitié que l'Electeur a pour moi
 » personnellement, il m'a dit que son
 » Maître, ne pouvant se détacher des
 » intérêts de l'Empereur & de l'Em-
 » pire, attaqué de tous les côtés par
 » les François, lui avoit ordonné de
 » venir me trouver, pour me dire qu'il
 » désiroit que je sortisse de Munich
 » dans trois jours, & de ses Etats le
 » plus tôt qu'il me seroit possible. Je lui
 » ai dit que je ne pouvois pas croire
 » que cet ordre fut véritable, qu'il
 » étoit indigne de l'Electeur, & enfin
 » j'ai traité le sieur Leydel, en parlant

1689.

1689.

» toujours avec respect de son Maître,
 » comme il le méritoit. J'ai été sur le
 » champ chez l'Electeur, & je lui ai
 » fait demander audience : il ne vou-
 » loit point me la donner ; mais enfin
 » je l'ai demandée d'un ton à la vou-
 » loir avoir, & je suis entré dans son
 » cabinet, où je lui ai parlé avec toute
 » la véhémence que méritoit le com-
 » pliment de son Chancelier.

» Il a défavoué le terme de trois
 » jours & de sortir de son Etat le plus
 » tôt que je pourrois. Je lui ai parlé
 » avec toute la fierté que je devois sur
 » le reste. J'ai demandé à l'Electeur
 » s'il avoit quelque sujet de se plain-
 » dre de moi, & que j'aimerois mieux
 » que la maniere indigne dont il en
 » ufoit, pût me regarder personnelle-
 » ment, que comme Envoyé de Votre
 » Majesté. Il m'a fait beaucoup d'hon-
 » nêtetés pour moi, disant que du
 » reste l'Empire entier étoit déclaré.
 » Je lui ai dit qu'il ne l'étoit pas, &
 » que l'Electeur de Brandebourg même
 » avoit mandé à M. le Comte de Fus-
 » temberg qu'il ne se déclareroit pas.
 » Que je ne pouvois m'imaginer qu'il
 » eût fait réflexion sur la conduite qu'il

» tenoit, que pour moi j'en étois tou-
 » ché, comme la chose le méritoit.
 » Que je le suppliois de faire une ré-
 » primande à son Chancelier, & que
 » j'espérois qu'il le défavoueroit d'une
 » conduite aussi extraordinaire que
 » celle qu'il a eue avec moi. Enfin,
 » Sire, après m'avoir bien écouté, ne
 » me répondant rien, il est sorti de
 » son cabinet & monté sur le siège
 » d'un cocher; il est allé courir les rues
 » avec ses courtisans derriere le car-
 »rosse «.

1689.

Dans la même lettre, le Marquis de Villars se loue beaucoup de la fidélité des Officiers François qui avoient été servir en Hongrie, & qui, sollicités par ceux de l'Empereur de rester à son service, refuserent tous. Il parle entre autres de M. *Noblesse*, simple Ingénieur, sorti de France pour une affaire d'honneur, & qui, malgré sa pauvreté, préféroit d'être reçu en grace dans sa patrie au titre de Colonel en Baviere. Il cite enfin une repartie assez gaie du Marquis de Spinchal. Les Ministres de Baviere le voyant déterminé à partir, lui retinrent une partie de ses appointemens. M. l'Eledeur, lui dirent-ils,

1689.

espere que vous viendrez retirer un jour ce qui vous est dû , en reprenant son service. Je suis charmé , répondit-il , que l'on me donne des prétentions légitimes sur la Baviere.

Villars partit , laissant Maximilien livré aux insinuations des Ministres de Léopold ; mais toujours avec un fonds d'inclination pour la France. Quoique muni de passe-ports & escorté par un Trompette , peu s'en fallut qu'il ne fût arrêté sur les terres de l'Empire qu'il avoit à traverser. Il n'échappa que par sa diligence. Le Comte de Lusignan , qui le joignit en revenant de Vienne , où il avoit eu le même emploi que Villars à Munich , se fiant trop à la bonne foi de cette Cour , & dédaignant de se hâter , fut pris & retenu huit mois prisonnier ; aventure très-mortifiante pour un Officier au commencement d'une guerre.

Villars se retira par la Suisse avec la plus grande précipitation , & ne se crut en sûreté que quand il se vit dans les murs de Saint-Gal. Il n'y arriva qu'à nuit fermée par un temps affreux ; & lorsqu'il comptoit n'avoir plus qu'à réparer , par une bonne nuit , toute

les mauvaises qu'il avoit passées, on lui annonça dans son auberge les Magistrats qui venoient le complimenter. A la harangue succéda la conversation sur les affaires courantes; à la conversation, la visite des Dames, & enfin un énorme repas, dont il ne put jamais s'exempter & qui fut servi à minuit. On lui fit grace du bal, mais non de la dépense: car l'hôte lui présenta la carte, & il se trouva que fatigué, ennuyé, forcé à veiller, il avoit encore régalé ces Messieurs & ces Dames, & une populace assez nombreuse à laquelle les convives distribuerent le dessert & des rafraîchissemens, afin qu'il ne manquât rien à la magnificence de la réception.

A Bâle où il alla ensuite, il courut risque de la vie, parce que voulant du dehors parler à la sentinelle par une nuit très-noire, afin de se faire baisser le pont, il fut enlevé par la bascule, & précipité dans le fossé, d'où on le retira à grand'peine, froissé, meurtri, glacé; mais il en fut quitte pour ses douleurs & quelques accès de fièvre.

*» J'ai trop bonne opinion de l'étoile
» du Marquis de Villars, lui dit*

1689.

*Danger qu'il
court à Bâle.*

1689.

» obligeamment Louis XIV en le
 » voyant , pour croire qu'il eût pu
 » périr d'une chute dans les fossés de
 » Bâle ». Après lui avoir marqué sa
 satisfaction de la manière dont il s'étoit
 conduit à Munich , ce Prince l'envoie
 en Flandres commander la cavalerie
 dans l'armée du Maréchal d'Humieres.

*Il est fait
 Maréchal de
 Camp.*

Mais il n'y eut guere que des four-
 rages dans lesquels il se distingua à
 son ordinaire. La seule affaire remar-
 quable , fut celle de Valcour , où l'in-
 fanterie fut très-maltraitée , & auroit
 été détruite sans la fermeté de la ca-
 valerie que Villars commandoit : il
 fut fait à cette occasion Maréchal de
 Camp. Sur la fin de la campagne, il
 changea d'armée ; mais celle où il
 tomba , uniquement destinée à tenir
 la communication libre entre l'Alle-
 magne & la Flandre, ne lui fournit
 aucune occasion brillante.

*Fait contri-
 buer la Flen-
 dre.*

1690.

Il resta l'hiver sur la frontiere, où
 il ne se passa rien d'important , & l'été
 il se trouva encore relégué dans la
 même armée d'observation, qui deman-
 doit beaucoup de travail , de vigilance
 & de fatigue sans gloire. Il auroit bien
 mieux aimé servir sur le Rhin , parce

qu'il connoissoit les Généraux de l'Empire, contre lesquels il croyoit qu'on pouvoit hasarder sans risque. S'il n'y a point d'exagération dans le portrait qu'il en fait à M. de Louvois (1), il n'est pas étonnant qu'il désirât de se mesurer avec eux. » *Les Allemands*
 » ont, dit-il, à leur tête quatre Gé-
 » néraux qui ne sont guere détermi-
 » nés. Le plus jeune est aveugle &
 » a plus de quatre-vingts ans. Je
 » connois les deux de M. de Bran-
 » debourg, & M. Darßing, pour l'a-
 » voir vu il y a vingt ans ; je vous
 » assure qu'il en a cent & cinq. En
 » vérité, quand l'armée des ennemis
 » seroit la meilleure qui ait jamais
 » été, il n'est pas possible que quatre
 » radoteurs comme ceux-là n'y met-
 » tent de la confusion «.

Pour satisfaire le désir d'agir dont Villars étoit dévoré, pour ainsi dire, on lui donna la commission d'érendre dans la Flandre les contributions. Il les poussa jusqu'aux remparts de Bruxelles dans

1690.

(1) Lettre à M. de Louvois, du 12 Août 1690.

1690.

la saison la plus dure (1), porta le fer, le feu, la désolation dans tous les endroits qu'il parcourut, & ramena beaucoup d'otages.

Si ces affreuses exécutions font frémir l'humanité, on ne peut s'empêcher d'estimer le courage tranquille du Chef qui combine les marches, embrasse d'un coup-d'œil toute l'étendue de l'action, brave l'ennemi, le retient par son audace, juge du moment de la retraite & la fait avec une fierté imposante. C'est dans ces exercices que le Marquis de Villars acquit les connoissances nécessaires à un Général qui commande toujours mieux, quand il a pratiqué lui-même.

*Il commanda
de les lignes
de l'Escaut.*

1691.

De l'attaque du pays ennemi, il passa au commandement des lignes établies pour couvrir le nôtre depuis l'Escaut jusqu'à Bergues. On lui composa une armée d'environ quinze mille hommes, avec un train d'artillerie. Il pouvoit la renforcer au besoin, des garnisons des places qu'il défendoit : elle

(1) Lettre à M. de Louvois, du 16 Décembre 1690.

étoit aussi destinée à seconder les opérations du Maréchal de Luxembourg qui commandoit en Flandres. Les marches & contre-marches furent fréquentes & pénibles dans cette campagne. Tantôt le Prince d'Orange , que nous ne reconnoissons pas pour Roi d'Angleterre , s'approchoit du Maréchal de Luxembourg , & celui-ci appeloit le Commandant des lignes : tantôt l'ennemi menaçoit les lignes , & il falloit y retourner promptement. Ce manège fatigant dura jusqu'au combat de Leuze , auquel le Marquis de Villars eut grande part. C'est ainsi qu'il le décrit dans sa lettre au Ministre (1).

1691.

» M. le Maréchal de Luxembourg
 » ayant été averti que l'armée du Prince
 » d'Orange , qu'il avoit laissé sous les
 » ordres du Comte de Valdec , devoit
 » marcher le 20 Septembre pour aller
 » camper dans la plaine de Cambrou , a
 » cru pouvoir attaquer l'arriere-garde.
 » Il m'a envoyé ordre de le joindre

*Combat de
 Leuze.*

(1) Lettre du 21 Septembre au Marquis de Barbezieux fils du Marquis de Louvois , qui étoit mort deux mois auparavant.

1691.

» avec quatre bataillons , le régiment
 » de Merinville & les dragons de
 » Telfé. Je l'ai trouvé dans la grange
 » d'une Abbaye près de Tournay , où
 » il avoit passé la nuit sur la paille.
 » Tout en faisant monter à cheval
 » soixante escadrons qu'il destinoit à
 » l'action qu'il avoit en vue, il me
 » racontoit des affaires pareilles à celle-
 » ci , dans lesquelles il avoit battu des
 » arriere-gardes , qu'on croyoit qu'il
 » ne pourroit jamais joindre, que tout
 » consistoit dans la diligence , & que
 » la surprise devenoit souvent possible
 » contre des ennemis qui , se croyant
 » hors de portée , marchent négligem-
 » ment. En racontant cela , il avoit
 » un air de confiance qui en inspiroit.
 » *Prenez la tête, m'a-t-il dit, avec*
 » *six escadrons & quatre bataillons,*
 » *vous trouverez sur le chemin de*
 » *Leuze M. de Marcilly (1), avec*
 » *quatre cents chevaux. Servez-vous*
 » *de lui pour tenir de près les enne-*
 » *mis , & tout en avançant , mandez-*
 » *moi ce qu'il aura déjà remarqué de*
 » *leurs dispositions «.*

(1) Enseigne des Gardes du-Corps.

» J'ai donné mes quatre bataillons
 » à mener diligemment à M. de Boif-
 » felot, Brigadier, & j'ai devancé mes
 » six escadrons pour joindre M. de
 » Marcilly. Je l'ai atteint à demi-lieue
 » des ennemis. Ne sachant pas qu'on
 » voulût combattre, il ne faisoit qu'ob-
 » server les troupes de Valdec qui pas-
 » soient tranquillement le ruisseau de
 » Leuze. J'ai mené ses quatre cents
 » chevaux à cinq cents pas des enne-
 » mis. Voyant un si petit corps de
 » cavalerie les approcher, ils se sont
 » arrêtés. Sur le parti qu'ils prenoient
 » de m'attendre, j'ai dédoublé mes
 » quatre cents chevaux & fait paroître
 » huit troupes, le terrain pouvant leur
 » faire croire que j'en avois davanta-
 » ge. Heureusement ils se sont ima-
 » giné que ce qui se montrait pou-
 » voit être partie de deux mille che-
 » vaux que M. de Bezons comman-
 » doit du côté de Saint-Guilain, &
 » se sont étendus pour l'attaquer avec
 » avantage. Ce mouvement a retardé
 » leur marche. J'ai vu alors arriver
 » les régimens de Merinville & de
 » Tessé que j'avois devancés, & pres-
 » que en même temps M. de Luxem-

1691.

1671.

» bourg à toutes jambes , suivi de
 » trente escadrons à la file. *Vous*
 » *voulez*, lui ai-je dit, *une arriere-*
 » *garde à combattre ; voilà trois*
 » *quarts d'heure que je vous prépare*
 » *celle-ci : voyez ce que vous avez à*
 » *faire. Combattre*, a-t-il répondu ; *je*
 » *ne suis venu que pour cela.*

» Il n'y avoit pas un moment à per-
 » dre ; car les ennemis , revenus de
 » leur erreur , se retiroient à grands
 » pas pour mettre le ruisseau de Leuze
 » entre eux & nous ; mais M. de
 » Luxembourg ne leur en a pas laissé
 » le temps , & a sur le champ com-
 » mandé de donner. Thoiras & moi
 » nous sommes mis à la tête des es-
 » cadrons de Merinville , qui se trou-
 » voient les plus avancés. La charge a
 » été très-violente. De ces escadrons
 » qui faisoient environ trois cent soi-
 » xante maîtres , nous en avons eu
 » cent quatre-vingt-dix hors de com-
 » bat. Pendant que nous nous soute-
 » nions malgré cette terrible perte ,
 » & que nous poussions même les en-
 » nemis ébranlés , on a formé une
 » seconde ligne des escadrons qui ar-
 » rivoient au grand galop , & la charge

» qu'elle a faite a été très-foiblement
 » soutenue. Nous avons chassé cette ar-
 » rière-garde jusqu'au ruisseau de Leu-
 » ze ; mais M. de Luxembourg, voyant
 » que toute leur armée venoit pour
 » la soutenir , a fait sonner la retraite :
 » assez glorieux d'avoir battu cinquante
 » escadrons avec dix-huit seulement
 » qui ont eu part à l'action. Nous y
 » avons perdu M. d'Augé , Lieute-
 » nant-Général, MM. Neuchel Thoi-
 » ras, de la Troche, de Rothelin, &
 » beaucoup d'Officiers. M. d'Alegre
 » a été blessé. La Maison du Roi a
 » considérablement souffert , & nous
 » avons pris plusieurs étendards &
 » quelques paires de timbales «.

1691.

Le Marquis de Villars retourna à
 ses lignes , qu'il avoit ordre de for-
 tifier de maniere qu'elles ne craignis-
 sent aucune surprise ; mais aussi il lui
 étoit défendu de rien hasarder au delà.
 Les jours florissans de Louis XIV
 étoient passés. Loin de méditer des
 conquêtes , il ne songeoit plus qu'à
 garantir ses frontieres des efforts com-
 muns de l'Espagne , de la Savoie, de
 l'Allemagne , de la Hollande & de
 l'Angleterre réunis contre lui. Soit

1691-92-
 93-94.
 Fourage.

1691-92-
93-94.

que la timidité du Cabinet influât sur les résolutions des Généraux , soit qu'ils fussent peu entreprenans par eux-mêmes , Villars trouva dans ceux des armées où il servoit , une circonspection très-gênante pour un homme de son caractère : de sorte que , retenu par les ordres rigoureux des Chefs , il n'osoit se permettre de ces tentatives en grand , qui amènent quelquefois des actions décisives. Il étoit d'autant plus fâché de cette espece d'inaction , qu'il croyoit qu'on pouvoit tout se promettre du soldat François bien commandé : aussi n'écoutoit-il pas patiemment les remontrances qu'on lui faisoit quelquefois , lorsqu'on croyoit qu'il hasardoit trop.

Un Officier de Gendarmerie essuya un jour de sa part une raillerie à ce sujet. Le Marquis , qui ne manquoit aucune occasion , se trouvoit à un fourrage , qui fut inopinément troublé par des Hussards en fort grand nombre. Villars n'appela , pour s'opposer à cette multitude , que deux petits détachemens de Gendarmes. » *Vous allez*
» *nous perdre*, s'écria l'Officier. Mon-
» *sieur* , répondit froidement le Mar-

» quis , quand je n'ai rien à faire le ~~matin~~
 » matin , je m'amuse à faire tuer 1691-92-
 » douze ou quinze Gendarmes ». Il 93-94.

Il plaça ces deux détachemens au centre de la plaine, & choisit les meilleurs tireurs, auxquels il recommanda de ne faire feu que quand il l'ordonneroit, & de bien ajuster. Les Hussards ne se virent pas plus tôt atteints par les coups toujours sûrs de ces deux corps, qui se portoiént rapidement par-tout où eux-mêmes paroïssoient, qu'ils se retirerent, & les fourrageurs continuerent tranquillement leur travail.

L'assurance que montrait Villars dans ces occasions, comparée à la circonspection des autres, le faisoit quelquefois passer pour téméraire, pendant qu'il n'étoit que hardi; & cette assurance, il la portoit jusqu'au pied du trône, dont Louis XIV favoit cependant rendre l'aspect si imposant. Quelque crainte qu'inspirât ce Monarque par son air majestueux, Barbesieux eut la hardiesse de le tromper en face au sujet du Marquis. Il dit un jour au pere de celui-ci : » *Comment peut-on faire votre fils ? on le promene tous les ans de Flandres en Allemagne*

*Mauvaise
volonté du
Ministre.*

~~1691-92-93-94.~~ » avec ses équipages. A-t-il seule-
 1691-92- » ment de quoi se nourrir dans les
 93-94. » auberges ? Si on ne lui donne quel-
 » que gouvernement , je ne vois pas
 » qu'il lui soit possible de servir
 » davantage ». Le pere convint
 que son fils s'obéeroit , & que quel-
 que ressource lui viendrait bien à
 propos.

En le quittant , Barbesieux va racon-
 ter au Roi que le pere de Villars lui
 a dit que son fils se ruinoit , & qu'il
 ne pouvoit plus servir , si on ne lui
 donnoit un gouvernement. Louis , qui
 n'aimoit pas qu'on lui fît des condi-
 tions , raya sur le champ Villars de la
 liste des Officiers marqués pour com-
 mander. Quand cette liste parut , Vil-
 lars le pere , n'y voyant pas son fils , se
 douta du tour , & fit passer au Roi
 un mémoire qui exposoit toute la ma-
 nœuvre. Sans témoigner son mécon-
 tentement au Ministre , Louis XIV
 l'appelle , & lui dit : » Ecrivez au
 » Marquis de Villars que je lui donne
 » le gouvernement de Fribourg & du
 » Brisgaw , & pour ne le pas laisser
 » inutile , qu'il aille dans mes armées
 » d'Italie ».

Barbesieux n'écrivit ni l'un ni l'autre ; peut-être dans l'intention que Villars , ignorant sa mission en Italie , vînt à la Cour & essuyât une réprimande. Mais il en arriva autrement. Le Marquis , n'étant point averti , vint à la vérité , & ce voyage lui donna les moyens de faire connoître encore plus particulièrement au Roi la mauvaise volonté du Ministre. Il ne dissimula pas non plus la crainte qu'il avoit d'en être desservi auprès de Sa Majesté. » *Croyez-vous* , lui dit le Roi , » *que ces gens-là puissent perdre un* » *homme que je connois comme vous ?* » *Ces gens-là* , répondit Villars , » *avoient bien avancé ce dessein ,* » *puisqu'ils m'avoient ôté du service ; &* » *je prendrai la liberté de dire à Votre* » *Majesté , qu'un Lieutenant-Général* » *de ses armées , quelque zèle & quel-* » *que ardeur qu'il ait pour son servi-* » *ce , n'ayant l'honneur de lui parler* » *qu'une fois ou deux par an , est en* » *grand péril , quand le Ministre qui* » *vous parle tous les jours , a en-* » *trepris de le perdre «.* En effet , Barbesieux , malgré la protection du Roi , se vengea encore de Villars , en

1691-92-

93-94.

Il est fait
Lieutenant-
Général.

1691-92-
93-94.

diminuant son commandement, sous prétexte qu'il étoit trop étendu ; & il trompa une seconde fois Louis XIV : ce qui ne seroit pas arrivé , s'il eût été puni la première. Cependant la mauvaise volonté du Ministre n'avoit pas empêché qu'il ne fût élevé au grade de Lieutenant-Général : récompense due à la bravoure & à l'intelligence qu'il montra constamment dans toutes les rencontres un peu importantes des armées où il servoit. Ce fut entre les jambes de son cheval que fut pris le Général Merci après un combat opiniâtre, & ce fut aussi à lui que le Duc de Wirtemberg se rendit prisonnier près de Phorstseim (1).

(1) Il paroît que ce Duc n'avoit pas meilleure opinion que M. de Villars, des Généraux de l'armée composée des contingens de l'Empire. Au lieu de quatre qui commandoient lorsque le Marquis, écrivant à M. de Louvois, les traitoit de *Radoteurs*, il n'y en avoit plus que deux, le Landgrave de Hesse & le Marquis de Barcith, qui s'entendoient fort mal. Chacun commandoit une aile, & vouloit que la sienne fût appelée *la droite*, & non *la gauche*. On les accorda, en convenant qu'on ne se serviroit pas des termes de *droite* & de *gauche*, mais de ceux de *corps de*

De ces actions toutes glorieuses, il n'y en a qu'une qui mérite quelque détail, par la savante combinaison des mouvemens qui en procurerent le succès. Le Maréchal de Joyeuse faisoit sur le Rhin une guerre défensive contre le Prince Louis de Bade, Général entreprenant. Celui-ci ne laissoit pas tranquilles nos postes avancés, que le Maréchal tenoit jusqu'à deux lieues de distance de son camp, pour n'être pas surpris un jour; le Prince Louis les menaça de si près, qu'on se crut obligé de les retirer, & Villars fut chargé de cette commission hasardeuse. Il prit deux mille chevaux, reçut cette infanterie que les hussards replioient déjà, & commença la retraite à la vue de l'armée ennemie.

1695.
*Retraite
hasarde.*

Derrière lui étoit un ruisseau facile à passer, ensuite une plaine d'une demi-lieue, enfin un ruisseau plus difficile, & des bois. Il n'y avoit que cette plaine pour se retirer, & il

Hesse, corps de Bareith. Messieurs, leur dit le Duc de Wirtemberg en allant les complimenter sur cet expédient, vous avez fait deux corps, ne pourriez-vous pas trouver une tête?

1695.

étoit vraisemblable que si-tôt qu'il y feroit engagé, les ennemis, dont toute l'armée arrivoit, fondroient sur lui à bride abattue & l'envelopperoient, à moins qu'ils n'apperçussent quelque chose qui leur donnât de l'inquiétude & les forçât de s'arrêter. Pour opérer cet effet, le Marquis fait passer rapidement la plaine aux trois quarts de son détachement, & leur ordonne de se poster à l'extrémité derriere le second ruisseau, à l'entrée des bois. Lui-même, avec deux petits corps qu'il retient, défend un moment le premier ruisseau, le passe en bon ordre, & soutient alternativement ses deux corps, l'un par l'autre, contre les hussards qui inondent la plaine.

Le Prince de Bade y passe avec sa premiere ligne ; mais voyant à l'extrémité de la cavalerie & de l'infanterie qui faisoit bonne contenance, il craint que ce ne soit la tête de l'armée Françoisse, & juge prudent de faire passer sa seconde ligne avant que d'attaquer. Pendant qu'il prend cette précaution, Villars gagne du temps & du terrain. Il se débarrasse par des charges vigoureuses, des Hussards qui

le harceloient , arrive sur le second ruisseau , le passe , le défend jusqu'à la nuit , & se retire en bon ordre , ramenant au camp toute sa troupe qu'on croyoit perdue.

 1695.

Pendant les langueurs d'une guerre qui tiroit à sa fin , le Marquis de Villars , se trouvant en Italie , visita les lieux fameux pour avoir été autrefois le théâtre de la guerre , & qui étoient menacés de le devenir encore bientôt. Appelé pour servir en Alsace , il parcourut ses gouvernemens de Brisgaw , les gorges de la Forêt Noire , les lignes faites pour pénétrer en Allemagne ; & ne pouvant être utile pour le présent , il se mit du moins en état de l'être par la suite. Enfin la paix fut signée à Rîsvik. Les armées se retirèrent , & laisserent le champ libre aux négociations , qui fixerent à leur tour l'attention de l'Europe.

 1696-97.

Paix de Rîsvik.

Au fond du Palais de l'Escorial , livré à une sombre mélancolie , vivoit le triste Charles II , miné par ses infirmités , & vieux avant quarante ans. Au chagrin de se voir sans enfans qui pussent recueillir ses vastes Etats , se joignoit celui de savoir qu'on an-

 1798-99.

Succession d'Espagne.

1698-99.

ticipoit , pour ainsi dire , sa mort , par
 le partage de sa succession. Les Mai-
 sons de France & d'Autriche , & après
 elles celle de Savoie , étoient les seules
 qui eussent droit à son héritage. Le
 Dauphin de France , le plus proche par
 sa mere Marie-Thérèse , fille aînée de
 Philippe IV pere de Charles II , n'a-
 voit contre lui que la renonciation à la
 couronne d'Espagne, qu'on avoit exigée
 d'elle en la mariant à Louis XIV.
 Le Prince Electoral de Baviere , petit-
 fils de Marguerite-Thérèse , fille ca-
 dette du même Philippe IV , avoit
 contre lui le droit d'aînesse de la
 mere du Dauphin. Après eux paroif-
 soient Monsieur , frere de Louis XIV ,
 représenté par le Duc d'Orléans son
 fils , & l'Archiduc Charles , fils
 de Léopold. Le premier étoit fils
 d'Anne d'Autriche , fille aînée de
 Philippe III , & avoit pareillement
 contre lui la renonciation exigée de
 sa mere en la mariant à Louis XIII.
 Le second étoit petit-fils de Marie-
 Anne d'Autriche , qui avoit contre elle
 le droit d'aînesse de sa sœur. Enfin
 le Duc de Savoie datoit de sa bi-
 saieule , fille de Philippe II. Voilà les

droits respectifs. On voit qu'ils étoient litigieux, & on les rendit encore moins aisés à décider, en admettant des étrangers à la discussion de cette affaire qui auroit pu être renfermée dans la famille.

Les Anglois & les Hollandois, qui, sans leur industrie, ne feroient qu'un foible contre-poids dans la balance des Puissances, cherchoient à suppléer par adresse à la force réelle qui leur manquoit. La chimere de la Monarchie universelle, prêtée à Louis XIV, leur avoit servi à armer la terre contre lui; & pendant que les bataillons opposés la dévastotent, ils dominoient sur les mers & établissoient un commerce exclusif, assujettissant certains lieux, certaines denrées à des loix prohibitives qui rendoient les autres nations tributaires de leur monopole. Ils sentoient que si la Monarchie entière d'Espagne tomboit à la France par la succession qui alloit arriver, la marine de cette dernière Puissance, déjà bien embarrassante pour eux, le deviendrait encore davantage par la jonction des flottes des deux Indes sous le même pavillon. C'est pourquoy, sous prétexte

*Premier
traité de par-
tage.*

1698-99.
1699-1700.

~~1699-1700.~~ d'établir l'équilibre entre les forces des Souverains, & d'empêcher que la paix de l'Europe ne fût troublée, ils se mêlerent d'arranger cette succession qui ne les regardoit pas, & les prétendans légitimes le souffrirent.

Le premier qui y consentit, fut Louis XIV. Les Anglois & les Hollandois lui déclarerent que jamais ils ne souffriroient que sa puissance, déjà si formidable, s'accrût encore de celle de la Monarchie d'Espagne, que l'Empereur n'étoit pas disposé à lui céder cet héritage sans combat, & qu'ils l'aideroient de toutes leurs forces plutôt que de souffrir que la succession entière tombât à la France. Louis vit dans cette menace un projet formé de liguier contre lui tous les Souverains de l'Europe, en leur donnant à défendre chacun une partie de la succession qu'on leur abandonneroit, & il craignit d'être forcé à une guerre où il ne trouveroit que des ennemis & point d'alliés. C'est pourquoi il se prêta à un traité de partage, par lequel il fut stipulé, sous la garantie des Anglois & des Hollandois, que le corps de la Monarchie Espagnole se-

roit donné au Prince Electoral de Baviere, & qu'on en démembrieroit quelques parties pour le Dauphin & l'Archiduc. 1699-1700.

Les choses en étoient là, quand le Marquis de Villars, dont le Roi avoit éprouvé en Baviere les talens pour la négociation, fut envoyé à Vienne. Le poste étoit difficile. Il trouva une Cour ombrageuse, aigrie par les longues guerres entre les Maisons d'Autriche & de Bourbon, & pleine d'ennemis personnels de la France. Presque en arrivant il essuya des désagréemens. L'Archiduc Joseph, fils aîné de l'Empereur & Roi des Romains, affectoit de le regarder de mauvais œil; & dans une espece de tournoi qui fut donné, il fit des bravades comme d'un homme qui, s'il n'avoit été retenu par sa dignité, se feroit volontiers mesuré avec ce François. L'Ambassadeur fit semblant de ne pas s'en appercevoir; mais il ne put dissimuler dans une autre circonstance qui paroissoit imaginée pour lui faire affront. Le Prince Lich-
Villars, Ambassadeur à Vienne.
 tinstin, Gouverneur de l'Archiduc Charles II, fils de l'Empereur, alla, sous des prétextes frivoles, lui dire de

1699-1700. sortir d'un lieu où se donnoit une fête, à laquelle il avoit été invité avec les autres Ambassadeurs. » *Il faut, répondit Villars, se montrer le plus sage, je me retire chez moi; j'espère que vous viendrez bientôt m'y parler différemment de ce que vous venez de faire* ». Son espérance ne fut pas trompée; & quelques efforts que fît le Gouverneur pour éluder une réparation, il eut ordre de la faire; & il la fit dans un appareil qui rendoit l'excuse plus éclatante que l'insulte.

Second traité de partage.

1700.

Avant que l'Ambassadeur & les Ministres eussent eu le temps de s'expliquer, le Prince Electoral, destiné par les Puissances maritimes à la couronne d'Espagne, mourut. C'étoit une occasion aux Maisons de France & d'Autriche de rompre l'espece d'enchantement qui les rendoit dépendantes de la Hollande & de l'Angleterre, & de s'arranger en famille. Le Marquis de Villars tâcha d'inspirer ces sentimens; mais il trouva dans l'Empereur une obstination invincible à soutenir que les renonciations des deux Princesses Espagnoles, Reines de

France , privoient leurs descendans , quoiqu'aînés , de tout droit à cette couronne , & que par conféquent elle étoit dévolue aux Princes Autrichiens descendans des cadettes. Prévenu de cette idée , il ne vouloit absolument rien retrancher de l'étendue de ses prétentions. Cet entêtement étoit tellement contre toute raison , que ceux de ses Ministres qui vouloient l'excuser , disoient qu'il y avoit du furnaturel (a) ; les autres s'indignoient assez ouverte-

1700.

(a) Lettre du Marquis de Villars au Roi, du 3 Octobre 1700. » Le Comte de Valstein, » qui est un des Ministres le plus dévoué aux » prophéties , a dit à l'Ambassadeur de Vénise, qui me l'a rapporté, que l'Empereur » avoit un cabinet particulier de conférence , » où il prenoit des résolutions qui les surprennent. Voulant dire qu'il étoit secouru par des lumières furnaturelles, qui lui donnoient plus de fermeté & d'espérance qu'ils n'en avoient eux-mêmes..... Cela vient, ajoute Villars, de ce que l'Abbé Joachim ayant fait sur l'Empereur, dès son enfance, des prophéties qui se sont trouvées justes, & ce Prince ayant été élevé pour être d'Eglise, il a pris pour toutes ces choses-là une soumission plus grande que ses lumières naturelles ne devroient permettre «.

1700.

ment de l'assujettissement du Conseil de Vienne aux volontés des Puissances maritimes. » *Quoi*, disoit le Comte » de Kaunits en frémissant, *les Hol-* » *landois donneront des couronnes ?*

Ceux-ci exhortoient l'Ambassadeur à ne pas se décourager ; ils écoutoient les ouvertures d'accommodement qu'il faisoit, & en raisonnant avec lui, monstroient quelquefois du désir de finir ; mais, après quelques élans de vivacité, ils retomboient dans le même engourdissement que leur Maître. Ils laissoient des mois entiers de distance entre une proposition & la réponse ; & sur-tout ils marquoient une grande crainte, que les Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande ne soupçonnassent quelque intelligence avec la Cour de Versailles.

Cette conduite oblique, dont Louis XIV fut instruit par son Ambassadeur, lui fit craindre de nouveau que Londres, Vienne, La Haye ne formassent contre lui une confédération, qui l'excluroit de la Monarchie Espagnole ; ne lui laissant que la ressource d'une guerre inégale, s'il vouloit en réclamer quelque parcelle. Il se détermina

donc à faire une seconde fois le sacrifice de ses droits , & il souffrit que , par un second traité de partage , la couronné d'Espagne , qui avoit été destinée au feu Prince Electoral , passant sur la tête de l'Archiduc Charles , second fils de l'Empereur. Seulement , en foible équivalent d'une si forte portion accordée à la Maison d'Autriche , le Roi de France se retint une petite augmentation des démembrements qui lui avoient été annexés par le premier traité de partage.

1700.

L'article VII de ce second , portoit , *L'Empereur ne veut pas l'accepter.* que si , dans l'espace de trois mois , l'Empereur n'y accédoit pas , les Puissances contractantes nommeroient un autre Prince à la place de l'Archiduc. Le Marquis de Villars fut chargé de présenter ce traité à Leopold , & d'en demander la ratification. Tout ce qu'on peut imaginer de subterfuges & de tergiversations , quand on désire , quand on craint , quand on espere , la Cour de Vienne les employa. Elle tâcha de désunir les Alliés. Elle fomenta le mécontentement des Puissances qui avoient des prétentions à quelques parties de l'héritage , & qui cependant

1700.

avoient été négligées dans le traité ; mais ce dont elle s'occupa sur-tout , ce fut de tâcher d'arracher au Roi mourant un testament en sa faveur. Les importunités furent si grandes , que Charles s'en choqua. Cependant les Emis-saires de Vienne à Madrid ne se rebutoient pas , & ils faisoient toujours passer à la Cour de Leopold des espérances qui retardoient sa décision (1).

*Louis XIV
le presse.*

Au lieu de trois mois , cinq s'étoient écoulés depuis la ratification du traité , sans rien conclure. Louis XIV , pressé par l'état du Roi d'Espagne , de savoir à quoi s'en tenir sur la décision , écrivit à son Ambassadeur , le 8 Octobre , une lettre qui montre combien ce Monarque procéda franchement & noblement dans cette affaire. Après avoir ordonné au Marquis de Villars d'apprendre à l'Empereur les nouvelles sûres qu'il reçoit de la maladie du Roi d'Es-

(a) Toutes ces circonstances sont tirées des lettres de M. de Villars au Roi & au Ministre dans le courant de l'année 1700. Il étoit en grande liaison avec l'Ambassadeur d'Espagne à Vienne , qui lui disoit tout ce qui se passoit à Madrid.

pagne , réduit presque à l'extrémité ;
 » Vous lui direz , ajoute-t-il , que quoi-
 » qu'il n'ait pas répondu positivement à
 » la proposition que vous lui avez faite ,
 » par mes ordres , de souscrire au traité
 » de partage , le cas arrivant où son exé-
 » cution paroît prochaine , j'ai voulu
 » encore faire cette nouvelle démarche
 » auprès de lui , pour ne rien omettre
 » de ce que je crois pouvoir contribuer
 » au maintien d'une parfaite intelli-
 » gence , & à la conservation du re-
 » pos de la Chrétienté.

1700.

» Vous ajouterez , que dans cette
 » même vûe , j'ai suspendu jusqu'à
 » présent , de concert avec le Roi
 » d'Angleterre , & avec les Etats-Gé-
 » néraux , l'exécution de l'article VII
 » du traité , & par conséquent le choix
 » d'un troisième Prince à substituer à
 » l'Archiduc. Qu'il dépend de l'Em-
 » pereur de conserver dans sa Maison ,
 » sans guerre , des Etats aussi considé-
 » rables que ceux qui sont offerts
 » pour le partage de l'Archiduc. Que
 » le repos public ne sera point troublé ,
 » s'il veut accepter le traité , tel que je
 » l'ai signé avec le Roi d'Angleterre
 » & avec les Etats-Généraux ; & que

1700.

» les véritables héritiers du Roi d'Es-
 » pagne posséderont sa succession, sans
 » s'exposer aux événemens incertains
 » d'une longue guerre, où toute l'Eu-
 » rope se trouveroit engagée «.

Il recommande ensuite à l'Ambassa-
 deur d'insister fortement sur une déci-
 sion, non seulement auprès de l'Em-
 pereur, mais auprès de ses Ministres,
 qu'on doit se flatter de trouver plus
 traitables; » parce que sans doute, dit-
 » il, ils sont informés des dispositions
 » de la Nation Espagnole. Le parti de
 » l'Empereur y est entièrement tombé.
 » L'avis que le Conseil d'Etat a donné
 » d'appeler un de mes petits-fils à la
 » succession, est généralement applau-
 » di. L'opposition du Roi d'Espagne
 » à cet avis, ni celle de la Reine,
 » n'a fait changer personne, & si ce
 » Prince venoit à mourir, je ne se-
 » rois pas surpris que les plus grands
 » Seigneurs du Royaume & les Peu-
 » ples prissent la résolution unanime
 » de me demander mon assistance, &
 » un de mes petits-fils pour régner.

» Enfin, dit-il, vous ferez obser-
 » ver, que la santé du Roi d'Espagne
 » laisse à peine le temps d'attendre la
 » réponse

» réponse de l'Empereur, que par con-
 » séquent elle ne sauroit être trop
 » prompte. Vous ferez remarquer aussi
 » que la proposition que je lui fais, est
 » l'effet du désir que j'ai de mainte-
 » nir le repos public, ayant bien les
 » moyens nécessaires de soutenir les
 » droits légitimes de mon fils «.

1700.

En effet, les armées de France étoient prêtes sur toutes les frontières des Etats d'Espagne, excepté sur celles d'Italie, où l'Empereur n'en avoit pas non plus. Il auroit pu y faire filer des troupes, & il y étoit autorisé par le Roi d'Espagne lui-même, qui l'avoit prié, avant les traités de partage, de s'en mettre en possession, & avoit ordonné à ses Vice-Rois & Gouverneurs de les recevoir. La suspension de cette prise de possession fut l'objet d'une négociation très-vive entre l'Ambassadeur de France & le Conseil de Vienne; & enfin le Marquis de Villars obtint un engagement de l'Empereur, par écrit, qu'il envoya au Roi, de ne pas s'emparer des Etats d'Italie, comme il en avoit la permission. Le service important que l'Ambassadeur rendit alors, ne fut pas justement ap-

1700.

précie par les Politiques de France (a); mais ceux d'Allemagne en sentirent toute la valeur, puisqu'ils dirent que c'étoit l'effet de la séduction, & que les Ministres de Vienne avoient été gagnés par l'argent de France.

La vérité étoit, qu'engourdis par l'inaction du Maître, ils ne savoient eux-mêmes quel parti prendre. Au pis aller, ils se déterminoient à faire la guerre, sans trop savoir comment, ainsi que l'avoua l'un d'entre eux au Marquis de Villars (b). » *Nous ne la*
» commencerons pas, disoit-il, *avec*
» des espérances aussi bien fondées
» que les vôtres; mais quand une fois
» la guerre est commencée, les évé-
» nemens sont incertains ». De là il
 concluoit qu'il n'y avoit pas à hésiter, & qu'il valoit mieux tout risquer, que

(a) En rappelant ce fait au Roi dans une lettre du 17 Juin 1703, le Marquis de Villars lui disoit : » *J'ai eu le malheur qu'on*
» n'a pas fait valoir à V. M. ce service im-
» portant que j'ai eu le bonheur de rendre à
» V. M. & au Roi son petit-fils ».

(b) Lettre du 12 Octobre au Marquis de Torcy.

de subir la honte de se soumettre au traité de partage auquel on n'avoit pas été appelé. 1700.

C'étoit un tourment pour l'Empereur, de penser qu'il pût y être contraint. Lui & ses Ministres se replioient en mille manieres, pour éviter cet affront, mais toujours sans s'attacher à aucune résolution; de sorte qu'il n'y avoit point de parti pris, quand le Roi d'Espagne mourut le premier Novembre. On apprit en même temps à Vienne, qu'il avoit fait un testament, par lequel il appeloit à la succession de toute la Monarchie, le Duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV; que ce Prince avoit accepté, & que le jeune Roi partoit pour son Royaume, où ses Sujets l'attendoient avec le plus vif empressement.

*Testament
en faveur du
Duc d'An-
jou.*

Cet événement changea le système politique de l'Europe. De confédérés avec la France, l'Angleterre & la Hollande devinrent ses ennemis, mais ennemis secrets pendant quelque temps. Le Roi Guillaume publia que Louis XIV l'avoit trompé, quoique dans le fond il n'eût à reprocher à ce Monarque, que d'avoir profité des cir-

1700,

constances que la lenteur & l'incertitude de l'Empereur avoient fait naître : ce que tout autre auroit fait à sa place. Pour Léopold , il tomba dans un état de perplexité , d'autant plus fâcheux , qu'il ne pouvoit s'en prendre qu'à lui-même , d'avoir laissé échapper une si belle occasion d'établir l'Archiduc Charles , & peut-être quatre Archiduchesses ses filles , à l'aide de quelques petits démembremens qu'on auroit pu faire. Il aimoit ce fils , qui étoit doux & tranquille ; au lieu que le Roi des Romains , son aîné , chagrinoit quelquefois le pere par sa vivacité & sa pétulance (a). Quant aux Princesses , l'avénement de Philippe V au trône d'Espagne auroit pu en placer une , puisque ce Prince , conformément aux volontés du testateur , offroit d'épouser une des quatre , apparem-

(a) Il s'emporta un jour dans une fête publique , jusqu'à frapper un de ses gens , qui ne le servoient pas assez promptement à son gré. L'Empereur le regarda avec émotion , & lui dit : « *Encore si les étrangers ne vous voyoient pas* » ! Lettre à M. de Croissi , du 6 Mars 1700.

ment la plus proportionnée à son

âge (a). 1701.

Mais la Cour de Vienne étoit bien *Intrigues de la Cour de Vienne.* éloignée de ces dispositions pacifiques. Elle ne s'occupoit que de vengeance, & tâchoit de faire entrer dans ses projets tous ceux qui étoient capables de seconder son ressentiment contre la France qu'elle haïssoit en rivale, & en rivale malheureuse. Les Anglois étoient sa première ressource. Elle pouvoit compter sur eux, si-tôt qu'il se-

(a) L'Ambassadeur en envoya au Roi, dans une lettre du 13 Décembre, le portrait, qu'on lui avoit demandé. Il paroît qu'elles avoient les graces de la jeunesse, sans grande beauté.
 » L'Impératrice, dit-il, fait un de ses principaux devoirs de l'éducation de ces Princesses. L'aînée sait parfaitement le François, l'Espagnol, le Latin & l'Italien, & a l'esprit orné de science, plus qu'il n'est nécessaire à une femme : les autres ont les mêmes connoissances selon leur âge ; & l'on dit des merveilles de leur esprit, de leur humeur douce & honnête. Cela, je ne puis en juger que sur le rapport d'autrui ; car, outre que l'on n'entre jamais en conversation avec les Princesses de la Maison d'Autriche, ces Princesses-là sont encore plus retirées & hors de commerce «.

1701.

roit question de rupture avec les François. Quant à la Hollande, on espéroit qu'elle ne seroit pas indifférente au danger qui pouvoit la menacer, dès que l'union des deux Monarchies cesseroit de rendre la Flandre barrière entre elle & la France. Au défaut d'intérêts aussi pressans, l'Empereur avoit, pour les autres Puissances, des amorces auxquelles elles s'étoient déjà laissé prendre : une couronne pour l'Electeur de Brandebourg, qui, en reconnaissance, lui entretenoit huit mille hommes; un neuvieme Electorat pour le Duc de Hanovre, qui en donnoit six mille; l'Electeur Palatin promettoit un fort contingent, acheté par d'autres graces. On se flattoit aussi de la jonction des Cercles de Saxe & de Franconie, très-dépendans du Prince Louis de Bade, qu'on espéroit gagner par l'appât du commandement qu'on lui défereroit. Quant à l'Electeur de Baviere, on n'étoit pas fâché, selon la maxime attribuée au Grand Gustave, qu'il restât neutre, afin d'avoir quelqu'un à piller : c'est pourquoi on ne lui fit pas de grandes avances. Au contraire, on mit tout en œuvre pour ga-

gner le Duc de Savoie , parce qu'il pouvoit empêcher les François de défendre Naples , Sicile , le Milanès , & les autres États d'Italie dépendans de la Monarchie d'Espagne , que Léopold avoit dessein d'entamer par ce côté. Il y envoya des émissaires , dont les efforts ne furent pas heureux. Le Prince de Vademont , Gouverneur du Milanès , refusa d'écouter autrement qu'en présence de témoins, le Comte de Castel-Barco , qui venoit lui proposer de se donner à l'Empereur , & lui répondit , qu'en conséquence des ordres de la Régence d'Espagne , il étoit obligé de reconnoître Philippe V , auquel la couronne avoit été déferée. Les Comtes de Sangro & Caraffo , Napolitains , envoyés dans leur patrie , réussirent encore moins ; & le premier , ayant voulu joindre la séduction à la négociation , fut arrêté & décapité.

On pense bien que pendant ces mouvemens contre la France , le rôle de son Ambassadeur à Vienne n'étoit pas fort agréable. Les personnes qu'il avoit vues jusqu'alors le plus familièrement , se retiroient insensiblement de son commerce , dans la crainte de pas-

1701.

*Occupations
du Marquis
de Villars.*

1701.

ser pour gagnées ou corrompues. Il ne lui resta que le Prince Eugene de Savoie, le Prince de Bade & quelques autres Seigneurs trop au dessus des soupçons, pour s'embarasser de l'opinion des courtisans. Le Marquis de Villars profita de cette espece de solitude, pour étudier le caractère de ces Généraux, qu'il alloit peut-être avoir à combattre. Il le jugeoit par leurs discours, dont il fait ainsi le récit au Ministre (a).

» Vous ne ferez pas fâché de con-
 » noître quelque chose du caractère de
 » MM. les Princes de Bade & de Sa-
 » voie, & vous en jugerez sur ce que
 » je leur ai ouï dire de celui des Gé-
 » néraux. Les uns, disent-ils, parve-
 » nus aux dignités à force d'années &
 » de patience, se trouvant un com-
 » mandement inespéré, & qu'ils doi-
 » vent plutôt à leur bonne constitu-
 » tion qu'à leur génie, ou à leurs ac-
 » tions, sont plus que contents de ne
 » rien faire de mal. D'autres, plus
 » heureux par des succès qu'ils doi-
 » vent uniquement à la valeur des

(a) Lettre à M. de Chamillard, d. 13
 Mais 1701.

» troupes , aux fautes de leurs enne-
 » mis , enfin à leur seule fortune , ne
 » veulent plus la commettre , quel-
 » que avantage qu'on leur fasse voir
 » dans des mouvemens qui pourroient
 » détruire un ennemi déjà en désor-
 » dre , sans les trop engager. Mais une
 » troisième espece d'hommes , assez
 » rare à la vérité , compte de n'avoir
 » rien fait , tant qu'il reste quelque
 » chose à faire , profitant de la ter-
 » reur qui aveugle presque toujours le
 » vaincu , à tel point que les plus
 » grosses rivières , les meilleurs bas-
 » tions ne lui paroissent plus un rem-
 » part.

» Ceux-là , à la vérité , ajoute Vil-
 » lars de lui-même , ne sont pas com-
 » muns : mais comment ne s'en trou-
 » veroit-il pas sous le regne du plus
 » grand Roi du Monde , & dans des
 » armées toujours victorieuses ? Vous
 » avez trop bonne opinion de la Na-
 » tion , pour ne pas croire qu'elle
 » puisse produire des gens qui , sou-
 » tenus uniquement par leur zele ,
 » osent penser noblement , & sans
 » être retenus par tous les foibles &
 » misérables égards , qui font taire

1701. » tout ce qui n'est pas animé par la
 » force de la vérité, & par une ar-
 » deur pour le service du Roi, que
 » tout autre intérêt ne peut suspendre;
 » trop heureux s'ils peuvent en être
 » bien connus, & si des Ministres
 » éclairés, attentifs, justes, sans hu-
 » meur & sans passions, les démêlent
 » à travers tous les mauvais offices
 » dont de tels gens sont d'ordinaire
 » accablés (a) «.

*Son opinion
 sur les opéra-
 tions de la
 guerre.*

Dans ces réflexions Villars se pei-
 gnoit lui-même, & peignoit aussi les
 envieux & les ennemis qui le tour-
 menterent toute sa vie. Déterminé à
 servir sa patrie dans les armées, & à
 quitter la Cour, il étoit naturel qu'il
 se précautionnât contre ceux qui y
 restoient. Comme eux il eut aussi la
 tentation de présenter des plans d'o-
 pérations, mais du moins fondés sur
 la connoissance des lieux & des in-
 térêts des Princes. Il proposoit une
 guerre défensive sur le Rhin, de s'y
 procurer un passage, & de tenir de
 notre côté une petite armée d'obser-

(a) Lettre au Roi, du 23 Janvier 1701.

vation , afin d'ôter aux ennemis la liberté de se promener tranquillement à l'abri de cette riviere & de menacer perpétuellement de là l'Alsace & nos autres Provinces. » Il ne faut pas » craindre, disoit-il (a), de s'attirer » sur les bras , par cette expédition , » les Princes de l'Empire : car ou ils » sont déterminés à soutenir leur opposition au neuvieme Electorat , ou » ils ne le sont pas. S'ils le sont ; il » est plus de leur intérêt que de celui » du Roi , que Sa Majesté ait un passage sur le Rhin pour leur donner » la main : s'ils ne le sont pas , le » Roi les aura contre lui trois mois » après le commencement de la » guerre ». Si on ne vouloit pas attaquer le fort de Kehl , dans la crainte d'alarmer tout l'Empire , il proposoit de fortifier Huningue , & d'en faire une espece de place d'armes qui donneroit en même temps le moyen , & d'ouvrir un passage sur le fleuve , & de retenir les Suisses.

Ces mesures prises , il étoit d'avis

(a) Lettre à M. de Chamillard , du 13 Mars.

1701.

qu'on portât la guerre offensive vers les Pays-Bas , parce qu'à l'abri des places Espagnoles, on pourroit pénétrer par tout dans la Hollande , dans les États de l'Electeur de Brandebourg , ceux de Cologne & le Palatinat ; que la prise de la seule ville de Mastricht rendoit le Roi maître de tout le cours de la Meuse ; & qu'à l'aide de ce point d'appui , on poufferoit jusqu'à Utrecht & Aix-la-Chapelle les contributions , qu'on pourroit faire monter, dès la premiere campagne , peut-être à neuf & dix millions , outre l'avantage de vivre & d'hiverner sur les terres ennemies. Il recommandoit sur-tout de mettre les possessions d'Italie dans un état de défense respectable.

*Suivie en
partie.*

Les places frontieres des Pays-Bas ne furent pas une conquête difficile. Le Roi n'eut qu'à se présenter devant , comme étant aux droits du Roi d'Espagne , son petit-fils ; & les Hollandois, qui les gardoient pour leur servir de barriere , en retirerent leurs garnisons. Louis XIV en cette occasion fit trop & trop peu , ainsi que le jugea le Prince de Bade. » *Nous ja-*

„ vous , dit-il au Marquis de Villars ,
 „ que vous avez non seulement ap
 „ prouvé , mais conseillé le dessein
 „ de se servir des places & des trou-
 „ pes ; mais approuvez-vous qu'on
 „ n'ait gardé que les places ? Pour
 „ moi , comme vous ne raccommode-
 „ rez point par ce menagement votre
 „ réputation auprès de nous , j'au-
 „ rois profité de l'occasion & gardé
 „ les troupes. Vous avez raison , ré-
 „ pondit l'Ambassadeur ; mais le Roi
 „ a préféré la générosité à son inté-
 „ rêt , qui ne permettoit assurément
 „ pas qu'on rendît une armée de
 „ quinze à vingt mille hommes , des-
 „ tinée à nous faire la guerre .

Mais Louis XIV avoit beau être
 généreux , il ne pouvoit empêcher que
 sur d'anciennes prétentions on ne le
 crût toujours disposé à envahir les Etats
 de ses voisins. L'Empereur fortifioit
 cette crainte dans l'esprit des Princes
 Italiens , afin de les trouver favorables
 pendant la guerre , qu'il étoit disposé
 à commencer dans leur pays. Le
 Nonce du Pape , de concert avec les
 Vénitiens , se donna beaucoup de
 mouvemens pour empêcher les hosti-

1701.

Négocia-
 tions pour la
 paix.

1701.

lités : Léopold répondit qu'il accepteroit volontiers la médiation de Sa Sainteté, à condition qu'on laisseroit en séquestre, entre les mains du Pape, les Royaumes de Naples & de Sicile, qui, étant fiefs de l'Empire, ne pouvoient tomber sous la disposition d'un testament. Que par la même raison, les Etats de Milan & quelques parties des Etats de Flandres, qui étoient aussi fiefs ou arriere-fiefs de l'Empire, seroient aussi donnés en dépôt à des Princes dont on conviendrait.

A ces propositions, le Marquis de Villars répliqua qu'il ne voyoit pas pourquoi le Roi d'Espagne livreroit à d'autres des Etats qu'il possédoit déjà & par le testament & par l'acquiescement des peuples. Que si le Pape craignoit la guerre, le seul moyen de l'éviter étoit de faire connoître à l'Empereur, qu'en vain il tâcheroit de troubler l'Italie, parce que tous ses Princes étoient déterminés à laisser les choses sous Philippe V, comme elles étoient sous Charles IV. » *Mais, disoit le*
» Prince de Bade, il faut bien que
» vous soyez déterminés à ne pas tout
» garder, puisque vous souffrez que

» le Pape entame une négociation.
 » Car quiconque offre sa médiation
 » à quiconque a tout perdu , doit
 » être assuré de lui faire rendre quel-
 » que chose. Quiconque , répliqua
 » Villars , offre sa médiation à qui
 » ne peut rien reprendre , veut l'em-
 » pêcher de perdre encore «.

1701.

Ainsi le Marquis de Villars , pen-
 dant que d'autres assembloient les ar-
 mées , se trouvoit réduit à combattre
 de paroles : espece de lutte qui lui
 réussissoit assez , mais à laquelle il
 auroit préféré la guerre avec tous
 ses périls. Ne pouvant la faire sur le
 terrain , il la faisoit , pour ainsi dire ,
 de son cabinet , en étudiant les mouve-
 mens des Généraux de l'Empereur qui
 marchaient en Italie , & en mandant
 à ceux du Roi de s'avancer (a) , d'oc-
 cuper le Tyrol , de garnir les gorges
 des montagnes , de répandre leurs
 troupes le long des rivières , afin d'en
 défendre le passage , de contenir les
 ennemis sur les hauteurs où les subsis-

Les hostili-
 tés commencent.

(a) Lettres au Marquis de Tessé , depuis
 Mai jusqu'en Juin 1701.

1701.

tances étoient difficiles , & les empêcher de descendre dans les plaines fertiles du Mantouan & du Milanès : conseils qui furent mal suivis par faute ou par impossibilité , puisque le Prince Eugene passa l'Adige & s'établit sur le Pô , d'où il pouvoit se porter où il voudroit.

Désagrément qu'éprouve l'Ambassadeur de France.

L'Ambassadeur de France eut le désagrément d'apprendre ces succès chez l'Empereur même , où ils lui furent racontés avec affectation , & exagérés. Son poste à cette Cour étoit fort embarrassant ; il marchoit toujours entre la crainte de laisser manquer à son caractère , & celle de paroître trop susceptible. Le peuple le regardoit de fort mauvais œil. Il courut plusieurs fois risque d'être insulté , & ce ne fut qu'en usant de la plus grande prudence , qu'il prévint des affronts dont la réparation auroit été difficile. Cette haine populaire étoit produite par le bruit qu'on répandit que l'Ambassadeur de France étoit impliqué dans une conjuration du Prince Ragotski , qui n'alloit pas à moins , disoit-on , qu'à se défaire de l'Empereur. Cette calomnie s'accrédita si fort , que le

Marquis se crut obligé d'en demander justice. Elle lui fut rendue par les Ministres, qui reconnurent publiquement qu'il n'avoit aucune part à la conspiration des Hongrois mécontents.

 1701.

Le peuple n'étoit pas seul à lui marquer de la mauvaise volonté. » Un
 » jeune homme, dit-il (a), s'avisa,
 » il y a quelques jours, de me de-
 » mander avec quelque apparence d'in-
 » tention, s'il étoit impossible d'avoir
 » affaire avec un Ministre étranger.
 » J'y répondis : Comme on leur doit
 » beaucoup de respect & d'égards,
 » sur-tout à ceux du plus grand Roi
 » du Monde, ils doivent aussi avoir
 » une extrême attention à ne donner
 » aucun sujet de plaintes à personne.
 » Mais ma pensée est que si, malgré
 » cela, il y avoit quelque curieux in-
 » discret, il n'auroit qu'à se trouver
 » sur le chemin de Laxembourg, le
 » prier civilement de sortir de son
 » carrosse : & comme ces Ministres
 » étrangers sont la politesse même, &
 » sur-tout ceux de France, selon les

(a) Lettre au Marquis de Torcy, du 18 Mai.

1701.

» apparences ils sortiroient volontiers.
 » A la vérité le curieux pourroit s'ex-
 » poser à quelque réprimande de
 » l'Empereur, & à quelque chose de
 » plus fâcheux de la civilité du Mi-
 » nistre. Voilà tout ce que pourroit
 » faire celui de France, qui devant
 » montrer en tous lieux une crainte
 » respectueuse des défenses de son
 » Maître, ne peut accepter un duel,
 » mais peut se défendre quand on
 » l'attaque «.

On peut croire que les Ministres
 cherchoient aussi à l'inquiéter, s'ils fu-
 rent les auteurs d'une aventure qu'il
 raconta au Ministre en ces termes (a):
 » Un homme est venu me trouver
 » avec beaucoup de mystère. Il s'est
 » dit enflammé d'un grand désir de
 » vengeance contre l'Empereur qui l'a
 » ruiné par une injustice. Qu'il avoit des
 » habitudes sûres dans les bureaux, &
 » qu'il y a découvert deux choses: la pre-
 » mière, qu'on doit m'arrêter sous pré-
 » texte que j'ai tramé avec les Hongrois
 » une conspiration contre la vie de l'Em-

(a) Lettre du Roi, du 4 Juillet.

» pereur & celle de ses deux fils, qu'on
 » me transportera dans un château éloi-
 » gné, & qu'après quelques formali-
 » tés on me fera mourir. La seconde,
 » qu'un nommé Dom Juan de Salis,
 » Espagnol de qualité, a été envoyé,
 » par le Duc de Medina Sidonia, pro-
 » poser à l'Empereur d'empoisonner
 » le Roi d'Espagne; que pendant que
 » cela s'exécutoit, on n'avoit qu'à
 » envoyer l'Archiduc, & qu'il feroit
 » déclarer tout le Royaume en sa fa-
 » veur. Le dénonciateur n'a voulu dire
 » ni son nom ni sa demeure; il m'a
 » seulement indiqué une heure & un
 » lieu où je pourrois le trouver «.

L'Ambassadeur écrivoit que pour ce
 qui le concernoit, il ne s'en embarrass-
 soit pas beaucoup; mais qu'il n'avoit
 pas cru devoir laisser ignorer le rapport
 qui regardoit la vie du Roi d'Espagne,
 quoiqu'il n'y ajoutât pas grande foi.
 On répondit de Versailles (a), qu'il y
 avoit dans les particularités que cet
 homme avoit ajoutées à ses dépositi-
 ons, des choses vraies, & qu'il n'a-

(a) Lettre au Marquis de Torcy, du
18 Juin.

1701.

voit pu savoir que par une liaison intime avec les Ministres de Vienne ; qu'il falloit tâcher de retrouver cet homme & le faire parler. L'Ambassadeur le chercha inutilement , & conclut , comme il l'avoit déjà fait sentir , & comme le Roi le conjecturoit lui-même à la fin de sa lettre , que c'étoit un homme aposté pour effrayer l'Ambassadeur & lui faire quitter la partie. Peut-être aussi , dans le dessein de lui causer de l'épouvante , les Ministres de l'Empereur firent semblant d'en avoir eux-mêmes , & ils lui offrirent une garde ; mais il les en remercia , craignant que ce ne fût moins une précaution contre la violence , qu'un moyen plus sûr d'attenter à sa liberté.

Il est rappelé. C'étoit ce qu'il redoutoit le plus , au commencement d'une guerre qui faisoit espérer de la gloire & de l'avancement à ceux qui y seroient employés. Aussi écrivoit-il souvent à Paris , qu'on eût l'œil ouvert sur le Comte de Sinzendorff , Ambassadeur de l'Empereur , qui devoit lui servir d'otage , & qu'on ne le laissât pas évader. En même temps il ne cessoit de demander son rappel. Enfin il l'obtint ; & le

26 Juillet il prit congé de l'Empereur, en l'assurant, par ordre du Roi, que l'intention de Sa Majesté avoit toujours été d'observer ponctuellement les derniers traités, & d'entretenir avec Sa Majesté Impériale la bonne intelligence, nécessaire au repos de l'Europe & à l'avantage de la Religion. Les réponses de l'Empereur, de l'Impératrice, du Roi, de la Reine des Romains & de l'Archiduc furent très-polies, & marquoient une considération personnelle pour l'Ambassadeur. A son départ, il reçut mille témoignages d'amitié de toute la Cour.

1791.

Il avoit déjà eu le plaisir d'éprouver, qu'entre personnes qui jugent sainement des choses, les querelles & l'animosité des Souverains, s'ils en ont, n'influent pas sur les sentimens des particuliers : car, en partant pour l'Italie, le Prince Eugene se plut à lui donner publiquement des marques d'estime & de cordialité (a). Quelques courtisans paroissoient étonnés de voir tant d'amitié entre des personnes qui alloient peut-être se trouver vis-

(a) Lettre à M. de Torcy, du 3 Mars,

1701.

à-vis l'un de l'autre le pistolet à la main. L'Ambassadeur leur dit : » Mes-
 » sieurs , je compte sur les bontés de
 » M. le Prince Eugene , & je suis
 » bien persuadé qu'il me souhaite toute
 » sorte de bonheur , comme de mon
 » côté je lui désire toutes les prospé-
 » rités qu'il mérite , excepté celles qui
 » peuvent être contraires aux intérêts
 » du Roi mon Maître. Mais voulez-
 » vous que je vous dise où sont les
 » vrais ennemis du Prince Eugene ?
 » c'est à Vienne , & les miens sont à
 » Versailles « (a).

Mal récom-
 per.sé.

Ainsi finit l'ambassade du Mar-
 quis de Villars , qui dura près de
 trois ans. Elle eut tout le succès que
 permettoient les circonstances ; mais
 comme ses services furent moins bril-
 lans que réels , on n'en prit pas l'idée

(a) Cette maniere de s'exprimer est bien
 différente de celle que les compositions des
 Mémoires imprimés de Villars lui prêtent ,
 tome 2 , p. 24. » Le Prince Eugene aura
 » bientôt de mes nouvelles , car , dès que je
 » serai à l'armée , je chercherai l'occasion de
 » me trouver aux prises avec les ennemis , que
 » je veux étreindre , pour y rétablir la con-
 » fiance «.

qu'on auroit dû en avoir , & ils furent peu récompensés. En rappelant cette injustice au Ministre deux ans après (a) , il prouve ainsi l'importance de sa négociation. » Il faut , je crois , » représenter ses services , sur-tout » quand on n'est pas assez habile ou » assez heureux pour se ménager de » puissantes protections. Personne n'est » plus convaincu que moi du mérite » de M. le Duc d'Harcourt , & ne » trouve plus justes les graces qu'il a » reçues de la bonté de Sa Majesté. » Quant à la part qu'il a eue à mettre la couronne d'Espagne sur la tête du Roi régnant , je serois bien » fâché de diminuer le mérite des négociations heureuses , par lesquelles » il peut avoir favorablement disposé les esprits. Mais , Monsieur , on ne » peut me refuser d'avoir autant contribué que personne à ce grand événement , puisque , pendant que M. le Duc d'Harcourt étoit encore à Paris , le Cardinal Porto-Carrero , & ceux qui ont le plus contribué en-

1701.

(a) Lettre à M. de Chamillard , du 17 Juin 1703.

1701.

» suite au testament , porterent le feu
 » Roi d'Espagne à envoyer à l'Empe-
 » reur le pouvoir de s'emparer de tous
 » ses Etats d'Italie , & firent donner
 » ordre à tous les Vice-Rois & Gou-
 » verneurs de recevoir les ordres &
 » les troupes de l'Empereur dans tou-
 » tes leurs places.

» J'ai vu les Princes Eugene & de
 » Vaudemont prêts à partir , & les
 » ordres déjà expédiés pour les Ré-
 » gimens qui devoient aller dans les
 » Etats de Milan & de Naples. Le Roi
 » me fit l'honneur de m'avertir de cette
 » résolution des Espagnols , par un
 » courrier , m'ordonnant de ne rien
 » omettre pour traverser un dessein
 » qui mettoit l'Italie entre les mains
 » de l'Empereur. Après vingt - sept
 » jours d'une négociation très-vive ,
 » j'eus le bonheur d'obtenir de l'Em-
 » pereur un engagement par écrit , qui
 » me fut remis par MM. les Comtes
 » d'Harach & de Kaunitz , par lequel
 » l'Empereur promettoit de n'envoyer
 » aucunes troupes en Italie , où étoient
 » celles de Sa Majesté : ce fut cette
 » résolution du Conseil de l'Empe-
 » reur , qui porta le Roi des Romains
 » à

» à de si grandes fureurs contre le
 » Ministère, qui l'obligea à dire qu'il
 » falloit faire pendre les Ministres; que
 » j'avois reçu & distribué à propos
 » cinq cent mille écus pour cela.

1701.

» Le refus de l'Empereur à profiter
 » de la bonne volonté du Roi d'Es-
 » pagne, arriva à Madrid peu de se-
 » maines avant la mort de ce Prince,
 » & marqua si bien la foiblesse de la
 » Cour de Vienne, que ces mêmes
 » Ministres qui vouloient se donner à
 » l'Archiduc, conclurent à un parti
 » contraire. Ne pouvois-je pas me flat-
 » ter d'avoir rendu dans cette occa-
 » sion un service assez important? Et la
 » crainte qu'avoit l'Angleterre avec la
 » Hollande d'un accommodement du
 » Roi avec l'Empereur, dont je paroîs-
 » sois toujours ne pas désespérer, pour
 » tenir ces Puissances en inquiétude,
 » n'a-t-elle pas pu contribuer à faire
 » trouver à M. de Talard, auprès du
 » Roi Guillaume, des facilités pour
 » le traité de partage? Cependant à
 » mon retour je trouvai que j'avois
 » battu les buissons, & mes camarades
 » pris les oiseaux «.

En effet, il ne reçut que des re-

1701.

mercimens de Louis XIV. Il est vrai qu'ils furent vifs & tendres. » *Il faut donc*, dit-il au Roi, *que je porte écrit sur ma poitrine, tout ce que Votre Majesté me fait l'honneur de me dire. Car qui pourra penser que je l'aye bien & fidèlement servie, lorsqu'elle ne fait rien pour moi? Soyez tranquille*, répondit affectueusement le Monarque, *vous apprendrez aux premières occasions à quel point je suis content de vous* ».

Il est envoyé en Italie.

C'étoit à la guerre désormais à faire naître ces occasions. Le Marquis de Villars alla les chercher en Italie. Ce fut cependant avec quelque répugnance, parce que les affaires y avoient été mal commencées, & qu'il savoit d'ailleurs que le Duc de Savoie, qui s'étoit déclaré pour nous, étoit en méfiance avec nos Généraux. Avant que d'arriver à l'armée, il eut une rencontre qui lui fit honneur. Le Général Merci, instruit de son voyage, l'attendoit sur la route avec un corps de Cavalerie & d'Infanterie beaucoup plus fort que son escorte. Quand le Marquis de Villars aperçut l'ennemi, il se mit à la tête des troupes qui l'accompa-

gnoient, sans savoir qui elles conduisoient. Si-tôt qu'il en fut reconnu, elles s'écrierent : » *C'est notre Général que Dieu nous a envoyé* ». Et elles chargerent avec tant de furie, qu'en un instant les Allemands furent dispersés. Le Maréchal de Villeroi vint le recevoir à la tête du camp, & lui fit compliment sur la confiance que le soldat lui montrait. Ils étoient accoutumés, ainsi que toute la Cour de Louis XIV de ce temps, à citer des vers dans les conversations. Villars répondit au compliment par ceux-ci de Racine dans Bajazet :

1701.

Comptez qu'ils me verront encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnoîtront la voix de leur Vifir.

Dans une armée dont les Chefs étoient divisés, il ne pouvoit point se passer de grands événemens. Les François avoient été, sinon battus, du moins repoussés à Chiary, & le Prince Eugene, maître des rivières, s'étendoit librement dans la plaine. Nous soupçonnions toujours une intelligence secrète entre ce Prince de la Maison de Savoie & le Duc. La défiance alla si loin, qu'on cachoit à ce-

*Plaintes du
Duc de Sa-
voie.*

E ij

1701.

lui-ci l'ordre des marches & des campemens, & les opérations même différentes. Il se trouva même un jour investi de fossés & de redoutes qu'il n'avoit pas commandés, & dont au contraire on lui avoit déguisé le but en les faisant. Cette conduite lui causoit une vive indignation. Il en porta ses plaintes au Marquis de Villars. Le Marquis sentant que ces plaintes devoient attaquer le Maréchal de Villeroi & le Prince de Vaudemont ses amis, auroit bien voulu éviter les confidences du Duc ; mais il fut obligé de les entendre.

» J'ai besoin, lui dit ce Prince, de
» vous ouvrir mon cœur, sur la ma-
» niere dont on en agit à mon égard,
» Vous en avez été témoin en par-
» tie. Rien de si offensant pour un
» Prince comme moi, que les dé-
» fiances qu'on me marque. Je ne m'en
» suis pas rebuté, & je n'en ai pas
» moins montré de zèle pour les in-
» téréts des deux Couronnes. On fait
» que dans l'affaire de Chiary, les
» troupes du Roi étant rebutées, j'ai
» offert les miennes, & de recommen-
» cer le combat à leur tête : enfin je

» suis outré, & j'aurois demandé justice, si je n'étois convaincu que je ne dois pas en attendre beaucoup des deux Rois contre les Généraux qui commandent leur armée. Le Marquis supplia Son Altesse qu'elle voulût bien qu'il ne fût pas chargé de ses plaintes. Le Duc lui répondit avec l'attendrissement d'un homme sincère : » Vous en ferez comme il vous plaira; mais j'ai voulu vous parler comme à un honnête homme, dont je connois le mérite, que j'estime & que j'aime, & qui me doit aussi quelque amitié. Si Villars parla à Louis XIV, les soupçons contre le Duc ne furent pas effacés par son rapport, ou du moins on continua à se conduire comme s'ils ne l'étoient pas.

Le quartier d'hiver qu'il passa à Paris, fut plus long qu'à l'ordinaire. Il s'y maria avec Demoiselle Rocque de Varangeville; & lorsqu'après quelques jours donnés à l'himen il comptoit retourner en Italie, Louis XIV qui avoit sur lui des desseins secrets, le retint pour l'Allemagne; on y avoit besoin d'un Général actif, afin de seconder

Le Marquis de Villars se maria.

1702.

le Duc de Baviere qui s'étoit allié aux deux Couronnes. Ce Prince commença les hostilités par la prise d'Ulm, place dont la possession le mettoit au milieu des Etats de l'Empereur.

*Il est en-
regret A. e
magne.*

Mais il avoit mal pris son temps pour se déclarer. Le Roi des Romains, ayant sous lui le Prince de Bade, venoit de prendre Landau. Notre armée, commandée par le Maréchal de Catinat, retirée sous Strasbourg, montrait trop qu'elle vouloit se tenir sur la défensive (a); & il étoit possible, dans cette circonstance, aux Allemands de détacher une partie de

(a) Les Mémoires qui m'ont été fournis disent que *« le Maréchal de Catinat avoit
« montré dans sa campagne d'Italie beaucoup
« de foiblesse, & que la force ne lui étoit pas
« revenue; que le Marquis de Villars parlant
« devant ce Général des gens de guerre, dit,
« sans avoir intention de le noter, qu'il arri-
« voit quelquefois que les mêmes hommes ne
« pensoient pas toujours de même. Vous avez
« raison », répondit Catinat, l'œil humide &
« en lui serrant la main : vous avez raison,
« Monsieur, les mêmes hommes ne pensent
« pas toujours de même »*. Je ne trouve pas cette Anecdote dans les Lettres qui sont correspondantes aux Mémoires.

leur armée, de lui faire passer les montagnes noires, dont ils étoient maîtres, & de tomber sur le Duc de Baviere avant qu'on pût le secourir.

1702.

Villars arrivé à notre armée vers la fin de Mai, remontra qu'on n'auroit pas dû laisser étendre si librement les ennemis en Alsace, qu'il auroit été aisé de les inquiéter pendant leur siège. Mais il eut la douleur de ne trouver ni dans le Général, ni dans les troupes, l'ardeur qu'il auroit désirée. » Elles ont oublié la guerre, » écrivoit-il cette année même au Ministre (a), elles ont oublié la guerre pendant la guerre même. La valeur y est toujours; mais l'application, la discipline, savoir se roidir contre les peines & les difficultés, une attention pour les marches, se bien poster dans les quartiers, en un mot, tout ce qui s'appelle esprit de gens de guerre, leur manque, hors le courage «.

C'étoit donc une raison de profiter du moins de ce qui s'y trouvoit, c'est-

Mis à la tête d'une armée.

(a) Lettre à M. de Chamillart, du 15 Novembre.

1702.

à-dire, du courage. Ainsi pensoit un des amis du Marquis de Villars, piqué comme lui de notre inaction (a). » Il semble, lui écrivoit-il, qu'on ne » veuille se servir que du bouclier ; » mais je crois qu'il faudroit se servir » de l'épée. Il y a des temps où les » Fabius sont de bon usage, & des » temps où les Marcellus sont nécessaires. Louis XIV pensa de même dans un moment où il étoit très-important de montrer au Duc de Bavière, qu'il n'y avoit rien qu'on ne fût disposé à tenter pour le secourir. La meilleure manière d'y réussir, étoit de le joindre. Une grande rivière, une armée, des montagnes entrecoupées de précipices, mettoient obstacle à cette jonction. Néanmoins, Villars consulté avoit démontré dans ses lettres qu'elle étoit possible (b). Quoique très-difficile, & le Roi se souvenant de la parole qu'il lui avoit

(b) Lettre de M. de Desaleurs au Marquis de Villars, de Bonn, le 30 Juillet.

(a) Lettres au Roi & au Ministre, dans les mois de Juillet & Août.

donnée de lui montrer un jour combien il l'estimoit, le chargea de l'exécution. 1701.

Si-tôt qu'il eut reçu les ordres, il écrivit à l'Electeur de Baviere (a) :

» Je mene à Votre Altesse Electorale
 » trente des meilleurs bataillons de
 » France, quarante très-bons esca-
 » drons, avec un équipage d'artille-
 » rie de trente pieces, & outre cela
 » quarante charrettes haut le pied, pour
 » servir aux divers besoins imprévus.
 » J'ai cent mille écus pour les pre-
 » mieres dépenses, car, après cela,
 » j'espère en vérité que les troupes
 » de Votre Altesse Electorale, aussi
 » bien que celles de Sa Majesté, pour-
 » ront vivre aux dépens de ses en-
 » nemis, & que par les divers pas-
 » sages que l'on peut avoir sur le Da-
 » nube, l'on pourra porter une guerre
 » bien avantageuse de tous côtés «.

Tel est le plan de cette expédition, dont les détails nous ont été transmis par le Général lui-même. Villars sa-

(a) Lettre du 28 Septembre.

voit aussi bien dire que bien faire;
1702. Voici comme il s'exprime.

Pas de Rhin. Je me rendis en poste à Huningue ; le 28 Septembre. J'avois pour Lieutenans-Généraux le Comte du Bourg, les MM. Desbordes & de Laubanie ; pour Maréchaux de Camp, les Marquis de Biron, de Chamarante, St. Maurice & Magnac. Mon armée arriva en même temps, & je trouvai que celle du Prince de Bade étoit déjà placée dans son camp de Fridlingue. L'ouvrage à corne d'Huningue, placé dans une isle du Rhin, avoit été rasé à la paix de Rysvik, & les ouvrages au delà du Rhin, qui couvroient le pont, absolument détruits. On avoit commencé, depuis quelques semaines seulement, à relever dans l'isle la face gauche d'une partie de cet ouvrage, & quelque chose de la courtine.

Ce fut de ce morceau de terre élevé dans l'isle, que je conçus la pre-

miere espérance d'effectuer un passage. Le bras du Rhin qu'il falloit traverser, étoit de dix toises de large, & les ennemis avoient une ligne sur le bord opposé. J'établis un pont de bateaux sur ce grand bras, couvert par l'isle, & dès qu'il fut achevé, je fis placer douze pieces de vingt-quatre dans la face de ce demi-bastion, & garnir d'artillerie tous les cavaliers, les bastions de la ville & les petites hauteurs, d'où on pouvoit battre les pestes avancés.

Cette premiere disposition faite ; je fis amener la nuit du premier au deux Octobre, le nombre de bateaux nécessaire pour faire un pont sur le petit bras au delà de l'isle ; mais le feu des ennemis fut si violent, qu'on ne put l'achever. Cependant, comme le nôtre portoit sur leurs retranchemens, il leur fut impossible d'y tenir, & le pont s'acheva le lendemain. Aussi-tôt on commença un petit ouvrage pour en couvrir la tête. Cinquante Grenadiers protégeoient les travailleurs. Ils furent assaillis par des bataillons entiers, dont ils soutinrent long-temps la charge hors de l'ouvrage. Ils y ren-

1702.

*S'établit au
deux.*

trèrent ensuite, & le défendirent si bien, aidés de notre artillerie, que les ennemis n'osèrent plus l'attaquer.

J'avois passé le Rhin; mais ce qui restoit à faire pour me joindre à l'Électeur de Bavière, étoit très-difficile. Avant que de pouvoir même m'approcher des montagnes noires, qui étoient mon seul chemin, il falloit éloigner le Prince de Bade. Il occupoit une hauteur qui domine à demi-portée de canon la petite plaine, où je devois commencer à me former. Au pied de cette hauteur est un ruisseau; sur ses bords un château bien percé, avec un bon fossé; sur la crête de la hauteur, le fort de Fridlingue; enfin à droite & à gauche, & à mi-côte, des redoutes fraisées & palissadées. Les Impériaux n'ayant pu tenir sur les bords du Rhin, s'avançoient, par tranchées, de ce château qu'ils avoient dans la plaine, pour nous empêcher de nous étendre. De mon côté, je faisois tous les jours des ouvrages pour gagner du terrain. S'ils étoient protégés par le canon des hauteurs de leur camp, nous l'étions par celui de notre île & d'Huningue: ainsi, en fait de postes, nous étions

à peu près égaux ; mais ils étoient beaucoup plus forts en hommes. J'appris très-à-propos qu'on me destinoit , sous la conduite du Comte de *Guiscard* , un renfort de dix bataillons & vingt escadrons , qui me mettroit en état d'attaquer les ennemis avec avantage , si l'Electeur faisoit , pour me joindre , les démarches promises. Mais en vain je levois les yeux vers les hauteurs , je n'y voyois point ses drapeaux. J'appris même qu'au lieu de s'approcher des montagnes noires , pour faciliter la jonction , comme il l'avoit fait espérer , il tournoit du côté opposé.

Cependant j'avois ordre de donner bataille , tant pour montrer à ce Prince qu'on n'omettoit rien de ce qui pouvoit procurer la jonction , qu'afin d'empêcher l'ennemi de prendre des quartiers d'hiver en Alsace , comme il se le promettoit. Mon parti étoit donc pris d'attaquer , la nuit du 13 au 14 Octobre , les retranchemens ennemis les plus proches des miens ; de passer , après les avoir emportés , la petite rivière de Weill ; de me former dans la plaine du petit Huningue , appartenant aux Suisses , & de prendre par-

1702.

là l'armée Impériale à revers. Les Nobles Cantons qui prévoyoit cette marche, m'envoyèrent, à l'instigation du Prince de Bade, toute leur députation pour m'en détourner. Je les amusai, partie de complimens, partie de reproches, de ce qu'ils avoient eux-mêmes porté atteinte à la neutralité, en permettant que de gros bateaux, chargés de pierre & d'artifice, destinés à rompre & à brûler notre pont d'Huningue, passassent, pour y parvenir, sous leur pont de Bâle. Heureusement on les avoit détournés avant qu'ils arrivassent à notre pont; mais je ne m'en plaignis pas moins aux Suisses, qui s'en retournerent assez mécontents, & je continuai mes dispositions.

*Prise de
Neubourg.*

Pendant que je m'en occupois, je reçus la nouvelle de la prise de Neubourg, petite ville sur le Rhin, à quatre lieues d'Huningue. Sa position étoit propre à protéger un second pont, & à partager l'attention de l'ennemi: c'est ce qui me fit tenter de m'en saisir. J'avois chargé de cette entreprise M. de Laubanie, à qui je donnai mille hommes choisis, commandés par le Marquis de Biron & les

sieurs de *Joffand* & *d'Amigni*, Brigadiers d'infanterie. Un Capitaine de Grenadiers, nommé *la Petithiere*, marcha au pied de la muraille. Un Cadet du régiment de Lorraine grimpa sur les épaules de quelques soldats, & entra le premier dans la place. Les Grenadiers suivirent, & quatre cents Suisses, qui en composoient la garnison, furent pris ou tués.

1702

Cet événement étoit bien important, puisqu'il me donnoit la facilité de passer le Rhin où je voudrois; & si c'étoit à Neubourg, de livrer bataille dans un terrain moins rétréci, & à peu près égal à celui du Prince de Bade. Aussi, dès que je fus cette conquête, je fis descendre des bateaux pour y construire un pont; j'envoyai ordre au Comte de *Guiscard*, qui ne m'avoit pas encore joint, de s'y rendre avec son détachement, & j'y ajoutai deux régimens de Dragons.

Le Prince de Bade voyant filer ces troupes vers Neubourg, y voyant descendre des bateaux, & apprenant la prise de cette place, fit marcher, deux heures avant la nuit du 13, presque toute sa droite sur cette ville,

1702.

pour tâcher de l'emporter avant que j'eusse eu le temps de m'y bien établir. Moi je mis toute mon armée en mouvement. Je remplis d'Infanterie notre île , & de Cavalerie tout le grand bras du Rhin, qui étoit presque à sec depuis quatre jours, de sorte que je pouvois le forcer de combattre avec désavantage. Voyant mes dispositions, il renonça à son entreprise sur Neubourg, & fit rentrer sa droite dans son camp.

*Bataille de
Fridlingue.*

Je l'observois de près : cependant il pensa m'échapper. Je tenois sur lui les sieurs *Tresman*, Major-Général d'Infanterie, *Desbordes*, Lieutenant-Général, & *Chamarente*. Ils m'envoyèrent avertir le 14, au point du jour, que les ennemis se retiroient. Je donnai les derniers ordres, montai à cheval, traversai le pont à toutes jambes, & les troupes qui étoient préparées dès la veille, remplirent en un instant cette petite plaine sur la Weill, qu'on se disputoit depuis les premiers jours d'Octobre.

Le Prince de Bade étoit sur la hauteur au fort de Fridlingue. Me voyant déterminé à le suivre, il s'arrêta, per-



- A.A. Marche de l'Armée du Roi en travers de l'Œuvre Cavalier en bataille. O Canon des ennemis.
 des Retenue de l'ennemi, une. C. Nôtre Infanterie qui monte le montage. M. Les Cavaliers des ennemis en bataille.
 quelle en ne pouvoit aller que par l'Œ. D. Cavalerie ennemie en bataille. L. Nôtre Infanterie attaque les ennemis
 -droit marqué et 4. E.E. Endroit où nôtre Canon fut placé. dans le bois, et les en chassa.
 K. Escadrons des ennemis qui marchent pour prendre nôtre Camp en flanc. H. Fuite des ennemis.
 O. Bataille à la tête de leur Camp. P. Leur Retenue.
 Q. Leur Batterie.



suadé qu'il me combattroit plus avantageusement dans le terrain même qu'il vouloit abandonner, que dans sa marche. Il destina son Infanterie à gagner les hauteurs de Tulik, sur la gauche de Fridlingue, & plaça sa Cavalerie, supérieure à la mienne de vingt escadrons, la droite appuyée au fort, la gauche à cette montagne qu'il falloit occuper.

1702.

Le succès dépendoit de la diligence à s'emparer de la hauteur. J'y fis marcher l'Infanterie, & quoique la pente fût très-escarpée & embarrassée de vignes, elle se mit à monter avec ardeur & plus d'ordre que le lieu ne permettoit. Pendant ce temps, je mis la Cavalerie en bataille dans la plaine, & j'y fortifiai la gauche de seize compagnies de Grenadiers, qui me refroient, les autres étant à Neubourg. Je regagnai ensuite à toute bride la tête de l'Infanterie. Pour arriver sur la hauteur, elle fut obligée de traverser un bois si épais, que l'on ne put juger de l'approche de l'Infanterie impériale que par le bruit des tambours. Enfin on se joignit. L'Infanterie ennemie tira; la nôtre essuya le feu, char-

1792.

gea la bayonnette au bout du fusil, & après une forte résistance, défit entièrement celle des ennemis, quoiqu'elle eût du canon. Les deux Infanteries perdirent un grand nombre d'excellens Officiers. La nôtre chassa les Impériaux des bois, les mena battant, jusque sur le bord de la descente, d'où ils se précipiterent dans la vallée.

Terreur panique.

Quelques-uns de nos soldats ayant poursuivi indiscrettement les fuyards, furent repoussés par le gros, revinrent à la hâte, se rejeterent sur nos propres troupes, & les entraînerent en désordre dans le bois. Etonné de ce mouvement rétrograde, je courus à eux & leur criai : » *A qui en avez-vous ?* » *Soldats ! la bataille est gagnée.* » *Vive le Roi !* Ils répondirent, *Vive le Roi !* mais avec une foiblesse à laquelle je ne m'attendois point de la part d'une armée victorieuse ; & la terreur continuant toujours, je pris un drapeau & les ramenai à la tête du bois sur le bord de la pente.

De là je jetai les yeux sur la plaine ; & je vis que notre Cavalerie, ayant battu celle des ennemis, revenoit tranquillement sur ses pas. Je craignis

que la Cavalerie Allemande , sentant qu'elle n'étoit pas pour suivie , ne se ralliât , & que l'étonnement de l'Infanterie continuant , il n'arrivât qu'une bataille gagnée se perdît. Je pris donc le parti de revenir à la Cavalerie. Comme je descendois précipitamment à travers les vignes , ma bonne fortune m'envoya un soldat qui me dit : » *Où* » *allez-vous ? vous vous jetez dans* » *trois bataillons ennemis , qui sont* » *à vingt pas d'ici* «. Je pris sur la gauche , & je les évitai. Dodeval , mon Secrétaire , qui m'accompagnoit & me servoit souvent d'Aide de camp , tomba entre leurs mains , & fut le seul prisonnier qu'ils firent.

Je joignis ma Cavalerie , qui me reçut avec des cris de joie. J'entendis , non sans émotion , que plusieurs me proclamoient Maréchal de France ; mais tout n'étoit pas fait. Quelques escadrons ennemis , suivis mollement , commencerent à se rallier. J'envoyai contre eux mille chevaux , & ils disparurent. A peine avois-je chassé le peu de Cavalerie qui restoit dans la plaine , que notre Infanterie y descendit , toujours saisie de la même ter-

1702.

reur, quoiqu'elle n'eût aucun ennemi
autour d'elle. Elle fut bientôt rassurée ;
mais ce contre-temps fit perdre des
momens qu'on auroit pu employer à
faire un grand nombre de prisonniers.
On voit par cet événement , que le
désordre peut se mettre dans les plus
braves troupes , quand elles ont perdu
beaucoup d'Officiers , & qu'elles ont
peu de Grenadiers , qui sont l'ame
de l'Infanterie. Les ennemis eurent
environ quatre mille hommes tués sur
le champ de bataille , & on en prit
à peu près autant. Ils perdirent trente-
cinq drapeaux ou étendards , trois paires
de timbale , & onze pieces de canon.
Le fort Fridlingue , qu'on appeloit
le fort de l'Etoile , se rendit le len-
demain à discrétion.

Je fis, en écrivant au Roi , l'éloge
des Corps & des Officiers qui s'étoient
distingués. » Nous avons perdu , lui
» mandois-je , le Lieutenant-Général
» *Desbordes , de Chamilli & Cha-*
» *vanes* , Brigadiers d'Infanterie , &
» le Chevalier de *Seves* , Colonel de
» Cavalerie. *Chamarente* a été blessé
» dangereusement. Les Brigades de
» Champagne , Bourbonnois , Poitou

» & la Reine ont soutenu intrépide-
 » ment le premier feu. La Cavalerie ,
 » commandée par MM. de Magnac
 » & de Saint Maurice , n'a pas tiré
 » un seul coup , selon ses ordres , ni
 » mis l'épée à la main , qu'à cent pas
 » des ennemis. Elle ne s'est déban-
 » dée , ni pour faire des prisonniers ,
 » ni pour piller ; les nouveaux ont été
 » aussi sages que les anciens. MM.
 » d'Auriac , de Marbach , du Bourg ,
 » le Prince de Tarente , MM. de Saint
 » Pouanga , Fourquevaux , Con-
 » flans , ont fait des merveilles. MM.
 » de Skelleberg & de Chamilli , tous
 » les jeunes Colonels d'Infanterie, Sei-
 » gnelay , Naugis , Coatquins , le
 » jeune Chamarente , le Comte de
 » Choiseul , M. de Ravestein , ont mon-
 » tré la plus grande bravoure. Le Che-
 » valier Tresman , Major Général , &
 » M. de Beaujeu , Maréchal des Lo-
 » gis de la Cavalerie , ont très-bien
 » servi. Enfin il est rare que dans une
 » affaire aussi rude , on n'ait perdu ni
 » drapeaux ni étendards (a) « ,

(a) Lettre au Roi , du 16 Octobre. Il n'y est pas parlé de la terreur panique , sans doute

1701.

Le fruit de la victoire auroit dû être la jonction avec l'Electeur de Baviere. D'une heure à l'autre, j'espérois apprendre qu'il paroissoit. J'envoyai des partis jusqu'à dix lieues, pour en avoir des nouvelles. N'en recevant pas, j'assemblai les Officiers généraux. Il n'y en eut pas un qui ne déclarât que ce feroit vouloir perdre l'armée, que de penser à traverser les montagnes, sans être assuré des vivres, ni de rencontrer l'Electeur, quand le soldat auroit

parce que les choses déplaisantes ne se disent pas si clairement aux Rois. Mais ce fait doit passer pour très-vrai, tant parce que le Maréchal de Villars l'a raconté souvent, que parce qu'il se trouve dans les Mémoires manuscrits.

On n'y voit pas non plus ce qui se dit dans les Mémoires imprimés, t. 2, p. 48; que les Officiers s'empressant autour de lui après la victoire, & le félicitant de ce qu'il avoit battu un aussi grand Général que le Prince de Bade, il leur répondit : *» Je m'y attendois ; je le lui avois promis. Je l'ai tous jours gagné au piquet , & j'aurai toujours l'avantage à quelque jeu que je joue contre lui «*. Ses lettres ne présentent non plus rien qui approche de ce ton plus qu'avantageux.

consommé la provision de quatre ou cinq jours qu'il pouvoit porter. Ainsi, quelque délir que j'eusse de remplir le principal objet de ma mission, je fus obligé de m'en tenir à l'avis du Conseil de guerre. Après avoir fait raser le fort de l'Etoile, rétabli les fortifications de l'isle & du pont d'Huningue, je me mis à observer le Prince de Bade.

1702.

Pendant cette marche je reçus le bâton de Maréchal de France, avec une lettre du Roi très-flatteuse, en ce qu'elle me marquoit beaucoup de confiance. J'en reçus d'aussi agréables de M. le *Dauphin*, de M. le Duc d'Orléans, de toute la Cour en un mot; une sur-tout de Madame la Princesse de *Conti*, qui me disoit :
 » Je vous ferois mon compliment sur
 » la récompense que le Roi vient de
 » vous donner, si vous pouviez sen-
 » tir d'autre plaisir que celui de l'a-
 » voir mérité. Réjouissez-vous de ce
 » que tout le monde ait souhaité de
 » s'en réjouir ». Et elle ajoutoit dans le langage à la mode :

*Il est fait
 Maréchal de
 France.*

Vous n'avez pas déçu
 Le généreux espoir que nous avions conçu.

~~1702.~~ Vos pareils à deux fois ne se font pas connoître,
1702. Et pour leurs coups d'essai veulent des coups
de maître.

Le Prince de Bade avoit été battu ; mais son armée n'ayant souffert que dans le choc , & n'ayant pas été poursuivie , se trouvoit toujours réunie , & encore plus forte que la mienne (a). Il tenta de couvrir sa défaite par une action éclatante , comme auroit été celle d'emporter Neubourg sous mes yeux. Il s'y présenta avec toute son armée , la fit approcher en bataille à la portée du canon , y vint de sa personne à la portée du mousquet. Je fis border de troupes les remparts , & j'y fis planter plus de trente drapeaux , pour faire voir aux ennemis que nous étions en état de les recevoir. Après avoir passé une partie de la journée dans cette situation , leur armée se retira , & marcha diligemment vers le Bas-Rhin.

(a) » En faveur du peuple crédule , on fit à
» Vienne , & chez les principaux Alliés , les
» frais d'un Te Deum & de quelques feux
» d'artifice. Cette ruse étoit nécessaire dans un
» commencement de guerre ». Journ. de Ver-
dun, Supplément, tome 2, page 317.

Je ne voyois aucun motif à cette marche précipitée, & j'ai toujours été persuadé que le Prince ne l'avoit faite que pour me laisser la liberté de me jeter dans les montagnes, afin de tâcher de joindre l'Electeur. Par mes lettres, qu'il avoit interceptées, il savoit que c'étoit-là mon premier dessein, & il pouvoit croire que j'ignorois de mon côté, que le Duc de Baviere, mal conseillé, s'éloignoit du Rhin au lieu de s'en approcher. Le Prince de Bade se flattoit sans doute que, dans l'incertitude où j'étois des mouvemens de l'Electeur, je pourrois m'enfoncer dans les montagnes, où l'armée du Roi, arrêtée à chaque pas par les difficultés naturelles, & par les forteresses qui se trouvoient sur la route, harcelée par les gens du pays, & pressée en queue par son armée entière, périroit infailliblement; c'est pourquoi il m'offroit une entrée si facile.

Mais je me refusai à cette espece d'invitation. Je me contentai de détacher le Comte du *Bourg* avec un corps de troupes vers le fort Louis, & lui recommandai d'empêcher sur-tout

1702.

*Il assure la
frontiere.*

1702.

les ennemis de jeter un pont sur le Rhin. Moi-même je repassai ce fleuve avec le reste de l'armée. Je l'employai à nettoyer l'Alsace, à chasser l'ennemi de tous les postes qu'il avoit sur la Sare & sur la Montre, jusqu'à Haguenaw. Je passai par Strasbourg, que je rassurai contre les contributions, & j'y fus reçu comme en triomphe.

J'écrivis au Roi, que pour empêcher les ennemis de faire des incursions en France, je croyois important de s'assurer de Nancy. Il approuva cette entreprise. J'en chargeai le Comte de Tallard, qui venoit de prendre Traerbach. Nous étions dans le mois de Décembre. Ses troupes étoient fatiguées, & n'avoient même pas de rentes. Il me représenta ces difficultés, & entre autres : » *Que pendant la gelée on ne pouvoit ouvrir la terre, ni se servir des rivières, & que pendant les pluies on ne pouvoit faire les charrois* ». Je lui répondis : » *Pendant les pluies on se sert des rivières & on ouvre la terre, & pendant la gelée on fait les charrois* ». Qu'il baraqueroit ses troupes dans les villages voisins. Que d'ail-

leurs cela ne pouvoit pas être long ,
 parce que le Duc de Lorraine , se
 voyant sans espérance d'être secouru ,
 aimeroit mieux livrer sa ville , que de
 l'exposer à être ruinée ; & la chose ar-
 riva comme je l'avois prévu. Il ne
 fallut que se montrer , & les portes
 de Nancy s'ouvrirent.

1702.

Dans le même temps , je reçus en-
 fin une lettre de l'Electeur de Ba-
 viere , qui m'exhortoit à m'approcher
 de lui , & m'indiquoit plusieurs che-
 mins. Je lui répondis (a) : » Après la
 » bataille gagnée , j'aurois eu huit jours
 » pour tenter le passage , si Votre Al-
 » tesse Electorale m'avoit secondé , &
 » vraisemblablement j'y aurois réussi ;
 » à présent cela n'est plus possible.
 » Cette vallée de Neustat , que Votre
 » Altesse me propose , c'est ce che-
 » min que l'on appelle le *Val d'En-*
 » *fer*. Hé bien , que Votre Altesse
 » me pardonne l'expression , je ne suis
 » pas diable pour y passer. Il faut donc
 » remettre à l'année prochaine , & se
 » mieux concerter «.

Mes quartiers bien assurés , je par-

1703.

Sa réception
 à Versailles.

(a) Lettre du 12 Décembre.

1703.

tis pour Paris, où j'arrivai le premier Janvier. Je trouvai ma femme accouchée d'un fils, dont la naissance ajouta au bonheur de l'année qui venoit de finir. Je me rendis ensuite promptement à Versailles; le Roi me reçut avec une bonté, une affabilité qui ne sortira jamais de ma mémoire. Il m'apprit que c'étoit de lui-même, sans en conférer avec ses Ministres, qu'il m'avoit donné la préférence sur un Maréchal de France & cinq Lieutenans-Généraux plus anciens que moi, pour le commandement de l'armée chargée de l'expédition dont le succès lui tenoit le plus à cœur. » *Je suis autant François que Roi*, ajouta-t-il; *ce qui ternit la gloire de la Nation m'est plus sensible que tout autre intérêt. C'est d'ordinaire sur les six heures du soir que Chamillard vient travailler avec moi; & pendant plus de trois mois, il ne m'apprenoit que des choses désagréables. L'heure à laquelle il arrivoit, étoit marquée par des mouvemens dans mon sang. Vous m'avez tiré de cet état; comp- tez sur ma reconnoissance* «.

Projets de campagne.

Après cette première conférence, il

fut question de projets pour la campagne prochaine. Celui qui occupoit le plus le Roi , étoit la jonction avec le Duc de Baviere ; elle n'avoit manqué que par les irrésolutions de ce Prince, & il faut avouer qu'elles étoient fondées ; car après la prise de Landau par les ennemis, il se trouva dans un péril extrême. Notre armée restoit cantonnée sous Strasbourg, sans oser rien entreprendre. Celle de l'Empire, sous le Prince de Bade, nous fermoit le passage du Rhin. Ainsi l'Electeur se trouvoit au milieu de l'Empire sans défense. Dans ces circonstances, sa femme, ses Ministres, toute sa Cour, dévoués à l'Empereur, n'oublioient rien pour lui persuader qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que de s'accommoder.

On a su depuis, qu'il avoit prêté l'oreille à ces représentations ; & je m'en doutai quand, après la victoire de Fridlingue, au lieu de venir au devant de moi, je sus qu'il s'obstinoit à rester près d'Ulm. Heureusement l'Empereur fit le difficile sur quelques articles préliminaires du traité qui s'entamoit. L'Electeur, dont

1703.

nous relevâmes les espérances , fit le difficile à son tour ; & nous nous l'assurâmes , en lui promettant qu'on lui feroit parvenir un secours tel qu'il voudroit , si-tôt que le passage des montagnes deviendrait praticable par la fonte des neiges.

C'étoit , à la vérité , principalement cette promesse qu'il falloit songer à remplir. Mais je représentai au Roi , qu'à la guerre , comme dans toute autre matiere importante , il étoit dangereux de n'avoir qu'un objet ; parce que si on le manquoit , on se trouvoit sans vûes & sans desseins , & par conséquent dans une inaction ruineuse. Je proposai donc le siège du fort de Kell , comme indépendant de la jonction , en la facilitant. » Car , disois-je , si le » Prince de Bade veut s'y opposer , il » ne le pourra qu'en rassemblant ses » forces , & plaçant son armée derrière la Quinche. Alors on pourra le » masquer dans ses lignes avec un corps » d'armée , & l'Electeur marchant vers » le Haut-Danube , moi vers Valkirk » & la vallée de Saint Pierre , on ne » trouvera aucun obstacle à percer les » montagnes , & la jonction s'exécutera

» de bonne heure. Si le Prince de
 » Bade ne s'oppose point au siège de 1703.
 » Kell, on le prendra, & ce fera un
 » chemin de plus pour aller à l'Elec-
 » teur ». Le Roi approuva ce projet,
 & me laissa liberté entière pour toutes
 les entreprises que je croirois convena-
 bles à son service.

Je ne tardai pas à mettre la main à l'œuvre, puisqu'étant arrivé à Paris le premier de Janvier, j'en repartis dès le 13. Les chemins étoient si rompus, qu'en prenant même sur la nuit, on ne pouvoit faire que quinze à dix-huit lieues de poste. Aussi ne trouvai-je presque point d'Officiers à l'armée. Cette espece de désertion ne me donnoit pas grande espérance pour mes premières entreprises. » On est sûr du succès, mandois-je au Ministre (a), » quand les troupes sont dans l'état où elles devroient être; mais point de Colonels, ni de Brigadiers, peu de Capitaines. Quelle confiance voulez-vous que l'on prenne dans des bras sans têtes? Pour moi je me

*Il s'applique
à rétablir la
discipline.*

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 12 Février.

1703. » souviens, en pareilles occasions d'ou-
 » verture de campagne prématurée,
 » d'être parti de Paris en poste ; ne
 » trouvant plus de chevaux de poste à
 » Châlons, m'être mis dans une char-
 » rette, & la charrette ne pouvant plus
 » aller, avoir gagné Sainte-Menehould
 » à pied, mon valet portant le porte-
 » manteau, & des paysans nos bottes
 » & nos selles «.

Tout en faisant mes dispositions, je m'occupois de quelques réformes utiles au soldat, & à la discipline pour le soldat ; je proposai de rendre à la Cavalerie l'usage des cuirasses, ou du moins des plastrons. » Comme nous
 » ne compterons pas les escadrons en-
 » nemis, dans une action, disois-je
 » à M. de Chamillard (a), soyons du
 » moins en état de les pouvoir forcer
 » à continuer de tirer, de peur qu'en-
 » fin leurs expériences fâcheuses ne les
 » déterminent à abandonner leur feu,
 » pour ne se servir que de l'épée. Au
 » quel cas, l'homme habillé de fer a
 » grand avantage sur celui qui n'a
 » nulle bonne défense. Et si le Roi

(a) Lettre au même, du 18 Janvier.

» croit qu'on ait peine à forcer les Offi-
 » ciers à porter des cuirasses , je ferai
 » le premier à en donner l'exemple «.

1703.

Quant à la discipline , c'étoient quelques réformes concernant les Officiers supérieurs. Je retirai de Metz M. de *Cheyladet* , Maréchal de camp , & le *Comte de Lille* , Brigadier d'Infanterie , & les plaçai dans des forts sur la Sare. J'en donnai cette raison au Ministre (a). » Les commodités & les délices d'une grande ville , si l'on n'y prend garde , amollissent insensiblement & font paroître ces séjours préférables à ceux qui sont plus voisins des ennemis. Je fais bien qu'un peu de complaisance , en pareille occasion , pour le goût des Officiers , captive leur bienveillance ; mais vous ne me trouverez jamais de ces foibles-là. Je prendrai la liberté de représenter fortement à Sa Majesté leur application & leur zele. Ils me trouveront juste & attentif à faire connoître leur mérite ; mais peu complaisant sur ce qui peut ne pas

(a) Lettre à M. de Chamillard , du 19 Janvier.

1703.

» convenir au bien du service. Les
 » Officiers-Généraux me connoissent
 » sur ce pied-là, & je ne les ména-
 » gerai pas plus que les autres au dé-
 » triment du service «.

Je parlai aussi, par occasion, des
 Inspecteurs de Cavalerie & d'Infante-
 rie. » Autrefois, disois-je (a), ils pas-
 » soient les hivers entiers sur les fron-
 » tières, & ils sont bien payés pour
 » cela. Maintenant ils ne sont bons
 » qu'à toiser & mesurer leurs hommes,
 » & à envoyer à la Cour de beaux
 » états. Ce n'est point de leurs deux
 » revues dont il est question, mais
 » d'exercer les troupes très-souvent,
 » de les connoître, de leur parler,
 » de leur inspirer l'esprit de guerre.
 » C'est à quoi je donnerai mes heures
 » libres sur la frontière, ne croyant
 » rien de si capital que d'entretenir
 » les soldats, leur faire entendre ce
 » qu'ils doivent faire dans le combat,
 » & leur parler comme à gens qui doi-
 » vent se préparer à voir plusieurs ac-
 » tions pendant la campagne. Je me

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 19
 Janvier.

„ souviens, Monsieur, de ce que
 „ vous m'avez dit, que dans votre
 „ jeunesse vous alliez deux & trois
 „ fois la semaine voir les vieux régi-
 „ mens manœuvrer, & que tous les
 „ Capitaines y assistoient bien sérieu-
 „ sement. Cela est bon ; il faut le ré-
 „ tablir ».

1703.

Le Roi fit dans ce temps dix Ma-
 réchaux de France ; il n'y en avoit pas
 beaucoup dans ce nombre qui eussent
 mon estime. J'en écrivis ainsi au Mi-
 nistre (a) : „ J'apprends que Sa Ma-
 „ jesté vient de faire dix Maréchaux de
 „ France. Je prendrai la liberté de
 „ dire que je souhaiterois, comme je
 „ crois bien, Monsieur, que vous le
 „ souhaitiez aussi, qu'elle eût fait autant
 „ de bons Généraux d'armée «. M. de
 Chamillard me fit valoir dans sa ré-
 ponse (b) la distinction que le Roi
 m'avoit accordée en me nommant

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 19
 Janvier. C'est sans doute cette *liberté*, peut-
 être trop grande dans un homme en place,
 qui lui a fait tant d'ennemis à la Cour.

(b) Lettre de M. de Chamillard, du 24
 Janvier.

1703.

seul. » Mais, ajouta-t-il, ce n'est pas
 » assez pour vous d'avoir fini glorieu-
 » sement la dernière campagne, il
 » faut mériter pendant celle-ci d'être
 » Connétable ». Si cette cajolerie me
 fit monter à la tête quelques fumées
 de vanité, on ne fut pas deux mois
 sans les rabattre.

*Il enleve les
 quartiers du
 Prince de Ba-
 de.*

Je me donnois tous les mouvemens
 possibles pour l'exécution de mon en-
 treprise ; mais j'étois désolé de me
 trouver si peu d'Officiers Généraux.
 Prêt à passer le Rhin, je ne m'en
 voyois que deux ; le Chevalier de la
Feronay, pour commander la Cava-
 lerie, & le Chevalier de la *Vrilliere*
 les Dragons. Dans mon dépit, j'écri-
 vis cette lettre à un Officier dont
 j'avois eu d'ailleurs plus d'une fois
 occasion de me louer (a). » J'ai ap-
 » pris, par votre dernière lettre, que
 » vous avez pris le parti de suivre les
 » journées de votre régiment. J'avois
 » cru écrire à un Brigadier de Dra-
 » gons, quand je vous ai prié, par
 » ma lettre du 3 de ce mois, de vous
 » rendre auprès de moi, aussi-tôt que

(a) Lettre du 11 Février.

» vous l'auriez reçue. J'avois compté
 » vous faire commander les Dragons ;
 » mais , puisque je vois que vous vous
 » en êtes tenu aux fonctions de Colo-
 » nel , je vous prie de suivre votre
 » régiment , conformément à la route
 » ci-jointe. Je vous dirai de plus , que ,
 » sans l'estime que j'ai pour vous , vous
 » connoissant un bon & brave Offi-
 » cier , je vous aurois envoyé passer
 » trois mois dans le château de Bé-
 » fort , pour vous apprendre à obéir
 » plus régulièrement à mes ordres « .

1703.

Mais si ces lenteurs me chagrinoient ,
 je fus un peu consolé par la nouvelle
 que l'Electeur de Baviere avoit pris
 Neubourg sur le Danube. Je l'en fé-
 licitai en ces termes (a) : » Monsei-
 » gneur , vous venez de prendre Neu-
 » bourg , deux mille hommes tués ou
 » prisonniers. Je l'apprends par une
 » petite lettre du sieur de Montigny ,
 » que je paierois dix mille écus. Je
 » reconnois le vainqueur de Belgrade ,
 » celui qui a passé la Sare devant des
 » armées formidables. Vous en passe-

(a) Lettre du 12 Février , du camp sous Neubourg.

1703.

» rez bien d'autres, & de cette affaire-
 » ci, Monseigneur, il faut que vous
 » partagiez l'Empire, & que je sois
 » Connétable. Par ma foi, je suis trans-
 » porté, & Votre Altesse Electorale
 » me trouvera le même que j'étois en
 » Hongrie & à Munich. Bonnes ba-
 » tailles, beaux opéra; bien se battre,
 » bien se réjouir. Voici une lettre bien
 » extraordinaire, mais j'avoue que je
 » suis transporté du succès de Neu-
 » bourg. J'ai l'honneur d'écrire à Vo-
 » tre Altesse Sérénissime d'un autre
 » Neubourg en passant le Rhin. Je
 » marche avec cinquante bataillons &
 » quatre-vingts escadrons; & je vais
 » chercher les ennemis, par-tout où
 » j'en pourrai trouver entre les mon-
 » tagnes & le Rhin «.

Ils étoient cantonnés dans la plaine;
 le long de la Quinche, couverts de
 bonnes redoutes & de retranchemens.
 Il falloit les forcer pour arriver à Kell,
 & les disperfer si bien, que le siège fût
 fini avant que le Prince de Bade pût
 les rassembler. Je traversai le Rhin le
 12 Février à Neubourg. Tous les heu-
 reux hasards semblèrent se réunir pour
 favoriser mon entreprise. D'abord obli-

gé de rester une nuit entière à voir défiler les troupes, je laissai sur les bords du Rhin où j'étois, un rhume violent, qui me tourmentoît depuis long-temps. Quand il me fallut ensuite passer entre les montagnes & Brissak, sous le canon de la basse ville, un brouillard épais couvrit l'armée, & si-tôt que je fus au delà de ce dangereux passage, il se dissipa, & au brouillard succéda la gelée, qui prit fortement, & rendit praticables des chemins noyés & des marais assez fâcheux que j'avois à traverser. Ravi de ce beau temps, les soldats qui marchaient gaiement, sans tentes & sans équipage, l'appeloient *le temps de Villars*, & je n'étois pas fâché qu'ils s'accoutumassent à me croire heureux.

Cependant j'avoue que je ne l'étois guere. » Mes tribulations sont grandes, écrivois - je au Ministre (a), » quand je considère que je mène une » armée au milieu des places ennemies, avec une foible artillerie &

1703.

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 19 Février.

1703.

» des vivres , conduits , comme on
» peut , sans routes & à travers
» champs , sans secours pour les dé-
» tails , regardant deux heures de
» pluie comme un péril certain , forcé
» de me roidir seul contre les obsta-
» cles , & d'imposer silence à tout ce
» qui veut croire certains projets im-
» possibles. Vous conviendrez qu'une
» pareille commission est assez épi-
» neuse «. Dieu merci , je m'en tirai
par ma diligence.

Après avoir passé Brissak , qui donna l'alarme au pays par quelques volées de canon , je me mis à la tête de quatre mille Cavaliers & Dragons , poussant deux cents Hussards devant moi , & , suivi de toute l'armée , nous nous étendîmes sur le front de la ligne des quartiers ennemis ; leurs corps avancés n'eurent que le temps d'en sortir. Je ne leur donnai pas celui de se rassembler ; & pour les empêcher de se mettre derrière la Quinche , où étoit leur rendez-vous , j'y marchai moi-même. Je la trouvai assez haute. Cependant j'y découvris un gué , & me jetai le premier dans l'eau. Quelques escadrons ennemis qui arrivoient , se

présenterent sur le bord. Je les chargeai & renversai : c'étoit le Prince de Bade lui-même, qui avoit cru, comme moi, avoir besoin de la plus grande diligence. Quelques momens plus tôt, il défendoit le passage & renversoit mes desseins. Se voyant prévenu, il envoya ordre à l'Infanterie la plus prochaine de se jeter dans Kell, & il se retira vers Stolhoffen.

1703.

Sans songer à le poursuivre, je m'appliquai, après avoir rassemblé l'armée, à m'emparer des postes entre le Rhin & les montagnes. Le Général Pibrak y commandoit les troupes Impériales, au nombre de quatorze bataillons & quelques escadrons de Dragons. Il ne put jamais les contenir ensemble, tant l'épouvante avoit gagné. Il abandonna son canon, que l'on m'amena, & fit prendre les drapeaux aux Officiers, criant aux soldats de se jeter dans les montagnes. Le Prince de Bade n'eut pas non plus le temps de retirer les troupes de plus de cinquante forts & redoutes qu'il avoit le long de la Quinche & du Rhin. Il y avoit dans quelques-unes du canon & beaucoup de munitions de guerre. Tout ce qui les

1703.

gardeoit fut fait prisonnier. Les villes d'Offembourg, Zell, Wilstat & Rastat furent abandonnées. On trouva dans la première vingt-huit pièces de canon, quantité de munitions de guerre & de bouche, & tout l'équipage d'artillerie de l'armée.

J'envoyai le Chevalier de la *Vrillière*, jeune & brave Officier, porter au Roi la nouvelle de ces succès ; & après avoir donné les ordres pour commencer la circonvallation du fort de Kell & préparer l'ouverture de la tranchée, j'employai le temps nécessaire à ces travaux à parcourir la vallée de la Quinche. J'avançai à la tête de cinq mille chevaux & de quelques détachemens de Grenadiers, jusqu'à Honbach. Je m'emparai des petites villes de Harlac, Gengenbach & Hosen, dans lesquelles je trouvai assez de fourrages pour fournir à la Cavalerie une subsistance qu'elle ne trouvoit plus en Alsace. Par ce moyen, les magasins ennemis & les contributions nourrirent l'armée du Roi, à qui j'épargnai des dépenses considérables. Cette marche eut encore l'avantage de répandre l'épouvante dans la Suabe, & fit re-

venir diverses troupes Impériales , qui
 marchaient vers la Baviere.

1703.

*Siege du fort
 de Kell.*

Arrivé devant Kell , je trouvai les ordres que j'avois donnés bien exécutés. La tranchée fut ouverte la nuit du 25 au 26 , & menée jusqu'à la premiere digue , à la faveur des maisons du village. Dès les premieres attaques je m'apperçus que la contenance des assiégés n'étoit pas ferme , & je résolus de les presser , sans trop m'assujettir aux regles. Ce fut donc contre l'opinion du plus grand nombre des Ingénieurs , que je conduisis le siège ; mais sur les avis du sieur *Tertrade* , qui avoit lui-même construit le fort sous les ordres de M. de *Vauban* , & qui en connoissoit mieux qu'un autre les endroits foibles. J'évitai , d'après ses conseils , de m'engager dans l'attaque réguliere & successive de plusieurs ouvrages , qui m'auroit mené loin. Ce fut par cette méthode que je pris une redoute importante établie dans une des isles du Rhin , qui ne seroit venue qu'après d'autres , & dont la prise rendoit celles-ci inutiles aux assiégés. M'appercevant par les précautions de ceux qui la gardoient ,

1703.

qu'ils craignoient , j'y fis passer en bateaux un détachement de Grenadiers , qui l'emportèrent d'emblée ; & on y plaça une batterie , qui fit un grand effet. La nuit du 4 au 5 Mars , je me logeai dans l'avant-chemin couvert. L'ardeur des Grenadiers fut telle , que les attaques de droite & de gauche se rencontrèrent & tirèrent l'une sur l'autre. *Mauroy* , brave Officier du Régiment de la Reine , y fut blessé dangereusement (a).

Ces succès ne s'obtenoient pas sans peine. Je ne quittois presque pas la tranchée. » *Il n'est pas nécessaire , me disoient les Ingénieurs , qu'un Maréchal de France y soit si souvent : Non , répondois-je ; mais avouez que cela ne fait pas mal* „. Ma présence encourageoit le soldat ; ma familiarité lui faisoit supporter gaîment les fatigues du siège. » Je passe avec eux une partie de la nuit , écris-je au Ministre (b). Nous buvons un peu de brandevin ensem-

(a) Lettre à M. de Chamillar^l, du 5 Mars.

(b) Lettre à M. de Chamillard , du 28 Février.

ble. Je leur fais des contes. Je leur
 » dis qu'il n'y a que les François qui
 » sachent prendre les villes l'hiver.
 » Je n'en ai pas fait pendre un seul.
 » Je leur garde deux Grenadiers, qui
 » l'ont bien mérité, pour leur donner
 » leur grace en faveur de la première
 » bonne action que leurs camarades
 » feront. Enfin j'y fais tout de mon
 » mieux. Tout ira bien, s'il plaît à
 » Dieu ; mais si quelqu'un vous dit
 » que tout ceci est bien aisé, ayez la
 » bonté de ne le pas croire. Encore
 » hier, peu s'en est fallu que tout
 » notre camp n'ait été inondé par une
 » irruption subite de la Quinche. Il a
 » fallu faire des saignées, rompre des
 » digues, travailler de ma personne
 » par un temps affreux, pour donner
 » l'exemple. Des entreprises comme
 » ce siège donnent de mauvais quarts-
 » d'heure à ceux qui les exécutent.
 » Les fortunes de Cour sont sujettes à
 » moins de tribulations «.

Je fis donner, le 6, l'assaut à l'ouvrage à corne, qui fut emporté. Je me souviens qu'en dictant l'ordre de l'attaque dans la tranchée, je trouvais que le Capitaine de Grenadiers, qui

Sa prise

1703.

avoit la tête de l'attaque, s'appeloit la *Retournade* ; je lui dis en plaisantant : » *Au moins vous ne retournerez pas. Non, Monseigneur, répondit-il ; je ne retournerai qu'après y être entré, à moins que je ne sois tué en montant* ». La valeur des troupes imprimoit la plus grande terreur aux assiégés, & je me servis de cette terreur pour les pousser sans relâche, » *Per-suadé, comme je le mandois au Roi (a), qu'à la guerre tout dépend d'en imposer à son ennemi, & dès qu'on a gagné ce point, ne lui plus donner le temps de reprendre cœur* ». Cette action, la plus importante du siège, fut vigoureusement conduite. Les assiégés ne firent plus après qu'une médiocre défense. Ils laissèrent prendre assez mollement le chemin couvert, le 9, & capitulerent le 10. Il m'auroit peut-être été possible, en attendant encore quelques jours, de les avoir prisonniers ; mais je crus inutile de démanteler davantage un fort qu'on vouloit garder : il me parut assez beau d'avoir pris, en treize jours de tran-

(a) Lettre au Roi, du 6 Mars.

chée ouverte , une des meilleures places de l'Europe : enfin j'appréhendai , en différant , de voir naître des difficultés qui me rejetteroient peut-être bien loin. J'accordai donc des conditions honorables , & je fis bien ; car , le jour même que je signai la capitulation , il tomba deux pieds de neige , qui nous auroit fort embarrassés.

1763.

Je ne manquai pas , selon mon ordinaire , de nommer au Roi & au Ministre ceux qui s'étoient distingués dans la durée du siège & aux principales attaques (a). » Le sieur *Makfis*, » Capitaine réformé dans les Irlan- » dois, Ingénieur volontaire: le Comte » du *Bourg*, commandant l'assaut de » l'ouvrage à cornes. J'aurai l'honneur » de dire à Votre Majesté, qu'Elle » peut compter de trouver en lui un » bon Officier-Général, beaucoup d'ap- » plication & d'ardeur pour le bien » du service. Le Marquis du *Bourg*, » son fils, qu'il a demandé pour être » auprès de lui, s'est fort distingué. » M. de *Marivault*, Maréchal de

(a) Lettre au Roi, du 6 ; & à M. de Chamillard, du 10 Mars.

1703.

» camp de tranchée, a été blessé par
 » un éclat de nos bombes, & a servi
 » utilement dans la fausse attaque de
 » l'ouvrage à corne, qui a fait une
 » grande diversion. Elle a été com-
 » mencée par le sieur *Moreau*, Lieu-
 » tenant de Provence, le même que
 » Votre Majesté vient d'honorer d'une
 » gratification, pour la fermeté qu'il
 » a marquée à la défense de la re-
 » doute de *Taflandt*. M. le Marquis
 » de *Maulevrier*, qui doit être pre-
 » mièrement très-loué d'être parti d'au-
 » près de Votre Majesté avec une
 » santé fort attaquée, a marché des
 » premiers. M. de *Bligny*, Brigadier
 » de jour à la même attaque. M. *Co-*
 » *lambert* commandoit les trois com-
 » pagnies de Grenadiers de Navarre;
 » M. de *Liret* celles de Champagne;
 » le sieur *Dubignon* les trente Grena-
 » diers qui ont eu la tête. Le sieur de
 » *Blanzay*, Chef des Ingénieurs. Le
 » sieur de la *Retournade*, nom qui
 » m'a fait de la peine quand il a
 » monté à l'assaut, commandoit les
 » premières compagnies des Grenadiers
 » de *Vermendois*; le sieur de *Bau-*
 » *visé* celles de Provence. On ne peut
 trop

» trop louer le sieur *Dumarcé*, le sieur
 » de *la Bastie*, commandant à Stras-
 » bourg; MM. de *Chamarente*, de
 » *Sainte-Hermine*, de *Tressémanes*,
 » Major - Général; de *Vezelles*,
 » Maréchal des Logis, lesquels ne
 » s'en tinrent pas aux fonctions de
 » leurs emplois: le sieur *d'Ouville*,
 » commandant l'artillerie; les sieurs
 » *Portail*, *Fierls*, & principalement
 » *Terrade*, Ingénieurs. J'indiquai le
 » de *Saint-George*, Lieutenant de
 Roi au Fort-Louis, pour Gouverneur
 du fort de Kell, & je n'oubliai pas de
 faire mention d'un Cornette de Liste-
 nois, nommé d'*Arche* (a), qui allant
 en parti avec douze dragons, fut pouf-
 fé par cent cinquante hommes, se bar-
 ricada dans une maison, & les força de
 se retirer.

1703.

Ce siège brusqué contre l'avis des
 Ingénieurs, de M. de Vauban lui-
 même, qui offrit d'y venir servir, du
 Roi enfin, qui m'écrivit qu'il verroit
 avec peine que je m'écartasse du plan
 d'attaque que M. de Vauban m'avoit

*Le Maréchal
 est critiqué.*

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 9 Mars,
 Tome I.

1703.

envoyé, donna beau jeu à mes envieux. Des Courtisans, des Officiers Généraux, des Maréchaux de France, qui raisonnoient de loin, décidèrent d'abord que je ne réussirois pas; & quand j'eus réussi, ils dirent que c'étoit un heureux hasard, mais que j'étois un téméraire, un homme qui se croyoit des lumières supérieures à celles de tous les autres; que n'ayant jamais été que dans la Cavalerie, je prétendois savoir mieux le service de l'Infanterie, que ceux qui y avoient vieilli. Que j'aimois à me mettre au dessus des règles; que cela réussissoit quelquefois; mais que si on me donnoit des commandemens importans, il pourroit arriver que mon caractère indépendant causât en une fois des pertes plus grandes, plus irréparables, que mes bonnes qualités n'auroient procuré d'avantages. Je fus ces discours, & je me crus obligé de faire mon apologie, que j'envoyai au Ministre (a). Sans doute elle imposa

(a) Comme elle est trop longue pour être mise en note, & qu'elle peut être utile aux Ingénieurs, on la trouvera à la fin.

silence pour le moment ; mais les traits lancés contre moi ne manquèrent pas tout-à-fait leur but. Il m'en resta la réputation d'homme difficile avec les autres, & trop entreprenant : ce qui rendit le Roi circonspect dans sa confiance, & moi timide dans les grandes occasions, de peur qu'on ne me rendît responsable de l'événement.

1703.

Après ce succès, sans que je parlasse de récompense, M. de Chamillard me manda qu'il avoit songé à demander pour moi la dignité de Duc : mais que le moment n'étoit pas encore arrivé. Puisqu'on faisoit tant que de me prévenir de cette bonne envie, je crus qu'il m'étoit permis de marquer que je trouvois le délai assez mal fondé. Je ne cachai donc pas mon sentiment au Ministre, & je lui fis ce raisonnement (a) : » Si le 30 Septem-
 » bre de l'année dernière, lorsque les
 » Courtisans déploroient le malheur
 » de l'Etat, que l'armée du Roi, re-
 » tirée sous Strasbourg, se couvroit
 » des mêmes barrières qui ont servi

Mal récompensé.

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 22 Mars.

1703.

" à la circonvallation de Kell ; que le
 " Prince de Bade , campé à Bitche-
 " villiers , pouvoit marcher jusqu'à Sa-
 " verne ; que Marsal étoit tout ouvert ,
 " Nancy neutre , & par conséquent li-
 " bre , sans qu'on osât y trouver à re-
 " dire , de fournir des vivres à l'ar-
 " mée Impériale , qui auroit pu péné-
 " trer , par la Champagne , jusqu'au
 " cœur du Royaume ; lorsqu'enfin on
 " étoit obligé d'aller joindre le Duc
 " de Baviere , sans savoir comment :
 " si , dis-je , dans ce temps , quelques
 " gens d'affaire fussent venus vous
 " dire à l'oreille : Monsieur , faites
 " un Maréchal de France & un Duc :
 " moyennant cela , nous nous enga-
 " geons qu'avant qu'il soit quatre
 " mois & vingt jours , vous aurez passé
 " le Rhin , battu M. le Prince de
 " Bade , pris le fort de Fridlingue ,
 " détruit les retranchemens qui fer-
 " moient Huningue , rétabli cette pla-
 " ce , fortifié Neubourg , traversé
 " les quartiers d'hiver de l'armée Im-
 " périale , passé la Quinche , malgré
 " tant de retranchemens , pris Kel en
 " douze jours , sans qu'il en coute
 " même de la poudre au Roi , par

» tous les magasins d'Offenbourg , ôté
 » les quartiers d'hiver à vingt mille
 » hommes , pouffé les contributions
 » plus loin qu'elles n'alloient la der-
 » niere guerre , chassé les ennemis de
 » cinquante lieues de pays bordé de
 » forts & de retranchemens ; si on
 » avoit ajouté : L'on vous mettra en
 » état de donner à M. l'Electeur de
 » Baviere l'espérance d'être soutenu ,
 » de lui relever le courage , & de le
 » joindre , sans hasarder l'armée du
 » Roi : n'est-il pas vrai que les Cour-
 » tisans , qui font les choses si faciles
 » après l'exécution , & qui me croient
 » assez récompensé d'avoir été fait
 » Maréchal de France , sans qu'on y
 » ajoute la dignité de Duc , auroient
 » été les premiers à vous conseiller
 » d'accepter le marché ? Patientons
 » donc ; mais j'espere en faire tant par
 » la suite , que je vous inspirerai plus
 » de courage pour m'obliger.

» M. de Sainte-Hermine , ajoutois-
 » je , vous dira que le siège de Kell
 » n'a été si vite , que parce que je n'ai
 » pas perdu les travailleurs de vue , &
 » que j'ai été souvent huit & neuf heu-
 » res de suite derriere eux , montrant

1703.

» aux Ingénieurs, non sur le papier,
 » mais sur le terrain, ce qu'il falloit
 » faire. Je vois bien que pour avancer
 » sa fortune, il faudroit s'en tenir,
 » comme nos Généraux d'été, à la
 » maxime du Courtisan, qu'il **vaut**
 » mieux plaire que servir. Mais, per-
 » mettez que je vous le demande,
 » peut-on plaire sans servir? On n'en
 » voit que trop d'exemples. Et peut-on
 » servir sans plaire? Hélas! oui«.

*Il revient en
 deçà du Rhin.*

J'aurois bien désiré rester au delà
 du Rhin, où j'étois, afin de profiter
 de la première occasion de passer les
 montagnes, & de joindre l'Electeur;
 mais je me trouvois une armée déla-
 brée, harassée d'avoir fait la guerre
 pendant onze mois sans relâche, sans
 tentes, sans équipages, de mauvaises
 armes; qui enfin avoit besoin de tentes,
 de chariots, de recrues de toute es-
 pece, & de son air natal pour se re-
 faire. Je savois d'ailleurs que dans
 cette saison, les rivières débordent
 quelquefois, tellement qu'on ne peut
 aller qu'en bateau depuis le Rhin jus-
 qu'aux montagnes. Pour toutes ces
 raisons, je résolus de rentrer en Fran-
 ce, afin d'y laisser reposer l'armée pen-

dant un mois ou six semaines; & comme j'avois plein pouvoir, j'exécutai ce projet, en me réservant cinq ponts sur le Rhin, & en mettant les troupes les plus éloignées, à quinze lieues au plus, afin qu'elles fussent toutes prêtes à repasser au premier ordre.

1703.

Pendant que l'armée se retiroit tranquillement, je pris mille chevaux & neuf cents hommes d'infanterie, avec lesquels j'avançai du côté des montagnes, seulement pour me remettre l'idée du pays, que j'avois parcouru autrefois. Je ne m'attendois pas que ma promenade seroit si heureuse (a).

Course dans le pays.

» En approchant de Keutzingen, j'ap-
 » pris par les gens du pays, que
 » les Impériaux occupoient cette pe-
 » tite ville, & qu'il y avoit huit cents
 » hommes des régimens de Sal & de
 » Marilly, qui est la vieille Infante-
 » rie de l'Empereur. Je crus que l'on
 » pouvoit intimider ces troupes; & à
 » mon arrivée, quelques Religieux
 » étant sortis pour m'apporter les con-

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 19 Mars.

1703.

» tributions, je les renvoyai durement,
 » avec ordre de dire aux Impériaux
 » qu'ils missent les armes bas, que je
 » consentois à les recevoir prisonniers
 » de guerre; mais que s'ils me fai-
 » soient tirer un seul coup, il n'y au-
 » roit de grace ni pour la ville, ni
 » pour la garnison. Tout cela se di-
 » soit en mauvais latin, que nous ne
 » parlions pas plus aisément l'un que
 » l'autre.

» Les Religieux furent si saisis de
 » frayeur, qu'ils la communiquèrent
 » à la ville; & voulant leur imposer
 » encore davantage par un air d'au-
 » dace, je fis placer toute mon Infan-
 » terie à cent cinquante pas des mu-
 » railles, comme prête à monter à
 » l'assaut. Les Religieux revinrent, &
 » dirent que si j'envoyois un Officier,
 » on pourroit s'accommoder. Le Che-
 » valier de *Tressémanes* s'avança, &
 » n'oublia rien pour les étonner. Le
 » Commandant & les Officiers s'ébran-
 » lerent, & répondirent que pour pri-
 » sonniers de guerre, ils n'y consen-
 » tiroient jamais; mais qu'ils vou-
 » loient bien me remettre la place.

» *Tressémanes* retourna, & dit que

» je consentois à laisser la liberté aux
 » Officiers , mais que je voulois avoir
 » les soldats. Tous les Religieux &
 » les principaux Bourgeois revinrent
 » intercéder pour la garnison. Je re-
 » doublai de fureur & de menaces ,
 » & les renvoyai. Cette comédie dura
 » deux heures. Je faisois devant eux
 » travailler aux fascines , & apprêter
 » les échelles. J'envoyai ordre à M. du
 » Rozel , qui faisoit un fourrage de
 » l'autre côté de l'Eltz , d'approcher.
 » Enfin jamais gens n'ont eu tant de
 » peur que les ennemis & moi ; car
 » je n'avois pas de quoi leur faire grand
 » mal. M. de *Tressémanes* étant une
 » dernière fois retourné leur dire
 » que je consentois à les laisser sortir ,
 » mais sans armes , les soldats , qui
 » étoient de vieilles troupes , moins
 » effrayés que leurs Officiers , prirent
 » la parole , dirent qu'ils ne se laisse-
 » roient jamais désarmer , & qu'il n'y
 » avoit qu'à tirer.

» Conclusion : moyennant la seule
 » liberté de se retirer , ils m'abandon-
 » nerent ce poste très-important. C'est
 » une place isolée par l'Eltz , qui forme
 » un torrent tout au tour dans le fossé ,

1703.

» qui a d'ailleurs une muraille terraf-
 » sée presque par-tout, & qu'ils forti-
 » fioient, depuis quelque temps, jour
 » & nuit. J'y trouvai quatre pieces de
 » canon de fonte, pieces de rempart;
 » plus de quarante milliers de pou-
 » dre, quantité de boulets, de me-
 » ches, de grenades chargées, d'ou-
 » tils, de farine, enfin le dépôt des
 » munitions de l'armée du Prince de
 » Bade, qui s'étoit retirée de ce côté
 » après la bataille de Fridlingue.

» Je dus ce succès au terrible latin
 » que je parlai aux Religieux; latin
 » qui les effraya si fort, qu'après avoir
 » porté mes dernières fureurs à la gar-
 » nison, ils ne voulurent plus rentrer
 » dans cette malheureuse ville, dont
 » je déplorais la ruine, bien incer-
 » tain de pouvoir la procurer. Je com-
 » mençai à faire raser les murailles
 » devant moi, & j'ordonnai aux ha-
 » bitans de continuer, sous peine
 » d'exécution militaire; de maniere
 » que dans un temps limité, que je
 » leur donnai, il n'en resta pas trace «.
 Cette ville nous fermoit la vallée à
 droite & à gauche de l'Eltz, & n'au-
 roit cessé de nous donner de l'inquié-

tude pour la tête du pont que je faisois fortifier à Capel. Après cette heureuse expédition, je suivis l'armée qui rentroit en France, & j'eus le plaisir de voir, dans cette marche, les ennemis troublés, abandonner précipitamment tous les postes & petits châteaux qu'ils avoient autour de Brissak & de Fribourg, & jeter leur canon & leurs munitions dans le Rhin.

Cependant ce retour en France, si bien motivé, essuya beaucoup de critiques à Versailles. On ne concevoit, dans les appartemens bien échauffés du château, & dans les allées bien unies du parc, comment une armée qui venoit de prendre Kell, ne pouvoit pas, à la fin de Février, franchir les montagnes noires, & joindre l'Electeur de Baviere. C'étoit le Comte de *Monefrol*, Envoyé du Prince, & chargé de hâter notre marche en avant, qui excitoit les murmures & les fortifioit par des plaintes. Il ne cessoit de demander du secours, & il avoit raison, car tous les Cercles de l'Empire rassembloient leurs forces contre son Maître, & il se voyoit à la veille d'être assailli par ces troupes réunies, qui

1703.

Le Maréchal blâmé d'être repassé en France.

1703.

pouvoient entrer de plain pied chez lui , pendant qu'il me falloit forcer nature pour y arriver. Il sentoît si bien mes difficultés , que dans un plan de jonction qu'il m'envoya dès le mois de Février, il me donnoit jusqu'à la fin d'Avril pour l'exécution.

Ruse employée pour la correspondance.

Il faut observer que la correspondance entre lui & moi étoit presque impraticable. On ne pouvoit en avoir de directe , parce que les vallées & les montagnes étoient perpétuellement battues par des patrouilles qui arrêtoient également courriers , messagers & voyageurs. Nous ne pouvions nous servir des Suisses qui commercent en Allemagne , parce qu'ils avoient été tellement menacés , qu'ils n'osoient se charger d'aucune lettre ; & nos Maîtres de poste de la frontière , si féconds d'ordinaire en expédiens , étoient à bout de leur adresse , de sorte que nous étions , pour ainsi dire , aussi séparés de la Bavière que des antipodes. Malgré ces difficultés , le Duc me donna le moyen de lui faire savoir le jour auquel je pourrois le joindre ; moyen d'autant plus sûr , que l'Electeur se servoit du canal des ennemis même.

» J'enverrai , m'écrivit-il (a) , un
 » courrier au Prince Louis de Bade ,
 » & je lui manderai que j'attends une
 » eau d'un fameux Oculiste de Paris ,
 » pour les yeux de ma fille , & que ce
 » sera un Trompette du Gouverneur
 » de Strasbourg , qui apportera les fio-
 » les dans lesquelles on me fera te-
 » nir cette eau. Je le prierai de les
 » vouloir faire consigner à mon Trom-
 » pette , pour que je puisse les recevoir
 » sûrement & sans perte de temps.
 » Par le nombre des fioles , j'enten-
 » drai le jour du mois que vous ferez
 » à Vollingén ; par exemple , dix fio-
 » les signifieront le dix du mois ; ainsi
 » autant de fioles , autant de jours du
 » mois ; si c'est du mois de Mars , elles
 » seront couvertes d'un taffetas blanc ,
 » d'un rouge , si c'est du mois d'Avril «.
 Je mandai à l'Electeur , par une voie
 sûre , qu'il ne s'étonnât pas , si au lieu
 de blanc ou de rouge , il trouvoit du
 taffetas vert , qui voudroit dire le mois
 de Mai.

1703.

En effet , malgré les plans qu'on

*Embaras
du Maréchal
sur le temps
propre à la
jonction.*

(a) Lettre de l'Electeur de Baviere au Ma-
 réchal de Villars , de Munich , le 28 Février.

1703.

m'envoyoit de tous côtés, je ne voyois pas que je pusse exécuter cette opération plus tôt, à moins d'un beau temps extraordinaire, qui m'engageât à me risquer vers le 20 ou le 25 Avril. Mais les propos qui se tenoient à la Cour sur les hasards de cette expédition, me désoloient, en ce qu'ils me décréditoient & faisoient tort à mon armée. Aussi ne cachois-je pas mon mécontentement au Ministre. » Il paroît, lui disois-je (a), que les Officiers Généraux, entre autres, MM. les Comtes de ***, n'ont pas brigué avec ardeur le voyage d'outre-mer. C'est qu'à commencer par le Général, la faveur ne s'y trouvera guere. Il n'y a que le pauvre Marquis de *Chamarente* que vous m'abandonnez. Je ne vois pas que les autres Lieutenans-Généraux, Maréchaux de Camp, Brigadiers, soient fort empressés à servir dans une armée qui doit se battre souvent. Je vois bien que les armées de Cour sont les meilleures; & à cette occasion, je

(a) Lettres à M. de Chamillard, des 24 & 25 Mars.

» me rappelle d'avoir vu un vieux
 » Lieutenant - Général, nommé *La*
 » *Mote*, que le Roi connoissoit bien,
 » dire à un Général qui lui donnoit
 » un poste difficile : *Envoyez-y vos*
 » *Généraux de Cour ; vous en avez*
 » *tant* !

1703.

Dans l'embarras où je me trouvois ,
 balancé entre le désir de marcher à
 l'Électeur , & la crainte qu'on ne m'ac-
 cusât ensuite de l'avoir fait inconsi-
 dérément , je voulus du moins qu'on
 ne pût me prêter des intérêts parti-
 culiers , comme on en avoit supposé
 à mon retour en France ; car on avoit
 débité que je n'y étois revenu que
 pour voir Madame la Maréchale de
 Villars à Strasbourg. » Je fais , écri-
 » vois-je au Prince de Conti (a) , que
 » sur les terrasses de Versailles & de
 » Marli, moi pauvre diable , on me
 » traite d'extravagant , ou par l'amour ,
 » ou par l'avarice , ou par la vanité :
 » j'ai ouï dire qu'il n'y a que ces trois
 » petits points dans mon procès ; or ,
 » c'est bien assez pour faire juger un

(a) Lettre à M. le Prince de Conti , du
 14 Avril.

1703.

» homme pendable ». Je voulois donc
 & je demandai qu'on m'envoyât le
 Comte de *Monefsteroles*, afin qu'un
 homme attaché à l'Electeur, vît par
 lui-même les obstacles qui m'arrê-
 toient : du moins les obstacles appa-
 rens ; car je ne trouvois pas prudent
 de montrer tout : par exemple, ce que
 je mandois à M. de Chamillard (a),
 que le tiers de nos bataillons étoit sans
 fusils , & qu'au siège de Kell , ceux
 qui descendoient la tranchée étoient
 obligés d'en laisser la plus grande par-
 tie pour ceux qui la montoient.

» Voudriez-vous, ajoutois-je, que
 » je donnasse une bataille dans cet
 » état ? Depuis long-temps nos arse-
 » naux sont en désordre à un tel point,
 » qu'au lieu de l'abondance que j'y
 » ai vue , on n'y a pas même le né-
 » cessaire. Dans les nécessités pressan-
 » tes, on auroit trouvé dans celui de
 » Strasbourg pour armer vingt mille
 » hommes ; & à notre siège de Kell ,
 » nous n'y avons trouvé que de mau-
 » vais fusils de rempart , qui ne par-

(a) Lettre à M. de Chamillard , du 23
 Mars.

» toient pas à moitié de l'ordinaire «.
 Il étoit important de ne pas laisser con-
 noître à nos Alliés l'état de délabre-
 ment où nous nous trouvions; c'est pour-
 quoi je désirois seulement que le sieur
 de Monastroles vît que les chemins
 étoient réellement impraticables. Pour
 tous les autres obstacles, j'écrivis au
 Ministre que je passerois par-dessus,
 quand celui-ci seroit levé (a). » Dès
 » que M. l'Electeur me pressera, lui
 » disois-je, & que la fonte des neiges
 » nous laissera quelque passage, je ne
 » fais plus autre chose qu'enfoncer
 » mon chapeau, & vogue la galere.
 » Mais si vous voulez que j'aye le cou-
 » rage nécessaire, par ma foi, Mon-
 » sieur, ne tremblez pas quand vous
 » parlerez au Roi pour moi, & dites,
 » je vous prie, à Sa Majesté, que
 » quand Elle l'aura bien voulu, per-
 » sonne ne fera mieux tuer ses trou-
 » pes que moi «.

1703.

Armé de cette résolution, j'atten-
 dois l'ordre positif du Roi: il vint
 en des termes qui tenoient le milieu

*Il retourne
au delà du
Rhin.*

(a). Lettre à M. de Chamillard, du 27 Mars.

1703.

entre l'approbation & l'improbation de ce qui s'étoit passé (a). » La joncture de Baviere, m'écrivoit Sa Majesté, est si singuliere, l'importance de conserver cet Allié si grande, que tout ce qu'un Général pense de plus sage est détruit par l'impossibilité de pouvoir s'assurer de conserver l'Electeur de Baviere, s'il n'est promptement secouru, soit par une diversion, ou par une jonction. Ainsi, diversion ou jonction, c'étoit-là à quoi je devois m'attacher. J'en conférai avec le Maréchal de Tallard, qui commandoit une armée destinée à tenir les ennemis en échec près du Rhin, & à soutenir la mienne par échelons, à mesure que je m'enfoncerois dans les gorges. Nous cherchâmes ensemble les moyens de donner de la jalousie au Prince de Bade de plusieurs côtés, afin de l'empêcher d'inquiéter notre passage, de l'obliger au contraire à partager ses forces : ce qui me fourniroit l'occasion, ou de l'attaquer, ou de me glisser dans les montagnes.

(a) Lettre du Roi, du 17 Mars.

En conséquence, toutes les troupes placées dans les Evêchés, l'Alsace, le Comté & le long de la Sare, s'ébranlerent en même temps, pour être sur le Rhin vers le 8 ou 10 Avril. Le Maréchal de *Tallard* marcha sur Passove, pour menacer la Lutter, & le Marquis de *Lauzun* sur le Fort-Louis. Je fis passer le Marquis de *Rozel* à Hunningue, & moi-même je me portai sur la petite riviere de Benken, pour examiner le poste de Bihel, où le Prince de *Bade* étoit retranché. » Je » pense, écrivis-je au Prince de Con- » ti (a), que le parti le plus sage, » quand une armée, menée par un » bon Général, peut traverser nos » desseins, c'est d'aller chercher cet » ennemi, & de ne rien oublier pour » le forcer au combat. Si dans l'exécution de ce dessein, auquel je marche actuellement, je fais quelque » faute, envoyez-moi les grands raifonneurs, nous les menerons aux » retranchemens de M. de *Bade*, & » là nous tâcherons de nous justifier

1703.

(a) Lettre à M. le Prince de Conti, du 14 Avril.

1703.

» devant eux. Ils y seront plus trai-
 » tables que sur les terrasses de Ver-
 » failles & de Marli «.

Mais si je marchois à l'ennemi avec assez de confiance, parce que l'armée, pendant trois semaines qu'elle avoit passées en France, s'étoit recrutée, fournie d'armes, de bagages & de munitions, j'avois un fonds de tristesse de voir la langueur qui régnoit dans les Officiers. » L'année passée, di-
 » fois-je au Ministre (a), on parloit
 » avec la plus grande joie du monde
 » pour cette jonction, & cela vient
 » de ce qu'on voyoit l'armée remplie
 » de gens de faveur & du grand air.
 » Vous connoissez le François. Cette
 » dernière fois on voit bien peu de
 » ces Messieurs-là, & le décourage-
 » ment s'est emparé des Officiers Gé-
 » néraux & autres : ce qui vient des
 » lettres écrites de Versailles & de
 » Paris. On ne doute pas que cette
 » armée ne puisse voir une grande
 » action dans peu de jours : cependant
 » cette ardeur, qui faisoit autrefois

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 6 Avril.

» partir tous les Volontaires en poste ,
 » à la moindre apparence de bataille ,
 » n'est plus si vive. J'ai vu M. de
 » *Lesdiguières* , après avoir quitté le
 » service , se rendre jour & nuit à
 » l'armée de M. de *Luxembourg* ,
 » qui n'étoit pas du tout de ses amis ,
 » sur les bruits d'un combat , pour le
 » secours de Charleroy. Présentement
 » la plupart de ces Messieurs-là ont
 » l'oreille basse ; il faut les réveiller.
 » J'y ferai bien de mon mieux ; mais
 » vous savez bien , Monsieur , que la
 » moindre parole de la part du Roi
 » feroit tout un autre effet. Pour une
 » guerre comme celle que je vais en-
 » treprendre , je n'ai qu'un seul bon
 » partisan , qui est le sieur Yveau ,
 » Colonel de Béarn. Vous sentez que
 » j'en ai besoin d'un plus grand nom-
 » bre , & vous m'obligeriez beaucoup ,
 » si vous pouviez me détacher MM.
 » de la *Croix* freres , dont le mérite
 » est connu « .

1703.

Malgré tous ces inconvéniens dont
 je me plaignois , après avoir bien exa-
 miné le poste du Prince de Bade à Bi-
 hel , je résolus d'attaquer la nuit du
 21 au 22 Avril , & j'en donnai les

1703.

ordres : mais des deux Lieutenans-
Généraux qui devoient commander ,
l'un m'envoya dire à minuit qu'une
inondation lui barroit le passage ; l'autre,
qu'il étoit retenu par des ravins
qu'on n'avoit pas reconnus , & qu'on
ne pouvoit franchir. Ma première ré-
solution fut de faire marcher , malgré
ces rémontrances ; ma seconde , d'as-
sembler le Conseil de guerre , & je
m'y tins. J'en dis au Ministre les rai-
sons en ces termes (a) : » La prudence ,
» Monsieur , est très à la mode dans
» les armées. Les bontés de Sa Ma-
» jesté , l'honneur de sa confiance me
» donnent du courage ; mais permet-
» tez-moi de vous parler avec li-
» berté. Ce qui est arrivé après Kell ,
» lorsqu'on m'a blâmé d'avoir ramené
» l'armée en France , a fait une im-
» pression sur mon esprit , laquelle se
» détruira ; mais on est homme , &
» une certaine activité qui m'a fait
» agir jusqu'à présent sans trop con-
» sulter , une fois désapprouvée , ne

(a) Lettre à M. de Chamillard , du 23
Avril.

» se rétablit pas tout d'un coup. Elle
 » reviendra; mais j'ai vu clairement
 » que si je n'emportoïs pas le poste de
 » M. le Prince de Bade, on me re-
 » garderoit comme un fou. 1703.

» Si, après Kell, on m'avoit ho-
 » noré de quelque élévation, on se dit
 » à soi-même : Suivons notre génie,
 » & la véritable raison de guerre. Ne
 » soyons pas retenus par des craintes
 » basses. Au pis aller, que me feront ces
 » misérables? Je me trouve toujours
 » une dignité qui établit ma famille:
 » mais une malheureuse petite fortune,
 » à peine commencée, chancelante,
 » ébranlée dans les occasions qui de-
 » vroient l'affermir; l'on se dit: Ne fai-
 » sons rien qu'à la pluralité des voix,
 » & l'on ne fait rien qui vaille ». C'est
 ce qui arriva. Le Conseil de guerre dé-
 cida, contre mon opinion, qu'il ne
 falloit pas attaquer; & je manquai
 une occasion que je regretterai toute
 ma vie.

Je fis sentir mon mécontentement
 à ceux qui en étoient causes. Ne les
 ménageant pas dans mes discours, je
 pensai qu'ils ne me ménageroient pas
 auprès du Ministre, & je pris les de-

1703.

vants (a). » Je ne doute pas, lui dis-
 » je, que plusieurs Officiers Généraux
 » se plaignent de moi, car je n'ai pu
 » leur cacher mon indignation sur
 » leur mollesse. Je vous supplie, Mon-
 » sieur, ne me faites pas d'ennemis.
 » Je vous ouvre mon cœur, par l'ami-
 » tié dont vous m'honorez. On a, pour
 » ainsi dire, cabalé, pour faire croire
 » impossible ce qui n'étoit tout au
 » plus que difficile. L'armée ennemie
 » n'a jamais osé faire venir son canon.
 » Elle étoit plus foible de moitié que
 » celle du Roi; & quelle différence
 » pour la qualité ! Vous me direz :
 » Mais avec tant de raisons, que ne
 » preniez-vous sur vous ? Je vous ai
 » déjà dit les miennes : cinq Lieute-
 » nans-Généraux de huit s'opposoient.
 » Ceux qui commandoient l'Infante-
 » rie, firent toujours des difficultés,
 » même quand l'ordre étoit donné ;
 » & enfin on avoit totalement décou-
 » ragé mon Infanterie, laquelle, la pre-
 » miere fois, avoit une ardeur à laquelle
 » rien au monde n'auroit pu résister &.

Ce premier découragement me fai-

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 2 Mai.
 soit

soit beaucoup appréhender pour la
 suite. Je ne pus m'en taire dans la
 même lettre au Ministre. » Je crains,
 » lui disois-je, ces mêmes esprits, sur
 » ce que nous avons à faire encore.
 » Bien que je tienne les discours les
 » plus propres à animer tout le monde,
 » croiriez-vous que les discours con-
 » traire de plusieurs, sur la crainte
 » de passer en Baviere, font impres-
 » sion jusque sur le soldat? Que le Roi
 » compte que je marche à la jonction
 » avec une ardeur infinie. Elle est in-
 » faillible, si M. l'Electeur veut en-
 » voyer au devant de moi un corps
 » un peu considérable. Ceux qui m'ont
 » fait tant de difficultés pour attaquer
 » une hauteur, que me diront-ils,
 » quand ils trouveront celles où nous
 » marchons défendues? Ils diront ma-
 » foi ce qu'il leur plaira; mais ils les
 » attaqueront bon gré malgré; car,
 » pour cette fois, je ne les consulte-
 » rai pas, si Dieu me donne force &
 » santé.

» Quand la dernière m'en manque-
 » roit, cela ne seroit pas fort éton-
 » nant; car tout ce que j'ai eu de pei-
 » nes de corps & d'esprit, depuis huit

1703.

„ jours, n'est pas concevable. Croi-
 „ riez-vous bien, Monsieur, que hors
 „ M. du *Bourg*, dont je dois me
 „ louer, personne ne m'a parlé pour
 „ m'ouvrir un moyen de réussir? Mais
 „ tous ont voulu croire l'affaire impos-
 „ sible, sans l'avoir même examinée.
 „ C'est moi qui ai fait placer les bat-
 „ teries. Personne qui aille chercher
 „ à droite, à gauche des hauteurs, pour
 „ voir un flanc de leur camp, pour
 „ l'incommoder, lui faire quitter un
 „ terrain, en gagner sur lui : car voilà
 „ comme se font ces sortes de guerres
 „ de campagne. Mais point. Dès le
 „ premier jour, vouloir toujours tout
 „ croire impossible. Monsieur, je ne
 „ vous le cèle pas, si la guerre dure,
 „ & cette léthargie dans les esprits,
 „ je ne reconnois plus la Nation que
 „ dans le soldat, dont l'ardeur est in-
 „ finie ».

Ce coup manqué, je ne songeai plus
 qu'à la jonction. De l'avis de M. de
Monasteroles & de tous les Officiers-
 Généraux, je choisîs, pour y parvenir,
 la vallée de la Quinche. Ce chemin
 étoit défendu par le Comte de Sta-
 remberg, à la tête de plusieurs batail-

lons de vieilles troupes , & de toutes les Milices de Virtemberg , commandées par le Général Merci. Je fis marcher en avant le Marquis de *Blainville* , avec dix-huit bataillons & vingt escadrons , & ordre de faire la plus grande diligence ; je le suivis avec la même promptitude. Il n'y avoit que ce moyen qui pût prévenir les entreprises du Prince de Bade contre nous. A la vérité , le Maréchal de *Tallard* tenoit son armée en échec ; mais le Prince pouvoit , par le circuit des montagnes , envoyer de gros détachemens , qui nous auroient pris en tête , en queue & en flanc.

Heureusement notre marche ne fut pas troublée par le Prince ; mais nous trouvâmes par-tout des postes fortifiés & bien garnis de troupes. Nous les emportâmes avec une rapidité qui ne laissa pas à l'ennemi le temps de se reconnoître. Je m'exposai beaucoup dans ce commencement : ce qui m'attira une lettre très-obligeante du Ministre , à laquelle je répondis (a) :

Il entre dans les montagnes.

(a) Lettres au Roi & à M. de Chamillard , depuis le 28 Avril jusqu'au 8 Mai.

1703.

» Vous me dites que je dois me con-
 » server : & vous savez qu'il ne mar-
 » cheroit peut-être pas quatre compa-
 » nies de Grenadiers , si je ne me
 » mettois à la tête. Je veux espérer
 » que le trajet fait , je retrouverai
 » des hommes : mais jusqu'à présent ,
 » je n'en ai reconnu que dans le sol-
 » dat ; tant l'horreur de se dépayser
 » étonne tout le monde. Cependant ,
 » pour tâcher d'encourager par des
 » récompenses , j'ai rempli les brevets
 » de Brigadiers , que le Roi m'a en-
 » voyés , des noms de *Milord Clare* ,
 » du Marquis de *Tourroure* , du Comte
 » d'*Aulezy* , & de M. de *Fourqueux* ;
 » homme sage & de beaucoup de va-
 » leur. J'en réserve un pour M. de
 » *Mailli* , bon & brave Officier , &
 » je n'ai pas manqué de rendre à
 » M. de *Marivault* & au Chevalier
 » de *Dénac* ce que le Roi m'a ordon-
 » né de leur dire , que Sa Majesté se
 » souviendra d'eux quand il se présen-
 » tera quelque occasion de leur faire
 » du bien «.

Attaque
d'Hornbec.

Mais j'avois beau tenter tous les
 moyens de ranimer la vertu guerrière ,
 apanage ordinaire de la Nation , je

ne trouvois dans la plupart des Officiers-Généraux , qu'indifférence pour le succès. Ils me seconderent assez bien à l'attaque d'Haslac , des retranchemens de Pibrac & de plusieurs redoutes , tant sur la crete des montagnes , que dans les vallons ; mais ils penferent me faire échouer devant Hornbec. Cette ville , entourée d'une bonne muraille , avec un fort château sur une hauteur escarpée , renfermoit quatre mille hommes de troupes réglées , avec des vivres & du canon. Comme elle tenoit le milieu de la vallée , & fermoit absolument le passage , je n'avois d'autre parti à prendre que de la brusquer ; je fis donc escalader la ville & le château. M'apercevant , du haut de celui-ci dont je conduisois l'attaque , que celle de la ville alloit mollement , j'y cours à travers les roches , je mets pied à terre , & m'avance à la tête des Grenadiers.

» *Eh quoi ! Messieurs* , dis-je aux
 » *Officiers* , *il faut donc que moi* ,
 » *Maréchal de France & votre Gé-*
 » *néral* , *je monte le premier* , *si je*
 » *veux qu'on attaque* « ? Ce peu de
 mots remit tout dans l'ordre. Soldats

1703.

& Officiers se presserent à l'envi. La ville & le château, tout fut pris en même temps. Nous n'y perdîmes qu'une cinquantaine d'hommes, & on fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels il s'en trouva plusieurs de marque.

Si les ennemis eussent eu seulement l'idée de se rassembler sur les hauteurs, il y a nombre d'endroits où il ne leur auroit fallu que des pierres pour nous détruire, entre autres les deux lieues depuis Hornbec jusqu'au haut de la montagne (a). » Le chemin est toujours dans le fond d'un précipice, où cinquante arbres abattus arrêteroient une armée, ou bien il rampe le long du penchant d'une montagne escarpée; il n'en faudroit qu'égratigner les terres, pour qu'on ne puisse plus passer qu'en faisant des échafauds. Je ne puis m'empêcher de le dire, il n'y a que l'opinion de l'impossible, qui a rendu possible ce que nous avons fait «.

*Son désir
d'établir une
communication.*

Après ces actions de vigueur, les Impériaux n'osèrent nous attendre

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 8 Mai.

nulle part , & nous arrivâmes bien entiers à Villenghen , le débouché des montagnes , où je comptois trouver l'Electeur. Il m'auroit été très-important de prendre cette ville , pour en faire une communication avec les forts où je tenois des garnisons dans les montagnes , & de là avec la France. C'est à quoi je dirigeai toujours mes vûes , sans pouvoir y réussir , n'ayant jamais été maître de lever les obstacles qui s'opposèrent à mon désir. Dans cette circonstance , par exemple , je ne pus m'arrêter à Villenghen (a) , parce que le pain que l'Electeur nous y avoit promis manqua. Je me contentai d'y envoyer quelques boulets rouges ; mais voyant qu'on faisoit bonne contenance , je passai outre , entraîné par les vives instances de l'Electeur , qui m'envoyoit courriers sur courriers , & ne me permettoit point de relâche que je ne l'eusse joint. (b) Je dis au Comte du Bourg : » Voi- » ci une précipitation qui vient de M. » le Comte de Monasteroles. Elle

1703.

(a) Lettre à M. de Chamillard , du 8 Mai.

(b) Lettre à M. de Chamillard , du 6 Mai.

1703. » nous dérange ; mais il ne faut pas
 » que M. l'Electeur trouve le moins
 » de retardement à ses premiers or-
 » dres : ainsi, marchons. Et je m'ap-
 » prochai de Dutling «.

*Discipline
 qu'il établit
 dans les trou-
 pes.*

L'armée étoit en bon état , malgré les fatigues que nous avons essuyées depuis le 28 Avril jusqu'au 8 Mai , onze jours de marche continuelle , dont aucun ne s'étoit passé sans combat. Se trouvant en pays ennemi , le soldat se crut en droit de piller , & j'eus d'abord de la peine à empêcher la maraude (a). » Pour y réussir , j'obligeai les Colonels à faire arrêter eux-mêmes leurs soldats , parce qu'il arrive quelquefois que les vieux envoient les nouveaux marauder malgré eux , & les battent quand ils ne rapportent rien à la chambrée : de sorte que ces malheureux , tombant entre les mains du Prévôt , sont punis , pendant que les vrais coupables échappent. Or , comme il est à présumer que les Colonels connoissent leurs sujets , en les chargeant de cette police , qui ne leur plut pas

(a) Lettre au Roi , du 16 Mai.

» beaucoup d'abord , je me flattai d'ar-
 » rêter le mal dans sa source , & je
 » réussis. 1703.

» Ma grande application étoit de
 » rassurer les peuples , sans quoi nous
 » n'aurions eu ni pain ni argent. Les
 » désordres & les cruautés de la der-
 » niere entrée des François dans le
 » Virtemberg , avoient été si terri-
 » bles , quoique Monseigneur le Dau-
 » phin commandât l'armée , que les
 » peuples s'attendant aux mêmes fu-
 » reurs , fuyoient à dix lieues à la
 » ronde. Dieu merci , disois-je au Mi-
 » nistre , je regagne tous les jours quel-
 » que chose sur le soldat , & bien
 » qu'il ne soit pas encore aussi sage
 » qu'il seroit à souhaiter , cependant
 » il ne brûle plus. Aussi n'oublie-t-on
 » rien auprès de lui , discours , remon-
 » trances , exemples , & j'espère qu'à
 » la fin nous en viendrons à bout «.
 Il étoit bien nécessaire de regagner les
 gens du pays , pour nous faire trouver
 de quoi suppléer au peu de provisions
 que nous portions , & au défaut de
 celles que nous avions inutilement at-
 tendues de la prévoyance de l'Elec-
 teur.

1703.

*Il demande
une règle de
conduite.*

Ce Prince, qui étoit si intéressé à la jonction, ne fit rien pour la procurer. Il se contenta de se trouver sur la lisière de ses Etats. Je me doutai, même avant que de le voir, qu'avec les conseillers dont il étoit environné, nous ne serions pas toujours d'accord. Je savois l'empire qu'il laissoit prendre sur lui à ceux qui l'approchoient; que c'étoit ainsi que la Maison d'Autriche l'avoit toujours captivé, plus en le maîtrisant qu'en le persuadant. C'est pourquoi je jugeai à propos de demander au Roi, d'abord le traité d'alliance fait avec ce Prince, afin de m'y conformer; ensuite un plan de conduite, tant pour le cabinet que pour l'armée; les contributions & d'autres objets qui pouvoient causer diversité d'avis. Ce plan étoit d'autant plus nécessaire, qu'on avoit fait entendre à Sa Majesté que j'aurois bien de la peine à me prêter aux ménagemens que ma position exigeoit. Je me permis une lettre au Roi, assez ferme, sur tous ces points. Je lui écrivois en propres termes (a) : » Je ne suis pas trop en

(a) Lettre au Roi, du 8 Mai.

„ peine de l'impression que fera sur
 „ Votre Majesté l'opinion que plu-
 „ sieurs de ses Courtisans veulent
 „ avoir , que je ne me conduirai pas
 „ bien avec M. l'Electeur de Baviere.
 „ Cependant , Votre Majesté me per-
 „ mettra de lui dire que je ne suis
 „ pas encore bien armé contre la ma-
 „ lignité de ces gens-là. Je ne com-
 „ mence qu'à connoître leur injustice
 „ & leur noirceur. Mais ne voudroit-
 „ Elle point leur donner la mortifica-
 „ tion de voir qu'un homme , sans
 „ appui , sans cabale , uniquement oc-
 „ cupé de l'envie de la bien servir ,
 „ s'élève malgré eux ? Je ne songe au
 „ monde qu'à mortifier les ennemis
 „ de Votre Majesté ; qu'Elle ait la bon-
 „ té de mortifier un peu les miens „
 Je tâchai aussi de bien pénétrer le Mi-
 nistre , de la nécessité de soutenir mon
 crédit. „ L'intérêt de Sa Majesté , lui
 „ disois-je (a) , est qu'on me croie si
 „ solidement établi dans son esprit ,
 „ que l'on n'entreprenne pas même de
 „ donner la moindre atteinte à la con-
 „ fiance dont Elle daigne m'honorer „

1793.

(a) Lettre à M. de Chamillard , du 8 Mai.

1703.

On me fit sur tous ces articles des réponses obligeantes, flatteuses, mais générales, s'en rapportant entièrement à ma prudence, ce qui ne me mettoit pas fort à mon aise.

Jonction.

Je comptois ne me rendre auprès de l'Electeur qu'à la tête de l'armée ; mais , pour le contenter , je fus obligé de prendre les devants (a). » Son impatience de me voir étoit telle , que » quoiqu'il ne m'attendît qu'à midi ; » & qu'il fît un temps horrible , il » monta à cheval à sept heures du matin , gagnant les hauteurs d'où il » pouvoit découvrir ma marche. En » voyant courriers sur courriers au devant de moi , & enfin , dès qu'il » fut que j'approchois , il vint lui-même au galop , & dès qu'il put » m'appercevoir , poussa à toutes jambes. Je parus vouloir descendre de » cheval ; il courut à moi , m'embrassant avec des larmes de joie , & fut » prêt à me jeter à terre & à y tomber aussi ; tous ses transports étoient » violens & sinceres ; ses expressions » pleines de reconnoissance , que j'a-

(a) Lettre au Roi , du 16 Mai.

» vois sauvé sa personne , son hon-
» neur , sa famille , enfin tout ce que
» le changement de la situation ter-
» rible dans laquelle il s'étoit vu , à
» l'état triomphant où une armée puis-
» sante l'alloit mettre , peut inspirer «.

Je le félicitai sur le bonheur de la
jonction , & sur quelques avantages
qu'il avoit eus , lui répétant ce que je
lui avois écrit la veille (a) : » L'étoile
» heureuse de Votre Altesse Electro-
» rale nous a donné des secours mi-
» raculeux ; & où cette étoile ne nous
» menera-t-elle point , après ce que
» vous avez fait cet hiver ? Votre ar-
» mée a volé & triomphé par-tout.
» J'ai l'honneur de vous en donner
» une , qui meurt d'envie de com-
» battre sous vos ordres ; & Dieu m'a
» accordé enfin la grace que je lui de-
» mandois depuis si long-temps. Votre
» Altesse aura la bonté de se souvenir
» que je la conjurai , il y a trois ans ,
» à Munich , de vouloir bien se met-
» tre à la tête d'une armée de François
» au milieu de l'Empire. Je suis trans-
» porté d'avoir pu rendre à Sa Majesté

(a) Lettre à l'Electeur , du 7 Mai.

1703.

» le service qui lui tenoit le plus à
 » cœur, & à Votre Altesse, celui de
 » le mettre en état d'imposer la loi à
 » nos ennemis.

» (a) J'ai trouvé l'armée de M. l'E-
 » lecteur en bataille. J'ai été content
 » de l'ordre, de la discipline & du
 » bon état des troupes. Il m'a souvent
 » dit qu'il n'étoit pas comme autre-
 » fois, qu'il songeoit à ses affaires,
 » & n'a rien oublié pour me persuader
 » son application. Le temps nous ap-
 » prendra ce qu'il faut croire de ce chan-
 » gement. Après avoir vu les troupes,
 » il a ordonné de me saluer par trois
 » salves, avec son canon, & à chaque
 » fois il a crié vive le Roi, jetant son
 » chapeau en l'air, & en vérité pleu-
 » rant de joie. Je suis obligé d'aver-
 » tir Votre Majesté, qu'à table, je n'ai
 » trouvé nulle différence pour moi
 » d'avec tout ce qui y étoit; nulle
 » chaise distinguée, ni pour laver, ni
 » gens pour me servir: c'étoit de sim-
 » ples valets de pied, comme pour tout
 » le reste. Je dois exposer toutes cho-
 » ses à Votre Majesté; c'est à Elle à

(a) Lettre au Roi, du 16 Mai.

» examiner ce qui est de sa dignité ,
 » par rapport à celle dont il lui a plu
 » de m'honorer, commandant une des
 » plus grosses armées qu'Elle ait jamais
 » eues au milieu de l'Empire. J'ai vu
 » M. de *Saint - Géran* chez le feu
 » Electeur de Brandebourg : les mê-
 » mes Chambellans de l'Electeur ,
 » c'est à-dire , gens égaux en charge ,
 » servoient l'Electeur & M. de *Saint*
 » *Géran*. Un Chambellan apportoit à
 » laver à l'Electeur ; un autre de
 » même qualité apportoit à laver
 » à M. de *Saint - Géran*. Une
 » chaise distinguée. Je crois , Sire ,
 » qu'après le caractère d'Ambassadeur
 » de Votre Majesté , il n'y en a pas
 » de plus important que celui de Ma-
 » réchal de France , qui commande
 » ses armées , puisque , dans cette qua-
 » lité , il ne donne la main à personne.
 » A tout cela , Sire , ma pensée est
 » qu'il n'y a rien de pressé ; il faut
 » songer à la guerre & aux projets.
 » Le cérémonial sera réglé , quand Vo-
 » tre Majesté le trouvera à propos.
 » Je dois seulement lui conter les
 faits ». Le Roi ne trouva pas cet objet
 indigne de son attention , & m'or-

1703.
*Conduite des
 Ministres Ba-
 varois & de
 l'Electeur.*

donna de demander un autre traite-
 ment (a) ; mais l'importance des au-
 tres affaires fit perdre celle-ci de vue.

Avec ces détails , qui seroient mi-
 nutieux , s'ils ne tenoient pas à la di-
 gnité de la Couronne , la même let-
 tre (b) contenoit les petits intérêts qui
 partageoient la Cour de Baviere , &
 qui influoient trop sur les grands. J'en
 fus instruit dans une longue conversa-
 tion que j'eus avec M. de *Ricous* , En-
 voyé de France auprès de l'Electeur ;
 & que je trouvai chez moi en quittant
 la table. » Je lui parlai de l'envie
 » extrême que me montrait l'Elec-
 » teur , de faire marcher sur le champ
 » l'armée contre le Général de Stirum ,
 » qui commandoit celle des Cercles ;
 » que ce seroit un faux mouvement ,
 » parce qu'il n'y avoit pas de certitude
 » que ce Général fût où on l'assuroit ;
 » & que , quand même il y seroit ,
 » sur les premiers avis de notre mar-
 » che , il se retireroit , & que nous
 » n'aurions que le foible avantage de
 » le pousser plus loin , ce qu'il fau-

(a) Lettre du Roi , du 3 Juin.

(b) Lettre au Roi , du 16 Mai.

» droit peut-être acheter par mettre
 » notre Cavalerie hors d'état de servir
 » de trois mois : que quand elle seroit
 » outrée une fois , il ne seroit pas bien
 » aisé de la rétablir , nos chevaux étant
 » très-abattus de vingt-quatre camps
 » que j'avois faits depuis le 12 Avril , &
 » plus encore des mauvaises nourritures.

» Ce n'est point du tout pour atta-
 » quer Stirum , me dit M. de Ricous ,
 » que M. l'Electeur veut que vous
 » marchiez ; c'est que la premiere con-
 » tribution qu'il a imposée , est de
 » deux cent mille écus sur le pays
 » où vous êtes présentement , & qu'elle
 » ne lui sera pas payée , si vous y ref-
 » tez , mais à vous ; & en suivant la
 » même idée , Monasteroles lui a man-
 » dé , deux jours après que vous avez
 » passé les montagnes , qu'il falloit
 » qu'il vous fît rejoindre incessamment ,
 » parce que vous aviez demandé de
 » grandes sommes au pays de Vir-
 » temberg , & que quand l'armée du
 » Roi sera tout-à-fait jointe , c'est à
 » l'Electeur à imposer & à toucher ,
 » & à vous , quand elle est séparée.

» Je m'en suis douté , ai-je répon-
 » du ; & même j'ai dit à M. du Bourg

1703.

„ que cette marche précipitée, que
 „ l'Electeur désiroit, venoit apparem-
 „ ment de Monasteroles. Mais vous,
 „ comment le savez-vous ? C'est, m'a-
 „ t-il répondu, que comme il arrive
 „ souvent à M. l'Electeur, qu'en me
 „ lisant les lettres qu'il reçoit, pour
 „ avoir un air de confiance, il me
 „ lit faux, ou ne me lit pas ce qu'il
 „ y a, je jette les yeux sur ce qu'il ne
 „ lit pas. Or, au bas de la premiere
 „ lettre que Monasteroles lui a écrite
 „ après avoir passé les montagnes, j'ai
 „ vu qu'il y avoit ce que je viens de
 „ vous dire. Quand l'Electeur m'a eu
 „ lu ce qu'il lui plaisoit, il a levé
 „ tout à coup les yeux, a surpris les
 „ miens sur sa lettre. Il l'a refermée
 „ avec précipitation. Pour moi, me
 „ voyant pris sur le fait, j'ai cru ne
 „ devoir rien ménager, & je lui ai
 „ dit : *Et quoi, Monseigneur ! c'est*
 „ *déjà l'envie d'empêcher que l'armée*
 „ *du Roi ne fasse des impositions,*
 „ *qui vous oblige de la faire mar-*
 „ *cher, malgré l'état où vous savez*
 „ *qu'elle est ? Au nom de Dieu, Mon-*
 „ *seigneur, que ces petites viles n'em-*
 „ *pêchent pas de plus grandes. Voyez*

» auparavant M. le Maréchal de Villars, & concertez-vous avec lui. 1703.

» Il a été bien fâché de ce que j'avois
 » lu, & l'a mandé à Monasteroles.
 » Celui-ci en a été au désespoir; il
 » n'a pas pu s'empêcher de dire à gens
 » qui me l'ont rapporté, que j'étois
 » bien hardi d'avoir lu ce qu'on ne
 » me montrait pas.

» Il est bon que vous sachiez, a
 » ajouté M. de Ricous, que l'Elec-
 » teur doit à Monasteroles, d'argent
 » du jeu, plus de sept cent mille francs,
 » trois cent mille écus au Général
 » d'Arco, autant à Bombarde, &
 » qu'il n'y a pas un de ces gens qui
 » ne compte se faire payer sur les con-
 » tributions.

» Outre ces vûes mesquines, j'ai
 » trouvé dans l'Electeur une grande
 » indécision sur les opérations mili-
 » taires. Le Duc d'Arco, son Géné-
 » ral, ne m'a pas caché qu'il l'avoit
 » toujours connu tel. Dans l'affaire des
 » Saxons, m'a-t-il dit, près de Passau,
 » j'ai attaqué malgré lui; & dans la
 » dernière, plus importante encore,
 » près de Ratisbonne, lui ayant re-
 » présenté qu'il falloit, sans balancer,

1703.

» attaquer les premières troupes de
 » Stirum qui paroïtroient , il m'a dit :
 » *Mais , si on ne peut les battre , je*
 » *suis perdu , moi , ma femme , mes*
 » *enfans , je n'ai plus de ressource.*
 » Sur cela je me suis tu. Il est rentré
 » dans sa maison ; & moi , continuant
 » à observer les ennemis , je ne cessois
 » de lui mander qu'il falloit marcher
 » sans perdre de temps. Il m'a envoyé
 » chercher , & m'a demandé ma pen-
 » sée , comme si je ne la lui avois pas
 » déclarée. Je n'ai encore rien répon-
 » du. Enfin , comme il me pressoit , je
 » lui ai dit : *Mais , Monseigneur ,*
 » *vous me parlez de votre femme ,*
 » *de vos enfans , que voulez-vous que*
 » *je vous dise ? Il falloit y songer*
 » *avant la guerre ; & vous me de-*
 » *manderiez mon sentiment cent fois ,*
 » *que cent fois je vous dirois , que si*
 » *vous n'éloignez pas Stirum , il va*
 » *se rendre maître de Ratisbonne , &*
 » *vous êtes perdu. Faites donc ce que*
 » *vous voudrez ,* me dit-il. J'engageai
 » l'action , & je réussis.

» Ce Comte d'Arco , ajoutois-je au
 » Roi , a plus d'esprit de guerre que
 » l'on ne dit. On lui connoît beau-

» coup de courage. Il a toujours con-
 » seillé la guerre. Peut-être les trois
 » cent mille écus que l'Electeur lui
 » doit, n'ont-ils pas nui à lui faire
 » désirer le moyen par lequel il pour-
 » roit s'en procurer le paiement, c'est-
 » à-dire, la guerre. Il se conduit d'ail-
 » leurs avec l'Electeur, comme sont
 » obligés de faire ceux qui veulent le
 » gouverner, c'est-à-dire, avec fer-
 » meté & roideur. C'est ce que j'a-
 » vois toujours pensé, & M. Ricous
 » me l'a confirmé. *Tant de respects*
 » *qu'il vous plaira*, m'a-t-il dit, *mais*
 » *toujours la dernière hauteur ; &*
 » *moi qui ne suis pas Maréchal de*
 » *France, & à la tête d'une armée,*
 » *je n'ai trouvé que cette voie «.*

1703.

Mais je ne crus pas devoir le me-
 ner si durement. Je m'imaginai que
 l'insinuation réussiroit mieux dans les
 circonstances, & je m'appliquai à lui
 faire abandonner les projets qu'on lui
 avoit inspirés, & à lui faire adopter
 les miens. On lui avoit persuadé qu'il
 falloit commencer par combattre le
 Comte de Stirum, qui, à la tête des
 contingens de l'Empire, menaçoit
 d'entrer en Baviere, & que, si on le

*Raisons pour
 ne pas atta-
 quer l'armée
 des Cercles.*

1703.

battoit , les Cercles retireroient leurs troupes & accepteroient la neutralité ; qu'enfin libres de ce côté , nous porterions nos armes où nous voudrions.

Le Roi lui-même avoit conçu ces espérances (a). Je lui en fis voir l'illusion dans des lettres qui contenoient les raisons dont je me servis auprès de l'Electeur (b). » Ce seroit ,
 » leur disois-je , une entreprise téméraire & inutile d'attaquer le
 » Comte de Stirum. M. le Comte
 » du Bourg & tous les Officiers-
 » Généraux n'ont pas balancé à me
 » dire ce que je vois moi-même , que
 » l'on pourroit perdre deux cents chevaux par jour , en ne leur donnant
 » pas le temps de se remettre ; mais
 » quand même cet obstacle invincible
 » ne nous arrêteroît pas, je supplie
 » Votre Majesté de vouloir bien considérer que le Comte de Stirum est
 » derrière le Necre ; qu'avant que d'y
 » arriver il faut passer ce qu'on appelle les *petites Alpes*, qui sont de
 » très-grandes montagnes, & assez dif-

(a) Lettre du Roi, du 8 Juin.

(b) Lettres au Roi, du 7 & du 17 Juin.

» faciles à traverser ; que ce Comte
 » trouve derrière le Necre & ces
 » montagnes , des postes où il seroit
 » impossible de le forcer.

1703.

» D'ailleurs , Votre Majesté fait
 » que les Etats de Suabe sont gouver-
 » nés par des Princes entièrement dé-
 » voués à l'Empereur. Des deux Di-
 » recteurs , l'un est l'Evêque de Conf-
 » tance , entièrement dépendant , sa
 » capitale gardée par des troupes Im-
 » périales. Le Duc de Wirtemberg est
 » un jeune étourdi , que le Prince de
 » Bade tient sous sa férule , avec le
 » secours d'un Ministre dévoué à la
 » Cour de Vienne. Le reste est la
 » Maison de Bade que le Chef gou-
 » verne. Le Marquis de Dourlac le
 » père ne voudroit que le repos & la
 » paix ; le fils est d'un esprit bien diffé-
 » rent. On peut regarder la Franco-
 » nie à peu près de même ; les Direc-
 » teurs dépendent tous de l'Empe-
 » reur «. J'en conclusois qu'il ne fal-
 loit pas se flatter qu'un échec reçu par
 les troupes des Cercles les déterminé-
 roit à la neutralité ; mais que pendant
 que nous serions occupés de cette expé-
 dition , que la disposition des Princes

1703.

rendroit inutile , nous donnerions à toutes les forces de l'Empire le temps de se rassembler sur le Danube , & que nous serions obligés de tout quitter pour revenir défendre la Baviere.

Pour attaquer Vienne ou le Tirol.

„ J'ose dire à Votre Majesté , ajoutois-je , qu'il y a une chose plus grande , & en même temps plus sage & plus solide : c'est d'aller entre Passau & Lintz attaquer l'une de ces deux villes , qu'on saura la plus dégarnie ; & avant que l'Empereur ait pu rapprocher auprès de lui un nombre suffisant de troupes , nous nous présenterons devant Vienne. Je dois connoître cette place , par le séjour que j'y ai fait. Sans nulle difficulté on se loge , dès le premier jour , sur la contrescarpe. L'on occupe en arrivant Leopoldstadt , & si nous n'y trouvions que ce régiment de la parade ordinaire , que j'ai vu battre par les Ecoliers de Vienne , ce ne seroit peut-être pas un siège de huit jours. On objecte que pendant que nous serons occupés du côté de Vienne , les troupes des Cercles tomberont sur la Baviere. Je réponds que ce
fera

» fera l'affaire du Maréchal de Tal-
 » lard , avec l'armée qu'il a sur le
 » Rhin , d'empêcher que celle des
 » Cercles ne se grossisse de celle du
 » Prince de Bade , & de nous faire
 » passer des secours contre Stirum ,
 » par le même chemin qui m'a con-
 » duit sur les frontieres de la Ba-
 » viere «.

1793.

On pouvoit encore prendre un autre parti : c'étoit d'entrer dans le Tirol & l'Autriche , où il ne se trouvoit pas huit cents hommes de troupes ; pays qui n'avoit pas éprouvé de guerre depuis Charles-Quint , d'où on pouvoit se flatter de tirer de bonnes contributions , & de donner la main à nos armées d'Italie , avec lesquelles on seroit revenu dans le centre de l'Empire. Ces deux projets furent discutés avec attention , & l'Electeur s'arrêta à celui qui devoit mener le plus tôt à Vienne , comme le plus propre à finir la guerre , peut-être en une campagne , & nous concertâmes les moyens de l'exécuter.

Il fut résolu que j'étendrois les troupes Françoises par quartiers jusqu'à Ulm , comme si je n'avois d'autre in-

*Mesures pour
 aller à Vienne,*

1703.

tention que de rétablir la Cavalerie , qui en avoit besoin : que l'Electeur retourneroit à Munich , sous prétexte de revoir sa famille , pendant que les armées se reposoient : que toutes les troupes Bavaraises se cantonneroient sur le Danube , depuis Ulm jusqu'à Ratisbonne ; & qu'à jour dit , vers le milieu de Juin , toute l'Infanterie de l'Electeur , avec un détachement considérable de la mienne , s'embarqueroit sur des bateaux qu'on tiendrait prêts dans toutes les villes riveraines , qu'elle descendroit vers Passau avec toutes les troupes que l'Electeur avoit sur l'Inn & l'équipage d'artillerie nécessaire , qui étoit dans Brunau , place fortifiée sur cette rivière. Je regardois comme infallible que l'on prendroit Passau en trois jours , en pareil temps Lintz qui n'étoit pas plus fort , d'où on descendroit en vingt-quatre heures à Vienne. L'Empereur en étoit si persuadé , que j'ai su depuis qu'il avoit délibéré s'il quitteroit cette ville , & qu'il n'en fut détourné que par les conseils du Prince Eugene , qui lui remontra que peut-être nous n'avions pas ce projet , & que fuir de

sa capitale , ce seroit nous en donner l'idée.

1703.

Les obstacles qui pouvoient traverser l'entreprise , avoient été prévus. Pendant les mouvemens des troupes sur le Danube , je devois me tenir entre Dilingen & Donavert ; de ce poste , observer une armée qui se formoit sous les ordres du Prince de Bade , des troupes qu'il tiroit des bords du Rhin , où l'armée de Tallard l'inquiétoit peu. N'ayant ni places ni bateaux sur le Danube , ce Prince ne pouvoit marcher au secours de Vienne que lentement , & toujours en front de bandiere ; parce que , s'il avoit séparé ses troupes pour la commodité ou la diligence de la marche , étant maître des ponts , j'aurois pu passer le Danube , & les attaquer éloignées les unes des autres. De plus , nos soldats se trouvant transportés par bateaux , auroient été plus frais à l'arrivée , & l'Empereur en ce moment n'étoit pas en état de nous opposer grand monde , parce qu'il étoit obligé d'en tenir beaucoup en Hongrie , où la révolte du Prince Ragotski étoit alors dans toute sa for-

ce , & aussi en Bohême , où il y avoit
1703. de la fermentation.

Toutes nos mesures prises , je recommandai le plus grand secret à l'Electeur & au Comte d'Arco son Général , le seul qui eût connoissance du projet. Quant à moi , je n'en parlai à personne , pas même au Comte du Bourg , pour qui je n'avois guere de secrets ; mais quelques jours s'étoient à peine écoulés , que j'appris qu'il étoit publié à Ulm , qu'on alloit embarquer l'Infanterie de France & de Baviere , pour attaquer Passau. Ce dessein une fois divulgué , le reste n'étoit pas difficile à deviner , ni d'où venoit l'indiscrétion. Il n'y avoit que peu de jours que , m'étant plaint à l'Electeur d'un chiffre que je tenois de lui , & que cependant tout le monde devenoit (a) , il m'avoit avoué bonnement que ce *chiffre étoit connu des ennemis un peu mieux que de lui-même*. Je ne fus donc pas étonné de ce que mon secret étoit devenu public ; je n'en fus pas non plus découragé , & je ne m'ap-

(a) Lettre à M. de Chamillard , du 22 Mai.

pliquai qu'avec plus d'ardeur à tâcher
de regagner par la diligence les avan-
tages que l'indiscrétion nous faisoit
perdre.

1703.

Tout étoit prêt pour l'exécution,
fixée au 2 Juin, lorsque, trois jours
auparavant, l'Electeur me manda qu'il
ne pouvoit plus marcher vers Passau,
parce qu'il étoit obligé d'aller secourir
le château de Rotenberg, que le Gé-
néral Stirum menaçoit. Une si belle
entreprise, manquée par la préten-
due nécessité de secourir un château,
me mit au désespoir : » Eh quoi !
» Monseigneur, lui écrivis-je dans ma
» douleur (a), la perte de deux cents
» hommes, de trois canons, & d'un
» château qui n'est pas encore atta-
» qué, vous fait manquer le grand,
» le solide projet d'attaquer l'Autri-
» che dépourvue de toutes ses forces,
» & donne à l'Empereur le temps de
» se reconnoître. Votre Altesse Elec-
» torale veut-elle donc qu'il soit dit
» que la première expédition d'une
» armée florissante, que je lui ai ame-
» née de France, soit d'aller secourir

*L'Electeur
fait manquer
le projet.*

(a) Lettre à l'Electeur, du 30 Mai.

1703.

» un château, pendant qu'il dépend
 » d'elle de faire trembler toute l'Au-
 » triche ? Elle dit que le Comte de
 » Stirum va être renforcé d'un grand
 » nombre de troupes , & qu'il n'est
 » pas à propos , dans cette circon-
 » stance , qu'elle s'éloigne de moi. Je
 » la conjure de n'avoir nulle inquié-
 » tude pour tout ce que peut faire le
 » Comte de Stirum. S'il approche
 » trop , je le combattrai. Je supplie
 » donc Votre Altesse de ne rien chan-
 » ger à sa résolution , & de suivre son
 » premier projet ». J'écrivis à peu près
 les mêmes choses au Comte d'Arco
 & à M. de Ricous , & j'envoyai le
 Comte du Bourg pour appuyer mes
 lettres.

Ce fut en vain qu'il fit tous ses ef-
 forts. L'Electeur étoit environné de
 gens gagnés par l'Empereur ; ils l'inti-
 midoient , le harceloient , ne lui mon-
 troient que des difficultés & des suites
 fâcheuses dans une entreprise qui pou-
 voit au contraire avoir l'issue la plus
 avantageuse & la plus brillante ; de
 sorte que tout ce que le Comte du
 Bourg put obtenir , ce fut de se ra-
 battre sur l'expédition du Tirol.

Elle pouvoit avoir son utilité & mener au même but , si on avoit été bien secondé. J'en traçai la maniere & les moyens dans deux lettres au Roi , qui étoient une espece d'effusion de cœur ; que ce grand Prince vouloit bien me permettre (a) ; après avoir marqué mon regret de ce qu'on avoit abandonné le projet de Vienne , dont je faisois encore voir les avantages en homme bien fâché de ce qu'on ne l'avoit pas laissé le maître , j'ajoutois : » Nous avons rega-
 » gné d'aller au Tirol. Votre Majes-
 » té , à cet égard , ne me montre d'in-
 » quiétude que sur savoir si M. de Ven-
 » dôme pourra empêcher l'armée de
 » l'Empereur de marcher au secours de
 » ce pays-là & de ses autres Etats ; &
 » l'inquiétude de Votre Majesté sur
 » cet objet ne diminue pas , quoique
 » M. de Vendôme lui ait mandé qu'il
 » fera l'impossible pour suivre cette
 » armée , & qu'il espere y réussir. Ah !
 » Sire , ne seroit-ce pas un grand
 » avantage , de la diversion du Tirol ,
 » d'en être à l'inquiétude de savoir si on

1763.

*Justification
 du plan de
 Vienne , &
 exposition de
 celui du Ti-
 rol.*

(a) Lettres au Roi & au Ministre , des 17 ,
 21 & 30 Juin.

1703.

» pourra joindre les Impériaux quit-
 » tant l'Italie ? Ils la quitteroient donc
 » cette Italie , qui est notre coupe-
 » gorge , & laisseroient Votre Ma-
 » jesté soulagée d'une guerre que tout
 » le monde a jusqu'à présent regardée
 » comme ruineuse en hommes & en
 » argent.

» J'avoue , Sire , que , dès que je
 » aurai M. de Vendôme maître pai-
 » sible de l'Italie par la retraite des
 » Impériaux , je commencerai à res-
 » pirer. Ce sera toujours un rafraî-
 » chissement , en attendant que j'aye
 » imaginé de quelle maniere ses trou-
 » pes nous joindront. Je suis bien per-
 » suadé que le premier mouvement
 » de M. l'Electeur vers Lintz nous
 » auroit procuré cet avantage. Je l'es-
 » pere de sa marche en Tirol ; mais
 » l'autre étoit plus sûre & point du
 » tout téméraire , ni chimérique ,
 » comme on a voulu le faire croire.

» Car enfin , Sire , j'y reviens en-
 » core ; j'aurois bordé le Danube de-
 » puis Lintz jusqu'à sa source , tirant
 » des contributions de l'autre côté de
 » cette riviere , dont j'ai tous les ponts ,
 » faisant vivre vos troupes pour rien ,

„ & nous préparant des quartiers d'hi-
 „ ver tranquilles. Cela , Sire , fans
 „ nous commettre au hafard d'une
 „ bataille : car , quoiqu'on m'accufe
 „ d'être trop hardi , je fuis ferme dans
 „ la maxime , qu'il ne faut jamais rif-
 „ quer de ces grandes actions où le
 „ hafard a tant de part , à moins que
 „ la foibleffe ou la mauvaife fiteuation
 „ d'un ennemi ne promette un avan-
 „ tage prefque certain.

„ Jufqu'à préfent , Sire , je n'ai été
 „ malheureux ni à la guerre , ni dans
 „ les négociations. Si j'ofois parler du
 „ bonheur que j'ai eu depuis trente-
 „ deux ans que je vais à la guerre ,
 „ peut-être Votre Majefté auroit-elle
 „ peine à le croire , en petites & en
 „ grandes occafions. Il ne me convient
 „ pas de les citer : je dirai feulement
 „ que des diverfes compagnies que
 „ j'ai eues , ou de mon équipage , je
 „ n'ai pas eu fix chevaux pris au four-
 „ rage , & jamais en défection ; & ,
 „ graces à Dieu , jufqu'à préfent , j'ai
 „ toujours vu fuir les ennemis , même
 „ quand je me fuis trouvé dans les
 „ armées de l'Empereur. Dieu me
 „ conferve , Sire , une fortune qui peut

1703. » être utile au service de Votre Ma-
 » jesté , qui m'est plus chere que la
 » vie «.

Dans cette même lettre , que j'en-
 voyai par mon Secrétaire , afin qu'il
 suppléât ce qui manquoit aux détails ,
 j'expliquai les moyens que j'avois pris
 pour établir les hôpitaux aux dépens
 des villes ennemies circonvoisines , en
 exigeant d'elles , draps , lits , linges ;
 ce qui étoit une grande épargne pour
 notre caisse. J'y faisois aussi une com-
 paraison de ce qu'il en coutoit au Roi
 dans les autres armées pour les mêmes
 objets ; ce qui devoit donner bonne
 idée de mon économie , comme l'em-
 ploi des contributions prouvoit mon
 désintéressement.

*Principes &
 caractère du
 Maréchal.*

Si éloigné , si délaissé , pour ainsi
 dire , & si étranger à la Cour , je
 croyois devoir toujours prévenir le
 Roi & ses Ministres , tant sur mes ac-
 tions que sur mes désirs. On m'ac-
 cusoit d'avidité & de présomption :
 » Mais , disois-je à M. de Chamil-
 » lard (a) , en demandant une grace

(a) Lettre à M. de Chamillard , du 17
 Juin.

» éclatante à Sa Majesté, j'ai eu prin-
 » cipalement pour motif un désir vif
 » de la voir mortifier ses ennemis ;
 » car je nomme ainsi ceux qui ne se
 » déclarent les miens, que parce que
 » j'ai le bonheur de la servir plus heu-
 » reusement qu'un autre, & qu'une
 » grace aussi grande que la dignité de
 » Duc puniroit ceux qui veulent ter-
 » nir les meilleures actions & attaquer
 » une conduite jusqu'à présent, j'ose
 » le dire, aussi sage qu'heureuse.

1703.

» Je n'ai pas l'honneur d'être en-
 » core bien connu de Sa Majesté. J'es-
 » pere de celui qu'elle m'a fait de
 » me mettre à la tête de ses armées,
 » les plus sensibles récompenses pour
 » moi ; c'est la gloire de lui rendre de
 » grands services. Qu'Elle ne craigne
 » jamais que mon intérêt particulier
 » ait la moindre part à mes actions.
 » J'ose dire que je suis né véritable &
 » vertueux. Peut-être qu'avec certains
 » Généraux il faudroit songer quel-
 » quefois : a-t-il intérêt que la guerre
 » finisse ? profite-t-il des plus heureu-
 » ses conjonctures pour accabler ce qui
 » est ébranlé ? Pour moi, j'irai tou-
 » jours au bien avec la même ardeur

1703.

» & suivant la droite raison , autant
 » que je la pourrai connoître. Graces
 » à Dieu , jusqu'à présent , je ne me
 » suis pas trompé dans les projets , &
 » j'espère le même bonheur , puisque
 » j'aurai toujours le même zele & la
 » même ardeur ; & pour vous, Mon-
 » sieur , toute la considération que
 » mérite le plus honnête homme qui
 » ait jamais été Ministre.

Je savois qu'il y avoit des mur-
 mures sourds contre ma fermeté ; c'est
 pourquoi j'ajoutai ; » Si quelqu'un de
 » MM. les Officiers-Généraux qui ser-
 » vent dans cette armée , se plaint
 » de moi , il est d'une profonde dissi-
 » mulation. Je n'en vois aucun qui
 » ne me montre & beaucoup d'estime,
 » & beaucoup d'amitié. Mon carac-
 » tere naturellement n'est pas bien ca-
 » ressent ; mais il ne m'est jamais arrivé
 » de dire aucune parole dure. Comme
 » rien ne convient mieux à ceux qui
 » ont l'honneur de commander ,
 » qu'une politesse infinie , & toujours
 » des termes qui adoucissent ce qu'il y
 » a de dur dans l'obéissance , il y a
 » aussi de la foiblesse à être trop oc-
 » cupé de plaire & de caresser. Celui

» qui en fait son premier soin, se défie
» de son génie & de sa vertu. Les
» qualités les plus nécessaires à ceux
» qui commandent, c'est justice &
» fermeté. Elles attirent le cœur des
» honnêtes gens, & menent les au-
» tres par la crainte. N'ayez aucune
» inquiétude sur les manieres dont je
» vivrai avec tout le monde. Hors les
» paresseux & méchans Officiers, vous
» verrez que l'on fera content de
» moi.

» Vous me demandez, en finissant,
» de vous dire librement ma pensée
» sur nos principaux Officiers. Il y a
» de l'esprit, de la capacité. Je ne
» vous dirai rien d'aucun; mais quand
» ils auront bien fait, je ne manque-
» rai pas de vous en rendre un compte
» fidèle. Ce que je connois tous les
» jours dans la pratique des hommes,
» c'est que l'on ne les connoît point.
» Je suis quelquefois forcé de me ren-
» dre à cette opinion des Espagnols,
» laquelle j'ai toujours combattue,
» qui veulent que l'on dise : *Cet*
» *homme étoit brave ce jour-là.* Ce
» qu'il y a de bien certain, c'est que
» la vertu ferme, solide, constante, est

1703.

» bien rare. Si par hasard vous la trou-
 » vez soutenue de quelque génie, ne
 » la rebutez pas pour les défauts dont
 » elle peut être accompagnée. Vous
 » qui êtes un grand Ministre, chargé
 » des plus importantes affaires du
 » plus beau royaume de l'Univers,
 » vous avez une tâche plus difficile
 » que de régler les finances & l'état
 » de la guerre ; c'est d'étudier & de
 » connoître les hommes qui n'appro-
 » chent jamais du Roi & de vous
 » qu'avec un masque sur le visage «.

*Moyens de
 tirer avanta-
 ge de la diver-
 sion du Tirol.*

Mais quoique je songeasse à moi,
 comme il paroît par ces lettres, je
 songeois encore plus à faire réussir no-
 tre expédition du Tirol, qui com-
 mençoit d'une manière satisfaisante,
 & d'en tirer toute l'utilité possible.
 Je m'en expliquai ainsi (a) au Roi :
 » Si Votre Majesté veut me croire,
 » j'ose me flatter qu'Elle fera maîtresse
 » de l'Empire dans cette année. Nous
 » voilà comme assurés du Tirol, &
 » j'ose dire que j'ai donné un bon
 » conseil : celui d'aller au Comte de
 » Stirum, & de là à Nuremberg, étoit

(a) Lettre au Roi, du 21 Juin.

» certainement dangereux : qu'à pré-
» sent Votre Majesté ait la bonté d'or-
» donner, & cela sans écouter les re-
» présentations, à M. de Vendôme
» d'envoyer vingt mille hommes par
» le Tirol : qu'Elle veuille bien suivre
» son projet à l'égard de Monseigneur
» le Duc de Bourgogne ; c'est-à-dire,
» que cette armée, composée de soi-
» xante bataillons & quatre-vingts esca-
» drons, ou marche au Necre, comme
» Votre Majesté m'a fait l'honneur de
» me le mander (pour cela il faut em-
» porter les retranchemens de Bihel,
» qui étoient mal gardés il y a huit
» jours & ne le font peut-être pas
» mieux encore) ; ou, si on le trouve
» difficile, faire le siège de Fribourg,
» & marcher droit à Villinghen.

» Je ne fais, Sire, quels avantages
» Votre Majesté ne pourroit pas atten-
» dre d'une telle résolution. L'Alle-
» magne est ouverte, il n'y a qu'à
» suivre : mais si Votre Majesté se
» rend aux diverses représentations,
» M. le Maréchal de Tallard voudra
» attaquer Landau, qui ne donne
» qu'une place à Votre Majesté ; car
» Elle ne poussera pas ses conquêtes de

1703.

„ ce côté du Rhin. M. de Vendôme
 „ se flattera d'emporter le camp des
 „ Impériaux , peut-être aussi inutile-
 „ ment que l'année passée , & perdra
 „ encore vingt mille hommes de ma-
 „ ladie , & vingt-cinq millions que
 „ coute la folde des Espagnols & des
 „ Savoyards. Au lieu que , faisant ce
 „ que je propose , il est impossible que
 „ l'Empereur ne rappelle pas son armée
 „ d'Italie , voyant tous ses pays héréditaires prêts à être envahis ; & celles
 „ de Votre Majesté , sans donner au-
 „ cun combat , tiendroient depuis
 „ Huningue jusqu'à Vienne , ayant
 „ tous les ponts du Danube , & les
 „ ennemis aucun „.

J'insistois aussi fortement auprès du
 Ministre (a) , & , comme il convient ,
 plus librement qu'avec le Roi. „ Au
 „ nom de Dieu , lui disois-je , faites-
 „ vous un petit plan sur moi , & dites :
 „ Nous avons affaire à un homme qui
 „ entend moins la Cour que l'armée ,
 „ & qui mene assez heureusement la
 „ guerre : ne le lanternons pas. Croyons-

(a) Lettres à M. de Chamillard , du 21 & 30 Juin.

» le, puisqu'il n'a pas fait de fautes ,
 » & qu'il est heureux dans ses con-
 » seils & dans ses entreprises. Permet-
 » tez-moi de vous citer un petit
 » exemple du Cardinal Mazarin. On
 » vouloit le porter à employer un
 » homme dont on vantoit l'esprit &
 » le mérite. J'en conviens, disoit-il ,
 » mais il est malheureux. A la guerre
 » comme au jeu, pariez pour les gens
 » heureux. Si le Roi veut en croire
 » mon conseil, nous sommes maîtres
 » de l'Empire. S'il ne le croit pas ,
 » vous aurez Landau, & ce sera à re-
 » commencer l'année prochaine. Je
 » vous ai ouvert l'Empire, suivez-moi :
 » j'en ai présentement toutes les forces
 » sur les bras, je tiendrai bon, & ne me
 » commettrai pas, jusqu'à ce que je
 » sache ce que vous voulez faire; mais
 » au nom de Dieu, écrivez-moi ».

1703.

Je parlois ainsi, parce que je ne
 recevois des lettres que très-rarement,
 faute de communication. Après avoir
 manqué Villinghen, j'envoyai plu-
 sieurs Officiers & des meilleurs, tâter
 à droite & à gauche plusieurs places
 tenantes aux montagnes, dont la pos-
 session m'auroit assuré des passages du

1703.

moins pour les Courriers ; mais les unes avoient été trouvées inattaquables, les autres insuffisantes pour mon objet ; & les lettres que je recevois ne m'arrivant que par la Suisse, ou par des voies qui les exposoient à être interceptées, ne s'expliquoient jamais clairement. Sous prétexte de s'en rapporter uniquement à ma prudence & à mes talens, il sembloit qu'on vouloit me charger de l'événement : moi qui n'avois passé les montagnes que par des ordres exprès, qui n'étois pas cause si on les laissoit refermer derrière moi, & si on m'exposoit dans un pays ferré, tel que le Virtemberg, à des armées entières qu'on laissoit revenir sur moi, pendant qu'on auroit pu les retenir sur le Rhin.

Le Roi, à la vérité, me rassuroit avec bonté sur la crainte que je marquois d'être sacrifié & encore blâmé :
 » J'ai lieu d'espérer, me disoit-il (a),
 » par les soins que vous vous donnez
 » & votre application continuelle,
 » que vous réussirez heureusement
 » dans tout ce que vous entrepren-

(a) Lettre du Roi, du 8 Juin.

» drez. Je vous ai mandé plusieurs
 » fois qu'il ne se pouvoit rien ajouter
 » à la satisfaction que j'ai de vos ser-
 » vice , que les discours que l'on tient
 » & dont on vous informe avec tant
 » de soin , ne doivent faire aucune
 » impression sur vous ; que rien ne
 » peut à mon égard diminuer le mé-
 » rite de ce que vous avez fait depuis
 » l'année dernière , & que vous de-
 » vez continuer avec le même zele «.

Ces paroles certainement étoient satisfaisantes & consolantes ; mais elles ne me promettoient pas positivement les secours & les diversions que je demandois : au contraire , le Roi paroïsoit , dans cette même lettre , tenir toujours à l'opinion que j'aurois dû combattre d'abord le Comte de Stirum , pour tâcher d'amener les Cercles à la neutralité ; mais il y tenoit sans me blâmer d'en avoir suivi une autre.

Pendant que j'étois dans cette position , ni abandonné , ni sûr d'être secouru , couvrant la Baviere contre l'armée de Stirum & celle du Prince de Bade , à laquelle on permettoit de revenir sur moi des bords du Rhin , où je l'avois laissée , l'expédition de

*Expédition
 du Tirol bien
 commencée.*

1703.

l'Electeur contre le Tirol avançoit d'une maniere brillante (a) : » Il prit » en deux heures , par une espece de » miracle , Cowestein , ville très-forte » qui est la clef du pays , & qui au- » roit pu tenir long-temps. Le Gou- » verneur , à l'approche des troupes , » voulut faire brûler quelques maisons » qui avoisinoient la ville. Le feu de » ces maisons , poussé par un grand » vent , se communiqua à la ville , qui » fut consumée en un moment. Le » feu de la ville passa au château. Un » Ingénieur François , nommé Des- » ventes , que j'avois donné à M. l'E- » lecteur , demanda cinquante Grena- » diers pour approcher d'une tour » qu'on croyoit accessible , & que le » grand feu empêchoit les ennemis de » défendre. Nos Grenadiers grimpe- » rent les uns sur les autres , ayant à » leur tête , après *Desventes* , le sieur » *Chambeau* , Lieutenant au régiment » de Guienne , & emporterent la ville » & le château. Je vais , disoit M. l'E- » lecteur en me mandant cette nou-

(a) Lettre au Roi , du 21 Juin. Lettre du Comte d'Arco , du 16 Août.

» velle , expédier le reste ». Ce reste
consistoit en trois ou quatre forts qu'il
prit d'emblée en marchant à Inspruch,
qui se rendit sans coup férir.

1703.

Je lui écrivis , sur ces succès , d'un
style que je savois convenir à son goût :
» Il me semble , lui disois-je (a) , qu'il
» y a un trésor à Inspruch : que Votre
» Altesse Electorale m'en donne quel-
» que chose ; mais de bon. Je ne veux
» point de curiosités , comme quelques
» peaux de bêtes extraordinaires , de
» ces épées qui ont coupé cinq cents
» têtes. Je voudrois quelques beaux
» rubis des anciens Ducs d'Autriche.
» On dit qu'ils en étoient curieux.
» Par exemple , le Chevalier de Tref-
» semanes m'apprend qu'il y a je ne
» fais combien de belles statues d'ar-
» gent des Empereurs ; je supplie très-
» humblement Votre Altesse , que dans
» la part qu'elle voudra bien me faire
» du trésor , il y ait plutôt de ces sta-
» tues , que quelques gros lézards ou
» crocodiles. Enfin , de tout ceci ,
» qu'il me revienne quelque chose de
» bon. Par ma foi je suis bien aise.

(a) Deux lettres à l'Electeur , du 20 Juin.

1703.

» J'espère que M. le Général Vol-
» freindorf ne refusera pas une rasade
» à la santé de Votre Altesse Elec-
» torale.

» Enfin, Monseigneur, c'est à vous
» à faire. Que Dieu vous bénisse ! mais
» ne vous exposez pas trop. Songez
» qu'il faut commencer par vivre ,
» pour jouir du bonheur & de la
» gloire. Vous êtes heureux : & moi
» qui ai l'honneur de vous servir , je
» ne suis pas malheureux non plus.
» C'est ce que me disoit le Baron de
» Simeoni , & qui lui donnoit bonne
» idée de nos affaires «. J'affirmois à
l'Electeur, comme je le croyois fer-
mement , que le Roi avoit donné des
ordres positifs au Duc de Vendôme
de le joindre , & au Maréchal de
Tallard de se rapprocher de moi.
» Ainsi , lui disois-je , avant deux
» mois Votre Altesse Electorale fera
» à la tête de quatre-vingt mille hom-
» mes. Après cela , ma foi , je vous
» demande un duché en Bohême ,
» ou bien où il vous plaira. Mais
» comme vous pourrez disposer des
» couronnes , il faudra bien que vo-
» tre petit serviteur ait un duché «.

Hélas ! mon duché , ces couron-
 nes , ce fut vraiment la Fable du pot
 au lait. Les payfans du Tirol & de
 l'Autriche , qui font presque tous chaf-
 feurs , revenus de leur premiere sur-
 prise , & aidés de quelques troupes ré-
 glées , se mirent à harceler le Duc
 de Baviere , qui avançoit vers l'Italie ,
 au devant du Duc de Vendôme. Il
 fut obligé de rétrograder vers Inf-
 pruch , dont la bourgeoisie s'étoit mu-
 tinée. A son exemple , celle de toutes
 les petites villes dont la reddition de
 la capitale avoit entraîné la soumission ,
 se révolta aussi. Bientôt il se trouva
 entouré d'ennemis , souvent coupé &
 arrêté dans des défilés très-dangereux ,
 dont les habitans tenoient les hauteurs.
 Il fallut livrer des combats de postes
 fort périlleux. Dans une de ces ren-
 contres , il eut obligation de son sa-
 lut à un bataillon du régiment de
 Noailles que je lui avois donné. » Je
 » ne peux , m'écrivoit-il (a) , assez me
 » louer de la valeur de cette troupe ,
 » & du Lieutenant-Colonel qui com-
 » mandoit , aussi bien que du Major

1703.

*Elle tourne
mal.*

(a) Lettre de l'Electeur , du 4 Juillet.

1703.

» & de tous les autres Officiers ». Il se trouva réduit à affoiblir son armée , en laissant derriere lui des troupes dans les endroits suspects , à mesure qu'il se portoit en avant. Trop heureux de pouvoir se soutenir dans ces lieux difficiles , en attendant la jonction du renfort d'Italie qu'il espéroit !

*Approche du
Prince de Ba-
de.*

Pendant que , de mon côté , j'attendois les secours du Maréchal de Tallard , je voyois grossir l'orage autour de moi , par la réunion de presque toutes les forces de l'Empire. J'appris , le 26 Juin , que le Prince de Bade , à la tête d'une armée plus forte que la mienne , & qui s'augmentoient encore tous les jours , étoit venu camper dans la plaine de Languenau. Je pris toutes mes précautions , pour l'empêcher de pouvoir me dérober un passage sur le Danube. J'envoyai pour cela un corps à la hauteur d'Ulm , & des partis continuels le long de ce fleuve. J'avertis en même temps l'Electeur , de l'inquiétude où j'étois pour Ausbourg & Ratisbonne. De ces deux grandes villes la dernière étoit gardée par les Bavares , mais en petit nombre ; & pour la sûreté de la première ,
l'Electeur

l'Electeur n'avoit pris que deux Con-
seillers, comme otages de la fidélité
des habitans. Connoissant l'importance
de cette place située sur le Lek, sa-
chant qu'elle pouvoit devenir un point
d'appui pour le Prince de Bade, si
passant le Danube vers sa source, il
vouloit retomber sur la Baviere, je fis
tous mes efforts pour engager l'Elec-
teur à y mettre au moins cinq cents
hommes de pied, qui fussent maîtres
d'une porte de la ville, & en état de
la garder contre le dedans & le de-
hors. » Cette précaution suffit, lui di-
» sois-je, parce que tant que la Bour-
» geoisie aura à craindre que les Fran-
» çois n'entrent par une porte, tandis
» qu'elle en livreroit une aux Impé-
» riaux, elle ne voudra pas s'exposer
» à voir une bataille dans la rue des
» Orfèvres, où elle a d'immenses ri-
» chesses ». Mes remontrances furent
inutiles. Quelques Ministres de l'Elec-
teur, vendus à ceux de l'Empereur,
l'empêcherent de suivre mon conseil.

Le dernier jour de Juin, le Prince
de Bade avança, avec toutes ses forces,
sur la petite riviere de Brents. J'étois
très-avantageusement campé; ma gau-

*Il se trouve
en présence.*

1703.

che à Lauvengen, petite ville sur le Danube, fermée de très-bonnes murailles de cinq pieds d'épaisseur, avec un double fossé; la droite à Dilingen, autre ville plus considérable, sur la même rivière, & dont les murs étoient meilleurs encore que ceux de Lauvengen; un petit ruisseau couvroit le front de mon camp presque entier.

Les ennemis publioient qu'ils venoient m'attaquer, & je le désirois, étant bien assuré de la bonté de mon poste. Pour leur en donner l'envie, j'occupois, en leur présence, un petit village qui étoit au delà du ruisseau qui couvroit mon camp. Quoique séparé de moi par le ruisseau, il étoit flanqué à droite & à gauche par mes retranchemens, de sorte que pour l'attaquer il falloit que les ennemis marchassent en bataille sous le feu même de ma mousqueterie. Comme ils se vantoient de me forcer de reculer, je ne fus pas fâché de leur faire cette espece de défi.

Eloge de plusieurs Officiers.

Tandis que les ennemis tâchoient d'en imposer par des bravades, je voyois avec plaisir que nos Officiers se distinguoient à l'envi par des actes

d'une valeur réfléchie. J'en fis l'éloge dans mes lettres au Roi & au Ministre. 1703.

La Tour, Lieutenant-Colonel de *Fourqueux* (a), dont j'avois déjà éprouvé la valeur dans plus d'une occasion, se signala à Donavert. Je l'avois envoyé dans cette ville pour étendre les contributions. Il y fut averti que les Hufards ennemis enlevoient les bestiaux dans les villages voisins, & il sortit avec cent trente chevaux & cent cinquante hommes du régiment de Champagne, pour les reprendre. A peine étoit-il à une demi-lieue, qu'il se trouva investi par plus de deux mille hommes. Sans se déconcerter, il se jeta dans un cimetière. A la faveur de mauvaises murailles, il soutint plusieurs attaques avec tant d'avantage, que les ennemis se retirèrent en désordre. M. de *Marivault* (b), à la tête de cent hommes de pied & de cinquante chevaux, battit trois cents Ca-

(a) Lettres à M. de Chamillard, du 10 Mai & du 4 Juillet.

(b) Lettre à M. de Chamillard, du 4 Juillet.

1703,

valiers en plaine (a). M. de la *Billarderie*, outre beaucoup d'intelligence & d'intégrité dans la répartition & la levée des contributions, montrait dans cet emploi, souvent périlleux, une fermeté peu commune (b). Le Chevalier de *Denac*, Capitaine réformé à la suite du régiment de Montmorin, obtint, sur mon rapport, des louanges du Roi lui-même, pour un coup de main bien ménagé.

Je ne puis mieux terminer ces témoignages rendus au mérite, que par une lettre que j'écrivis à Sa Majesté (c), en lui annonçant que, selon ses ordres, j'avois donné un brevet de Brigadier au Prince d'*Isenghien*. » C'est, » lui disois-je, un très-digne sujet, » fort appliqué. Je dois de plus me » louer de presque tous vos Colonels. » Outre le courage, je vois une application parmi les jeunes gens, qui » promet à Votre Majesté de bons » Officiers-Généraux. M. le Marquis de *Nangis* a eu une petite vérole

(a) Lettre au Roi, du 24 Mai.

(b) Lettre au Roi, du 4 Juin.

(c) Lettre au Roi, du 17 Juin.

„ très-maligne, qui ne l'a pas empê-
 „ ché de suivre. S'il fût mort, c'eût
 „ été une perte ; & ce sera un jour
 „ un bon Officier-Général, mêlant à
 „ beaucoup de courage bien de l'es-
 „ prit , & plus de sagesse que l'on n'en
 „ trouve d'ordinaire à son âge. J'en
 „ dis autant de M. de *Seignelay*. Je
 „ crois aussi devoir vous nommer M.
 „ de *Nettancourt*, & le sieur de *Rot*,
 „ Irlandois, qui a un talent singulier
 „ à contenir le soldat, & qui, plus
 „ que tout autre, contribue à soute-
 „ nir la discipline ». Je me louois
 „ aussi beaucoup du Comte de *Santini*,
 „ auquel j'avois confié Ratisbonne, gou-
 „ vernement très-important (a).

1703.

Mais si je parlois ainsi au Roi & à
 ses Ministres, il y avoit des choses
 que je ne disois qu'à mes amis ; celles
 sur-tout qui pouvoient ne pas cadrer
 avec la maniere de penser à la mode
 à la Cour. On trouvoit mauvais, par
 exemple, qu'ayant devant moi une
 armée bien plus nombreuse que la
 mienne, je souffrisse des escarmou-
 ches qui me coutoient toujours des

*Qualités con-
 venables à un
 Officier.*

(a) Lettre à l'Electeur, du 6 Juillet.

1703. hommes (a). » J'ai effuyé, disois-je
 » au Comte de *Marfan*, plusieurs
 » représentations sur cela; mais j'ai
 » des raisons pour laisser quelque li-
 » berté. Premièrement, pourquoi ne
 » pas rembarquer les ennemis, quand
 » ils osent sortir de leur camp? Il est
 » vrai que nos Officiers les provoquent
 » souvent; mais nos escarmouches sont
 » toujours heureuses. Nous n'avons en-
 » core eu aucun Officier de pris, &
 » nous avons beaucoup des leurs.
 » D'ailleurs, il n'est pas mauvais que
 » de jeunes subalternes, qui n'ont pas
 » encore vu l'ennemi, s'accoutument
 » à leur tirer des coups de pistolet de
 » bien près.

» Nous étions assez accoutumés aux
 » escarmouches de notre jeunesse. Non
 » seulement elles étoient permises aux
 » Cornettes; mais les Colonels, les
 » Généraux quelquefois s'en mêloient,
 » & j'ai été témoin d'un grand Prince
 » qui appuya le pistolet sur le men-
 » ton au Commandant d'un escadron
 » ennemi, & tourna entre le Com-

(a) Lettre à M. le Comte de *Marfan*, du
 6 Avril.

» mandant & l'escadron. A présent,
 » quelques-uns de nos Généraux de-
 » vroient lire, après le repas, un pe-
 » tit chapitre des guerres de Gustave-
 » Adolphe, dont les Généraux, aussi
 » bien que ce grand Prince, étoient
 » très-imprudens. Pour moi, j'ai décla-
 » ré que je prétendois être le plus pru-
 » dent de l'armée. J'ai tâché de ne
 » pas oublier entièrement ce que j'ai
 » appris des guerres de campagne sous
 » M. le Prince, M. de Turenne,
 » MM. de Luxembourg, Schomberg
 » & de Crequy. Nous pratiquions alors;
 » & je me souviens que le Duc d'Har-
 » court, Feuquieres & moi disions
 » souvent, quand nous étions quel-
 » que temps sans sortir : Nous oublie-
 » rons la guerre pendant la guerre,
 » si nous ny prenons garde.

» Mais à propos, pourquoi ne s'en
 » sert-on pas de ce Feuquieres ? Je
 » vous le donne pour Officier Géné-
 » ral très-entendu & des sçavans. Je
 » fais qu'il auroit ardemment désiré
 » de servir, même depuis qu'on a
 » fait des Maréchaux de France. On
 » dit qu'il est méchant. Et qu'importe
 » au Roi que l'on soit méchant ? Vous

1703.

» trouverez les qualités du plus grand
 » Général du monde, dans un homme
 » cruel, avare, perfide, impie. Qu'est-
 » ce que tout cela fait ? J'aimerois
 » mieux, pour le Roi, un bon Gé-
 » néral qui auroit toutes ces perni-
 » cieuses qualités, qu'un fat que l'on
 » trouveroit dévot, libéral, honnête,
 » chaste, pieux. - Il faut des hommes
 » dans les guerres importantes ; & je
 » vous assure que ce qui s'appelle des
 » hommes sont très-rares. Vous trou-
 » verez de très-bonnes gens de leur
 » personne ; si on leur ordonne de se
 » jeter dans le plus grand péril, ils n'y
 » balanceront pas ; s'ils sont seuls, ils
 » n'attaqueront pas une chaumière.
 » Pour ôter ces sortes de craintes,
 » j'ai déclaré de bouche & par écrit,
 » que ne pouvant ordonner positive-
 » ment à un Officier Général que je
 » détache, d'attaquer ce que je ne
 » connois pas, cependant toutes les
 » fois qu'ils attaqueront, je prendrai
 » sur moi le manque de succès. Je
 » veux bien leur donner tout l'hon-
 » neur de ce qui réussira, & me char-
 » ger du blâme de ce qui ne réussira
 » point “.

A l'aide des escarmouches, qui m'apprenoient ce qui se passoit, je restois tranquille dans mon camp. Le Prince de Bade sortit du sien le 2 de Juillet avec toute son armée. Il se présenta à la portée du canon de la mienne, & rentra après avoir resté près de trois heures en bataille. Les prisonniers & déserteurs rapportèrent qu'il avoit réellement dessein de livrer bataille; mais que, pour le faire plus sûrement, il attendoit un corps de dix mille hommes, qui approchoit sous les ordres du Marquis de Bareith. Sur cet avis, quelques Officiers Généraux me préférèrent de mettre le Danube entre moi & une armée si formidable; mais je connoissois trop bien l'importance & la bonté de mon poste, pour me déterminer à un parti si foible. Outre que, par ma position, j'occupois plusieurs villes qui me donnoient de grandes subsistances, je ne pouvois me persuader qu'il eût vraiment dessein de m'attaquer; & je fus confirmé dans l'opinion contraire, quand je le vis commencer des retranchemens. J'en conclus qu'il alloit laisser devant moi un corps d'armée pour me garder,

1703.

*Le Prince
de Bade veut
resserrer le
Maréchal.*

1703.

~~pour ainsi dire~~ pour ainsi dire , à vue , pendant qu'il chercheroit un passage sur le Haut-Danube , afin de retomber sur moi par les derrieres , & me mettre entre deux feux.

C'étoit une nouvelle raison de s'assurer d'Ausbourg , autrement que par les deux otages. Car il étoit clair que quand le Prince de Bade , après avoir passé le Haut-Danube , se trouveroit entre ce fleuve & l'Isler , il pouvoit , s'il étoit maître d'Ausbourg , & s'il ne m'attaquoit pas , se jeter sur la Baviere , la ravager , & y prendre ses quartiers d'hiver. C'est pourquoi je renouvelai , à plusieurs reprises , mes instances auprès de l'Electeur , afin qu'il retînt cette ville par un bon corps de troupes ; mais ce fut toujours inutilement. (a) Je lui conseillai aussi de bien fortifier les postes qu'il tenoit dans le Tirol & l'Autriche , de mener sévèrement les habitans , qui , malgré les ménagemens qu'on avoit pour eux , puisqu'on n'en exigeoit pas même de contributions , traitoient leurs prisonniers avec une cruauté atroce. S'il

(a) Lettre à l'Electeur , du 2 Août.

m'en avoit voulu croire , il auroit fait un exemple de la ville de Hal , qui s'étoit distinguée par les marques de son aversion contre les François & les Bavares. Enfin je l'exhortai à tenir bon dans le Tirol , comme je faisois sur le Danube , afin qu'il ne pût pas nous être reproché par MM. de Vendôme & de Tallard que nous ne les avions pas attendus , & que c'étoit nous qui avions fait manquer la jonction , dont je me flattois toujours.

1703.

Les ennemis publioient dans toutes les gazettes qu'ils me tenoient bloqué , que je n'osois sortir de mon camp , & qu'ils alloient m'accabler avec une armée de cinquante mille hommes , & délivrer l'Empire. J'eus occasion de leur donner un démenti public , & je ne la manquai pas. Toujours persuadé que le Prince de Bade ne cherchoit qu'à se mettre au delà du Danube , j'envoyois continuellement des partis le long de ce fleuve , en le remontant , tant pour éclairer ses mouvemens , que pour tâcher , si le passage s'effectuait , qu'il se fît du moins le plus loin qu'il seroit possible , afin que j'eusse le temps de prendre mes mesures. A ces cour-

Qui le retient au delà du Danube.

1703.

ses, qui demandoient autant d'activité que d'intelligence, j'employois ordinairement, de préférence, deux Officiers que j'estimois beaucoup, le sieur de *Legal*, Maréchal de camp, & le sieur du *Heron*, Brigadier de Dragons.

» Le premier, disois-je à l'Electeur en lui rendant compte de leur principale expédition (a), est un très-sage & vaillant Officier, auquel j'ai toujours connu beaucoup de sens, d'audace, & dans toutes les affaires pensant noblement, & voulant se faire du mérite & se distinguer, qualités que je cherche dans les Officiers Généraux, & qui me feront toujours préférer ceux en qui je les trouve, à toutes les recommandations que la naissance ou la protection pourroient donner. Dans le conseil de guerre qui fut tenu pour attaquer les lignes de Bihel, M. de *Legal* opina conformément à la dignité de la Nation & au bien des affaires, & je l'ai toujours trouvé capable de toutes les commissions

(a) Lettre à l'Electeur, du 2 Août.

» que je lui ai données ». M. du *Heron*, élevé pour être Conseiller au Parlement de Rouen, s'étoit jeté dans le service par un goût dominant. Il y avoit montré tant d'activité, de prudence jointe à la bravoure, que je n'avois pu m'empêcher de le distinguer : ce qui avoit quelquefois causé de la jalousie, & m'avoit forcé, pour lui obtenir de France des graces qu'il méritoit, d'employer la protection de l'Electeur de Baviere, dans la crainte que ma recommandation ne fût suspecte de prévention (a).

» Avec ces deux hommes, je pou-
 » vois commander de loin (b). J'avois
 » été informé par mes espions, que
 » le Comte de la Tour rassembloit
 » un corps composé du régiment de
 » Bareith, de Hussards, de quelque
 » infanterie tirée des places frontie-
 » res, du régiment des Cuirassiers,
 » du vieux Hannovert & Danstat, &
 » d'un détachement de cavalerie four-
 » ni par le Prince de Bade. Enfin c'é-
 » toit une tête d'armée d'à peu près

(a) Lettre à l'Electeur, du 30 Juin.

(b) Lettre au Roi, du 2 Août.

1703.

» six mille hommes , des meilleures
» troupes de l'Empire. Je fus en même
» temps que ce corps devoit passer le
» Danube au dessus d'Ulm , à peu
» près à quinze lieues de moi , &
» marcher droit à l'Isler , du côté
» d'Ausbourg , pour ouvrir le chemin
» au Prince de Bade. Il ne m'étoit
» pas possible d'empêcher de si loin
» le passage du Danube , qui se fit à
» Meudersking ; mais je mis aux trouf-
» fes du Comte de la Tour , le sieur
» de *Legal* , qui , avec deux mille
» hommes , soutenu du sieur du *He-*
» *ron* qui le suivoit avec neuf es-
» cadrons de Dragons , s'avança jus-
» qu'à Offenhausen près d'Ulm. Il
» m'écrivit de là , m'expliqua la situa-
» tion du camp des ennemis , & me
» demanda la permission de les atta-
» quer. Je la donnai , lui recomman-
» dant seulement d'observer si le
» camp des ennemis n'étoit pas sou-
» tenu par le voisinage de quelque
» autre corps d'armée , soit des trou-
» pes Hollandoises , que l'on disoit
» devoir les joindre incessamment ,
» soit de celles de Brandebourg , que
» je savois n'être , depuis quatre jours

» qu'à quatre ou cinq lieues de l'ar-
» mée Impériale. Moyennant que ces
» obstacles ne rendissent pas son en-
» treprise trop difficile, je lui donnai
» carte blanche. Je lui dis de se ser-
» vir de la brigade de Poitou, que
» j'avois fait avancer jusqu'à Gouals-
» bourg, & des détachemens que nous
» avions tant dans Ulm qu'ailleurs,
» sous les ordres du sieur de *Fon-*
» *boissard*, Brigadier. Tout cela com-
» posoit un corps d'environ quatre
» mille cinq cents hommes «.

1703.

Les Commandans se concerterent si bien, que partis le 30 Juillet de différens points, ils arriverent ensemble à demi-lieue de l'armée ennemie, sans qu'elle s'en doutât; mais le jour les ayant surpris, les ennemis eurent le temps de se mettre en bataille, leur droite à Munterking, leur gauche au Danube, & devant eux un ruisseau, dont ils commencerent à rompre le pont; mais un Lieutenant-Colonel de cavalerie, nommé *Bozor*, très-vaillant homme, qui avoit la tête de tout, empêcha qu'il ne fût rompu entièrement, fit rétablir ce qui étoit défait, & chassa ceux qui le défen-

1703.

doient. *Du Heron* se mit en bataille sur la gauche du pont, *l'Isle du Vigier* sur la droite, & M. de *Legal* forma le centre avec l'Infanterie commandée par le Marquis de *Mont-Gaillard*, Brigadier.

Les ennemis se défendirent vaillamment. Le combat fut très-rude ; mais enfin la fermeté des troupes du Roi l'emporta. Après plusieurs charges, ils furent entièrement renversés dans le Danube. *Rodemak*, Lieutenant-Colonel, le passa pêle-mêle avec eux, à la tête d'un détachement du régiment de Choiseul ; onze étendards & deux paires de timbales furent les trophées de la victoire. Les ennemis perdirent beaucoup d'Officiers d'une naissance distinguée, entre autres le Prince Maximilien d'Hanover, frere de l'Electeur, depuis Roi d'Angleterre, dont on ne put retrouver le corps. Nous eûmes M. d'*Aubusson* & deux Lieutenans-Colonels tués. Le pauvre du *Heron*, blessé d'un coup de fusil à travers le corps, ne voulut jamais se retirer. Il mena deux fois son aile à la charge, & mourut dix-huit jours après de sa blessure ; sa mort &

celle de plusieurs autres braves gens diminua la joie de ce succès. Il en couta davantage aux ennemis. On ne fit sur eux que huit cents prisonniers, parce que la plus grande partie se noya dans le Danube. Le bruit qui se répandit de cet avantage, fit connoître, malgré les Gazetiers de Hollande, que si j'étois renfermé dans mon camp, comme ils le publioient, du moins je faisois d'assez belles sorties. J'envoyai cette nouvelle au Roi par *Roideau*, un de mes Aides de Camp, homme très-sensé, qui étoit en même temps chargé d'obtenir des ordres positifs & pressans au Maréchal de Tallard, de marcher à Villenghen, & d'ouvrir une communication.

Elle étoit devenue d'une nécessité indispensable, par l'état où se trouvoit le Duc de Baviere. » Il lui est » arrivé, écrivois-je au Duc de Bour- » gogne (a), des malheurs que l'on » n'a jamais dû craindre. Les châteaux » de Hornberg & de Rotembourg, » places excellentes & bien munies,

*L'Electeur
quitte le Ti-
rol.*

(a) Lettres à M. le Duc de Bourgogne, des 6 & 19 Août.

1703.

» sont tombées, fans se défendre, au
 » pouvoir de l'ennemi. Il y avoit dans
 » la premiere, imprenable par elle-
 » même, trois cents hommes de
 » bonnes & vieilles troupes, quarante
 » pieces de canon de fonte, vingt
 » mille sacs de farine, & vingt mille
 » de grains. Elle s'est rendue à deux
 » mille payfans, qui l'attaquoient avec
 » deux arquebuses à croc. L'artillerie
 » est médiocre pour un tel siège. La
 » seconde place, aussi bonne, n'a pas
 » fait plus de résistance. Je tiens les
 » Commandans pendus présentement,
 » & la garnison décimée. Au moins
 » M. l'Electeur m'a promis que la pu-
 » nition égaleroit ce crime «.

Mais il auroit eu bien des exécutions pareilles à ordonner, s'il avoit voulu punir tous les traîtres. Sa Cour en étoit pleine, & chacun le trompoit à sa maniere. Les uns demandoient grace pour les *pauvres* habitans du Tirol, dont le Prince auroit pu tirer plus de cinq cent mille écus de contributions, & dont il n'exigea rien; & ces courtisans compaiffans recevoient en secret des sommes considérables, pour récompense des fauve-gardes qu'ils procu-

roient. D'autres, payés par la Cour de Vienne, me blâmoient, blâmoient le Conseil de France, se désoloient au moindre revers, diminueoient les succès, & élevoient dans l'ame du Prince, des craintes & des soupçons qui rendoient sa conduite incertaine. Il n'y avoit de sincere que sa famille; sa femme sur-tout, dont l'attachement à la Cour Impériale étoit connu, qui souffroit de voir son mari lié avec la Maison de Bourbon, & qui profitoit de toutes les circonstances pour le ramener à la Maison d'Autriche; de sorte que comme les affaires commencerent à mal tourner, je vis aussi l'Electeur commencer à chanceler dans son attachement pour nous.

Comme il ne demandoit qu'un prétexte pour revenir dans ses Etats, dont il auroit voulu ne pas sortir, à la premiere nouvelle qu'un corps de ses troupes, commandé par le Général Tattembach, avoit été battu par les Impériaux, près de Scharding, il rompit son armée, en envoya une partie sur le Danube, pour couvrir la Baviere, se rendit avec l'autre à Munich, & me manda que la nécessité

1703.

de pourvoir à la sûreté de ses États, menacés de tous côtés, le forçoit de quitter le Tirol. Mais il ne faisoit pas attention qu'en revenant dans ses États il y attiroit la guerre, dont ils alloient être le centre, sans que je pusse l'empêcher. Car le Prince de Bade, que j'avois toujours en présence, continuoit de marquer, par toutes les mesures qu'il prenoit, qu'il avoit vraiment dessein de pénétrer en Baviere. Il fit augmenter les fortifications du camp du Général Stirum, placé devant le mien. Je fus qu'il rassembloit tous les chevaux du pays, & qu'il avoit ses ponts sur les haquets prêts à marcher. Je mandai ces circonstances à l'Electeur, qui étoit à Munich. Je lui écrivis que ces mouvemens ne pouvoient regarder qu'Ausbourg, dont il falloit absolument s'assurer avant le Prince de Bade, sans quoi nous allions avoir derriere nous une grosse ville mal intentionnée, qui donneroit à nos ennemis la liberté de nous enfermer entre deux armées (a).

(a) Lettres au Roi, au Duc de Baviere, à M. le Duc de Bourgogne, à M. de Chamill-

Je fus confirmé dans mon opinion, par la patience du Comte de Stirum.

1703.

Le Prince de Bade s'ébranla le 23 Août, & marcha, comme je l'avois prévu, vers le haut de l'Isler, pour approcher d'Ausbourg. Je fis alors toutes les tentatives imaginables, pour attirer Stirum à un combat. Je sortis de mon camp; je poussai ses grandes gardes; j'avancai jusques entre ses redoutes; je fis toutes les dispositions d'une attaque. Il me regarda avec flegme & tranquillité, retira ses troupes, me laissa la plaine libre, & quand il se vit un peu ferré, il mit son armée en bataille derriere ses retranchemens, qui étoient inattaquables.

Ne pouvant engager une action avec l'armée campée, je résolu de ne la pas manquer avec le Prince de Bade, lorsqu'il se trouveroit entre le Danube & l'Isler. » Car enfin, Sire; disois-je » au Roi, nous en sommes au point » d'être forcés à chercher un combat ». Je lui en expliquois les rai-

*L'Electeur
vient à l'ar-
mée.*

lard, au Maréchal de Tallard, à M. de Ricous, depuis le 27 Août jusqu'au 24 Septembre,

1703.

sons dans une lettre qui peignoit l'état pénible de mon ame (a). » Pendant » qu'embarrassé par deux armées, lui » disois-je, je cherche à me débarrasser de l'une ou de l'autre, les ennemis, avec plusieurs corps de troupes, dont l'un est entré jusqu'au milieu de la Baviere, & l'autre marche vers Ratisbonne, ont obligé M. l'Electeur à retenir toutes ses troupes sous Munich, d'où j'ai cru que le service de Votre Majesté obligeoit indispensablement de le retirer. Ce Prince, dont je crois les intentions droites, auroit peut-être de la peine à les conserver fideles aux intérêts de Votre Majesté, au milieu des larmes & des cris de sa famille & de tous ses peuples. Son état est violent, & Votre Majesté en jugera. Il voit, Sire, mais trop tard, quelle faute capitale il a faite de ne pas marcher à Passau, suivant le premier projet réglé. Il ne peut s'empêcher de s'appercevoir qu'il est ou trahi, ou du moins très-mal servi. La conduite du Comte d'Arco,

(a) Lettre au Roi, du 30 Août.

» son Général dans le Tirol , a été
 » misérable. La fortune lui avoit don-
 » né plus qu'on ne pouvoit espérer.
 » Car je laisse à juger à Votre Ma-
 » jesté, si mille hommes de pied, avec
 » douze pieces de canon, pouvoient
 » se flatter de prendre Hornbec, place
 » excellente. Il est encore plus éton-
 » nant que cent hommes de troupes
 » réglées, avec deux cents payfans,
 » l'aient reprise sur trois cents hom-
 » mes des meilleures troupes de l'E-
 » lecteur; & qu'enfin, sans être me-
 » nacés que par des payfans, dix-huit
 » bataillons aient cru devoir quitter
 » le Tirol; abandonner Inspruch la
 » nuit, avec un tel désordre, que l'on
 » n'a pas même songé à prendre des
 » otages pour les contributions, &
 » l'Electeur en est revenu avec des
 » porcelaines prises dans le cabinet
 » de l'Empereur, & un cheval de
 » bronze. Ses Généraux & son Mi-
 » nistre n'en sont pas sortis de même.
 » Dieu veuille les récompenser selon
 » leur mérite (a) !

1793.

(a) Je trouve dans les Mémoires manuscrits, que, l'année suivante, le Comte de

1703.

» Enfin j'ai gagné que M. l'Elec-
 » teur se rendra incessamment à l'ar-
 » mée. Nous prendrons ensemble un
 » parti sur le poste de Dillingen, dans
 » lequel on ne pourra peut-être pas
 » laisser assez de troupes pour le sou-
 » tenir, voulant marcher à M. de
 » Bade avec des forces qui approchent
 » des siennes. J'avoue, Sire, que je ne
 » vois pas, sans une mortelle douleur,
 » que de la plus heureuse situation du
 » monde, & qui pouvoit rendre Vo-
 » tre Majesté maîtresse de l'Empire,
 » nous soyons venus dans une dan-
 » gereuse ; car, sans une bataille qui
 » ouvre la communication avec la
 » France, nous ne sommes assurés ni
 » de pain ni d'argent. Nos François
 » commencent à être inquiets sur le
 » manque de commerce ; mais je suis
 » sûr du soldat & du cavalier, & je
 » réponds à l'excès de leur valeur «.

Cette disposition des troupes me rassuroit, mais il falloit la mettre en œuvre. Les momens devenoient pré-

Monasteroles se voyant prêt à être recherché pour intelligence avec la Maison d'Autriche, & menacé de la prison, s'empoisonna.

cieux.

cieux. Le Prince de Bade ayant passé le Danube au dessus d'Ulm, avançoit diligemment vers Ausbourg; j'envoyai sur son chemin le corps de M. Legal, & le fit soutenir par le Comte du Bourg avec trente escadrons, trois brigades d'infanterie & une d'artillerie. Je priai l'Electeur, & le conjurai de s'emparer d'Ausbourg, pendant qu'il en étoit encore temps; de m'envoyer une partie de ses troupes, pour remplacer celles que je devois laisser dans le camp de Dillengen, & de venir avec le reste se mettre à la tête de l'armée du Roi, afin d'aller ensemble à la rencontre du Prince de Bade.

Il se rendit à mes instances, mais de mauvaise grace, puisqu'il fut huit jours à se rendre de Munich à mon camp. Quand il arriva, je le priai de me laisser partir pour aller joindre le Comte du Bourg, & de me suivre au plus vite avec toute l'armée. Il consentit à ce qui me regardoit; mais pour lui, il ne voulut partir que le lendemain, encore ne fit-il que trois lieues. Je m'approchai du Comte du Bourg avec vingt escadrons, & toute

*Il empêche
de combattre
le Prince de
Bade.*

1703.

la nuit j'envoyai divers messagers à l'Electeur, *Verfailles*, Maréchal des Logis de l'armée, le Colonel *Oxford* & d'autres, pour le presser d'avancer : lui faisant dire qu'avec mes cinquante escadrons je répondois bien d'arrêter le Prince de Bade, & de donner à l'Electeur assez de temps pour le joindre & le combattre, parce qu'embarassé d'un grand attirail de bagage, d'artillerie & de pontons, il ne pouvoit marcher que lentement.

Voici le résultat de tant de remontrances & de sollicitations, tel que je l'écrivis au Roi le 8 Septembre (a). Après avoir détaillé les moyens qu'on pouvoit prendre pour rompre les mesures du Prince de Bade, je disois :

» M. l'Electeur, par une opiniâtreté
 » que notre armée entière croit une
 » perfidie, m'a empêché, d'autorité,
 » de prendre ce parti-là; & enfin n'a
 » marché vers Ausbourg que si len-
 » tement, que l'ennemi y est arrivé
 » une journée entière avant nous. A
 » peine ce Prince a-t-il vu l'armée
 » ennemie occuper cette ville, que

(a) Lettre au Roi, du 8 Septembre.

» son abattement & sa consternation
 » ont paru conformes au péril de ses
 » Etats. Tout le monde a cru sa dou-
 » leur feinte, & qu'ayant été aussi vi-
 » vement sollicité par moi, sur une
 » entreprise indispensablement néces-
 » faire, ce Prince, raccommodé se-
 » crètement avec l'Empereur, avoit
 » voulu une raison qui parût le forcer
 » à changer de parti.

1793.

» Je ne dis pas, Sire, que moi-
 » même je n'aye eu la même pensée ;
 » mais enfin, voyant que l'armée de
 » Votre Majesté étoit perdue sans res-
 » source, s'il vouloit se livrer aux
 » Impériaux, & croyant qu'il n'y avoit
 » de parti à prendre, pour voir s'il
 » étoit véritablement changé, que de
 » tâcher de relever son courage par
 » quelques grands desseins, je lui ai
 » demandé : *Voulez-vous vous livrer*
 » *à nos ennemis, ou persévérer dans*
 » *le parti du Roi ?* Il m'a répondu
 » qu'il sacrifieroit sa vie pour me le
 » prouver. Prenons donc, lui ai je
 » dit, une grande résolution ; mais
 » je vous demande qu'elle ne soit
 » connue de personne au monde.

1703.
*Le Maré-
 chal encore
 traversé par
 l'Electeur,*

» Vous avez trente-trois bataillons ;
 » le Roi en a cinquante. Vous avez
 » quarante-cinq escadrons , le Roi
 » soixante. Faisons deux armées. Que
 » l'une défende le Lek & couvre la
 » Baviere ; que l'autre marche en Au-
 » triche. Des deux armées ennemies,
 » l'une fera forcée de courir au se-
 » cours de l'Empereur ; & puisque
 » nous avons les rivières, l'autre pourra
 » être contenue par celle que vous lais-
 » serez sur le Lek, & qui gardera la
 » ligne. Rien n'empêchera qu'elle ne
 » soit jointe par le secours qu'enverra
 » Monseigneur le Duc de Bourgogne.
 » En un mot , faisons trembler l'Em-
 » pereur pour le cœur de ses Etats ,
 » relevons le courage abattu de vos
 » sujets , & vous verrez que tout ira
 » mieux que jamais.

» Ce Prince m'a embrassé avec des
 » larmes que je crois véritables , &
 » m'a dit que c'étoit le Saint-Esprit
 » qui m'inspiroit. Enfin , Sire , c'est
 » un grand parti ; mais c'est le seul qui
 » puisse sauver votre armée , laquelle
 » à présent se croit perdue sans res-
 » source , du moins les Officiers , mais
 » le soldat est ferme. Car , Sire , quel

» autre parti pour notre salut ? Quand
 » je donnerois à ce Prince des trou-
 » pes pour mettre sous Ulm , dont
 » les ennemis ont déjà consommé les
 » fourrages & les subsistances , je ne
 » m'en trouverois pas moins entre
 » l'armée du Prince de Bade & celle
 » du Comte de Stirum , sans pouvoir
 » avancer ni reculer , qu'avec un grand
 » péril d'être défait , dans plusieurs
 » marches qu'il faut faire à travers
 » un pays difficile , pour s'approcher
 » des montagnes noires.

» J'espère , Sire , pouvoir ainsi ré-
 » tablir les affaires & l'esprit chance-
 » lant de l'Electeur ; mais , après cela ,
 » j'ai une grace à demander à Votre
 » Majesté , c'est la permission de quit-
 » ter un commandement qui expose
 » ma réputation , laquelle m'est plus
 » chere que la vie. Je ne saurois ser-
 » vir sous un Prince environné de
 » traîtres , qui font manquer les plus
 » sages & les plus grands projets ; &
 » je conjure Votre Majesté de m'ac-
 » corder cette permission , laquelle je
 » préfere aux plus grandes graces dont
 » Elle pourroit m'honorer. Ma santé
 » est si altérée de ces dernieres agita-

1703.

*Demande
 son rappel.*

1703.

» tions, que mon corps ni mon ef-
 » prit ne peuvent plus les soutenir. Je
 » me trouve assez de forces encore
 » pour ce que j'entreprends; mais,
 » Sire, si Votre Majesté ne veut pas
 » perdre un serviteur dont la pre-
 » miere qualité est le zele, qu'Elle
 » me permette un peu de repos, &
 » de n'être plus exposé à la mortelle
 » douleur de me voir chargé d'une
 » honte que je n'ai pas méritée «.

Je finissois cette longue lettre par
 une récapitulation de ma conduite;
 qui pouvoit servir à préserver le Roi
 des préventions qu'on auroit peut-être
 voulu lui inspirer contre mon caractère
 & mes projets. » Quand je prends la
 » liberté, disois je, de supplier très-
 » humblement Votre Majesté de m'ac-
 » corder mon congé, ce n'est point
 » du tout que je sois mal avec M.
 » l'Electeur. Il me marque beaucoup
 » d'amitié, & je fais qu'il a donné
 » des ordres réitérés au Baron Simeoni;
 » pour obtenir des graces de Votre
 » Majesté pour moi; mais ce n'est
 » point du tout celui qu'il aime &
 » qu'il estime le plus, dont il fait
 » aveuglément les conseils; c'est de

» celui qui l'obsède & le mene par
 » opiniâtreté à son but. Cela, Sire, 1703.
 » est si contraire à mon naturel, que,
 » pour ma vie, je n'y tiendrois pas.
 » D'ailleurs, qui est l'homme sage
 » qui, étant soumis à un Prince, veut
 » prendre sur soi, dans des occasions
 » difficiles, d'agir contre sa volonté,
 » & s'exposer par-là à répondre de tous
 » les événemens ?

» Votre Majesté n'a pas un sujet
 » dans ses armées, qui ne soit plus
 » propre que moi à commander sous
 » l'Electeur. Ce Prince n'a jamais pu
 » me dire d'autre raison, pour n'avoir
 » pas suivi le projet concerté de mar-
 » cher à Passau & Lintz, si ce n'est
 » qu'il a cru que M. de Bade m'accab-
 » leroit. J'en ai été bien embarrassé
 » de M. de Bade. Cependant j'ai con-
 » servé, avec quarante-cinq bataillons
 » assez foibles, & soixante-six esca-
 » drons, malgré toute sa supériorité,
 » tout le Danube depuis Ratisbonne,
 » c'est-à-dire, les postes suivans; Ra-
 » tisbonne, Kelheim, Ingolstat, Don-
 » naverth, Hochtet, Dillengen, Lau-
 » vengen, Lepheim, Ulm, Aschein,
 » & Memmingen. Dès que l'ennemi

1703.

» a passé le Danube , il a été attaqué
 » & battu , & je l'aurois fait même
 » en dernier lieu , si M. l'Electeur ne
 » fût venu pour m'en empêcher. Vo-
 » tre Majesté saura un jour que l'Em-
 » pereur étoit perdu , si on avoit mar-
 » ché à Passau (a) , & il n'y a que des
 » gens gagnés par l'Empereur , ou des
 » ignorans qui aient pu s'opposer à ce
 » dessein «.

*Inquiétude
 de l'armée.*

Mais ces regrets ne faisoient qu'a-
 jouter au tourment que me causoit la
 situation périlleuse où je me trouvois.
 Mon cœur étoit si plein d'amertume ,
 qu'en écrivant au Roi lui-même , je
 ne pus m'empêcher de laisser éclater
 le chagrin qui me dévorait. C'est ainsi
 que je commençai brusquement ma
 lettre du 10 Septembre (b) : » Sire ,
 » quand on veut absolument prendre

(a) Cette prophétie s'est accomplie à Ras-
 tat. Le Prince Eugene , qui y traitoit la paix
 avec le Maréchal de Villars , lui dit en pré-
 sence des sieurs de *Saint-Fremond* , *Broglio* ,
Contades & autres , que , si on avoit suivi ce
 parti , la paix , qui se traitoit en 1714 , auroit
 été faite en 1703 bien à l'avantage de la
 France. *Tiré des Mémoires manuscrits.*

(b) Lettre au Roi , du 10 Septembre.

„ de fausses mesures , on a le mal-
 „ heur & la honte de les voir toutes
 „ manquer. M. l'Electeur a abandonné
 „ presque aussi-tôt qu'approuvé , le pro-
 „ jet inspiré , disoit-il , par le Saint-
 „ Esprit , d'aller attaquer l'Empereur
 „ dans ses foyers. Il a voulu se rap-
 „ procher d'Ausbourg avec vingt-six
 „ bataillons de Votre Majesté & douze
 „ des siens , & quarante-huit escadrons ;
 „ le reste étoit avec M. d'*Usson* dans
 „ le camp de Dillengen , ou dans
 „ Ulm avec M. de *Blainville*. Nous
 „ avons marché , par une plaine de
 „ cinq lieues , jusqu'aux portes d'Aus-
 „ bourg. Ne pouvant plus passer par
 „ cette ville , M. l'Electeur m'avoit
 „ dit que son Général Arco seroit de
 „ l'autre côté du Lek , avec tous les
 „ matériaux nécessaires pour faire un
 „ pont de radeaux sur cette riviere. Et
 „ admirez , Sire ! nous avons trouvé
 „ que le Général l'avoit abandonné ,
 „ par les ordres de l'Electeur lui-même ,
 „ dont je n'ai eu aucune con-
 „ noissance ; que , toujours par les mê-
 „ mes ordres , ce Général avoit séparé
 „ ses troupes , & envoyé une partie à
 „ Munich , le reste à Friberg , qui

1703.

1703.

„ seront prisonniers de guerre demain ;
 „ si elles ne se retirent pas cette nuit ;
 „ ainsi nous n'avons eu, dans cette
 „ marche, que l'avantage de présen-
 „ ter la bataille au Prince de Bade,
 „ lequel ayant déjà deux ponts sur le
 „ Lek, & fait entrer un corps de trou-
 „ pes en Baviere, n'a pas seulement
 „ laissé sortir un escadron de son camp,
 „ pour nous reconnoître.

„ L'armée de Votre Majesté est si
 „ consternée de toutes ces fausses dé-
 „ marches qu'on lui fait faire depuis
 „ huit jours, qu'elle croit l'Electeur
 „ dans une intelligence secrete avec
 „ les ennemis ; & certainement, Sire,
 „ si on agissoit de concert avec eux,
 „ pour faire réussir tous leurs desseins,
 „ l'on n'auroit pas une autre conduite :
 „ plusieurs des Officiers Généraux de
 „ Votre Majesté m'ont prié de son-
 „ der l'Electeur sur les sentimens dans
 „ lesquels il peut être. Je l'ai fait, lui
 „ demandant même, s'il seroit possi-
 „ ble qu'il eût pris quelques mesures
 „ avec l'Empereur. Je dois dire, Sire,
 „ qu'il m'a paru dans une fermeté
 „ entiere pour les intérêts de Votre
 „ Majesté ; mais il n'en fait pas moins

» tout ce qui leur est contraire, &
» quand je l'ai conjuré de se rendre
» maître d'Ausbourg, il m'a écrit,
» pour toute réponse, de n'y pas son-
» ger, & qu'il avoit des raisons insur-
» montables. C'est tout ce que j'en
» fais. Je garde l'original de sa let-
» tre, comme une justification des
» bons conseils que je lui ai donnés,
» dont il n'a voulu suivre aucun.

1703.

» Dans cette dernière circonstance,
» Sire, toutes mes mesures étoient
» prises pour combattre le Prince de
» Bade, avant qu'il se fût procuré des
» ponts sur le Lek. J'avoue que je suis
» outré de douleur, que, hors l'ar-
» mée de Votre Majesté, informée
» de ma conduite & de mes projets,
» toute l'Europe puisse me croire ca-
» pable des fautes pareilles que nous
» faisons depuis huit jours. Ce qu'il
» y a de pire, c'est que nous sommes
» sans une pistole & un sac de grain
» assuré pour le mois de Septembre. Je
» suis obligé de nourrir & payer le
» peu de troupes que M. l'Electeur
» m'a laissé. Ses Commandans de
» place volent tout pour eux, & ne
» trouvent rien pour leur Maître. Ses

1703. » domestiques font les premiers à dire
 » qu'il est trahi, ou qu'il s'accom-
 » mode.

» Je le répète, si j'en avois été cru,
 » le Prince de Bade n'auroit pas ga-
 » gné Ausbourg sans un combat, dans
 » lequel je n'aurois pas craint la su-
 » périeurité en nombre des ennemis :
 » car jamais armée n'a montré une si
 » grande fermeté que celle de Votre
 » Majesté, & je suis sûr de renver-
 » ser tout ce qui ne sera pas couvert
 » de rivières ou de murailles. Il est
 » vrai que l'inquiétude leur prend.
 » Le soldat & presque tous les Offi-
 » ciers se croient trahis. Pour moi, je
 » suis dans la plus terrible agitation
 » que puisse ressentir un fidele servi-
 » teur. Car enfin, Sire, M. le Prince
 » de Bade, maître d'Ulm, & y lais-
 » sant trois ou quatre mille hommes
 » avec des milices, peut, à jour nom-
 » mé, donner un rendez-vous à l'ar-
 » mée du Comte de Stirum, le join-
 » dre dans le confluent de l'Isler &
 » du Danube, au dessus d'Ulm; alors
 » je ne puis plus aider en rien le se-
 » cours que Monseigneur le Duc de
 » Bourgogne voudroit m'envoyer. Et

» l'armée de Votre Majesté n'ayant
 » plus d'argent ni de vivres que
 » pour un mois , court risque d'être
 » perdue «.

1703.

De toutes ces agitations , celle qui me travailloit le plus étoit l'incertitude des dispositions de l'Electeur , que je soupçonnois toujours d'intelligence avec les ennemis. Voici les motifs de mon opinion , tels que je les présentai au Ministre (a). » Le Prince
 » de Bade qui a des ponts faits sur le
 » Lek , n'a pas envoyé le moindre détachement en Baviere , ni fait demander des contributions : je fais même
 » qu'un Lieutenant-Colonel de Hussards , ayant fait quelque désordre dans un village de Baviere , le Prince
 » de Bade l'a fait mettre en prison.
 » Voilà une conduite bien honnête ,
 » pour des ennemis aussi irrités que
 » le doivent être les Impériaux contre M. l'Electeur. Il est vrai qu'il
 » n'a demandé aussi aucune contribution dans le Tirol. Ce Prince passa
 » hier la journée entière en musique ,

*Le Maréchal
 marche malgré l'Electeur
 au Comte de Saurum.*

(a) Lettre à M. de Chamillard , du 13 Septembre.

1703.

» à laquelle il me fit appeler par une
 » porte de derrière. J'avoue que lors-
 » qu'on le devoit croire accablé du
 » péril de ses Etats, il est étonnant
 » de le voir de la meilleure humeur
 » du monde. Il ne parle plus de faire
 » sortir Madame l'Electrice de Mu-
 » nich, & l'on peut compter que les
 » prétendus ordres qu'il a donnés pour
 » cela, ne sont que dissimulation.

» Il est du bien du service que Sa
 » Majesté m'accorde mon congé,
 » puisque parmi le très-petit nombre
 » de talens que Dieu m'a donnés,
 » celui de conduire un Prince comme
 » l'Electeur, ne s'y trouve pas assuré-
 » ment. Il n'y a pas de malheur com-
 » parable à celui de commander une
 » armée sous lui. Il est tel pour un
 » honnête homme, que je préférerois
 » l'exil, la perte de tout mon bien,
 » à celui de faire une campagne com-
 » me les dix jours que je viens de
 » passer. Dieu me fasse la grace de
 » résister aux cruelles agitations que je
 » souffre. Au nom de Dieu, tirez-
 » moi de cette galere. J'y suis abso-
 » lument inutile au service du Roi,
 » & d'ailleurs je n'y vivrois pas «.

Pendant que j'épiois l'occasion de me tirer avec honneur du pas difficile où je me trouvois, je reçus le 18 Septembre un courrier du sieur *Depery*, qui me mandoit que l'armée du Général Stirum avoit quitté le camp qu'elle occupoit devant celui de l'armée du Roi à Dillengen, & qu'elle marchoit vers Donavert. Déterminé, comme je l'étois, à combattre celle des deux armées ennemies qui m'en présenteroit l'occasion, j'espérai pouvoir joindre celle de Stirum, avant qu'elle arrivât à Donavert (a). Je donnai d'abord ordre à toute l'aile gauche de monter à cheval, & j'allai trouver l'Electeur, lui faire part de la nouvelle que je venois d'apprendre, & de ma résolution de marcher sur le champ à Donavert.

Il voulut entrer dans de grands raisonnemens. » Monseigneur, lui dis-je, vous devez regarder l'occasion de combattre comme l'unique espérance de salut. Vous savez ce que je pense, depuis la malheureuse si-

(a) Lettre à M. le Marquis d'Usson, du 18 Septembre.

1703.

» tuation où nous sommes. Si j'ai
 » manqué le Prince de Bade dans sa
 » marche, ce n'est point ma faute.
 » Je ne manquerai pas le Maréchal
 » de Stirum. Je supplie Votre Al-
 » tessé Electorale de faire mettre l'ar-
 » mée en marche, dès qu'elle aura
 » pris du pain, & de vouloir bien
 » me suivre à Donavert ». Après ces
 mots, je sortis de la chambre de l'Elec-
 teur, & trouvai ma cavalerie prête à
 marcher. Comme elle s'ébranloit,
 l'Electeur étant monté à cheval, cou-
 rut à moi pour m'arrêter. » Non,
 » Monseigneur, lui dis-je pour la der-
 » niere fois; je ne puis sauver l'armée
 » du Roi que par une bataille, & je
 » n'en manquerai pas l'occasion ». En
 même temps, comme l'Electeur ne
 donnoit point d'ordres, je dis au
 Marquis de *Lanion* de faire distri-
 buer le pain, & de me suivre. Pour
 moi, avec un corps de cavalerie, je
 me rendis le plus diligemment que
 je pus à Donavert.

*Bataill:
 & victoire
 d'Hocstet.*

(a) » En partant, j'envoyai ordre

(a) Lettres au Roi, à M. le Duc de Bour-
 gogne & à M. de Chamillard, des 21 & 24
 Septembre.

» au Colonel la *Tour*, qui y com-
» mandoit, de faire sortir un parti
» de cavalerie au devant des enne-
» mis, afin qu'en arrivant dans cette
» ville je pusse être informé précisément
» de l'endroit où ils auroient campé.
» Je trouvai le parti revenu avec les
» prisonniers qu'il avoit faits. J'en ap-
» pris qu'ils avoient laissé l'armée cam-
» pée au dessous d'Hocstet, leur camp
» s'étendant du bord du Danube au
» pied des montagnes. Les lettres de
» M. d'*Usson*, qui commandoit les
» troupes que j'avois laissées à Dillen-
» gen, me le confirmèrent, & j'écri-
» vis à Son Altesse Electorale, à deux
» heures après minuit du dix-huit,
» que je croyois absolument néces-
» faire qu'elle suivît notre première
» résolution, & s'approchât de Do-
» navert. Pendant le dix-neuf, les avis
» furent un peu incertains. La plupart
» cependant confirmoient que l'armée
» de M. de Stirum étoit toujours dans
» le même camp. On défendit de
» laisser sortir personne de Donavert,
» de peur qu'on ne découvrit nos
» mouvemens, & j'allai trouver Son
» Altesse Electorale, que je rencon-

1703.

» trai comme elle arrivoit dans son
 » quartier d'Oberdoff, à près de deux
 » lieues de Donavert. M. de *Cha-*
 » *ludet*, qui avoit ordre d'observer
 » les mouvemens des ennemis, avec
 » la cavalerie de M. d'*Usson*, m'en-
 » voya son frère me dire que très-
 » assurément ils étoient campés à la
 » hauteur de Gremingen. Sur cela,
 » je mandai à M. d'*Usson* de pren-
 » dre ses mesures pour arriver à la
 » pointe du jour près des ennemis;
 » que dès qu'il verroit leur armée,
 » il tirât trois coups de canon, que
 » l'on feroit la même chose de notre
 » côté, & il fut résolu qu'on mar-
 » cheroit dès dix heures du soir, lais-
 » sant tous les bagages entre le Da-
 » nube & la Vernilts.

» Son Altesse Electorale partit d'O-
 » berdoff à minuit. Cependant, quel-
 » que diligence que l'on pût faire,
 » les marches de nuit étant toujours
 » embarrassantes, & l'armée avant la
 » Vernilts & le Danube à passer sur
 » un seul pont, & près de quatre
 » lieues à faire, on n'arriva à vue
 » des ennemis que sur les huit heures
 » du matin. Cependant M. d'*Usson*

» se trompa sur le signal de trois
 » coups de canon, parce que les en-
 » nemis le voyant approcher, en ti-
 » rerent autant pour rappeler leurs
 » fourrageurs. Il crut que c'étoit nous,
 » passa le ruisseau d'Hocster, & se
 » mit en bataille devant eux, com-
 » mençant même un gros feu d'ar-
 » tillerie, que nous n'entendions pas,
 » parce que le vent étoit contraire.
 » Les ennemis, qui n'étoient pas at-
 » taqués de notre côté, marcherent
 » tous à lui, & se trouvant toute
 » leur armée sur les bras, il rentra
 » dans les lignes de Dillmen. Sa ca-
 » valerie, dans cette retraite, fit plu-
 » sieurs charges heureuses. MM. de
 » *Pivans*, *S. Contest*, d'*Aubuffon*,
 » *Montmain* s'y distinguèrent. Les
 » régimens de ces derniers prirent
 » quelques étendards & des timbales.

» Cependant notre armée, que com-
 » mandoit Son Altesse Electorale, ap-
 » prochoit : elle se mit en bataille, la
 » droite au pied des montagnes, la
 » gauche au château de *Schuening*,
 » dans lequel les ennemis avoient cent
 » hommes, que l'on somma, & qui
 » répondirent fièrement. On les fit

1703.

„ garder par un escadron de dragons
 „ En approchant de l'ennemi , on
 „ trouva qu'il avoit quitté son camp ,
 „ & qu'il s'étoit mis en bataille sur
 „ deux lignes bien formées derriere le
 „ ruisseau de Clanthain. La plupart des
 „ tentes étoient tendues , & l'on ap-
 „ perçut d'abord que leur bagage com-
 „ mençoit à s'ébranler , pour prendre
 „ le pied des montagnes. L'armée
 „ marcha aux ennemis , & poussa
 „ quinze à seize pelotons de cavalerie ,
 „ qui se retiroient à mesure que nous
 „ avancions , laissant toujours deux
 „ cents pas d'intervalle.

„ Quand on se trouva sur le bord
 „ du ruisseau derriere lequel étoient
 „ les ennemis , l'on songea à gagner
 „ le pied des montagnes , pour les
 „ tourner. La brigade de Dauphin eut
 „ ordre de border les bois , & l'on passa
 „ plusieurs petits ruisseaux & marais
 „ très-difficiles , mais que l'ardeur de
 „ la cavalerie lui fit franchir prompte-
 „ ment ; M. le Comte de *Lanion* com-
 „ mandant l'aile droite , lequel dans
 „ tout le cours de cette action a mar-
 „ qué sa valeur ordinaire. En appro-
 „ chant d'un petit village au bas des

» montagnes , l'on fut fort étonné d'y
 » trouver la brigade de Bourbonnois 1703.
 » du corps de M. d'Usson, laquelle
 » n'avoit pu se retirer avec le reste de
 » ses troupes. Cette brigade, qui étoit
 » fort inquiète, ne fut pas fâchée de
 » nous voir arriver. L'on appuya dili-
 » gemment la droite à ce village; la
 » brigade de Dauphin eut ordre de
 » s'en approcher, & l'on attendit que
 » l'infanterie eût gagné un autre vil-
 » lage qui étoit dans le centre, pour
 » marcher de front aux ennemis. Les
 » Irlandois l'occupèrent avec une ar-
 » deur de combattre qu'on ne peut
 » assez louer, & alors on marcha de
 » tous côtés aux ennemis.

» M. de Janion, à la tête des bri-
 » gades de Conflans & de Bouzoles,
 » composées des escadrons des Gardes
 » de Son Altesse, des régimens de
 » Royal, Royal Piémont, Prince
 » Charles, Livry, d'Hudicourt &
 » Conflans, chargea la gauche des en-
 » nemis avec une extrême vigueur.
 » L'on ne peut trop louer tant ces
 » deux brigades que leurs Colonels.
 » L'on trouva devant soi plusieurs ba-
 » taillons, qui se retiroient avec beau-

1703.

» coup de fermeté ; & comme le gros
 » de l'infanterie de Votre Majesté,
 » qui avoit fait près de huit lieues sans
 » repos, n'arriva pas assez vite, l'on
 » ordonna aux escadrons de *Dauphin*
 » & de *Barentin* de charger cette in-
 » fanterie. Ils le firent avec une ex-
 » trême valeur. Le Marquis de *Ker-*
 » *kado* s'y jeta, malgré un très-gros
 » feu, rompit deux bataillons & prit
 » un drapeau ; mais comme il n'avoit
 » pas d'infanterie, celle des ennemis
 » reprit sa marche.

» Dans le même temps, l'on vit di-
 » vers bataillons des ennemis, qui
 » appuyoient leur gauche à un bois
 » près des montagnes. M. de *Lée*
 » marcha, pour les attaquer, à la tête
 » de la brigade de *Dauphin*, que celle
 » de *Bourbonnois* suivoit. Les enne-
 » mis firent un assez gros feu, qui
 » ébranla un peu nos brigades de *Dau-*
 » *phin* & de *Guienne*. Les escadrons
 » de *Dauphin* furent commandés pour
 » soutenir cette infanterie, mais elle
 » n'en eut pas besoin : elle se rétablit
 » d'elle-même, & fit de très-belles at-
 » taques & très-hardies. Le régiment
 » de la *Feronaye* attaqua aussi les ba-

» taillons de l'arriere-garde , & rompit
 » les derniers rangs ; mais le reste fit
 » un feu prodigieux ; & quoique no-
 » tre cavalerie , que M. *Damville*
 » faisoit suivre & servir le plus promp-
 » tement qu'il étoit possible , leur fît
 » diverses charges , cette infanterie fit
 » plus de deux lieues & demie depuis
 » le premier champ de bataille , sans
 » être en façon du monde rompue.
 » Cependant la cavalerie la côtoyoit
 » toujours , gaignoit même les devants ;
 » & la brigade des Irlandois & quel-
 » ques compagnies de Grenadiers ayant
 » joint les derniers rangs , le désordre
 » s'y mit : elle fut entièrement rom-
 » pue. Nos troupes en tuèrent beau-
 » coup dans les bois , où le massacre
 » fut fort grand , lequel même a duré
 » toute la nuit.

» Il est certain que les ennemis ont
 » eu plus de cinq mille hommes tués
 » sur le champ de bataille. Le nom-
 » bre des prisonniers passe sept mille ,
 » & à tous momens nos partis , qui
 » sont dans les bois , nous en ame-
 » nent ; & il en arrive quantité d'eux-
 » mêmes , espérant plus de quartier de
 » l'armée , que de ceux qui les pour-

1703.

» suivent. L'ennemi a perdu son ar-
 » tillerie entiere, consistant en trente
 » pieces de fonte, dont plusieurs de
 » vingt-quatre, un pont de bateaux
 » sur des chariots, qu'ils avoient des-
 » sein de jeter sur le Danube, au des-
 » sous d'Hocster, pour séparer l'armée
 » du corps de M. d'*Usson*; généra-
 » lement tout leur bagage, quantité
 » d'étendards, drapeaux, timbales,
 » dont on ne fait pas encore le nom-
 » bre. Jamais armée n'a fait un plus
 » grand butin : mais l'on doit cette
 » louange aux troupes, qu'elles ont tra-
 » versé les bagages sans qu'aucun
 » homme ait quitté les rangs ; & hors
 » les Hussards, qui n'ont fait que pil-
 » ler, aucun cavalier ni soldat n'a eu
 » part au butin, qu'après l'affaire en-
 » tièrement consommée.

» La cavalerie de Votre Majesté y
 » a fait tout ce que l'on peut atten-
 » dre de sa réputation si établie. Quant
 » à l'infanterie, commandée par M.
 » de *Magnac* & de *Chamarente*,
 » c'est un bonheur qu'elle n'ait pu
 » joindre, dès le commencement,
 » celle des ennemis, qu'elle auroit
 bien

» bien battue ; mais ce n'eût pas été
 » sans perte ; & nous l'avons défaite
 » plus tard , mais plus sûrement , sans
 » qu'il nous en ait rien couté. M. de
 » Lée , qui se trouva à la tête de ces
 » bataillons *Dauphin* ébranlés , paya
 » dignement de sa personne , & a été
 » percé de cinq ou six coups. Il
 » en reviendra , comme je l'espère.
 » MM. *Durozet* & *Dury* , qui me-
 » noient les secondes lignes , l'ont
 » fait avec tout l'ordre & la capacité
 » que leur expérience leur donne.
 » MM. de *Marivaux* & *Legal* ont
 » parfaitement bien fait. Je dois nom-
 » mer singulièrement M. le Marquis
 » de *Levy* , commandant la Cavalerie ;
 » MM. les Marquis de *Conflans* ,
 » *Bouzoles* , *Massembach* , de *Kerca-*
 » *do* , jeune du *Bourg* , d'*Heudicour*.
 » Enfin , Sire , tout ce qui s'est trouvé
 » à portée d'attaquer les ennemis , les
 » a parfaitement battus. M. le Comte
 » de *Tressémanes* , Major-Général , &
 » M. de *Beaujeu* , Maréchal des Logis
 » de la Cavalerie , ont très-utilement
 » servi. J'oubliois M. de *Beaufremont*
 » & M. de *Listenois* son frere , dont

1703.

1703. » le régiment a pris deux étendards (a) «,

Je finissois ma lettre par un éloge de l'Electeur, qui en effet fit très-bien de sa personne ; mais comme elle devoit passer sous ses yeux, je n'eus garde de mander combien j'avois été mécontent des troupes Bavaraises qui se trouvoient dans l'aile gauche que je commandois. J'avois fait dire aux Comtes d'Arco & de Monasteroles, qui étoient à la tête, de charger plus vivement. Ils s'approcherent. Les ennemis tirèrent, & se replierent. La cavalerie Bavaraise tira, & se replia de même, de sorte que je me trouvai un moment sur le champ de bataille entre les deux troupes, seul avec MM. de *Tressémanes*, de *Barriere*, de *Versailles* & mes Aides de Camp.

Je ne parlai pas non plus de la précipitation de M. le Comte d'*Usson*, qui se retira trop tôt, après avoir très-bien fait dans son attaque. A la vérité, il fut trompé par la confusion des signaux ; mais il auroit dû attendre & entretenir quelque temps le combat,

(a) Lettre au Roi, du 18 Octobre.

puisque l'Officier qui commandoit à

1703.

Hocstet l'avertit que, du haut du clocher, il voyoit arriver l'armée du Roi. Cette retraite trop prompte sauva une partie de l'armée ennemie, qui se feroit trouvée entre deux feux, & empêcha que la défaite ne fût entière. Je fus obligé de faire au Roi dans la fuite un récit plus fidele (a), parce que je sus qu'on donnoit à Versailles tout l'honneur de l'action à celui dont la manœuvre peu réfléchie avoit empêché que la victoire ne fût complète. Le zele de ses amis lui fut nuisible; parce que l'élevant trop, ils m'obligèrent de dire, pour ma justification, des vérités peu agréables que j'aurois

tues. Enfin je ne nommai pas non plus un Officier-Général de l'armée du Roi, qui voyant la quantité de prisonniers qu'on amenoit dans les cours & les jardins du château d'Hocstet, au nombre de plus de sept mille, me proposa de les faire passer au fil de l'épée, pour s'exempter de l'embarras

(a) Lettre au Roi, du 21 Octobre; & à M. de Chamillard, de même date.

1703.

de les garder & de la dépense de les nourrir : une pareille proposition me fit horreur. » *Si dans l'action*, lui dis-je, » *j'ai ordonné qu'on ne se char-* » *geât pas de prisonniers*, je trouve- » *rois inhumain & barbare de faire* » *périr par ordre du Général*, ce qui » *a échappé à la fureur du soldat* ». Du nombre de ces prisonniers étoit le Lieutenant-Général Nasmar, beaucoup de Généraux, de Colonels & de Capitaines.

L'Electeur
incertain d
rester attaché
à la France
ou de rester
avec l'Empe-
reur.

L'Electeur m'embrassa sur le champ de bataille, me dit une troisieme fois, que je lui sauvois l'honneur & la vie, & celle de sa femme & de ses enfans. J'envoyai une partie des drapeaux & étendards à Madame l'Electrice, qui auroit peut-être mieux aimé voir un traité avec l'Empereur, que les trophées d'une victoire remportée sur ses troupes. En effet, tout ce qui avoit quelque crédit sur l'Electeur, au loin comme au près, l'exhortoit à entrer en négociation. Il me dit, deux jours après la bataille, que son Ministre à la Diète de Ratisbonne lui mandoit (a):

(a) Lettre au Roi, du 24 Septembre.

» que ceux de l'Electeur de Brande-
» bourg & du Duc de Hanover & de
» plusieurs autres Princes l'avoient
» pressé d'entendre enfin à un accom-
» modement : que bien que ses affai-
» res fussent dans une dangereuse
» situation , par la supériorité des for-
» ces du Prince de Bade , lequel
» étant maître d'Ausbourg , l'étoit
» aussi de toute la Baviere , il ne dis-
» féroit de la mettre à feu & à sang ,
» que pour lui donner le temps de se
» reconnoître ; que cependant tous les
» Etats de l'Empire , considérant qu'il
» étoit de leur intérêt d'en soutenir un
» membre aussi considérable , emploie-
» roient leurs offices auprès de l'Empe-
» reur , pour que , malgré les justes
» raisons qu'il avoit d'être fort irrité ,
» il consentît à un accommodement.

» M. l'Electeur m'a dit , ajoutois-
» je au Roi , qu'il ordonnoit à son
» Ministre de Ratisbonne de répon-
» dre conformément au changement
» qui vient d'arriver dans les affaires.
» Votre Majesté peut être assurée que
» nous n'étions pas à deux jours près
» de voir l'accommodement terminé ,
» & Dieu sait quelles en auroient été

1703.

» les conditions pour l'armée de Vo-
 » tre Majesté. L'Electeur avoit déjà
 » dit, & par deux fois, à l'Intendant,
 » que l'armée de Votre Majesté ne
 » devoit avoir nulle inquiétude, &
 » qu'il feroit en sorte que l'armée &
 » le Général se retirassent contents de
 » lui ». Ces promesses n'étoient pas
 fort capables de me rassurer de la part
 d'un Prince que je connoissois très-
 inconstant : bon & honnête homme à
 la vérité ; mais foible, & peut-être
 capable de s'abandonner à des gens
 qui pourroient sacrifier notre armée à
 l'espérance d'obtenir dans un traité
 des conditions plus avantageuses pour
 l'Electeur.

D'ailleurs il paroissoit lui-même se
 lasser de la guerre, & il regardoit
 comme importuns tous les avis qui ne
 rendoient pas à ses plaisirs. » Quand
 » je le presse, écrivois-je au Roi (a),
 » de faire un peu raccommoder Mu-
 » nich, il me parle des ouvrages de
 » son château de Scheleiskemb, qu'ils
 » ont été interrompus pendant trois
 » ou quatre jours, par la peur qui a

(a) Lettre au Roi, du 17 Octobre.

» pris aux ouvriers ; mais que tout y
 » est revenu. Quand j'insiste & lui
 » représente la nécessité de ces forti-
 » fications , il me parle de celle de
 » profiter du mois d'Octobre , pour
 » incruster les marbres de son oran-
 » gerie. Il tient plus que jamais à ces
 » bagatelles ; mais en quoi je ne peux
 » le blâmer , c'est de préférer ses États
 » à la Flandre & aux pensions que
 » Votre Majesté lui offre en cas de
 » malheur (a) : car , dit-il , quand
 » même je tirerois plus d'argent des
 » Pays-Bas , que de la Baviere , je se-
 » rois réellement moins riche , parce
 » qu'il me faudroit employer presque
 » tous les revenus à payer les garni-
 » sons. Quant aux pensions , croyez-
 » moi , mon cher Maréchal , un Prince
 » dont on a reçu des services , & qui
 » n'est plus utile , ressemble à une
 » vieille maîtresse , qu'on voit avec
 » peine & qu'on paye à regret «.

Le Roi , bien instruit des disposi-
 tions de l'Electeur & de sa Cour , ne
 voulut point s'obstiner à conserver un
 Allié qui , ou n'agissoit point du tout ,

*Le Roi con-
 sent qu'il irai-
 te.*

(a) Lettre au Roi , du 21 Octobre.

1703.

ou n'agissoit qu'à contre-cœur. Il m'écrivit avant que d'avoir reçu la nouvelle de la bataille : » (a) S'il n'est pas possible de préserver les Etats du Duc de Baviere, je lui mande par la lettre que vous trouverez dans votre paquet, que, dans l'extrémité où il se trouve réduit, ses intérêts m'étant aussi chers que les miens, il doit travailler à faire son accommodement avec l'Empereur, plutôt que de perdre ses Etats ; & dans cet accommodement, procurer une entière sûreté, pour que mon armée puisse rentrer en Alsace. Je mande au Maréchal de Tallard de se tenir prêt à marcher vers Villinghen, pour se rendre à jour nommé, aussitôt que vous lui aurez donné de vos nouvelles ; & en les attendant, de se tenir de l'autre côté du Rhin, afin d'être plus à portée de vous secourir, si vous êtes forcé de prendre le parti de vous retirer «.

Le Maréchal ne veut pas s'enfermer en Baviere sans communication avec la France. Je ne donnai pas cette lettre au Prince, espérant que le gain de la bataille changeroit peut-être la face des

(a) Lettre du Roi, du 21 Octobre.

affaires ; mais ce fut une espèce de malheur que notre victoire , puisque le Maréchal de Tallard en étant informé , crut que je n'avois plus besoin de lui : il s'attacha au siège de Landau , au lieu qu'il auroit établi par Villingen la communication , dont j'étois malheureusement le seul à sentir le besoin. L'Electeur n'avoit d'autre désir que de se renfermer dans ses Etats avec notre armée , persuadé qu'elle suffiroit pour les garantir de toute insulte. Je lui remontrai qu'en se concentrant dans la Baviere , on seroit infailliblement assailli , d'un côté par les débris de l'armée de Stirum , qui alloit incessamment être remise en état par les renforts que lui enverroient les Cercles de l'Empire , de l'autre par le Prince de Bade , qui ne cesseroit de nous resserrer ; qu'insensiblement notre terrain se rétréciroit , & que nous nous trouverions pris comme dans des toiles. Je conclus de ces raisons , que si on vouloit se mettre dans la Baviere , il falloit du moins écarter auparavant le Prince de Bade par une action. On me refusa. Je me rabattis à proposer d'étendre l'armée depuis le

1703.

1703.

Danube jusqu'à Villinghen, de manière que nous eussions un pied dans la Baviere & un autre dans les montagnes, afin d'avoir toujours au besoin la communication libre avec la France. A cette proposition, tout le Conseil de l'Electeur s'éleva contre moi, & même le sieur de *Ricoux*. Il avoit toujours sur le cœur le refus du grade de Maréchal de Camp, qu'il me demanda en revenant du Tirol. Il s'y étoit à la vérité bien comporté; mais je ne crus pas devoir le faire passer par-dessus d'autres Officiers plus anciens & qui le méritoient autant que lui: de sorte que, tant par pique, que pour regagner les bonnes grâces de l'Electeur, qu'il avoit perdues en s'opposant aux avis des mauvais Conseillers qui l'entouroient, il ne montrait plus, depuis quelque temps, qu'une complaisance aveugle à ses volontés: » (a) Je le fis » venir en présence de M. de *Lanion*, » du *Bourg*, du *Rozet* & *Dury*, » Lieutenans-Généraux, & lui dis » qu'il s'éloignoit du service de Votre » Majesté, de soutenir toujours des

(a) Lettre au Roi, du 1 Octobre.

» partis opposés aux miens , & sur-tout
 » celui de vouloir faire entrer l'armée
 » de Votre Majesté en Baviere. Il
 » me dit devant ces Messieurs , que je
 » voulois abandonner l'Electeur , &
 » me retirer aux montagnes Noires.
 » Je dis mon alphabet , pour ne me
 » pas laisser aller à la colere qu'un tel
 » discours pouvoit me causer , & je
 » lui dis qu'il imposoit , avançant un
 » discours contre la vérité ; & ces Mes-
 » sieurs indignés lui ont dit qu'il n'a-
 » voit jamais été question que de ne
 » pas abandonner la communication
 » d'Ulm , & au plus d'envoyer un
 » corps , pour faciliter le débouché
 » des montagnes «.

1703.

Pendant cette indécision , nous res-
 tions oisifs ; l'ennemi se renforçoit , &
 notre armée souffroit. Je ne cessois de
 demander au Roi des ordres précis
 sur le parti qu'il faudroit prendre.
 » Après quoi , lui disois-je (a) , Votre
 » Majesté sera satisfaite de ma fer-
 » meté à les suivre , quelque périlleux
 » qu'ils puissent être. Elle peut comp-
 » ter que le soldat François ne trou-

*Mauvais
 état de l'ar-
 mée.*

(a) Lettre au Roi , du 1 Octobre.

1703.

» vera rien de difficile pour le com-
 » bat ; mais je ne puis répondre qu'il
 » méprise autant la peine , la misère
 » & le manque de pain , que l'enne-
 » mi. L'Officier , d'ailleurs , qui ne
 » tire aucun secours de chez lui , est
 » déjà réduit à de dures extrémités ,
 » sur-tout le subalterne , bien que je
 » l'assiste autant que je puis ». Je me
 désespérois de voir une armée , com-
 posée de si braves gens , après une
 bataille gagnée , se fondre dans l'inac-
 tion. A la veille de l'hiver , je ne me
 voyois point de quartiers assurés : j'é-
 tois dans des tranfes mortelles , tant
 de la crainte de ne point recevoir de
 lettres du Roi , que de l'inquiétude de
 ce qu'elles contiendroient. » Si Votre
 » Majesté , lui écrivois-je (a) , m'or-
 » donne de m'enfermer en Baviere ,
 » & si elle veut voir périr son armée ,
 » je me ferai tuer à la premiere ren-
 » contre , plutôt que de voir vivant
 » un tel malheur ». Aussi n'envoyai-je
 pas une lettre qui ne réitérât la de-
 mande de mon congé.

*Dessin mal
 concerté de
 l'Eleveur sur
 Ausbourg.*

En l'attendant , je m'armai de fer-

(a) Lettre au Roi , du 1 Octobre.

meté , pour ne pas me laisser entraîner par lassitude ou par impatience aux mauvais projets de l'Electeur & de ses Conseillers. Je lui avois déjà résisté efficacement , lorsqu'après la bataille il me pressa d'entreprendre le siège d'Aufbourg. » Et comment , lui dis-je (a) , » prendre une ville sous laquelle il y » a une armée retranchée de plus de » vingt mille hommes ? & commen- » cer ce siège à l'entrée de l'hiver , » c'est vouloir faire périr tout ce qu'on » vous en enverroit de troupes. Une » ville , dans laquelle il y a plus d'ar- » tillerie & de poudre que nous n'en » pouvons rassembler ; une circonvallation dans des lieux épuisés de » fourrage à tel point , que nous serions » obligés de nous en éloigner dans » cinq ou six jours , permettent-elles » de concevoir un pareil dessein ? Je » le conjurai d'y renoncer , & il se » laissa fléchir : mais il n'adopta pas le » projet que je lui proposai , de faire » de Munich la tête de ses quartiers » d'hiver ; couvert de cette grosse ville

1703.

(a) Lettre au Roi , du 3 Octobre , dans les Mémoires.

1703.

» & de la riviere d'Isler, pousser ses trou-
 » pes par Braunaw vers l'Autriche ,
 » s'emparer de Passau , s'il étoit possi-
 » ble , & obliger les ennemis de par-
 » tager leurs forces , pendant que l'ar-
 » mée de Votre Majesté donneroit de
 » la jalousie à tout le Virtemberg , &
 » obligerait les troupes de Suabe à
 » aller garder leurs propres Etats. Loin
 » d'entrer dans mes vûes , il me pressa ,
 » peut-être pour la centieme fois , de
 » m'enfermer dans la Baviere «.

*Le Maréchal
 essaie de s'ou-
 vrir une com-
 munication
 malgré l'E-
 lecteur.*

Je demeurai ferme à n'y pas consen-
 tir. Au contraire , jugeant qu'il étoit
 d'une extrême nécessité de me mettre
 à portée de Villinghen, si le Maréchal
 de Tallard en approchoit, je résolus
 de marcher à Memmingen, tant pour
 faciliter mon projet favori de la jonc-
 tion , que pour empêcher les débris
 de l'armée de Stirum de revenir vers
 l'Isler , pour s'unir au Prince de
 Bade (a). Après avoir plusieurs fois
 représenté à l'Electeur la nécessité de
 prendre ce poste , & toujours inutile-
 ment , je me déterminai à faire de

(a) Ce récit est tiré des Mémoires ma-
 nuscrits.

moi-même ce qu'exigeoit la raison de guerre. J'allai chez lui à l'heure de l'ordre, & commençai par lui dire :
 » *Est-il possible, Monseigneur, que*
 » *tout ce que j'ai eu l'honneur de*
 » *représenter à Votre Altesse Electo-*
 » *rale ne lui fasse aucune impression,*
 » *& que je sois assez malheureux pour*
 » *ne pouvoir lui persuader les seuls*
 » *bons partis qui puissent nous ren-*
 » *dre maîtres de la guerre* « ? Il me répondit froidement, qu'il croyoit son dessein de s'enfermer dans la Baviere, plus raisonnable que le mien. » *Je*
 » *dois donc, répliquai-je vivement,*
 » *déclarer le mien à Votre Altesse :*
 » *c'est que l'armée du Roi marchera*
 » *demain matin à Memmingen* « . A cette parole, le rouge lui monta au visage; il jeta de dépit sur la table son chapeau & sa perruque. » *J'ai com-*
 » *mandé, dit-il, l'armée de l'Empe-*
 » *reur avec le Duc de Lorraine, assez*
 » *grand Général, & jamais il ne m'a*
 » *traité ainsi. Feu M. de Lorraine,*
 » *lui répondis-je, étoit un grand*
 » *Prince & un grand Général; mais*
 » *moi, je réponds au Roi de son*
 » *armée, & je ne l'exposeraï pas à*

1703.

» *périr par les mauvais conseils qu'on*
 » *s'obstine à suivre* ». Là-dessus je sortis de la chambre.

Deux heures après, il m'envoya prier de venir chez lui, & chargea de cette commission le Comte Sangfré, un de ses Lieutenans-Généraux, brave homme & fidele à son Maître, quoique marié richement dans les États de l'Empereur. » *Votre Altesse*, lui dis-je en entrant, *a-t-elle quelques ordres à me donner? C'est vous*, » répondit-il, *qui me les donnez, & c'est à moi de les suivre* ». Le voyant à peu près subjugué, je lui exposai mes raisons avec tranquillité & respect, accompagnant mes remontrances d'expressions flatteuses sur sa science militaire & sa valeur, qui le rendoient capable de tout, quand rien ne l'empêchoit d'en suivre les impressions. » *Eh bien*, me dit-il, *je marcherai avec vous, puisque vous le voulez*, » *& j'irai où il vous plaira. Votre Altesse Electorale*, lui répondis-je, » *verra dans cette occasion, comme dans plusieurs autres, que je prends le seul bon parti* ».

En effet, l'armée du Roi n'avoit pas

fait deux marches sur Memmingen, que le Prince de Bade abandonna les environs d'Ausbourg, pour gagner le haut du Lek, & assurer, s'il pouvoit, les débris de Stirum qu'il attendoit. Je fis attaquer plusieurs postes que les ennemis avoient sur l'Isler, & je pris deux bataillons des troupes de Stirum dans la ville de Kempten.

1703.

Qui s'ap-
p'audra au suc-
cès.

L'Electeur ravi de ces heureux succès, en parloit au Comte du Bourg & au Marquis de Daul, sans savoir que j'étois derrière lui. Il faut bien
» remercier Dieu, disoit-il, du bon
» parti que nous avons pris, & sans
» lequel nous étions perdus. Sans
» doute, lui dis-je en me montrant,
» sans doute, Monseigneur, il faut
» toujours rendre grâces à Dieu, la
» première cause de nos bonheurs ;
» mais ne ferez-vous jamais aucune
» réflexion favorable sur les causes
» secondes ? Vous me faites périr de
» tristesse ; jamais je ne puis prendre
» un bon parti que par force : té-
» moin la bataille d'Hochstet, & ce-
» lui-ci. Comme les plus sages dans
» la guerre ont encore besoin de for-
» tune, le Général d'armée, qui a

1703. » un Supérieur, s'expose trop quand
 » il est obligé de combattre & les sen-
 » timens du Supérieur & l'ennemi.
 » Votre Altesse Electorale devoit un
 » peu mieux me connoître, & se sou-
 » venir de ce qu'elle a eu la bonté de
 » me dire, après mon entrée dans
 » l'Empire, & sur le champ de ba-
 » taille d'Hocstet «.

Le Maré-
 chal obtient
 son congé.

Pendant ce mélange de trouble & de calme, occasionné par les contradictions & les succès, je suivois toujours mon projet de retraite, & j'insistois sur mon congé. Il arriva enfin ce congé si désiré, signé du 14 Octobre, mais précédé de lettres auxquelles je fus très-sensible. » Je voudrois l'être
 » moins, écrivois-je au Ministre (a);
 » mais avez-vous pu croire que je ne
 » serois pas outré de douleur, que
 » dans la première lettre dont Sa
 » Majesté daigne m'honorer après la
 » bataille, sans qu'il paroisse la moin-
 » dre attention sur un tel service, Elle
 » ne soit occupée que de ce qu'on lui
 » écrit faussement de ma conduite

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 21 Octobre.

» avec M. l'Electeur & ses Généraux? 1703.

» Je vous avoue, Monsieur, que je
 » sens vivement un tel malheur, étant
 » aussi occupé que je le suis de la
 » gloire de plaire au Roi. Peut-être
 » n'est-il jamais arrivé qu'à moi, que
 » la premiere lettre que reçoive un
 » homme qui vient de gagner une
 » grande bataille, donnée malgré l'E-
 » lecteur & son petit Ministre, le Gé-
 » néral qui sauve l'Electeur & l'ar-
 » mée pour la quatrieme fois, ne
 » reçoive aucune marque de la satis-
 » faction que l'on a de sa conduite «.
 Je m'en plains vivement à Madame
 de Maintenon (a), & au Roi lui-même (b), auquel je ne dissimulai point
 que mon plus grand chagrin étoit de
 ce qu'il ajoutoit trop de foi aux jaloux
 de mes succès, & aux détracteurs de
 ma conduite.

» Je n'écris point ces lignes, Sire,
 » lui disois-je, sans avoir les larmes
 » aux yeux, & je connois trop la
 » grande bonté de Votre Majesté,

(a) Lettre à Madame de Maintenon, du 21 Octobre.

(b) Lettres au Roi, des 12 & 21 Octobre.

1703.

» pour n'être pas persuadé qu'Elle est
 » sensible à ma juste douleur, laquelle
 » certainement ne rétablira pas ma
 » santé. Je n'y aurois pas de regret ,
 » & même à ma vie, si la perte en
 » pouvoit être utile à votre gloire &
 » à votre service ; mais je souffre assu-
 » rément , & depuis long-temps , plus
 » que je ne puis dire. Car cette vi-
 » vacité que Votre Majesté a quel-
 » quefois désapprouvée, & qui l'a pour-
 » tant heureusement servie, me coute
 » cher. Heureux, Sire, heureux les
 » indolens « !

Au milieu de mes peines , j'eus du moins la consolation de voir que le Roi choisit pour commander l'armée que je laissois, non quelqu'un des Officiers Généraux qui avoient cabalé contre moi, mais celui précisément que j'avois indiqué en demandant ma retraite (a) ; d'ailleurs, la lettre du Roi qui me l'accordoit, étoit écrite de manière à me contenter. Il me disoit (b) : » Après avoir pesé toutes vos

(a) Lettre du Roi, du 3 Octobre, qui se trouve dans les Mémoires manuscrits.

(b) Lettre du Roi, du 14 Octobre.

» raisons , j'ai pris le parti de vous
» accorder la permission que vous me
» demandez de revenir en France , &
» d'envoyer le Comte de Marcin au-
» près de l'Electeur. Vous lui connois-
» sez les talens propres à gouverner
» une Cour difficile. Vous en voyez
» la nécessité. Vous m'assurez que
» vous ne pouvez plus y demeurer.
» La conjoncture est si délicate , &
» les conséquences du retardement
» sont si grandes , que j'ai jugé plus
» convenable à mes intérêts de vous
» employer ailleurs , que de vous lais-
» ser dans une situation à ne pouvoir
» me rendre tous les services que vous
» pourriez faire , si vous n'aviez pas à
» combattre la mauvaise volonté des
» uns , & le peu de capacité des au-
» tres. Prenez donc vos mesures pour
» passer le plus promptement & le
» plus sûrement que vous pourrez , à
» Schaffouse , où vous trouverez le
» Comte de Marcin le 9 ou 10 du
» mois prochain ; & prenez telle es-
» corte que vous jugerez nécessaire.
» Je me réserve , lorsque vous serez
» de moi à vous , de vous faire con-
» noître toute la satisfaction que j'ai

» des services importans que vous m'avez rendus «.

1703.

J'étois donc sûr que le Roi, de *lui* à *moi*, étoit content ; & s'il ne me témoignoit pas publiquement sa satisfaction, j'avois droit de présumer que c'étoit par des ménagemens auxquels les Princes les plus absolus sont quelquefois forcés de s'assujettir comme les autres. Dans cette persuasion, je crus devoir, avant que de quitter, tâcher de rendre au Roi un dernier service, qui le mettroit en liberté d'avouer les premiers.

Il tâche inutilement d'engager l'Electeur à attaquer le Prince de Bade.

Campé à Memmingen (a), après avoir pris Kempten & plusieurs postes sur l'Isler, je tenois le Prince de Bade dans une situation assez embarrassante. Les débris de l'armée de Stirum, fortifiés par divers secours tirés du Rhin, restoient sur le Haut-Danube sans oser approcher. Le Prince de Bade étoit avec son armée auprès de Reischellrod, couvert d'un ruisseau, comptant toujours que l'Electeur reviendrait sur le Lek, & le craignant, parce que son

(a) Ce récit est tiré des Mémoires manuscrits.

armée, privée de ses renforts, n'étoit plus comparable à la nôtre. Le voyant dans cette position, si j'avois marché avec diligence, je pouvois le forcer à une action, ou à une retraite défavorable. J'allai donc trouver l'Electeur, & lui dis : *» Le Prince de Bade, » informé de tout ce qui se passe chez » vous, a marché pour réunir toutes » ses forces. Il sait le malheur que » j'ai de vous déplaire, que je veux » m'en retourner ; & j'ose, sans va- » nité, assurer Votre Altesse qu'il en » a grande envie. Voulez-vous me » donner une marque de confiance qui » vous sera, pour le moins, aussi » utile que tout ce que j'ai fait jus- » qu'à présent pour votre service ? » Marchons cette nuit au Prince de » Bade. Nous le détruirons à coup » sûr, ou nous le forcerons de se re- » tirer dans le Tirol, ou chez les » Suisses. Nos forces sont unies. L'ar- » mée du Roi désire une action, & » voici la plus éclatante qui ait ja- » mais été entreprise. Au nom de » Dieu, faites-moi la grace de me » croire ». Mes prières furent inutiles. L'Electeur refusa opiniâtrément ; &*

1703.

je finis par lui dire : » *Hé bien , je
prends congé de Votre Altesse Elec-
torale , car j'ai mon congé dans ma
poche* ». Il marqua une grande sur-
prise , & assura qu'il ne consentiroit
jamais que je me retirasse. Sans dispu-
ter , je me contentai de lui dire : » *Je
viendrai demain saluer Votre Al-
tesse à la pointe du jour , & lui
dire adieu* ». Toute la nuit se passa
en voyages du Comte de Sangfré ,
pour tâcher de me retenir. Il y em-
ploya tous ses efforts , & jusques aux
larmes , aussi bien que plusieurs Offi-
ciers Généraux. L'Electeur me fit dire
qu'il ne me donneroit pas d'escorte.
Je répondis que j'en prendrois d'au-
torité , puisque l'armée étoit à mes
ordres ; & en effet , j'en commandai
une de deux mille chevaux , & j'al-
lai , dès la pointe du jour , chez l'Elec-
teur , selon ma promesse.

*Il donne de
bons avis à
l'Electeur , &
part.*

Il n'oublia rien pour me faire chan-
ger de résolution ; mais je demurai
ferme dans celle que j'avois prise , ou
d'aller attaquer le Prince de Bade ,
ou de me retirer. Il persista aussi dans
celle de ne point risquer d'action ;
ainsi il fallut se séparer. En prenant
congé ,

congé, je lui dis : » Je souhaite que
 » *Votre Altesse Electorale* se trouve,
 » après mon départ, dans des situa-
 » tions aussi heureuses que celles où
 » je la laisse. J'ose vous dire que vous
 » êtes environné de gens qui vous
 » vendent à l'Empereur. Vous avez
 » pu marcher à Vienne, & donner
 » la loi à l'Empire. Ils vous en ont
 » empêché. Vous êtes encore maître
 » du Danube ; prenez Passau. For-
 » tifiez vos villes, sur-tout Sternberg,
 » ce fort sur Donavert, dont le
 » grand Gustave nous a appris l'im-
 » portance. Voilà, Monseigneur, les
 » conseils que je dois au zèle que j'ai
 » pour le service du Roi & le vôtre,
 » & au caractère de vérité & de pro-
 » bité que Dieu me fera la grace de
 » conserver toute ma vie ». Le Prince
 m'embrassa affectueusement, & ho-
 nora mon départ de quelques larmes.
 En retournant au camp, je trouvai
 les Soldats & les Officiers en pleurs
 hors de leurs tentes, entre autres Mi-
 lord Clar & le Comte de Nettancour,
 dont les marques de douleur étoient
 violentes. Je ne pus à mon tour m'em-
 pêcher de m'attendrir sur le sort de

1703.

1703.

tant de braves gens, que je laissois exposés à des périls qui me paroissent inévitables. J'arrivai sans accident à Schaffouse, le 19 Novembre. J'y trouvai le Comte de Marcin, auquel je remis l'escorte. Je l'instruisis de ce qui étoit le plus pressé, & je lui laissai d'*Hauteval*, mon premier Secrétaire, pour le mettre au fait des choses courantes, qu'il lui étoit important de savoir.

On lui propose le commandement d'une armée en Italie : il le refuse.

Je trouvai aussi à Schaffouse un courrier du Cabinet, chargé d'une dépêche du Roi, qui me proposoit le commandement de l'armée d'Italie, opposée à celle du Feld-Maréchal Comte Guido de Staremberg. Le Duc de *Vendôme* en commandoit une autre, composée en partie des troupes du Duc de Savoie. Ce Prince étoit soupçonné par la Cour de France d'une intelligence cachée avec l'Empereur, & j'en eus indice par un hasard assez singulier, qui prouve qu'en fait de secret, un Ministre doit se défier de tout ce qui l'environne. Je fis part au Roi de ma découverte, par celui-même qui l'avoit faite. C'étoit un courrier que le Comte de Kaunitz avoit

congédié de son service parce qu'il étoit François. En entrant auprès de moi , il me fit ce récit (a) : » Le
 » Comte de Staremberg a une petite-
 » fille de dix à douze ans , très-
 » éveillée , qui va souvent chez le
 » Comte de Kaunitz son grand-pere ,
 » qui l'aime beaucoup. Se trouvant
 » un jour dans sa chambre , & faisant
 » semblant de badiner , elle écoutoit
 » le Comte de Kaunitz , qui entrete-
 » noit M. d'Aursberg. La petite fille
 » a dit à l'homme qui porte ma dé-
 » pêche à Votre Majesté , avoir en-
 » tendu le Comte de Kaunitz dire
 » à M. d'Aursberg : *Déguisez-vous*
 » *tant que vous pourrez , & ne soyez*
 » *que peu de jours à Turin* «.

1703.

Il paroît par là qu'il y avoit une relation entre le Duc & l'Empereur , ou du moins qu'on vouloit l'établir. M. *Phelippeaux* , Ambassadeur de France en Savoie , étoit persuadé que le premier tort venoit de Versailles. Il me découvrit un jour , en présence de M. le Chancelier de Pont-Chartrain son parent , la marche de toute cette

(a) Lettre au Roi , du 12 Octobre.

1703.

méintelligence, qui vint d'une offre faite mal à propos. Il s'agissoit de s'assurer l'alliance de ce Prince, & la France & l'Espagne ne crurent pas trop l'acheter en proposant de lui céder le Milanez pour la Savoie. Il accepta de grand cœur, & se contenta de dire : » *Vous me donnerez bien* » *Final ; car encore faut-il que je* » *puisse voir la mer* ». Phelippeaux répondit qu'il n'en étoit point parlé dans ses instructions. Cette affaire ainsi entamée, on ne fait par quelle fatalité le Roi changea de sentimens. Le Ministre dépêcha un courrier, qu'on supposa apparemment devoir atteindre le premier, pour retirer la proposition ; mais elle étoit faite de la veille.

Le Duc de Savoie informé que l'Ambassadeur avoit reçu un second courrier, & voyant qu'il ne se pressoit pas de renouer la conversation entamée sur le Milanez, eut quelques inquiétudes, sur-tout remarquant que l'Ambassadeur s'abstenoit de venir à la Cour, comme à son ordinaire. Il n'y parut que le troisième jour ; & au premier abord le Duc lui dit : » *Reprenons la conversation ; vous*

» avez bien vu que j'ai été content
 » de la premiere proposition ». Phelippeaux répondit avec un air gourmé,
 qui lui étoit assez naturel : » Votre
 » Altesse Royale ne l'a pas approu-
 » vée, puisqu'elle a demandé le Mar-
 » quisat de Final. Il est vrai, je vous
 » l'ai demandé, répondit le Prince ;
 » mais je n'ai pas dit que je n'écou-
 » terois rien sans cet article ; repre-
 » nons la matiere. Qui demande plus,
 » répliqua Phelippeaux, n'accepte pas
 » le moins. Monsieur, reprit le Duc
 » de Savoie, vous avez reçu un
 » courrier avant-hier. Vous n'êtes
 » pas venu ici depuis trois jours, y
 » a-t-il du changement ? Phelip-
 peaux parut embarrassé. Le Duc lui
 dit : » Les bonnes volontés ne sont
 » pas longues chez vous », & se tut.
 Depuis ce temps, les défiances aug-
 menterent, & elles allerent au point
 que l'on arrêta les troupes de Savoie,
 qui servoient dans l'armée du Roi en
 Italie, & les autres qu'il avoit en
 France. Le Duc de Vendôme le traita
 en ennemi, & marcha contre ses Etats.

Ce fut dans ces circonstances que
 le Roi me proposa le commandement

1703.

de l'autre armée. Les peines que j'avois eues en Baviere, sous un Prince auquel il falloit déferer, furent pour moi un avertissement de ne me pas exposer aux mêmes embarras, avec un Colleague plus ancien que moi, & qui avoit en chef la direction de cette guerre. C'est pourquoi je suppliai Sa Majesté de me dispenser d'accepter ce commandement : ce qu'il m'accorda ; & je pris à petites journées le chemin de la Cour, où j'arrivai à la fin de Décembre.

*Le Mar-
chal très-bien
reçu du Roi.*

Les courtisans étoient bien empressés de voir si le mécontentement qu'ils supposoient qu'on avoit eu de ma méintelligence avec l'Electeur, prévaudroit sur mes services ; & plusieurs le désiroient. Mais le Roi trompa leur attente ; il me marqua beaucoup de bonté. Quoiqu'il n'y-eût pas de logement destiné pour moi à Marli, où étoit la Cour quand je me présentai, il m'en fit marquer un : & comme depuis cinq ou six ans que je n'y avois été, il s'y étoit fait beaucoup d'embellissemens, le Roi eut la complaisance de me les montrer lui-même, & de faire jouer les eaux

pour moi. Il m'entretint avec une confiance qui dut mortifier les jaloux (a).

1703.

» Sa Majesté me parla d'un Officier,
 » qui, dans le dessein de se donner
 » les honneurs de la victoire d'Hocster,
 » lui avoit dépêché un courrier avant
 » le mien, pour lui en annoncer la
 » nouvelle : je le jugeai indigne de
 » ma colere, & répondis seulement
 » à Sa Majesté, que l'on pouvoit lui
 » pardonner d'avoir manqué à son
 » Général, puisque le bonheur d'être
 » le premier à annoncer une bonne
 » nouvelle, tourne quelquefois la tête;
 » mais que cette action qui pouvoit
 » être blâmée, étoit cependant une
 » des plus raisonnables qu'il eût faites.
 » M. de *Chamillard* ne me dit rien
 » sur ce qui s'étoit passé. Je ne lui en
 » parlai pas non plus. C'étoit lui qui
 » avoit fait les fautes, & les Ministres
 » ne les avouent jamais. Le Roi trou-
 » va bon que j'allasse me reposer dans
 » mes terres, & y rétablir ma santé «.

Les commandemens se distribuoient pour la campagne de 1704, sans qu'il

1704.

Le Maré-
 chal de Vil-
 lars est en-
 voyé en Lan-
 guedoc.

(a) Lettre à M. le Comte du Bourg, du
 2 Septembre 1704.

1704.

parût être question de moi. Le Maréchal de Villeroi étoit destiné pour la Flandre , M. de Vendôme pour l'Italie , le Maréchal de Tallard pour le Rhin. » *Quand vous vous reposeriez* » *après deux aussi belles campagnes,* » me dit le Maréchal de Villeroi, *c'est* » *demeurer sur la bonne bouche.* Que ce fût ironie ou compliment , je lui répondis sur le même ton : » *Je ne sais* » *si le Roi me laissera sans comman-* » *dement ; si cela arrive , j'aurai quel-* » *que ennemi à la Cour qui s'en ré-* » *jouira ; mais les ennemis du Roi s'en* » *réjouiront encore davantage* «.

Cependant le Roi ne me perdoit pas de vue. Il me destinoit le commandement du Bas-Languedoc , qui étoit depuis plusieurs années le centre d'une révolte opiniâtre. Sa Majesté m'apprit elle-même , sur la fin d'Avril , sa résolution en ces termes pleins de bonté. » *Des guerres plus* » *considérables à conduire , vous con-* » *viendroient mieux ; mais vous me* » *rendrez un service bien important,* » *si vous pouvez arrêter une révolte* » *qui peut devenir très-dangereuse,* » *sur-tout dans une conjoncture , où*

» *faisant la guerre à toute l'Europe ,*
 » *il est assez embarrassant d'en avoir*
 » *une dans le cœur du Royaume «.*

1704.

*Intentions
du Roi.*

Je pris peu de jours pour me préparer à mon départ , & pendant ce court intervalle , je tâchai de me former une idée de l'état des choses , autant qu'il se pouvoit , d'après les relations contradictoires qui venoient de ce pays. Ce que je démêlai le plus clairement , c'est qu'on employoit contre les coupables les supplices les plus cruels , sans grace aucune , & je jugeai que c'étoit peut-être cette rigueur inflexible qui les portoit aux actions barbares qu'on leur reprochoit , & à exposer sans ménagement , dans les combats , une vie qu'ils étoient infailliblement destinés à perdre par une mort ignominieuse & cruelle. Je me proposai d'essayer une autre conduite , & en prenant congé du Roi & ses derniers ordres , je lui dis : » *Si*
 » *Votre Majesté me le permet , j'agi-*
 » *rai par des manieres toutes diffé-*
 » *rentes de celles que l'on emploie ,*
 » *& je tâcherai de terminer par la*
 » *douceur , des malheurs où la sévé-*
 » *rité me paroît , non seulement inu-*

1704.

» tile, mais totalement contraire. Il
 » me répondit : *Je m'en rapporte à*
 » vous, & vous croyez bien que je
 » préfère la conservation de mes peu-
 » ples à leur perte, que je crois cer-
 » taine, si cette malheureuse révolte
 » continue «.

*Promesse
 qu'en lui fait,
 & son but.*

Le Ministre me dit en partant, que
 si j'appaisois la révolte, je rendrois au
 Roi un service plus grand que de
 gagner trois batailles sur la frontiere,
 & que j'en serois bien récompensé.
 J'étois accoutumé à ces douceurs, à
 les voir sans effet, & ne m'en pas
 moins sacrifier à tout ce que je croyois
 utile. (a) » Je me mis dans la tête de
 » tout tenter, d'employer toute sorte
 » de voies, hors celle de ruiner une
 » des meilleures Provinces du Royau-
 » me, & même que si je pouvois ra-
 » mener les coupables sans les punir,
 » je conserverois les meilleurs hommes
 » de guerre qu'il y ait dans le Royau-
 » me; ce sont, me disois-je, des
 » François, très-braves & très-forts,
 » trois qualités à considérer «.

(a) Lettre à M. le Cardinal Janson, du
 6 Août.

Plein de ce projet , je me mis en route avec confiance (a). On me fit de grands honneurs à Lyon , & dans les principales villes où je passai. L'empressement des peuples me dédommagea bien de la froideur des courtisans. Le Vice-Légat d'Avignon vint me recevoir à mon bateau , hors de la ville , avec sa cavalerie consistant en une compagnie. Le frere du Cardinal Maldaquini , qui la commandoit , a titre de Général , & le privilège de ne jamais monter à cheval (b). J'allai de là descendre à Beaucaire , où M. de Lamoignon de Bayille , Intendant , & les premiers de la Province m'attendoient. Ils me montrèrent une prophétie de Nostradamus , qui marquoit que le Commandant qui arriveroit dans le Languedoc par Beaucaire , dissiperoit les révoltés , & rétablirait entièrement le calme. J'aurois pu dire de la prophétie , comme le Cardinal Mazarin de la comete

1704.

Bons pronostics.

(a) Lettre à M. de Chamillard & à Madame de Maintenon , du 13 Mars.

(b) Tiré des Mémoires , soixante-unieme cahier.

1704.

dont on voulut lui appliquer les influences : *Elle me fait trop d'honneur.* Mais je laissai croire , cela ne pouvant nuire à mes opérations.

*Eloge de
M. de La-
moignon de
Baville.*

Je trouvai une grande ressource dans M. de *Baville* , & je n'hésitai pas à lui rendre , dès les premiers jours , un témoignage que je confirmai quand je l'eus mieux connu. » Il » voit , écrivai-je au Ministre (a) , » plus clair que personne dans les sen- » timens de cette Province. Vingt » années qu'il y a passées , la soli- » dité de son esprit , & son extrême » application au bien du service , le » mettent plus en état que personne » du monde , de ne se pas tromper : » aussi n'ai-je pas hésité à suivre ses » sentimens , qui m'ont paru aussi zé- » lés que remplis de vérité & de » bon sens. Ces mêmes qualités lui » ont fait beaucoup d'ennemis dans la » Province. Cependant le Général qui » y commanderoit , sans son secours » seroit embarrassé.

Il fut d'abord question de connoître les

(a) Lettres à M. de Chamillard , des 30 Mai & 2 Août.

gens à qui j'avois affaire, & M. de Bavi-
 ville m'y servit beaucoup. J'en instruisis
 le Roi. » Le mérite de M. de Bavi-
 » lui dis-je (a), est si connu de Votre
 » Majesté, qu'il ne me convient pas
 » d'en parler. Mais quand je pense
 » qu'une infinité de gens me pressaient
 » de commencer par supplier Votre
 » Majesté de vouloir bien nommer un
 » autre Intendant, ils connoissoient
 » bien peu ce qui convient au service
 » de Votre Majesté; & pour moi,
 » Sire, j'étois bien persuadé que ses
 » lumières me feroient d'un grand se-
 » cours; & je dois me louer infini-
 » ment de la manière dont il a bien
 » voulu me les donner «; aussi pris-je
 dès-lors avec lui un plan de conduite
 qui ne se démentit point. » (b) Nous
 » étions entourés d'esprits légers, pré-
 » somptueux & mutins, gens qui
 » croyoient en savoir bien plus que
 » ceux qui les gouvernoient. Je reçus
 » une infinité de lettres anonymes con-
 » tre lui. Il n'y a rien qu'on ne fît

(a) Lettre au Roi, du 2 Août.

(b) Lettre à M. de Chamillard, du 30
 Mai.

1704.

» pour nous brouiller; mais je lui mon-
 » trai tout ce qu'on m'écrivoit, & je
 » lui dois cette justice, que personne,
 » dans ces troubles, n'a servi le Roi
 » plus utilement «.

*Disposition
 des esprits.*

Il m'apprit donc, ce que j'eus lieu
 de vérifier ensuite par moi-même,
 » qu'en général nous avions affaire à
 » des têtes bien extraordinaires (a);
 » à un peuple qui ne ressemble en rien
 » à tout ce que j'ai connu; vif, tur-
 » bulent, emporté, susceptible d'im-
 » pressions légères, comme profondes,
 » tenace dans ses opinions. Joignez à
 » cela le zele de la religion aussi ar-
 » dent chez le Catholique que chez
 » l'Hérétique, & vous ne serez pas
 » surpris, disois-je au Ministre, que
 » nous soyons souvent très-embarrassés.

» Il y a trois sortes de Camifards (b):
 » les premiers, avec lesquels on pour-
 » roit entrer en accommodement,
 » pour être las des miseres de la guerre,
 » & connoissant qu'elle causera tôt ou

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 9 Mai.

(b) Lettre à M. de Chamillard, du 23 Juin.

» tard leur perte. Les seconds, d'une
» folie outrée sur le fait de la Reli-
» gion, absolument intraitables sur cet
» article. (a) Le premier petit garçon
» ou petite fille qui se met à trembler,
» & assure que le Saint-Esprit lui
» parle, tout le peuple le croit; & si
» Dieu, avec tous ses Anges, venoit
» leur parler, il ne les croiroit pas
» mieux. Gens d'ailleurs sur lesquels
» la peine de mort ne fait pas la moin-
» dre impression. Ils remercient dans
» le combat, ceux qui la leur don-
» nent; ils marchent au supplice en
» chantant les louanges de Dieu, &
» exhortent les assistans, de maniere
» qu'on a été souvent obligé d'entou-
» rer les criminels de tambours, pour
» empêcher le pernicieux effet de leurs
» discours. Les troisiemes enfin (a),
» gens sans religion, accoutumés au
» libertinage, au meurtre, à se faire
» nourrir par les payfans, & à ne plus
» faire que voler, & même beaucoup

(a) Lettre à M. de la Feuillade, du 10
Juin.

(b) Lettre à M. de Chamillard, du 30
Mai.

1704.

» de débauches , canaille furieuse ;
 » fanatique , & remplie de Prophé-
 » tesses «.

Beaucoup des Catholiques n'étoient
 guere plus raisonnables , & pouvoient
 aussi se partager en plusieurs classes :
 » Entre les anciens , les uns (a) , aveu-
 » glés par leur zele , trouvoient du
 » danger pour la Religion dans tous
 » les adoucissmens qu'on croyoit de-
 » voir accorder aux Hérétiques , par
 » l'espérance de les ramener. D'autres ,
 » entraînés par leur cupidité (b) , se
 » voyant les plus nombreux & les plus
 » forts , regardoient le bien des Héré-
 » tiques , & même des nouveaux con-
 » vertis , comme une proie qui leur
 » étoit due. Il n'y avoit pas en eux la
 » moindre ombre de charité chré-
 » tienne. A les entendre , il n'y avoit
 » d'autre parti à prendre que de tuer
 » tous ces gens-là , du moins de les
 » chasser du pays sans distinction (a) ,

(a) Lettre à M. de Chamillart , du 30 Mai.

(b) Lettre à M. de Chamillard , du 12 Mai.

(c) Lettre à M. de Chamillard , du 30 Mai.

» ils tenoient à cet égard des propos
 » mêlés de menaces , qui revenoient
 » aux révoltés , & les aigrissoient. En-
 » fin le plus petit nombre étoit de
 » ceux qui plaignoient l'aveuglement
 » des Hérétiques , sans leur faire de
 » mal , ni désirer qu'on leur en fît «.

Quant aux nouveaux convertis , j'ai su
 de gens sensés, Ecclésiastiques, Grands-
 Vicaires & autres , que , sur mille , il
 n'y en avoit peut-être pas deux qui le
 fussent véritablement : (a) ceux des
 villes qui avoient quelque chose à
 perdre , n'osoient rien dire ; mais ils
 gémissaient en secret , d'être obligés
 de se faire violence , & aidoient d'ar-
 gent & de conseil ceux de leurs freres
 qui exposoient leur vie pour la cause
 commune. Nous découvrîmes même ,
 (b) que , malgré les précautions prises
 pour empêcher toute correspondance ,
 il y avoit un consistoire secret qui di-
 rigeoit les mouvemens des troupes.
 » On crut bien faire d'opposer aux
 » Camisards armés, des compagnies de

1794.

(a) Lettres à M. de Chamillard , du 1
 Novembre ; & à M. le Chancelier , du 8.

(b) Lettre à M. de Chamillard , du 28 Juin.

1704.

» Cadets, formées de nouveaux con-
 » vertis , qu'on nomma *Camifards*
 » *blancs*. (a) Ils réussirent quelque
 » temps à arrêter l'extrême brigandage
 » des *Camifards noirs*. Mais bientôt
 » ils eurent les vices de ceux qui ,
 » ayant perdu la religion qu'ils pro-
 » fessoient , ne connoissent plus ni
 » celle-là , ni celle qu'on veut leur
 » donner , & deviennent capables des
 » plus grands crimes. Ils nous firent
 » même craindre quelque temps de les
 » voir se réunir aux *Camifards noirs* ,
 » sous le prétexte toujours flatteur pour
 » le peuple , de s'opposer à l'augmen-
 » tation des impôts. Il me fallut beau-
 » coup d'adresse & de circonspection ,
 » pour manier ces esprits mal dispo-
 » sés (b). Je prévis qu'il n'en faudroit
 » pas moins pour conduire nos propres
 » troupes. (c) Le soldat n'aimoit pas
 » cette guerre , & même la craignoit ,

(a) Lettre à M. de Chamillard , du 5 Juin.

(b) Lettre à M. de Chamillard , du 22 Septembre.

(c) Lettre à M. de Chamillard , du 18 Juin.

» parce qu'il falloit se battre contre des
 » gens déterminés, parens & amis de
 » leurs hôtes ordinaires. L'Officier la
 » détestoit, & redoutoit encore da-
 » vantage, parce qu'il n'y avoit ni
 » honneur ni sûreté, étant réduit à
 » faire le métier de Prévôt & d'Ar-
 » cher, dans la crainte perpétuelle des
 » représailles. (a) Nous découvrîmes
 » aussi, que, parmi nos Commandans,
 » ceux sur-tout qui étoient du pays,
 » il y en avoit qui craignoient la fin
 » de la guerre, qui leur auroit fait per-
 » dre leur petite domination; (b) qu'ils
 » écrivoient aux révoltés des lettres
 » dures, qui leur faisoient croire que
 » les offres de grâces dont ils accom-
 » pagnoient leurs menaces, n'étoient
 » qu'un leurre pour les surprendre.
 » Nous eûmes lieu de croire que quel-
 » ques massacres, qu'on vouloit faire
 » passer pour fortuits, avoient été mé-
 » nagés pour intimider & éloigner

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 1 Mai.

(b) Lettre de M. *Daigaillier*, du 2 Juin;
 à M. de *Bombelles*, du 12 Juin: d'autres, de
 diverses dates, à MM. de *Planque* & de la
Lange, dont il loue les services.

1704.

» plus que jamais des rebelles qui
 » étoient prêts à se rendre. Ce conflit
 » d'intérêt étoit cause qu'à la moindre
 » alarme nous étions assaillis de don-
 » neurs d'avis, qui prétendoient que
 » leurs conseils fussent préférés, qui
 » se fâchoient quand on ne les suivoit
 » pas, & dont il falloit pourtant se
 » défier, parce que la plupart n'étoient
 » guidés que par la haine, la jalousie,
 » la vengeance, l'avarice, & très-peu
 » par le vrai désir du bien ». Tel est le
 tableau que je me fis de l'état des cho-
 ses, & le labyrinthe dans lequel je
 m'enfonçai.

*Plan de con-
 duite.*

(a) Pour m'y conduire, & en sortir
 avec honneur, je pris la résolution, de
 concert avec M. de Baviile, de join-
 dre persévéramment la douceur & la
 fermeté; de poursuivre les rebelles à
 outrance, de ne leur point donner de
 relâche, ni grace à ceux qui seroient
 pris les armes à la main; mais d'ac-
 corder à ceux qui se rendroient tout
 ce que les circonstances pourroient per-
 mettre; c'est-à-dire, aux uns de se re-
 tirer en pays étranger, en emportant

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 1 Mai.

le prix de leur bien , qu'on leur laisseroit vendre ; aux autres , de rester dans leur patrie , sous le cautionnement de quelques Catholiques connus , qui répondroient de leur conduite ; mais à aucun , ni dans aucun cas , l'espérance d'exercer leur religion. Je fis connoître ces intentions dans les évêchés de Nîmes , d'Alais , de Mende , & partie de celui de Montpellier , par des placards , & je les expliquai moi-même à ceux qui purent m'entendre ,

» (a) L'on me flattoit que mes discours au peuple faisoient quelque » impression. Je les faisois devant » MM. les Evêques même , afin qu'ils » vissent que je ne sortois pas de mon » caractère ; & MM. de Nîmes & » d'Alais m'ont assuré que je disois , » précisément ce qui étoit le plus propre à ramener les esprits «.

Mais je dois avouer que je réussis mieux à les forcer , qu'à les persuader. Quand j'eus un peu étudié le pays , je distribuai & plaçai en différens endroits mes troupes , qui consistoient environ en deux mille cinq cents hom-

1704.

*Recherche
des rebelles.*

(a) Lettre à M. de Chamillard , du 9 Mai,

1704.

mes, avec des ordres de partir toutes ensemble, comme pour une chasse générale. Afin que les Officiers supérieurs n'eussent point de répugnance en se voyant réduits à commander de petits corps, (a) moi Maréchal de France, je me mis à la tête d'un parti de quatre cents hommes. Je parcourus la plaine, je m'enfonçai dans les montagnes. » Nous avons fait, mandai-je » au Ministre (b), une course très- » rude par des pays horribles; M. de » Baille en a été : j'ai voulu aller » dans les retraites les plus secrètes de » ces gens, où on n'avoit pas encore » pénétré. En même temps que cinq » détachemens, dont je commandois » un, fouilloient les fermes, les ha- » meaux, les villages, les garnisons » des petites villes s'étendoient comme » un filet le long des rivières, gar- » doient les ponts & les défilés, bat- » toient l'estrade, & se donnoient la » main par des vedettes de corres- » pondance «.

*Leur frayeur
& leur dé-
resse.*

» Les rebelles, ainsi pressés, se sont

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 4 Mai.

(b) Lettre à M. de Chamillard, du 9 Mai.

» séparés par petites troupes , dont les
 » unes se cachent dans les cavernes ,
 » d'autres rodent dans les forêts , fa-
 » vorisés par les gens du pays , qui les
 » soutiennent ; de sorte qu'il est im-
 » possible , ni par argent , ni par me-
 » naces , de savoir où ils sont retirés.
 » Une recherche si exacte les désole ,
 » & les met sur les dents. Les provi-
 » sions leur manquent. J'ai su que
 » Cavalier , leur principal Chef , a en-
 » voyé à minuit demander du pain dans
 » un village voisin de l'endroit où j'é-
 » tois. *Vous allez vous perdre* , a-t-on
 » répondu à ces pourvoyeurs , *M. le*
 » *Maréchal est ici près avec toute*
 » *sa troupe. N'importe où il soit* , ont-
 » ils dit , *il vaut autant être tué , que*
 » *de mourir de faim. Il y a deux*
 » *jours que nous n'avons mangé.* Ils
 » se sont informés curieusement de
 » ce que je dis aux Communautés à
 » mon passage , & il paroît que les pro-
 » messes de grace & de bons traite-
 » mens , dont on leur a fait part , les
 » a touchés , puisque , sur leur rapport ,
 » la troupe de Cavalier , qui est d'en-
 » viron quatre cents hommes , s'est
 » émue au point , que ce Chef , qui a

1704.

» grande autorité sur eux , a éclaté en
 » reproches. *Ceux de vous autres ,*
 » leur a-t-il dit , *qui veulent aban-*
 » *donner Dieu , je les abandonne au*
 » *démon. Partez , mais au moins ,*
 » *laissez-moi vos armes. J'en trouve-*
 » *rai d'autres qui défendront avec*
 » *moi la cause de Dieu , ou je mour-*
 » *rai à leur tête.* Par ses discours ,
 » il les a retenus encore un jour ; mais
 » ensuite ils se sont séparés par petits
 » pelotons de quinze ou vingt , &
 » moins encore , dont la plupart n'é-
 » tant plus encouragés par leur nom-
 » bre , viennent se rendre successi-
 » vement «.

*Cavalier ,
 le principal
 Chef , parle-
 mente. Son
 portrait.*

Cette défection fit connoître à Ca-
 valier , que , de la maniere dont je m'y
 prenois , offrant la grace à ceux qui
 se soumettoient , ne faisant point de
 quartier à ceux qui résistoient , & sur-
 tout ne leur manquant jamais de pa-
 role , il étoit impossible que sa troupe
 ne défilât , & qu'il ne se vît bientôt
 lui-même réduit aux dernières extré-
 mités. Pour les prévenir , il résolut de
 traiter. Je le sus , & je lui détachai des
 gens qui lui donnerent des espérances.
 Il m'écrivit ; je répondis. Il demanda
 une

une entrevue, je l'accordai (a). Voici
ce qui me parut de cet homme, & le
portrait que j'en fis au Ministre (b).

1704.

» C'est un paysan du plus bas étage,
» qui n'a pas vingt-deux ans & n'en
» paroît pas dix-huit ; petit, & aucune
» mine qui impose, qualités nécessai-
» res pour les peuples ; mais une fer-
» meté & un bon sens surprenans. Je
» vous en conterai ce trait. Il est cer-
» tain que, pour contenir ses gens,
» il en faisoit souvent mourir, & je
» lui demandois hier : *Est-il possi-*
» *ble qu'à votre âge, & n'ayant pas*
» *un long usage du commandement,*
» *vous n'eussiez aucune peine à or-*
» *donner souvent la mort de vos pro-*
» *pres gens ? Non, Monsieur, me*
» dit-il, *quand elle me paroissoit*
» *juste. Mais de qui vous serviez-*
» *vous pour la donner ? Du premier*
» *à qui je l'ordonnois, sans qu'au-*
» *cun ait jamais hésité à suivre mes*
» *ordres. Je crois, Monsieur, que*
» vous trouverez cela surprenant : d'ail-

(a) Lettres à M. de Chamillard, depuis le
13 Mai jusqu'au 30 Juin.

(b) Lettre à M. de Chamillard, du 5 Juin.

1704. » leurs il a beaucoup d'arrangemens
 » pour les subsistances, & dispose aussi
 » bien les troupes pour une action,
 » que des Officiers bien entendus le
 » pourroient faire ; c'est un bonheur si
 » je leur ôte un pareil homme «.

Il se rend.

Du moment que Cavalier eut commencé à traiter, jusqu'à la fin il agit toujours de bonne foi. Il y eut plusieurs conditions agréées & rejetées, avant qu'on tombât d'accord. Il se flattoit de ramener à la soumission environ trois mille hommes, & il proposoit de tirer de ce nombre de quoi former un beau régiment, qu'il commanderoit sous mon nom, & consentoit d'aller servir en Alsace, en Portugal, & par-tout où on l'enverroit. Il demandoit pour ceux que des raisons de famille, d'intérêt, ou autres, retiendroient dans le pays, permission de professer leur religion publiquement dans des endroits dénommés. Je répondis, que jamais ce dernier article ne passeroit : qu'à la bonne heure, comme je l'avois déjà promis de vive voix & par des placards, on accorderoit à ceux qui voudroient s'expatrier, permission de vendre leurs biens : que

ceux qui ne vendroient pas , pourroient rester dans leurs maisons , sous le cautionnement de personnes connues , qui répondroient de leur conduite : que les prisonniers seroient délivrés , ou pour s'en aller , ou pour rester , à ces conditions : qu'à l'égard de Cavalier , plus il rameneroit de monde , plus il seroit récompensé : que , si on formoit un régiment , il en seroit le Colonel ; mais qu'en attendant , il en auroit toujours le titre avec une pension.

1704.

J'assignai la petite ville de Calvisson pour tous ceux qui voudroient imiter la troupe de Cavalier , que j'y établis , avec des vivres , des habits , & les autres choses nécessaires à ces malheureux , qui y vinrent manquant de tout. Pour Cavalier lui-même , à la tête d'un petit détachement , composé des plus sages de ses gens , il se mit en route pour aller chercher ses Lieutenans , & leur faire entendre raison , s'il pouvoit. Je le suivis , pour être à portée de traiter ou de combattre , selon les circonstances. Les plus considérables d'entre eux , qui jusqu'alors s'étoient dits Lieutenans de Cavalier , mais

*Séjour de
Calvisson.*

1794.

qui, par sa retraite, devenoient chacun Chef indépendant, étoient Roland, Ravanel & Catinat, ce dernier ainsi nommé, parce qu'il avoit servi sous ce Général.

Pendant que nous les cherchions, comme on croyoit que ceux de Calvinsson ne demeureroient pas longtemps dans cette ville, on leur permit de faire leurs prières publiques, & de chanter leurs psaumes. Cela ne fut pas plus tôt connu des environs, que voilà mes foux qui accourent des bourgs & châteaux voisins (a), non pour se rendre, mais pour chanter avec les autres. On ferme les portes, ils fau- tent les murailles, & forcent les gardes. Les Curés & autres Ecclésiastiques murmurent de ce concours occasionné par une tolérance momentanée, dont ils craignent la continuité. On publie que j'ai accordé indéfiniment le libre exercice de la Religion, & que je ne dois qu'à cette condition le retour de ceux qui se soumettent. Ce bruit se répandit jusqu'à la Cour, où

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 30 Mai,

je fus obligé d'écrire pour me justifier (a). Les plus sages, loin de me faire un crime de ma correspondance, la regardoient comme un mal nécessaire. *Bouchons-nous les oreilles*, disoit l'Archevêque de Narbonne, & *finissons*.

1704.

Cavalier réunit avec peine les deux troupes de Ravanel & de Roland. Pour Catinat, il s'étoit sauvé dans les Hautes-Sévennes : » Il leur fit un discours qui » les ébranla (b) ; de sorte que Mal- » plet & Mialet, deux jeunes hommes » très-bien faits, des premiers Offi- » ciers de Roland, & au dessus du » payfan, vinrent me trouver de sa » part, & m'assurer que sous deux » jours lui Roland, & tous ce qu'il » pourroit rassembler, viendroient se » mettre entre mes mains. J'ajoutois » au Ministre : Les nouveaux conver- » tis font des merveilles. La crainte » des maux qu'ils prévoient, l'espé- » rance de voir la tranquillité réta- » blie, un zele de bons François &

*Bonnes dis-
positions des
Rebelles.*

(a) Lettre au Roi, du 14 Juin.

(b) Lettre à M. de Chamillard, du 6 Juin.

1704.

» bons serviteurs du Roi les anime.
 » J'ai tellement exhorté tous les pay-
 » sans , que les meres même vont ar-
 » racher leurs enfans du milieu des
 » Camisards , & l'on m'a assuré que
 » celle de Roland a été le trouver , &
 » lui a dit : *Tu ne me tueras pas , car je*
 » *suis ta mere , & je ne te quitterai pas*
 » *que tu n'ayes donné le repos à ton*
 » *pays.* Enfin j'ose à présent espérer la
 » fin entiere de tous ces défordres.
 » Cependant, quand on a à ramener un
 » peuple qui a la tête renversée , on
 » ne peut répondre de rien , que tout
 » ne soit consommé «.

*Elles cher-
 gent : Cav-
 alier court ris-
 que de la vie.*

En effet , pendant que Cavalier ,
 aidé du sieur d'Aigalier , Gentilhomme
 du canton , traitoit avec ces troupes ,
 qu'il voyoit prêtes à se rendre , » *Ra-*
 » *vanel* , qui n'avoit jamais été bien
 » disposé , se laisse tomber de che-
 » val (a) , est un quart-d'heure à trem-
 » bler , & puis dit de la part de Dieu ,
 » que Cavalier & Roland les trahif-
 » sent , qu'il faut les arrêter. La dis-
 » corde se met aussitôt entre les deux

(a) Lettre à M. de Chamillard , du 11
 Juin.

» troupes de Roland & de Ravanel ;
 » elles se battent. Celui-ci ne se trou-
 » vant pas le plus fort , se rend aux
 » inspirations de Ravanel. Cavalier ,
 » qui heureusement montoit un de
 » mes chevaux , se sauve de vitesse.
 » Le sieur d'*Aigalier* demeure au mi-
 » lieu d'eux , offre de se battre pour
 » la vérité contre Ravanel & ceux
 » qui osent soutenir que Dieu ne pré-
 » fere pas la paix à la guerre.

» Ayant appris que la négociation
 » étoit rompue , je fais marcher dès la
 » nuit toutes les troupes par différens
 » endroits. De ma personne , je me
 » porte avec huit cents hommes dans
 » les plus périlleux. M. de Menon in-
 » vestit Roland dans le château de la
 » Prade. Il se sauva tout nu. On prit
 » ses habits, ses chevaux , & tout ce
 » qu'il avoit (a). J'envoyai de tous
 » côtés des ordres de pousser les re-
 » belles à outrance , de ne se point
 » laisser amuser par leurs offres , que
 » dans les promesses qu'ils faisoient
 » quelquefois de se soumettre , ils
 » n'avoient pour but que de gagner

(a) Lettre à M. de la Lande, du 15 Juin.

1704.

» la récolte , après quoi ils devien-
 » droient plus insolens. Je comman-
 » dai de les chercher , de les attaquer ,
 » de leur faire une guerre si vive dans
 » la plaine & dans les montagnes ,
 » qu'on ne leur laissa pas le temps de
 » respirer «.

Cavalier
part.

Je songeai en même temps à me débarrasser de ceux de Calvisson. J'en trouvai , au retour de ma course , le nombre bien diminué , par des événemens que je n'avois pu prévoir. Il s'étoit répandu un bruit , que les ennemis étoient déterminés à soutenir cette année efficacement les rebelles ; que les Anglois devoient jeter sur la côte du Languedoc , des armes , de l'argent , des provisions , pendant que le Duc de Savoie feroit filer du côté de Nice des Officiers , la plupart du pays , & réfugiés dans le sien , capables de discipliner les Camisards , & de les former à une guerre régulière. Ce bruit , qui n'étoit pas dénué de fondement , parvenu à Calvisson , y causa bien du changement. Comme s'ils touchoient déjà tous les secours qu'on leur promettoit , ils désertèrent par bandes ; & Cavalier , qui resta fidèle

à ses engagements, se vit réduit à cent vingt hommes. Je les fis partir pour la frontiere. Ils étoient précédés & suivis d'un détachement de Dragons, commandé par le sieur de *Bassignac*, Capitaine & Aide-Major de Firmaçon, homme prudent & ferme, qui s'acquitta très-bien de sa commission. Sur la route ils prirent tous les prisonniers qui voulurent bien s'incorporer à eux, & qui ne laisserent pas de grossir la troupe. Cavalier écrivit plusieurs fois pendant sa marche à ses anciens camarades, qu'il étoit bien traité, & les exhorta à suivre son exemple. Arrivés en Alsace, on leur permit de se retirer chez l'Etranger, ou d'entrer dans nos troupes, à volonté. Je fis donner à Cavalier une pension de deux mille livres; mais il n'en fut pas long-temps payé, parce qu'il passa dans les troupes de Hollande, où on lui donna le grade de Colonel; & j'ai su depuis, qu'il y a servi avec honneur.

Les rebelles eurent ensuite quelque relâche, parce que je fus obligé de me rendre sur la côte, qui sembloit menacée par une escadre de quarante-cinq vaisseaux de ligne, que les Anglois

1704.

Les Camisards rassurés par les ennemis.

1704.

avoient fait entrer dans la Méditerranée. Je fus averti à temps ; (a) & je pris si bien mes mesures , que ni les Officiers qu'ils débarquerent , ni ceux que le Duc de Savoie envoya par Villefranche , ne purent pénétrer dans le pays. Il ne me fut cependant pas possible d'empêcher quelques émissaires de s'y glisser avec de l'argent , qui rehaussa les espérances des plus entêtés. Ils se flatterent que la crainte de voir perpétuer la guerre par ces secours , pourroit leur faire obtenir , dans ces circonstances , des conditions plus avantageuses , comme la permission des exercices de religion moins gênés , si on ne pouvoit les avoir publics. Les Consistoires secrets qui subsistoient toujours dans les villes , malgré les recherches de M. de Bavière , firent dire aux Camisards qu'il y auroit de la folie à eux de quitter les armes dans le temps que les embarras qui m'environnoient alloient me forcer de tout accorder. On répandit

(a) Lettre de M. de Quinson à M. de Villars , du 27 Mai ; & du Prince Monaco au même , du 2 Juin.

aussi avec profusion les libelles d'un certain Abbé de la Bourlié, qui faisoit une peinture affreuse des tourmens qu'il supposoit qu'on faisoit souffrir aux Religioneux, & dont il assurait que leur soumission ne les exempteroit pas (a). » Ils étoient » écrits avec esprit, mais follement, » & avec assez de malignité & de » noirceur, pour faire impression sur » des têtes seches & fanatiques «.

1704.

Ce moment fut celui des intrigans de toute espece (b); les uns me présentoient des projets de guerre, d'autres d'accommodement, & le refrain étoit toujours des graces, ou des pensions qu'ils demandoient. Ne se voyant pas trop écoutés, ils envoyoient leurs imaginations à la Cour; quelques-uns y allerent eux-mêmes, malgré moi, pour les faire valoir; je fus obligé d'écrire qu'on ne leur laissât pas entrevoir les moindres espérances, de peur qu'elles ne rendissent plus difficiles

*Ils s'ent pour
suivis plus vi-
vement.*

(a) Lettre à M. Chamillard, du 26 Juillet.

(b) Lettres à M. de Chamillard, des 22 Juillet & 14 Septembre.

1704.

ceux avec lesquels je traitois sur les lieux. Il en revenoit toujours quelques-uns à résipiscence. Pour les hâter, je fis enlever tout ce que je pus trouver de peres & meres de ceux qui continuoient à porter les armes. Ces especes d'otages renfermés dans des lieux sûrs, mais sans mauvais traitemens, en rappelerent un grand nombre. J'interdis le transport des bleds aux endroits les plus suspects. Dans ces lieux mêmes on arrêta tous les jeunes gens indistinctement, sauf à faire ensuite le triage. On renvoyoit ceux qui donnoient des espérances, & en gardoit les autres, jusqu'à ce qu'ils laissassent appercevoir quelques signes de soumission.

*Exemples
singuliers de
fanatisme.*

Mais ces signes étoient rares & très-équivoques. Jusque dans les prisons, lorsqu'ils croyoient n'être pas vus, ils se livroient à leur fanatisme. Le Subdélégué de Lunel y entrant un jour brusquement, trouva tous les Camifards prisonniers à genoux, dans le plus grand silence, autour d'un de leurs Prophetes, qui, couché à terre, trembloit & faisoit des contorsions effroyables. » J'ai vu, dans ce genre, des

„ choses que je n'aurois jamais crues,
 „ si elles ne s'étoient passées sous mes
 „ yeux (a); une ville entière, dont
 „ toutes les femmes & les filles, sans
 „ exception, paroissoient possédées du
 „ diable. Elles trembloient & prophé-
 „ tisoient publiquement dans les rues.
 „ J'en fis arrêter vingt des plus mé-
 „ chantes, dont une eut la hardiesse
 „ de trembler & prophétiser pendant
 „ une heure devant moi. Je la fis
 „ pendre pour l'exemple, & renfer-
 „ mer les autres dans les hôpitaux ».

1704.

Mais de toutes ces folies, la plus
 surprenante, fut celle que me raconta
 M. l'Evêque d'Alais, & que je man-
 dai à M. de Chamillard en ces ter-
 mes (b). » Un Monsieur de *Mar-*
 „ *dagors*, Seigneur de la Terre de ce
 „ nom, Maire d'Alais, possédant les
 „ premières charges dans la ville &
 „ dans le Comté, ayant d'ailleurs été
 „ quelque temps Subdélégué de M.
 „ de Baille, vient de faire une

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 25
Septembre.

(b) Lettre à M. de Chamillard, du 14
Novembre.

1704.

» chose extraordinaire. C'est un hom-
 » me de soixante ans, sage par ses
 » mœurs, de beaucoup d'esprit, ayant
 » composé & fait imprimer plusieurs
 » Ouvrages. J'en ai lu quelques-uns,
 » mais dans lesquels, avant que de
 » savoir ce que je viens d'apprendre
 » de lui, j'ai trouvé une imagination
 » bien vive; voilà le caractère de cet
 » homme.

» Une Prophétesse âgée de vingt-
 » sept à vingt-huit ans, fut arrêtée il
 » y a environ dix-huit mois, & menée
 » devant M. d'Alais. Il l'interrogea en
 » présence de plusieurs Ecclésiastiques.
 » Cette créature, après l'avoir écouté,
 » lui répond d'un air grave & mo-
 » deste, & l'exhorte à ne plus tour-
 » menter les vrais enfans de Dieu, &
 » puis lui parle, pendant une heure
 » de suite, une langue étrangere, à
 » laquelle il ne comprit pas un mot:
 » comme nous avons vu le Duc de
 » la Ferté autrefois, quand il avoit
 » un peu bu, parler anglois devant
 » les Anglois. J'en ai vu dire : J'en-
 » tends bien qu'il parle anglois, mais
 » je ne comprends pas un mot de ce
 » qu'il dit. Cela eût été difficile aussi

» à comprendre, car jamais il n'avoit
» fu un mot d'anglois. Cette fille par-
» loit grec & hébreu de même.

1704.

» Vous croyez bien que M. d'Alais
» fit enfermer la Prophétesse. Après
» plusieurs mois, cette fille paroissant
» revenue de ses égaremens, par les
» soins & avis du sieur de *Manda-*
» *gors* qui la fréquentoit, on la laissa
» en liberté; & de cette liberté, &
» de celle que le sieur de *Manda-*
» *gors* prenoit avec elle, il en est ar-
» rivé que cette Prophétesse est grosse.

» Mais le fait présent est que, de-
» puis deux jours, le sieur de *Man-*
» *dagors* s'est défait de toutes ses
» charges, les a remises à son fils, &
» a dit à quelques particuliers, & à
» M. l'Evêque lui-même, que c'étoit
» par le commandement de Dieu
» qu'il avoit connu cette Prophétesse,
» & que l'enfant qui en naîtra, fera
» le vrai Sauveur du Monde. De tout
» cela, & en un autre pays que ce-
» lui-ci, l'on ne feroit autre chose
» que d'envoyer M. le Maire & la
» Prophétesse aux Petites-Maisons. M.
» l'Evêque m'a proposé de le faire ar-
» rêter. J'ai voulu auparavant en con-

1704.

» férer avec 'M. de Baviile , ordon-
» nant cependant de l'observer , & la
» Prophétesse aussi , de maniere qu'il
» ne puisse s'échapper. Ma pensée
» étant , qu'au milieu des foux , ce
» qui regarde un fou de cette impor-
» tance , doit faire le moins de bruit
» qu'il est possible ; qu'il falloit par
» conséquent tâcher de le dépayser
» tout doucement , & s'en assurer en-
» suite. Car vous jugez bien , Mon-
» sieur , que de déclarer publique-
» ment pour Prophete un Maire
» d'Alais , Seigneur de terres assez
» considérables, ancien Subdélégué de
» l'Intendant , Auteur , & jusques
» alors réputé sage , au milieu de gens
» qui sont accoutumés à l'estimer , &
» le respecter , tout cela pourroit en
» pervertir plus qu'en corriger ; d'au-
» tant plus que , hors la folie de croire
» que Dieu lui a ordonné de connoître
» cette fille , il est très-sage dans ses
» discours , comme étoit Dom Qui-
» chotte , très-sage , hors quand il
» étoit question de Chevalerie erran-
» te «. L'avis de M. de Baviile fut
comme le mien , de ne pas brusquer.
Ses enfans le menerent sans éclat dans

un de ses châteaux , où on le retint ,
& la Prophétesse fut renfermée.

1704.

» On commençoit à remarquer un *Libertinage*
» grand libertinage entre eux , ce qui *parmi eux.*
» en détachoit les honnêtes gens , &
» nous servit à en surprendre quel-
» ques-uns (a). La plupart des Chefs
» avoient leurs Demoiselles. Je fus
» un jour informé que deux filles de
» condition , nommées Mesdemoi-
» selles *Cornely* , très-bien faites , ho-
» noroient de leurs bonnes grâces Ro-
» land & Maillé son Lieutenant. Des
» lettres de Roland interceptées m'app-
» prirent qu'elles l'attendoient dans le
» château de Castelnau , & qu'il de-
» voit les y joindre le plus tôt qu'il
» pourroit. Je le fis guetter , & je
» fus la nuit même qu'il s'y rendit.
» Il étoit accompagné de six de ses
» principaux Officiers , & deux valets.
» J'y envoyai en diligence le sieur de
» *Castelladi* , commandant le premier
» bataillon du Régiment de Charo-
» lois , avec tous les Officiers de son
» bataillon , & trente Dragons choi-

(a) Lettres à M. de Chamillard , des 8 ,
9 & 18 Aout.

1704.

» sis. Ils s'avancerent à toute bride.
 » Mais Roland averti par une senti-
 » nelle qu'il avoit posée au haut du
 » château, sortit du lit, & eut encore
 » le temps de descendre dans la cour,
 » de monter à cheval à poil, & de
 » sortir avec ses gens par une porte de
 » derriere, pendant que les Officiers
 » entroient par-devant; mais la troupe
 » de Dragons, qui avoit fait le tour,
 » les coupa dans la plaine, & les ar-
 » rêta dans un chemin creux; j'avois
 » fort recommandé que l'on prît Ro-
 » land vif; mais un Dragon le tua,
 » & cinq de ses Officiers, dont Maillé
 » étoit un, furent arrêtés.

*Inutilité des
 supplices.*

» (a) On les destina à servir d'exem-
 » ple : mais la maniere dont Maillé
 » reçut la mort, étoit bien plus propre
 » à établir leur esprit de religion dans
 » ces têtes déjà gâtées, qu'à le dé-
 » truire. C'étoit un beau jeune homme,
 » d'un esprit au dessus du commun.
 » Il écouta son arrêt en souriant, tra-
 » versa la ville de Nîmes avec le même
 » air, priant le Prêtre de ne pas le

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 18
 Août.

» tourmenter , & les coups qu'on lui
 » donna ne changerent point cet air
 » & ne lui arracherent pas un cri.
 » Les os des bras rompus, il eut en-
 » core la force de faire signe au Prê-
 » tre de s'éloigner ; & tant qu'il put
 » parler , il encouragea les autres. Cela
 » m'a fait penser , ajoutois-je au Mi-
 » nistre , que la mort la plus prompte
 » à ces gens-là , est toujours la plus
 » convenable. Qu'il étoit sur-tout con-
 » venable de ne pas donner à un peu-
 » ple gâté le spectacle d'un Prêtre qui
 » crie , & d'un patient qui le méprise ,
 » & qu'il faut sur-tout faire porter leur
 » sentence, plutôt sur leur opiniâtreté
 » dans la révolte , que dans la Reli-
 » gion ». D'après ce principe , on sup-
 » prima tout-à-fait les supplices , dont
 l'usage avoit été bien ralenti depuis
 que j'étois en Languedoc.

Mais je suppléai à ce moyen , par
 d'autres plus efficaces. Outre les Ca-
 misards épars & isolés , il en restoit
 encore trois ou quatre troupes errantes.
 Je m'appliquai à les priver d'asile , de
 subsistance , enfin de toute espèce de
 correspondance. Je faisois raser les mai-
 sons de ceux qui entretenoient com-

1704.

*Fin de la
 rébellion.*

1704.

merce avec eux, ou qui les recevoient. J'usai quelquefois de la même rigueur à l'égard de ceux qui dispafoissoient, sans qu'on fût ce qu'ils étoient devenus. Je supposois qu'ils étoient allés se joindre à des troupes, & ordinairement je ne me trompois pas. Ainsi tourmentés & poursuivis, ils ne savoyent où se réfugier. Comme on leur refusoit retraite, de peur d'en être punis, ils la prenoient de force, enlevoient les vivres de leurs propres partisans, pilloient, tuoient, ravageoient à la fin sans distinction. Par-là ils se firent détester de tout le pays. Ceux-mêmes qui les avoient soufferts jusqu'alors, se tournerent contre eux. La désertion s'y mit, parce que ceux qui se soumettoient étoient bien traités. Ils commencerent à se vendre & à se trahir, ce qu'ils n'avoient pas encore fait. Enfin les Chefs vinrent se rendre successivement avec leurs Prophetes. L'exemple de ceux-ci fit la plus grande impression, sur-tout la soumission d'un nommé *Castanet*, le plus suivi d'entre eux (a) : *Ravanel* mourut de ses

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 13 Septembre.

blessures dans une caverne (a) ; la
Rose, Salomon, la Vallette, Masson,
Brue, Joanni, Fidel, de la *Salle*,
 noms dont je ne devois pas me sou-
 venir, se soumirent, & je leur fis
 grace, quoiqu'il y eût parmi eux des
 scélérats qui n'en méritoient aucune,
 & que j'aurois bien voulu punir. Ils
 demanderent tous à quitter le pays,
 moins par le désir d'aller professer ail-
 leurs leur religion, que par la crainte
 d'éprouver, lorsqu'ils seroient désar-
 més, la vengeance de ceux dont ils
 avoient massacré les parens & les amis,
 & ruiné les possessions.

Je les fis conduire par petites ban-
 des, comme celle de Cavalier, jus-
 que sur les frontieres du Royaume.
 On les nourrit bien en route ; on leur
 donna des habits, & même quelque
 argent, dont ils parurent très-contens.
 Ainsi l'expulsion d'environ trois cents
 bandits, rendit la tranquillité à la pro-
 vince. J'en reçus de grands remerci-
 mens des Etats de Languedoc, que

1704.

(a) Lettres à M. de Chamillard, du 3
 Novembre & du 2 Janvier 1705 ; & à M. de
 la Villiere, du 4.

1704.

je tins pour le Roi à Montpellier. J'eus lieu de me louer des égards qu'on me marqua dans cette Assemblée, & de la maniere prompte & généreuse dont le don gratuit fut accordé. On me fit entendre que c'étoit en reconnaissance des grands & importans services que je venois de rendre à la Province. Il ne resta plus que quelques brigands dans les Hautes Sevennes, pays qu'il est peut-être impossible de purger de cette engeance.

*Lettres sur
la bataille
d'Hofstet.*

Mes occupations en Languedoc, quoique pénibles & attachantes, ne m'enpêchoient pas de suivre ce qui se passoit en Baviere. J'en avois souvent la carte sous les yeux (a); je suivois les mouvemens de nos Généraux, & je tremblois en voyant les fausses démarches que l'Electeur leur faisoit faire, parce qu'ils n'avoient pas la force de lui résister. Je fus donc moins surpris qu'affligé de la perte de la bataille d'Hofstet. Au premier bruit qui s'en répandit, j'écrivis au Comte du *Bourg* une lettre qui exprimoit

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 16 Août.

ma profonde douleur (a). » Je ferai,
» lui disois-je, dans une bien vive in-
» quiétude, jusqu'à ce que j'apprenne
» que vous revenez en bonne santé,
» vous & tous les amis que je compte
» avoir dans ma chere armée. Nous
» n'avons encore aucun détail; on dit
» seulement que M. l'Electeur prend
» le parti d'abandonner ses Etats. Voi-
» là, Monsieur, une grande résolu-
» tion. Comment peut-on être forcé
» d'abandonner tant d'Etats à l'Em-
» pereur, la révolte de Hongrie étant
» sur-tout dans sa force, & par con-
» séquent M. l'Electeur toujours en
» état de faire un accommodement,
» moins avantageux à la vérité qu'a-
» vant la bataille, mais moins fatal à
» la cause commune? N'est-il pas
» toujours temps de se dépouiller?
» Faut-il tant se presser, quand il est
» question de livrer ses villes, ses
» troupes, ses arsenaux? Et puis,
» vingt mille hommes se rendre sans
» tirer un coup de fusil! Ah! mon
» cher Comte, quel revers! J'en ai le

1704.

(a) Lettre au Comte du Bourg, du 2 Sep-
tembre.

1704.

» cœur ferré. Je vous écris sans savoir
 » si vous n'avez pas péri dans cette
 » malheureuse affaire, & je vous as-
 » sure que je fais une vive expérience
 » de mes sentimens pour vous & pour
 » mes autres amis, par toutes les in-
 » quiétudes que je ressens. Je suis tou-
 » ché de tout ce qui regarde mon ar-
 » mée, comme je le serois de mon frere.
 » J'espère qu'elle me pardonnera la
 » liberté de la nommer ainsi, elle n'a
 » pas été assez malheureuse avec moi,
 — » pour me défavouer. Je songe à tous
 » ceux qui avoient employé tant de
 » sollicitations pour n'en être pas,
 » quand je passois en Baviere, les uns
 » tués, les autres prisonniers. Hélas !
 » ils avoient bien raison; mais pou-
 » vois-je prévoir que je les quitterois ?
 » Mille amitiés, je vous prie, à
 » mon cher *Tanion*, à M. de *Légal*,
 » qui est celui dont j'ai reçu plus de
 » marques de souvenir. Je vous de-
 » mande mille complimens pour M.
 » de *Iée*, le Major Général de *Ver-*
 » *ceilles*, *Beaujeu*, le pauvre Inten-
 » dant; n'oubliez pas le Comte de
 » *Druy* : mais, mon Dieu ! tout cela
 » se porte-t-il bien ? Ils peuvent comp-

ter

» ter que j'ai parlé avec chaleur de
 » leurs services au Roi. Que j'aurois
 » de plaisir de mes succès ici, si je
 » n'étois pénétré de la juste douleur
 » de la perte que nous avons faite,
 » & encore de ne savoir si je parle
 » & si j'écris à des gens morts ou
 » en vie ! Mille amitiés à M. de
 » *Levy*, M. de *Bouffoles*, MM. *Ma-*
 » *rivault*, *Chamarente*. Enfin je vous
 » donne la dispensation de mes com-
 » plimens. Le pauvre Milord *Clare* !
 » ne l'oubliez pas. Je lui suis obligé
 » de ses larmes, quand je lui ai dit
 » adieu. Ce pauvre *Nettancourt*. je
 » le regrette bien ; & mon cher *Nan-*
 » *gis*, je suis en peine de ce petit
 » garçon. Mon Dieu, que je suis in-
 » quiet « !

Je ne tardai pas à apprendre que
 ce cruel échec avoit délié la langue
 de mes amis à la Cour ; qu'on re-
 grettoit assez publiquement de m'a-
 voir retiré de la Baviere, & qu'on
 parloit de me donner l'année pro-
 chaine le commandement d'une des
 principales armées. Comme l'occasion
 s'en présentoit assez naturellement,
 en répondant au Ministre sur quel-

1704.

ques observations critiques qu'on m'attribuoit touchant la bataille d'Hocster, je jugeai à propos de le prémunir contre les préventions qui m'avoient fait tort (a). » Je vois dans vos lettres, lui
 » disois-je, des bontés infinies pour
 » moi, & qui me permettent d'espérer qu'à la fin je serai un peu mieux
 » connu de vous. J'aurai l'honneur de
 » vous dire, que je ne me flatte point
 » du bonheur de l'être entièrement de
 » Sa Majesté. On m'a donné à Elle,
 » pour un homme dur aux Officiers,
 » assez incompatible. J'ai consenti même
 » me de passer pour peu docile. Je
 » vous supplie d'avoir la bonté de vous
 » informer si on me trouve ces qualités en ce pays. Et ce n'est point
 » pour m'être corrigé, je vous assure;
 » mais je vous prie de vouloir bien
 » vous rappeler que je me suis trouvé
 » nouveau Général à la tête d'une armée qu'il falloit soumettre à une
 » sévère discipline, selon les ordres
 » mêmes du Roi. Quelques exemples
 » sur peu d'Officiers & de soldats,

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 16 Décembre.

» ont rétabli l'ordre. M. l'Electeur de
 » Baviere vient, & me gêne tellement
 » l'armée, qu'un seul fourrage sous
 » Neubourg nous a coûté plus de
 » soldats que ma bataille d'Hocstet.

1704.

» D'ailleurs, si on me reproche
 » d'être trop ferme, on me connoît
 » aussi incapable de m'écarter de la
 » vérité, par aucune considération hu-
 » maine. Vous avez vu avec quelle
 » liberté je vous ai mandé que cer-
 » tains régimens ne devoient pas être
 » donnés aux neveux de gens qui ont
 » le premier crédit, préféablement
 » à des services plus anciens & plus
 » distingués. Un homme connu de
 » cette humeur-là ne convient qu'au
 » Roi, & à un Ministre comme vous.

» Je vous dirai encore que les prin-
 » cipaux Officiers d'une armée ai-
 » meroient tout autant un Général qui
 » laisse piller, que celui qui, se trou-
 » vant au milieu de l'Allemagne,
 » dira : Monsieur, je comprends que
 » vos quartiers d'hiver doivent vous
 » donner les moyens de servir avec
 » commodité; mais quand M. le Lieu-
 » tenant-Général en aura douze mille
 » écus, & le Maréchal de Camp six,

1704.

» je ne veux pas que cela aille plus
 » loin, & toucher le reste au profit
 » du Roi; pensez-vous, Monsieur,
 » que le Général qui est occupé de
 » plaire au particulier aux dépens du
 » Maître, ne se fasse pas un plus grand
 » nombre d'amis?

» Falloit-il, de peur de déplaire à
 » M. l'Electeur, me soumettre à sui-
 » vre les avis des mauvais conseil-
 » lers qui le conduisoient, & m'expo-
 » ser par-là à perdre l'armée de Sa
 » Majesté, comme cela vient d'ar-
 » river (a)? Il n'auroit pas fait avec
 » moi ce qu'il vient de faire: car
 » après bien des respects, quand la
 » raison ne pourroit rien sur lui, je
 » lui dirois, avec une grande sou-
 » mission: Je n'en ferai rien; & c'est
 » par-là que je l'ai sauvé quatre fois,
 » malgré lui. Voilà ce qu'on appelle
 » mon incompatibilité.

» Je vous demande pardon, Mon-
 » sieur, de vous parler encore de tout
 » cela; mais ne dois-je point souhaiter
 » que le Roi & vous, connoissiez qu'il

(a) Lettre au Prince de Conti, du 4
 Août.

» n'y a point d'humeur dans ma con-
» duite ; mais assez de droiture & de
» fermeté, pour vouloir le bien du
» service, & ne m'en laisser détour-
» ner par aucune considération. Je ne
» songe à faire de cour à personne,
» pas même à vous, Monsieur, ne
» voulant, quand je vous écris, que
» vous mander la vérité, & vous ren-
» dre un compte exact & fidele. Ceux
» qui, dans les armées, songent à
» s'élever par leur courage, leur zele,
» & leur application au service, di-
» sent de moi : Voilà notre homme.
» Ceux qui comptent sur leurs cou-
» sins, leurs cousines & leurs tantes,
» & au lieu d'être occupés de la
» guerre, ne le sont que de leur com-
» merce de Cour, me craignent ;
» non que j'aye des manieres hautes,
» car jamais il ne m'est arrivé de dire
» une parole dure à personne, mais
» je ne suis pas leur fait (a). Enfin,
» Sa Majesté a trouvé ses principales
» armées mieux en d'autres mains que
» dans les miennes ; je dois être per-
» suadé, par les paroles pleines de

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 16 Août.

1704.

» bonté dont Elle m'a honoré, que
 » ce n'est pas manque d'estime. Ce-
 » pendant je vous avoue que l'amour-
 » propre voudroit quelquefois qu'on
 » ne trouvât pas tous les hommes
 » égaux «.

*Il est appelé
 à la Cour.*

Il paroît au reste que les libertés
 que je prenois, ne déplaisoient pas,
 puisqu'elles n'empêcherent pas d'ac-
 complir les vûes qu'on avoit sur
 moi (a). M. de Chamillard m'en
 donna avis en ces termes : » Le Roi
 » m'ordonne de vous mander de vous
 » rendre incessamment auprès de lui.
 » Vous avez si heureusement rétabli
 » le calme dans la province de Lan-
 » guedoc, & vous contribuez avec
 » tant de succès à tout ce qui peut
 » assurer son repos, que Sa Majesté
 » est déterminée à vous envoyer ail-
 » leurs, où vous aurez matiere à vous
 » employer encore plus utilement à
 » l'avenir. Rien ne doit retarder l'em-
 » pressement que vous devez avoir de
 » vous rendre auprès de Sa Majesté,
 » qui n'a point oublié ce qu'Elle vous

(a) Lettre de M. de Chamillard, du 29
 Décembre.

» a dit , lorsqu'Elle vous a envoyé
 » dans ce pays-là «.

1765.

Je n'avois rien demandé ; mais
 comme demander fréquemment , c'est
 souvent importunité , ne point deman- *Dispositions*
 der du tout est quelquefois noncha- *du Maréchal*
 lance répréhensible , j'écrivis donc à *sur le service*
 M. de Chamillard , pour me défen-
 dre de ces deux excès (a). » J'ai sup-
 » plié , lui disois-je , Sa Majesté , l'hi-
 » ver dernier , de vouloir bien que
 » mon inaction sur briguer des em-
 » plois , ne fût pas mal interprétée.
 » Je désire en général , plus qu'aucun
 » autre de ses sujets , de ne lui être
 » pas inutile. Mais je tiens que nous
 » devons attendre tranquillement ce
 » qu'un grand Maître veut faire de
 » nous ; ne rechercher aucun emploi ,
 » faire de son mieux dans ceux que
 » nous avons , & les attendre unique-
 » ment de sa volonté. Pour moi , na-
 » turellement je suis porté à bien au-
 » gurer de mon étoile. Si elle me met
 » en place , je crois que c'est pour mon
 » bonheur ; si elle m'en ôte , je pense

(a) Lettre à M. de Chamillard , du 2
 Janvier.

1705. » la même chose ; ainsi sur les destina-
 tions, dont je suis toujours content ».

*Il est fait Chevalier des Ordres.
 Ses offres au Roi.*
 J'appris alors (a) que, sans avoir sollicité de graces, Sa Majesté s'étoit souvenue de moi, dans la promotion qu'Elle venoit de faire des Chevaliers de ses Ordres. En réfléchissant à ces bontés du Roi, & à l'état du Royaume, calculant aussi mes revenus, & comptant avec moi-même, je crus pouvoir faire une proposition, dont l'acceptation m'auroit comblé de joie. J'en expliquai les motifs & les moyens au Ministre, dans une lettre que je fis longue, parce que mon désir de réussir étoit sincère & même violent (b). » Je ne doute pas, lui dis-je, que par vos soins, vous ne soyez tranquille sur les fonds de cette année ; mais, Monsieur, il faut ôter aux ennemis toute espérance qu'ils puissent manquer, si la guerre alloit plus loin.

» Ils se flattent que les affaires nou-

(a) Lettre de remerciement au Roi, du 6 Janvier.

(b) Lettre à M. de Chamillard, du 14 Février.

» velles sont épuisées. Voici les oc-
 » casions où les bons & fideles sujets
 » doivent donner des marques solides
 » de leur zele pour le plus grand Roi ,
 » & le meilleur Maître du Monde.
 » Comme je suis pénétré des graces
 » dont il m'a honoré, je voudrois bien,
 » Monsieur, être des premiers à donner
 » les plus fortes marques de recon-
 » noissance. Quelque pénétré que j'en
 » sois pour les dignités qu'il a plu à
 » Sa Majesté de m'accorder, ce ne
 » sont point ses plus sensibles graces;
 » celle de sa confiance, marquée par
 » les plus importans emplois; celle
 » qu'Elle a eue, il y a deux ans &
 » demi, de me donner son armée
 » d'Allemagne, n'étant que le fixieme
 » Lieutenant-Général de ses armées,
 » ont imprimé dans mon cœur des
 » desirs, ou plutôt un tourment de
 » satisfaire à mes devoirs & à mes
 » obligations, qui ne se peut dissiper
 » que par les services que je pourrai
 » rendre à Sa Majesté.

» En attendant ceux de la guerre,
 » je vous prie, Monsieur, de m'at-
 » tirer une grace de Sa Majesté, d'une
 » nature différente de celle dont Elle

1705.

1705.

» m'a honoré ; mais auparavant, je
 » dois, Monsieur, vous expliquer
 » l'état de mes affaires. En me ma-
 » riant, je pris la liberté de dire à
 » Sa Majesté, que parmi tant de su-
 » jets qui se ruinoient à son service,
 » Elle ne seroit peut-être pas fâchée
 » d'en trouver un qui, en soute-
 » nant une dépense au dessus de son
 » état, s'étoit enrichi. Je lui montrai
 » que j'avois pour lors 737000 livres ;
 » les fauve-gardes, dans l'Empire,
 » m'ont valu depuis 210000 livres,
 » ce qui fait 947000 livres, outre
 » des Terres en Dauphiné & en Lyon-
 » nois, qui me viennent de ma fa-
 » mille. Le revenu de celles-ci est
 » employé à ma mere, mon frere, à
 » qui je donne une pension, outre
 » ses légitimes, & à deux sœurs aux-
 » quelles mon secours est nécessaire.
 » Je ne comprends pas les biens de
 » Madame la Maréchale de Villars.
 » Ce que j'en retire n'a pas fait jus-
 » qu'à présent sa dépense ; mais comme
 » je veux retrancher les miennes, elle
 » en fera de même.

» Ces 947000 livres ne me pro-
 » duisent présentement que 35000 l.

» de rente , parce qu'il y a là dedans
 » de l'argent qui ne porte aucun in-
 » térêt , le voulant employer à une
 » Terre. Je laisse donc ce qui reste
 » du revenu de mes Terres , ma mere,
 » mon frere & sœurs payés avec les
 » biens de Madame la Maréchale ,
 » pour l'entretien de ma famille. Je
 » puis ensuite compter sur 35000 l.
 » bien venant du reste de mon bien.
 » J'ai en outre , des bontés du Roi ,
 » 15000 francs , comme Gouverneur
 » de Fribourg , 8000 livres de pen-
 » sion , & 13000 comme Maréchal
 » de France. Cela fait 71000 livres ,
 » dont je prie Sa Majesté de se ser-
 » vir tous les ans , jusqu'à la paix
 » générale.

» Ce qu'Elle me fait l'honneur de
 » me donner comme Commandant
 » de ses armées , suffira pour ma dé-
 » pense , laquelle je modérerai. Mais
 » assurément , Monsieur , ni l'Offi-
 » cier , ni le soldat , n'en auront
 » moins d'estime & d'amitié pour
 » moi , connoissant l'usage que je fais
 » de mon bien. D'ailleurs , je n'ai
 » point entendu ni lu , que les Gé-
 » néraux les plus fameux l'aient été

1705.

» par le nombre de leurs chevaux de
 » main , ou par la délicatesse de leur
 » table. Je conjure Sa Majesté , que je
 » sois le premier à donner un exem-
 » ple qui sera ardemment suivi. Au
 » reste , il n'y a pas tant de mérite
 » à le donner. Nous nous assurons les
 » bienfaits du Roi , en lui fournissant
 » les moyens de soutenir sa gloire ,
 » & celle de la Nation , dans une si
 » juste guerre. Et rien n'étonnera tant
 » les ennemis , que d'apprendre que le
 » Roi , par ce qui lui reste de libre de
 » ses anciens revenus , par la capitation
 » & les efforts de ses sujets , sou-
 » tiendra la guerre , quelque lon-
 » gue qu'elle puisse être. Enfin , Mon-
 » sieur , je vous demande votre pro-
 » tection , pour m'obtenir cette grace ,
 » & je vous la demande par tout l'at-
 » tachment que je vous ai voué «.

M. de Chamillard me répondit (a) :
 » J'ai lu votre lettre toute entière au
 » Roi ; vous en aurez tout le mérite , &
 » il ne vous en coutera pas beaucoup.
 » Sa Majesté est bien convaincue de

(a) Lettre de M. de Chamillard , du 28 Février.

» votre bonne volonté , & espere
 » qu'Elle en aura des preuves en tout
 » genre ; mais Elle ne veut pas ac-
 » cepter celle-ci. Cependant , comme
 » il ne seroit pas juste que vous euf-
 » siez fait voir de l'argent au Contrô-
 » leur-Général des Finances , sans qu'il
 » vous en coûtât quelque chose , c'est
 » un peu de temps que je vous de-
 » mande , & de ne me pas tenir ri-
 » gueur sur la régularité des paiemens.
 » Je serois bien content s'il se trou-
 » voit un grand nombre de gens dans
 » les mêmes dispositions que vous , je
 » ne leur en demanderois pas davan-
 » tage. Cela ne laisseroit pas de me
 » soulager « .

1705.

Je fus très-fâché de ce que mes
 offres n'étoient point acceptées. Je les
 faisois de bon cœur , & par un vérita-
 ble attachement pour le Roi (a),
 » le meilleur Maître du Monde , &
 » qui méritoit le mieux d'être bien
 » servi. Avant d'avoir la gloire d'être
 » admis à certaines conversations ,
 » dans lesquelles Sa Majesté s'épan-

*Idee qu'il
 avoit du Roi.*

(a) Lettre à Madame de Maintenon , du 11 Avril.

1705.

» choit avec ses serviteurs, je ne pou-
 » vois moi-même penser que , parmi
 » tout ce que nous avons vu de grand
 » en lui , il y eût autant de bonté ,
 » d'affabilité , de raison & d'humai-
 » nité que j'en ai connu par moi-
 » même «.

*Position des
 ennemis.*

Par une suite fâcheuse des mau-
 vaises dispositions faites après la mal-
 heureuse bataille d'Hocstet , nos fron-
 tieres étoient bien rapprochées du cen-
 tre du Royaume. On auroit pu avec
 les débris de l'armée , qui étoient en-
 core assez considérables , empêcher les
 ennemis de passer le Rhin à Philif-
 bourg , & les forcer de descendre jus-
 qu'à Maïence. La saison étoit si avan-
 cée , qu'en apportant ainsi quelque dé-
 lai au passage du Rhin , on auroit pu
 avoir le temps de se placer derrière
 Landau , la Kreith devant soi , &
 par ce moyen empêcher très-aisément
 que le siège de cette place ne se fît (a).
 Mais au lieu de prendre quelque par-
 ti , on laissa les ennemis entièrement
 maîtres de la campagne , & ils pla-

(a) Tirée des Mémoires , soixante-qua-
 trième cahier.

cerent leur armée commodément sur la Lutter. Le Roi des Romains, qui vint voir prendre Landau, pour la seconde fois, mit son quartier dans Weiffembourg. Pendant que les Généraux de l'Empereur pressoient le siège, Milord Marboroug occupoit Treves, & s'étendoit le long de la Basse-Sarre ; de sorte que quand Landau eut capitulé, les ennemis se trouverent avantageusement postés pour fondre, après l'hiver, sur la partie de la frontiere qu'ils voudroient percer. Le Roi me donna la plus exposée à défendre, depuis le Fort-Louis jusqu'à Luxembourg, par où les Alliés pouvoient facilement pénétrer en Champagne ; ce qui leur auroit aussi donné la Lorraine, dont le Duc leur étoit fort dévoué.

1705.

Je commençai par aller visiter la frontiere & les troupes qui m'étoient confiées (a). » C'étoit le moyen de » faire connoître à chacun ses devoirs, » & de hâter un peu tout ce qui alloit » trop lentement. Je trouvai le soldat

*Le Maré-
chal visite la
frontiere.*

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 16 Février.

1705.

» en bon état , mais point d'Officiers.
 » Il y avoit des Régimens entiers
 » qui n'étoient commandés que par un
 » Lieutenant (a). Cet abus , toujours
 » très-dangereux , le devenoit da-
 » vantage sur une frontiere perpétuel-
 » lement menacée. Je m'en plaignis
 » à la Cour ; mais en même temps
 » je fis l'éloge de ceux dont l'assiduité
 » & le zele méritoient d'être distin-
 » gués (b).

Premier suc-
cès.

(c) » Presque au moment de mon ar-
 » rivée , le Général Bulter qui com-
 » mandoit dans les Deux-Ponts , avoit
 » voulu attaquer le château de Bli-

(a) Lettre à M. de Chamillard , du 18 Février.

(b) Lettre à M. de Chamillard , du 17 Février. Il loue les sieurs de *Boiseau* , de *Rodemat* , de *Rot* , & demande qu'on lui conserve son ancien Etat-Major ; le sieur de *Tressémanes* pour Major-Général ; le sieur de *Beaujeu* pour Maréchal des Logis ; le sieur de *Verfeilles* , pour reconnoître les camps. Le 25 Février , au même , il loue les sieurs de *Sommery* , *Flaische* & *Despeaux* ; le vieux *La Feronais* , & sur-tout le jeune Duc de *Mortemar* , qui donne le meilleur exemple.

(c) Lettre à M. de Chamillard , du 11 Février.

» castel, où le sieur *Duvernion*, qui
 » y commandoit, lui tua beaucoup
 » de gens & le força de se retirer,
 » & ayant envoyé un parti après eux,
 » leur fit plusieurs prisonniers. Ce
 » n'est pas, disois-je au Ministre, un
 » grand événement, mais j'espère que
 » c'est un commencement. Je suis bien
 » aise de commencer à porter bon-
 » heur à cette frontiere. Les troupes
 » & les peuples me marquent avoir
 » cette opinion. Le Roi fut aussi fort
 » content de ce petit succès, & il dit
 » publiquement, que ma présence
 » avoit déjà relevé le courage de ses
 » troupes (a) «.

Je parcourus le pays, autant que
 les neiges & les frimas me le per-
 mirent. Je ne négligeai pas un ravin,
 un bouquet de bois, un ruisseau, une
 monticule, une fondrière. J'examinai
 avec grande attention les fortifications
 des places, qui pouvoient nous ser-
 vir de ressource, sur-tout celle de
 Thionville. On me l'avoit fait mau-
 vaise. » Je viens, disois-je au Minis-

*Plan de la
campagne.*

(a) Lettre de M. le Pélletier au Maréchal
 de Villars, du 21 Février.

1705.

» tre (a), de la visiter par-dedans
 » & par-dehors. Avec quelques ou-
 » vrages que l'on peut faire, je la
 » trouve très-bonne, & vous pouvez
 » compter qu'elle peut tenir les en-
 » nemis très-long-temps. J'en ai fait
 » convenir les Ingénieurs. Je ne me
 » pique pas d'un profond savoir dans
 » leur art, mais j'en fais assez pour
 » qu'on ne me puisse pas faire pren-
 » dre le blanc pour le noir ». Je fis
 dans ma course de bonnes observa-
 tions, & je revins assez content à la
 Cour, où j'étois appelé pour conférer
 avec les Maréchaux de Villeroi & de
 Marcin (a); le premier devoit com-
 mander en Flandres, le second sur
 le Rhin, moi dans le centre, sur la
 Sare & la Moselle. Dans l'incertitude
 où on étoit de l'endroit vers lequel
 les ennemis dirigeroient leurs plus
 grands efforts, il fut convenu que les
 trois armées occupant des points prin-
 cipaux, chacune dans le district qui
 leur étoit assigné, tiendroient entre

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 16
 Février.

(b) Lettre à M. de Chamillard, du 6 Mars.

elles des communications libres, depuis Liege jusqu'à Huningue, pour s'envoyer réciproquement du secours. 1705.

Revenu de ce voyage, qui ne dura que quatorze jours, je ne tardai pas à m'assurer que c'étoit à moi que les ennemis en vouloient. Ils faisoient à Treves d'immenses provisions de guerre & de bouche, des amas considérables de farine, d'avoine, paille, foin, poudre, boulets, mortiers, canons, qui leur arrivoient journellement par le Rhin & la Moselle. Il n'étoit pas vraisemblable que de pareilles dépenses se fissent pour épouvanter seulement. Elles marquoient nécessairement l'approche d'une grosse armée; & en attendant qu'elle pût par elle-même protéger son dépôt, les ennemis avoient, pour sa sûreté, couvert toutes les avenues de Treves de fortifications.

Mon dessein étoit d'aller les visiter, pour rompre, s'il étoit possible, leurs projets; » Et voici, écrivois-je au Ministre (a), ce que je me proposois : *Projet pour les rompre.*

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 8 Avril.

1705.

» d'emporter Hombourg , les Deux-
 » Ponts & Hornebach , qui ne pou-
 » voient nous arrêter que peu d'heu-
 » res , moyennant des pieces de seize
 » que j'aurois fait suivre ; me rabattre
 » après cela sur ma gauche , & déjà
 » informé , à la hauteur de Sar-Louis ,
 » des forces que les ennemis auroient
 » pour lors dans Treves , m'en appro-
 » cher , faisant attaquer Sarbourg , par
 » un petit corps que j'aurois fait mar-
 » cher de Thionville à Sirk : tout cela
 » prisonnier de guerre ; & ensuite re-
 » connoître par mes yeux , si dans la
 » haute opinion que les ennemis
 » avoient de leurs forces , & s'ima-
 » ginant que les nôtres ne pouvoient
 » être si-tôt en état , ils n'auroient pas
 » négligé quelques points par où je
 » pourrois les attaquer «.

*Qui ne réussit
 qu'en par-
 tie.*

Mais il fit un temps horrible. La pluie tomboit avec une abondance effrayante ; les moindres ruisseaux étoient devenus des fleuves. A chaque moment je me mettois à ma fenêtre , & j'avois la douleur de voir tout inondé. Je profitai cependant de quelques jours moins fâcheux , pour inquiéter les ennemis , & mon suc-

cès me fit regretter de n'avoir pas pu
faire davantage. » Nous avons trouvé ,
» écrivois-je au Ministre (a), le seul
» pont dont on pouvoit se servir sur
» la Blise , soutenu par une redoute
» & quelques retranchemens. On a fait
» passer cent cinquante Grenadiers
» dans de petites nacelles, qui ont pris
» les ennemis par les derrieres , tandis
» qu'on les amusoit par-devant. On a
» emporté la redoute. Le Comman-
» dant a été pris , & trente hommes
» des troupes de M. l'Electeur Pala-
» tin. En même temps , M. de *Streff*
» a marché avec les Dragons de *Des-*
» *peaux* sur quelques quartiers de ca-
» valerie que les ennemis avoient au-
» près des Deux-Ponts ; lesquels aver-
» tis par le feu , & leurs chevaux plus
» frais que les nôtres , il a été impos-
» sible à M. de *Streff* de joindre le
» gros. On a pris quelques traîneurs.
» M. de *Druy* arrivé sur Hombourg ,
» & ne pouvant raccommoder assez
» promptement le pont que les en-
» nemis avoient rompu , les a vus se

(a) Lettre à M. de Chamillard , du 21
Avril.

1705.

» sauver dans la campagne, après avoir
 » jeté une bonne garnison dans le châ-
 » teau. On voulut l'attaquer; mais il
 » auroit fallu monter du canon sur la
 » montagne, ce qui demandoit du
 » temps. Le fourrage nous manquoit
 » absolument; le pain même avoit
 » suivi avec peine, & la maudite pluie
 » revenant plus horrible que jamais,
 » il a fallu se contenter de quelques
 » chariots de bagages, & de cent cin-
 » quante hommes, que M. du Rozet
 » a pris. C'est la moindre partie de ce
 » que nous espérions. Cependant il
 » faut avouer que nous ne devons
 » pas être tout-à-fait mécontents. C'est
 » toujours avoir fait voir l'armée du
 » Roi aux ennemis, qui s'imaginoient
 » que nous n'osions nous montrer, &
 » les avoir chassés de leurs quartiers
 » d'hiver. Comptez que tout fuit ac-
 » tuellement vers Maience & Landau;
 » & cela ne nous a pas donné beau-
 » coup de peine «.

Attentions
pour les trou-
pes.

J'ajoutai cette observation, parce
 que M. de Chamillard me marquoit la
 plus grande appréhension que les trou-
 pes, fatiguées dans ce commencement
 de campagne, ne pussent la soutenir

entiere. Cette crainte étoit d'autant plus naturelle, que notre cavalerie, sur laquelle devoit rouler le fort de cette expédition, étoit presque toute remontée en jeunes chevaux, à cause d'une mortalité affreuse qui l'avoit dépeuplée l'année dernière. Je rassurai le Ministre, en lui marquant les précautions que j'avois prises. » J'ai eu » attention, lui dis-je *a)*, que l'on » ne menât que les chevaux les mieux » en état. L'on n'a passé qu'une seule » nuit dehors, ayant eu le couvert » toutes les autres. On a séjourné un » jour sur sept de marche : on a tous » jours eu pain & avoine. Enfin, » Monsieur, cela ne s'appelle pas une » bien rude corvée ; & celle que j'ai » faite une fois en ma vie, où nos » soldats disoient qu'ils changeoient » de draps blancs tous les jours, parce » qu'ils couchèrent douze jours de » suite sur la neige, étoit bien différente «.

Mais le plus difficile avec le François n'est pas de lui faire supporter la

*Réglemens
nécessaires.*

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 26 Avril.

1705.

fatigue ; c'est de le retenir dans son penchant pour les plaisirs, le goût du luxe, le jeu & la bonne chère, qui rend négligent & peu appliqué. Je tâchai, au commencement de la campagne, de bannir ces défauts de mon armée, & j'appelai, pour cela, à mon secours la fermeté du Ministre. » Je » ne crois pas, lui disois-je (a), qu'il » y ait beaucoup d'Officiers dont on » ait lieu de se plaindre ; mais s'il » s'en rencontre qui, emportés par le » plaisir, ne font pas leur devoir, je » prendrai la liberté de vous recom- » mander à leur égard la sévérité : car » l'esprit de l'homme est tel, que » celui qui a bien rempli son de- » voir, reçoit une certaine satisfaction » quand on punit le fainéant. Cette » justice instruit pour l'avenir. Pour » moi, Monsieur, je ne connois, pour » mener les hommes, que la justice : » il ne la faut pas accompagner de » duretés personnelles ; il faut que l'on » paroisse récompenser avec plaisir, & » punir avec peine ; & que ces deux

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 10 Avril.

» moyens-là marchent toujours éga-
 » lement «.

1705.

J'entrepris de me faire autoriser par le Roi lui-même , & j'en écrivis à Madame de Maintenon en ces termes (a) : » Je prends la liberté , Ma-
 » dame , de vous exhorter à faire que
 » le Roi fasse des défenses résolues
 » pour les dépenses de table & des
 » équipages. Je voudrois que Sa Ma-
 » jesté daignât s'expliquer à peu près
 » en ces termes : Je fais ce qui m'est
 » possible pour empêcher la Noblesse
 » de se ruiner , en l'exhortant à plus
 » d'ordre dans ses dépenses , & ja-
 » mais Prince n'a tant fait pour l'en-
 » richir , ni si prodigieusement donné
 » que moi ; mais je ne puis empêcher
 » que les dissipateurs , gens sans or-
 » dre , ne se ruinent , malgré toutes
 » mes peines. Que n'ai-je pas donné
 » à MM. d'H.... , de Bf.... , &
 » d'autres ? Est-ce ma faute , si ces
 » gens-là n'ont pas laissé de très-grands
 » biens à leurs familles ? Enfin , quand
 » je regarde ceux de mes sujets à qui

(a) Lettre à Madame de Maintenon , du
 11 Avril.

1705.

„ je donne le moins, je trouve que
 „ c'est encore assez pour soutenir une
 „ sorte de dépense convenable à leur
 „ état. Je prends pour exemple un
 „ Lieutenant-Général. Il tire de moi
 „ pendant la campagne, en appointe-
 „ mens ou en fournitures, plus de
 „ douze mille francs. On ne me per-
 „ suadera pas qu'avec cela il ne puisse
 „ pas donner à dîner à une douzaine
 „ d'Officiers, qui ne lui demandent
 „ ni entrées, ni entremets, ni des
 „ fruits si délicats, mais un peu meil-
 „ leure chère qu'ils ne la font chez
 „ eux.

„ Enfin, Madame, quand ces dis-
 „ cours ne réussiroient pas, au moins
 „ qu'ils servent à faire dire que le Roi
 „ persiste à vouloir établir un ordre
 „ dans ses sujets, & qu'il ne puisse pas
 „ être justement importuné par tout
 „ ce qui vient crier qu'il se ruine. Et
 „ pourquoi se ruinent-ils ? Je désire
 „ donc que le Roi fasse renouveler ses
 „ pragmatiques contre le luxe des ta-
 „ bles, n'en tirât-il d'autre utilité que
 „ d'avoir fait ce qui dépend de lui,
 „ pour rendre ses sujets plus sages &
 „ plus réglés „.

Ces réglemens me paroissent nécessaires dans l'oisiveté des camps , que cette campagne sembloit m'annoncer , puisqu'il paroist que je serois obligé de me tenir sur la défensive. Je m'arrangeai pour les hommes , les munitions & l'argent , avec les Gouverneurs des villes les plus menacées. Celui de Sar-Louis demandoit qu'outre le prêt des troupes , il fût fait un dépôt de deux cent cinquante mille livres , pour les besoins qui pourroient survenir. Je lui remontrai que cinquante mille écus étoient plus que suffisans ;
 » Car , lui disois-je (a) , quand tout
 » l'argent comptant de la garnison se-
 » roit épuisé , comme rien ne sort
 » d'une place assiégée , le Gouverneur
 » pourroit le retrouver dans la bourse
 » des Cabaretiers , Aubergistes , Mar-
 » chands & autres Bourgeois , chez qui
 » le soldat l'a dépensé ; & en s'obligeant , pour le Roi , à payer les emprunts , il est maître de les forcer à prendre ses billets , & à lui remettre l'argent , qui leur retourne ensuite ,

1705.

Finances nécessaires dans une ville assiégée.

(a) Lettres à M. de Chamillard , des 25 & 26 Avril.

1705.

» & qu'on reprend encore après. Ainsi,
 » il est inutile d'avoir une si grosse
 » somme en dépôt. Il n'en faut que
 » ce qui est nécessaire pour suppléer à
 » ce que cachent ordinairement ceux
 » à qui on demande leur argent pour
 » des billets; & avoir attention qu'ou-
 » tre l'argent circulant, il y en ait tou-
 » jours une bonne masse en caisse,
 » pour parer aux événemens impré-
 » vus. M. de *Marci*, Major de la
 place, m'aïda à faire entendre raison
 sur ce point au Gouverneur. Ce M. de
Marci étoit une bonne tête, un esprit
 net & facile, qui alloit bien aux ex-
 pédiens.

*Fermé re-
 quise dans un
 Gouverneur.*

Un autre abus beaucoup plus dan-
 gereux, que je tentai de réformer, fut
 le droit que prétendoient les Gouver-
 neurs, de se rendre si-tôt que les
 dehors étoient pris, & que le corps
 de la place étoit attaqué. J'obtins à ce
 sujet une lettre du Roi, à eux adref-
 sée, & conçue en ces termes (a):
 » Quelque satisfaction que j'aye de la
 » belle & vigoureuse défense qui a été

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 24
 Mars,

» faite dans les dernières places qui
 » ont été assiégées , & que les Com-
 » mandans se soient distingués , en
 » soutenant plus de deux mois leurs
 » dehors , ce qui n'a jamais été vu
 » parmi nos ennemis ; cependant j'es-
 » time qu'on peut défendre aussi long-
 » temps , & plus , les corps de place ;
 » & enfin je m'en tiens aux anciens
 » ordres contenus dans toutes les Pa-
 » tentes des Gouverneurs , de ne ja-
 » mais rendre une place , que l'on
 » n'ait du moins soutenu plusieurs as-
 » sauts au corps de la place «.

1705.

J'envoyai cet ordre à tous les Gouverneurs ; je l'appuyai de vive voix , & j'exhortai le Ministre à ne pas mollir sur cet article. » Que l'on ne vous
 » donne jamais pour raison , lui écri-
 » vois-je (a) , que l'on veut conserver
 » les troupes du Roi. Toute garnison
 » qui marquera de la fermeté , ne
 » sera pas faite prisonnière de guerre ,
 » & il n'y a point de Général qui ,
 » assuré d'emporter une place , n'aime
 » mieux donner capitulation , que de

(a) Même lettre.

» hasarder de perdre mille hommes ,
 1705. » pour forcer des gens obstinés «.

*Dispositions
 pour la cor-
 respondance
 des 1.000 p.22.* Ces soins de détail ne me faisoient

pas perdre de vue l'objet principal ;
 c'étoit l'attention sur l'armée des Al-
 liés , qui se grossissoit de mon côté.
 On fut quelque temps en doute de
 l'endroit vers lequel ils porteroient
 leurs efforts : le Maréchal de Villeroi
 crut qu'ils tomberoient sur lui d'abord ,
 & le Roi m'ordonna de lui envoyer
 des renforts. Je les disposai de ma-
 nière qu'ils pussent continuer leur route
 vers la Flandre , ou revenir à moi , se-
 lon l'exigence des circonstances , &
 j'écrivis en même temps au Roi (a).

» Je ne fais si MM. les Maréchaux de
 » France sont aussi délicats pour servir
 » les uns sous les autres , que lors de
 » la dernière guerre : mais je supplie
 » très-humblement Votre Majesté de
 » ne point me ménager sur cela. J'irai
 » sous M. le Maréchal de Villeroi ,
 » tant qu'il plaira à Votre Majesté «.

*S'il faut li-
 vrer avec l.*

Mais dans le temps même que j'é-
 crivois cela , les incertitudes où nous
 étions sur le plan de campagne des

(a) Lettre au Roi , du 17 Mai.

ennemis , cesserent par les nouvelles arrivées de toutes parts , que les forces de Flandres & d'Allemagne marchaient pour se réunir sur la Moselle. Prévoyant cet événement , j'avois d'avance supplié le Roi de me faire connoître clairement ses intentions au sujet d'une bataille. » Je n'attendrai pas , disois-je au Ministre (a) , » les ordres de Sa » Majesté pour profiter d'une fausse » démarche , ni pour empêcher , autant » que je pourrai , l'investiture d'une » place ; mais si je ne le puis qu'en » donnant une franche bataille , je » crois , Monsieur , qu'il est de la sagesse de demander ce que veut Sa » Majesté. Ce n'est point pour avoir » des ordres qui puissent me disculper » en cas d'événement. La bonté du » Roi est trop connue , & j'ose me flatter que mon ardeur pour son service l'est aussi. Je n'ai aucune timidité d'esprit , & , avec l'aide de Dieu , je prendrai hardiment le bon parti : mais si je dois chercher une bataille à terrain & à avantage égaux ,

(a) Lettre à M. de Chamillard , du 5 Mai.

» c'est sur quoi Sa Majesté doit voir
 1705. » ce qui lui convient «.

Liaison établie entre les pays à dévotion.

J'avois trois villes également importantes à soutenir : Luxembourg , Thionville , & Sar-Louis ; la première , fort éloignée de mon centre , les deux autres , séparées par des pays ingrats & difficiles. L'essentiel étoit de bien assurer les rivières , qui couvroient ces dernières , la Moselle , la Sare , & la Nice. » Je travaillai , comme » je le mandois au Maréchal de Villeroi (a) , à mettre quelque bonne » intelligence entre elles ; mais ces » trois diables , lui disois-je , s'il est » permis de parler ainsi des rivières , » ne se laissent pas approcher. Non pas » la Moselle ; elle n'est que trop honnête , car on la passe par-tout ; mais » pour la Sare , depuis son embouchure jusqu'à Sar-Louis , on n'en approche pas. Enfin , je l'ai cultivée » tout l'hiver avec MM. nos Généraux , je ne l'ai pas trouvée plus gracieuse ; & les pays qui sont entre la » Moselle , la Sare & la Nice , très-peu

(a) Lettre au Maréchal de Villeroi , du 18 Mai.

» gracieux aussi : j'espère qu'ils n'au-
 » ront pas plus de charmes pour nos
 » ennemis , qu'ils ne nous en ont fait
 » paroître «.

1705.

Cependant , quelque disgraciés que
 fussent ces pays , je ne crus pas devoir
 en abandonner la possession. Je me
 plaçai à Fronisberg & sur les hauteurs
 voisines , d'où je pouvois envoyer du
 secours à Luxembourg , par les bois de
 Sirk , que j'avois fait ouvrir , en tour-
 nant les abattis du côté des ennemis.
 Je couvrois aussi Thionville , & pou-
 vois tirer mes subsistances de Metz.
 Quant à Sar-Louis , je fis pratiquer des
 routes , & fortifier des postes tels que
 Bouzonville & Bourgaiche , pour être
 instruit des mouvemens des ennemis ,
 & arriver en même temps qu'eux sur
 cette ville , ou même les prévenir , s'ils
 la menaçoient.

Je me trouvois dans des circon-
 stances assez singulieres. M. de Cha-
 millard m'écrivoit que j'avois autant
 d'infanterie que les ennemis , & très-
 peu moins de cavalerie ; & il m'insin-
 uoit que , s'ils approchoient , je de-
 vois leur disputer le terrain , & ne
 point songer à reculer. On pensoit tout

*Forces des
 deux armées.
 La Française
 bien inférieu-
 re.*

1705.

le contraire dans mon armée. » D'a-
 » voir voulu seulement demeurer dans
 » ce camp, écrivois-je au Ministre (a),
 » me fait passer pour téméraire parmi
 » nos Généraux. Je n'entends que
 » discours de sagesse : que j'ai le sort
 » de l'Etat entre les mains ; qu'il vaut
 » mieux que Sar-Louis , s'ils l'atta-
 » quent, tombe, que de donner une
 » bataille avec une si grande inégalité
 » de forces. Vous me croyez peut-
 » être trop prudent, lorsque je suis
 » presque seul de mon avis dans les
 » partis , je ne dis pas hasardeux , mais
 » qui n'ont que l'apparence d'audace.
 » Si j'allois aux opinions , je suis sûr
 » que je repasserois la Mozelle , ou du
 » moins la petite riviere de Konisma-
 » ker. Jugez de quelle conséquence
 » feroit une pareille démarche sur les
 » premiers mouvemens des ennemis
 » pour s'approcher de moi «.

Le vrai étoit que les ennemis , qui
 se donnoient cent dix mille hommes ,
 en avoient au moins quatre-vingt-dix
 mille effectifs ; pendant que , tous les
 renforts qu'on m'envoya de Flandres

(a) Lettre à M. de Chamillard , du 7 Juin.

& d'Allemagne réunis, je ne m'en voyois au plus que cinquante-cinq mille, excellentes troupes à la vérité, pleines d'ardeur & de courage; mais le nombre y fait. Tout ce que je pouvois étoit donc d'attendre les ennemis dans mon camp, bien situé, fort par lui-même: je n'y fis point faire de retranchemens, ils inquietent les François: » Je voudrois, écrivois-je au » Ministre (a), que les ennemis vou- » lussent m'attaquer; je ne vous dirai » pas que je désire une affaire générale, elles sont si décisives, & il y » entre tant de hasards, quelque pré- » caution que puisse prendre un Général, que tout homme sage doit re- » garder ces grands événemens-là avec » respect: mais j'en chercherai de petites, persuadé de la supériorité de » mes troupes «.

1705.

Enfin, le 11 Juin, cette grande armée, composée d'Anglois, de Hollandois, d'Allemands de toutes les provinces de l'Empire, commandée par leurs Princes, & en chef par Milord Mariboroug & le Prince de Bade,

*Les Alliés se
présentent &
se retirent.*

(a) Même lettre.

1705.

s'ébranla. Des environs de Treves, où elle s'étoit assemblée, elle se déploya sur les rives de la Sare, qu'elle passa, reçut poudre & plomb pour combattre; & par une marche forcée, elle vint camper, le 13 au matin, devant moi. » *Ils croyoient m'avaler comme un grain de sel (a)*«. Milord Marlbouroug avoit publié par-tout qu'il me feroit reculer, ou qu'il me battroit. Toute l'Europe avoit les yeux sur nous, & attendoit ce grand événement, qui pouvoit décider du sort de la guerre. Les Généraux vinrent examiner mon camp, tinrent plusieurs conseils, & la nuit du 16 au 17 ils délogerent, sans tambours ni trompettes, dans le plus grand silence. On vint me dire au point du jour, qu'ils étoient partis. Je pris quinze cents dragons, pour tâcher de joindre les traîneurs; mais ils étoient trop loin.

*Différens
sorts des deux
Envoyés de
Lorraine.*

Leur départ fut si prompt & si secret, qu'un Envoyé du Duc de Lorraine, qui n'étoit qu'à deux lieues des tentes de Marlboroug, venant le matin conférer avec lui, fut arrêté par des

(a) Lettre à M. Desaleurs, du 17 Juin.

Hussards. Il leur montra son passe-
port, signé Marlboroug; mais c'étoient
nos Hussards, qui s'étoient déjà éta-
blis dans le camp ennemi. Ils dépouil-
lerent complètement M. l'Envoyé de
Lorraine, & me l'amenerent. J'avois
précisément dans ce moment à mon
côté un autre Envoyé, que ce même
Prince entretenoit auprès de moi. Il ne
put s'empêcher de rire, en voyant son
confrere dans cet état. » Rapportez,
» leur dis-je (a), à votre Prince, que
» ce qui vous arrive est le sort qui
» l'attend lui-même, selon le choix
» qu'il fera dans ses alliances, de la
» France & de l'Empire «.

1705.

En félicitant le Roi sur ce grand
événement, je lui dis (b) : » Il sem-
» ble que Dieu, protecteur des ar-
» mes de Votre Majesté, avoit mar-
» qué à ce grand nombre d'ennemis
» les termes qu'ils devoient respecter.
» On les a empêchés de mettre le
» pied sur vos terres. Le poste que
» votre armée a occupé, étoit préci-

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 19
Juin.

(b) Lettre au Roi, du 17 Juin.

1705. » sèment sur la frontiere de ses Etats ;
 » & outre les raisons de guerre plus
 » solides , j'aurois été bien fâché d'a-
 » voir à me reprocher qu'étant honoré
 » du commandement de ses armées ,
 » j'eusse laissé entrer celle des enne-
 » mis dans son Royaume «.

*Plainte de
 Milord Marl-
 boroug.*

C'est en effet tout ce qu'on pouvoit me demander. Le Duc de Marlboroug le sentit si bien , que lui , les Princes de l'Empire & tous leurs Généraux s'excuserent de leur retraite comme d'une défaite. Il me fit dire qu'il me prioit de croire que ce n'étoit pas sa faute , s'il ne m'avoit pas attaqué ; que le Prince de Bade lui avoit manqué de parole , & qu'il se retiroit pénétré de douleur de n'avoir pas pu se mesurer avec moi (a). Ils se vengerent du Prince Louis de Bade par des sarcasmes , & l'appelerent le Prince *des Louis* (b). Le vrai est qu'il avoit trouvé mon poste trop fort , & qu'il n'avoit pas jugé à propos qu'on exposât toutes les forces des Alliés , ou à un échec , ou au blâme de n'avoir rem-

(a) Lettre au Roi , du 18 Juin.

(b) Lettre à M. d'Alegre , du 19 Juin.

porté qu'une victoire peu utile , puis-
qu'en supposant que ma déroute n'au-
roit pas été complète , je pouvois
me porter derriere des rivières ou des
villes , d'où on n'auroit pu me chasser
qu'en risquant d'autres batailles. Le
Duc de Marlboroug piqué , retourna
en Flandres. L'armée du Prince de
Bade regagna le Rhin , & je me trou-
vai sans ennemis.

1705.

Selon ma maxime , que , si-tôt qu'on
cesse d'être sur la défensive , il faut se
mettre sur l'offensive (a) , » voyant
» un corps d'ennemis retiré sous Tre-
» ves , je cherchai à l'ébranler. Pour
» cela , je chargeai M. le Comte de
» Druy de marcher sur cette ville
» avec un petit corps , qui fut soutenu
» par le Comte du *Bourg*. Celui-ci
» passa la Sare à Marsick , & poussa
» devant lui un gros parti qui paroîs-
» soit marcher vers Sarbourg & Tre-
» ves. Ce parti , commandé par *Mas-*
» *sembach* , en trouva un des enne-
» mis , qui fut bien battu , & dont
» les fuyards donnerent à Sarbourg &

*Le Maré-
chal détruit
les magasins
des ennemis.*

(a) Lettre à M. le Prince de Conti , du
4 Juillet.

1705.

» à Treves toutes les plus chaudes
 » alarmes que l'on pouvoit souhaiter ;
 » de maniere que ces deux villes fu-
 » rent abandonnées avec plus de ter-
 » reur qu'on ne peut imaginer , laif-
 » fant beaucoup de poudre , gren-
 » des , & onze pieces de canon , ayant
 » brûlé les magazins , ou jeté dans la
 » Moselle , sur-tout une quantité d'a-
 » voine prodigieuse «.

*Marche en
 Alsace.*

Ce mouvement s'étoit fait à double fin ; d'abord pour éloigner les ennemis de notre frontiere ; ensuite , pour les retenir à la défense de leurs propres pays , qu'ils devoient croire menacés. Mon stratagème réussit. Pendant que je les tenois en échec avec peu de troupes , je m'avancai rapidement en Alsace , où j'étois appelé par les ordres du Roi. J'arrivai ainsi sur la Lutter avant les Alliés , qui avoient été retenus sur la Moselle par l'attaque de Treves. L'armée du Maréchal de *Marcin* & la mienne se réunirent le 3 Juillet , & dès le lendemain nous marchâmes aux lignes de Viscembourg , qui étoient plutôt soutenues que défendues par un corps de cinq ou six mille hommes , qui fut très-

maltraité. Le Général Thungen , qui commandoit en attendant le Prince de Bade , recueillit les débris de ce corps dans un camp qu'il avoit fortifié sous les murs de Lauterbourg , où nous résolûmes de l'attaquer.

1705.

Le temps pressoit. Son armée étoit journellement grossie par des détachemens qui lui venoient de la Moselle par derrière le Rhin , où il avoit un pont communiquant aux lignes de Stoloffen. Nous fîmes ce que nous pûmes pour le déposter. Attaques réelles , retraites feintes , rien ne fut oublié pour tâcher de l'attirer hors de son camp ; mais il y resta inébranlable , & si bien couvert , que nous ne jugeâmes pas à propos de risquer une action.

*Les ennemis
se souvien-
nent.*

Elle devenoit de jour en jour moins possible , parce que l'armée ennemie , outre les renforts tirés de la Moselle , augmentoit encore par les contingens de l'Empire , qui commençoient à arriver , & que la mienne au contraire diminuoit par les détachemens qu'on m'ordonnoit de faire passer en Flandres & en Italie : de sorte que je crus devoir m'estimer très-heureux , si je

1705.

pouvois réussir à protéger les lignes d'Hagueau, empêcher la prise du Fort-Louis, & aller vivre un peu sur le pays ennemi au delà du Rhin (a). C'est tout le but que je me proposai pour le reste de cette campagne, dont le fardeau alloit tomber tout entier sur moi, parce que le Maréchal de Marein fut appelé en Flandres, où nos lignes avoient été forcées par le Duc de Marlboroug.

*Leur armée
grossit.*

Je m'appliquai d'abord à réunir toutes mes forces, n'ignorant pas que j'allois avoir affaire à une armée bien plus nombreuse que la mienne, quand tous les contingens auroient rejoint; ce qui arrive ordinairement dans le mois d'Août. Je rappelai donc presque toutes les troupes que j'avois laissées sur la Moselle; mais j'ordonnai au Marquis de *Conflans*, avant que de quitter ce pays, de s'assurer de Blicastel; & au Marquis de *Refuge*, après avoir rasé les fortifications qui couvroient Treves, de prendre la ville & le château de Hombourg. Par cette

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 5 Août.

double expédition, nous nous trouvions en état de pénétrer chez l'ennemi, & je le privai des contributions qu'il tiroit auparavant des trois Evêchés.

1705.

Quant au siège du Fort-Louis, on avoit écrit au Ministre, que les seules inondations pouvoient empêcher les ennemis de l'investir. » Il n'y a rien, » lui répondis-je (a), de si joli sur une » carte, où avec un peu de vert & » de bleu on met en eau tout ce » qu'on veut. Mais le Général qui » va visiter cela, comme je l'ai » fait, trouve en divers endroits des » distances de mille pas, où ces petites rivières, qu'on prétend inonder la campagne, sont bien sagement dans leur lit naturel, plus grosses qu'à l'ordinaire, mais n'empêchant, en façon du monde, que l'armée ennemie ne fasse des ponts, & ne se place au pied du Fort-Louis, d'où après cela on ne peut plus la chasser, parce que les inondations même lui servent de rempart. Je vais

Difficultés de couvrir tout le pays.

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 5 Août.

1705.

» donc au contraire examiner, ajou-
 » tois-je, s'il ne faudra pas plutôt se dé-
 » faire de ces prétendues inondations,
 » pour nous conserver une avenue, la
 » plus praticable qu'il sera possible,
 » pour secourir le Fort-Louis par un
 » combat, au cas que les ennemis
 » veuillent y marcher «.

Ma position étoit assez embarrassante. » Je ne fais, écrivois-je à M.
 » de Chamillard (a), quels avis vous
 » avez du nombre de troupes dont
 » est composée l'armée ennemie. Ce
 » que nous savons positivement, c'est
 « qu'il y a le pied de quatorze mille
 « hommes de troupes de l'Empereur,
 » toutes les troupes des Cercles de
 » Suabe & de Franconie, celles du
 » Duc de Virtemberg & de Veste-
 » phalie, les troupes Palatines & de
 » Prusse, plusieurs troupes particu-
 » lieres de Saxe-Gother, Volfembutel,
 » d'Amstel; enfin tous les contin-
 » gens de l'Empire sur le pied com-
 » plet, commandés par le Prince de
 » Bade qui est venu les rejoindre. Le

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 24
 Août.

» bruit des prisonniers & de leurs défer-
 » teurs leur donne soixante-dix mille
 » hommes. Otez-en vingt ; pour moi ,
 » je n'en puis compter que trente-cinq
 » mille «.

1705.

Avec cela il falloit défendre douze
 lieues de lignes depuis les montagnes
 jusqu'au Fort-Louis. Instruit de ce qui
 venoit de se passer en Flandres , où
 on avoit été battu , parce qu'on s'étoit
 trop étendu , j'écrivis au Ministre (a) :
 » Je ne me séparerai pas derrière les
 » lignes ; je me tiendrai ensemble. Le
 » plus difficile , ce sont les extrémités.
 » Je ne m'embarrasse pas que les en-
 » nemis percent la ligne , je songerai
 » capitalement à marcher ensemble
 » sur ce qui voudroit investir le Fort-
 » Louis , ou pénétrer dans le pays.
 » C'est la conduite la plus sûre der-
 » rière des lignes «.

Je fis plus , sachant que les enne-
 mis , sûrs de leurs forces , publioient
 qu'ils alloient m'attaquer (b), » Je crus

*Il va au de-
 vant de l'en-
 nemi.*

(a) Lettre à M. de Chamillard , du 24
 Août.

(b) Lettres à M. de Chamillard , du 31
 Août.

1705.

„ qu'il étoit plus avantageux de les
 „ aller chercher , que de les attendre.
 „ Je marchai donc avec l'armée en
 „ bataille le 29 Août. Je me portai
 „ sur leur armée , & je cherchai pen-
 „ dant toute la journée à me tenir si
 „ près , qu'ils ne pussent sortir de
 „ leur camp , sans me donner quelque
 „ avantage sur leur arriere-garde ; mais
 „ ils se tintrent dans leur camp , d'où
 „ ils avoient dit qu'ils devoient for-
 „ tir , & les Officiers que nous fîmes
 „ prisonniers dans les escarmouches ,
 „ nous assurèrent que certainement
 „ le Prince de Bade avoit résolu de
 „ nous attaquer , & qu'ils ne voyoient
 „ pas d'autre raison de son change-
 „ ment de résolution , que de ce que
 „ nous avons marché à eux. Nos ma-
 „ nœuvres , ajoutois-je au Ministre ,
 „ vous paroîtront hardies. Je les ai
 „ faites , tant pour imposer à l'ennemi ,
 „ que pour conserver l'ardeur de nos
 „ troupes. Car , en vérité , comptez
 „ qu'il est très-dangereux pour les
 „ François d'être attaqués „

*'Multitu-
 de d'Officiers-
 Généraux
 dangereuse.*

Le Roi m'envoya , vers ce temps , un
 Lieutenant-Général que je ne lui de-

mandois pas; sur quoi je lui écrivis (a):

» Mon zele pour le service de Votre
 » Majesté me fait prendre la liberté
 » de lui dire, qu'Elle ne peut être
 » trop difficile sur le sujet de ceux
 » qui tiennent les premiers postes
 » dans les armées. Le trop grand nom-
 » bre même ne convient pas. Par
 » exemple, je vois dans l'ordre de
 » bataille de l'armée de Flandres,
 » quinze Lieutenans-Généraux à une
 » première ligne, cinq à chaque aile.
 » Il est vrai que le plus ancien com-
 » mande l'aile; mais, Sire, le hasard
 » ne permet pas toujours que le plus
 » ancien soit le plus capable. D'ail-
 » leurs, gens égaux en dignités, ne
 » sont point naturellement portés à
 » s'estimer, ni à s'obéir assez promp-
 » tement. La guerre veut une auto-
 » rité trop décidée, pour que la parité
 » puisse s'en accommoder. Il y a des
 » gens plus occupés de la manière
 » dont ils ordonnent, que de la force
 » qui doit être dans le commande-
 » ment. Il est bon de se faire aimer
 » des troupes; mais leur confiance ne

1705.

(a) Lettre au Roi, du 25 Août,

» s'acquiert que par la fermeté & la
1705. » justice «.

*Marches &
contre-mar-
ches.*

Le mois de Septembre se passa en marches & contre-marches. Voyant que les ennemis se renforçoient sous Lauterbourg, je passai le Rhin, l'Infanterie sur un pont entre le Fort-Louis & Strasbourg, la Cavalerie sur celui de cette dernière ville. Je poussai alors des partis jusque dans les montagnes noires; & ces pays qui se croyoient à l'abri des exécutions militaires, étant protégés par toutes les forces de l'Empire, furent très-étonnés de se voir attaqués. Par cette diversion, j'inquiétai si bien les Alliés pour leurs lignes de Stoloffen, qu'ils y rappelerent la plus grande partie de leurs troupes de Lauterbourg, & me menacerent d'une bataille. Je repassai le Rhin à propos, & regagnai de nouveau les lignes d'Haguenau. Ils revinrent en force. Alors il fut question de décider si on abandonneroit cette place, qui étoit fort mauvaise. Je tins un conseil de guerre. La pluralité des voix alloit à l'abandonner. M. de Pery, Officier Etranger, offrit de la défendre, & promit sur son honneur de
sauver

sauver la garnison. Je louai sa résolution, & lui donnai de quoi la soutenir.

1705.

(a) » Il se défendit parfaitement
» bien par un très-gros feu, faisant per-
» dre beaucoup de monde aux enne-
» mis. Ils en avouèrent eux-mêmes
» plus de mille tués & blessés. Enfin
» voyant deux breches ouvertes, il
» demanda à capituler. Le Prince de
» Bade ne voulut le recevoir que pri-
» sonnier de guerre. Sur quoi M. de
» la Chaux, qui étoit allé porter les
» articles, revint, disant seulement que
» toute la garnison étoit résolue à se dé-
» fendre jusqu'au dernier homme, &
» à périr plutôt que de se rendre pri-
» sonnier de guerre. M. de Pery exé-
» cuta alors la résolution qu'il avoit
» prise depuis quelques jours.

*Le sieur de
Pery sauve
la garnison
d'Haguenaw.*

» Après avoir laissé M. d'Herling,
» avec quatre cents hommes, pour te-
» nir les derniers postes & faire feu
» sur les ennemis avec le reste des
» troupes, il sortit, entre huit & neuf
» heures du soir, par la porte de Sa-
» verne, & ayant renversé une garde

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 7
Octobre.

1705,

» de cavalerie qui fermoit cette ave-
 » nue, il arriva avec toutes ses trou-
 » pes au point du jour à Saverne. M.
 » d'*Herling* le joignit avec le reste
 » quelques heures après, n'ayant laissé
 » dans Haguenaw qu'environ cent ma-
 » lades ou blessés, & n'ayant eu dans
 » sa route qu'un seul Officier tué, &
 » sept à huit soldats ». En remerciant
 le Ministre des graces que Sa Ma-
 jesté accorda à tous les Officiers de
 cette garnison, je ne pus m'empêcher
 de lui dire (a) : » J'ai vu un temps que
 » nos François auroient été vivement
 » touchés de voir un Etranger se distin-
 » guer parmi eux, autrement qu'en les
 » imitant ».

*Convoi man-
 qué.*

Je me permis d'autant plus libre-
 ment ce reproche, que j'étois piqué
 de ce que je venois de manquer la
 plus belle occasion de molester les
 ennemis, & cela par la faute d'un
 Officier en qui j'avois la plus grande
 confiance. Je l'avois envoyé par les
 derrieres du camp ennemi, pour sur-
 prendre un convoi, ne pouvant y al-

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 27
 Octobre.

ler moi même , parce que j'étois tourmenté de la goutte. Il trouva l'escorte du convoi trop forte pour son détachement , & s'en revint demander du secours ; pendant ce temps , le convoi passa. Je ne fais comment cet Officier , brave & expérimenté d'ailleurs , ne songea pas , avec ce qu'il avoit de troupes , à tenir le convoi en échec , en attendant le renfort que je lui aurois certainement envoyé. C'est-là une de ces occasions où la maladie est un double mal.

1705.

Ce convoi , dont les ennemis avoient le plus grand besoin , les mit en état de rester en présence. Mais nous touchions à la fin d'Octobre , la saison devenoit fâcheuse , & je voyois avec plaisir arriver le temps où je savois que les Cercles & les autres Contribuables de l'Empire , qui craignent toujours que leurs troupes ne se ruinent , ont coutume de les rappeler.

Cependant , avant que de les voir défilér , le Prince de Bade n'auroit pas été fâché de m'entamer , ou du moins il en montra l'envie. De mon côté , je n'étois pas curieux de compromettre , dans l'incertitude d'une

*Les armées
menacent.*

1705.

action, l'avantage d'une campagne ; que je pouvois dire m'avoir été glorieuse. Ma partie foible étoit la cavalerie. Nous avions essuyé une mortalité affreuse , qui avoit dépeuplé des régimens entiers. Il est vrai que les ennemis n'avoient pas été mieux traités ; mais comme ils étoient plus nombreux , ils se ressentoient moins de leurs pertes. Toute mon inquiétude tournée de ce côté , en cas d'action , me fit imaginer de prendre les chevaux d'artillerie , ceux des Officiers , des bagages & autres , ne m'en réservant à moi-même que deux de main. J'ordonnai une revue générale , dans laquelle ces chevaux , au nombre de quatre mille , parurent prêts à être équipés & montés (a). Le Prince de Bade apprit avec surprise que je pouvois ajouter un renfort si considérable à ma cavalerie , & me laissa tranquille.

*Elles se res-
sirent.*

Il ne fut plus question entre nous deux , que de voir qui céderoit le terrain le premier. Notre campagne avoit

(a) Lettre à M. de Chamillard , du 5 Novembre.

été très-fatigante , quoique renfermée dans le cercle d'une douzaine de lieues ; depuis Lauterbourg jusqu'à Strasbourg , tant en deçà qu'au delà du Rhin. Les Officiers , grands & petits , s'étoient trouvés forcés , par la mortalité des chevaux , de faire presque toutes nos marches & contre-marches à pied. Le temps étoit affreux. Nous campions dans la neige & dans la boue. Presque plus de fourrage ; les vivres arrivoient difficilement , & nous étions réduits au pur nécessaire. Chacun désiroit impatiemment que l'armée se séparât. Mais les ennemis n'étoient pas mieux ; il leur mouroit même beaucoup plus de soldats qu'à nous , parce qu'ils n'en avoient pas tant de soin. J'ai toujours remarqué qu'il semble que les Allemands comptent pour rien les hommes & les chevaux (a). Pour moi , dans la nécessité où je me trouvois de tenir les troupes en campagne , je prenois du moins toutes les précautions propres à adoucir leur état ; aussi eûmes-nous peu de

1705.

(a) Lettre au Roi , du 2 Décembre.

1705.

déserteurs , pendant que ceux des ennemis nous venoient en foule. D'ailleurs je donnois l'exemple , vivant sous la toile ou dans des baraques , comme les autres : cela me donnoit le droit d'être ferme. J'envoyai en prison jusqu'à des Colonels , qui s'éloignoient du camp pour être plus à l'aise , & je ne fis partir de troupes pour les quartiers d'hiver , qu'à mesure & à proportion que les ennemis en faisoient partir eux-mêmes. Enfin ces deux grandes armées disparurent de la campagne , & se retirèrent dans les abris qui leur étoient destinés.

*La terre de
Vaux ér gée
en Duché.*

Pendant que nous nous regardions , le Prince de Bade & moi , il avoit envoyé par ses derrières un gros détachement , pour tâcher d'enlever Hombourg , qui gênoit fort l'Electeur Palatin , & l'empêchoit de lever des contributions dans les trois Evêchés , comme il s'en étoit flatté. Mais cette place se trouva trop bien munie , & le détachement revint sans rien faire. J'allai , quand les troupes furent séparées , la visiter moi-même , pour être sûr , par mes propres yeux , qu'elle étoit à l'abri de toute insulte. Je la regar-

dois comme très-essentielle. » Il est
 » certain, écrivois-je au Ministre (a),
 » que je suis plus attaché au château
 » de Hombourg, qu'à mon château
 » de Vaux ». Cependant le Roi ve-
 noit de le décorer du titre de Duché,
 qui me le rendoit d'autant plus pré-
 cieux, que c'étoit un témoignage per-
 manent de la satisfaction que Sa Ma-
 jesté avoit de mes services.

1705.

J'eus le malheur, pendant toute
 cette campagne, de n'obtenir du se-
 cours qu'au moment qu'on s'aperce-
 voit que j'allois être écrasé par le nom-
 bre; & si-tôt que l'égalité commen-
 çoit à s'établir, on me retiroit ce
 qu'on m'avoit donné, de sorte que je
 ne pus faire aucune entreprise confi-
 dérable. Je me rabattis sur les petites,
 qui furent fréquentes & assez heu-
 reuses. C'est ce que je fis sentir au
 Roi, en lui récapitulant ce qui s'étoit
 passé. » Votre Majesté, lui disois-
 je (b), » m'aura trouvé assez affligé sur
 » la fin de la campagne, & j'avoue,

*Résultat de
la campagne*

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 23
 Novembre.

(b) Lettre au Roi, du 2 Décembre.

1705.

» Sire , que j'ai senti vivement les
» petits avantages que la supériorité
» des ennemis leur a donné lieu de
» prendre , & ne suis consolé que par
» voir la frontiere des Etats de Votre
» Majesté , la plus importante , dans
» une situation bien différente de celle
» du printemps , & l'on peut dire une
» campagne heureuse , quand les vas-
» tes projets des ennemis sont dé-
» truits.

» Cette armée nombreuse , qui n'a-
» voit laissé dans les lignes de Mas-
» tricht que vingt-huit escadrons &
» trente bataillons , & qui s'étoient fait
» soutenir de toutes les forces de
» l'Empire , s'est retirée honteusement.
» Celle du Prince de Bade , depuis le
» 14 Septembre , a été aussi beaucoup
» plus nombreuse que celle de Votre
» Majesté. Cependant ses succès se
» sont bornés à la conquête des mau-
» vaises murailles d'Huguenaw. Il est
» vrai que le Fort-Louis est bloqué ,
» mais il a de quoi se soutenir au
» moins pendant l'hiver. Votre Ma-
» jesté , au contraire , a chassé les en-
» nemis de Sarbourg , de Treves , de
» Hombourg ; dans diverses petites

» occasions on leur a fait un assez
 » grand nombre de prisonniers , pour 1705.
 » retirer les trois meilleurs bataillons
 » des troupes de Votre Majesté , pris
 » à Hocster «. Je finissois par lui dire
 que j'allois , avant que de partir pour
 la Cour , visiter les postes le long de
 la Sare & de la Moselle.

Ils avoient grand besoin de l'œil du *Economie*
 Général , pour y établir l'ordre , & *prescrite.*
 sur-tout l'économie. » La plupart des
 » Officiers , écrivois-je au Ministre (a) ,
 » ne songent , quand ils entrent en
 » quartier d'hiver , qu'à prendre leurs
 » aises & bien établir leur ustensile.
 » Leur esprit , en général , est que
 » tout ce qu'on gagne sur le Roi est
 » bien acquis. Pour moi , je suis assu-
 » rément bien économe de l'argent
 » du Roi ; & quand vous voudrez
 » examiner les dépenses des autres
 » Généraux , & les miennes , je me
 » flatte que vous trouverez quelque
 » différence «. Je pris donc connois-
 sance de l'état des lieux , du prix des

(a) Lettre à M. de Chamillard , du 29 No-
 vembre.

1705.

denrées , afin que le soldat fût bien , & que le Roi ne fût pas trompé. Je plaçai les Officiers-Généraux , non pas toujours dans les endroits les plus commodes & les plus agréables , mais les plus importants. Je traçai moi-même les voies de communication & de prompte réunion en cas de besoin , & je partis.

Réponse aux critiques.

Arrivé à la Cour , ce fut toujours même réception agréable de la part du Roi , bonté , affabilité , expressions touchantes de satisfaction , & même de reconnoissance : applaudissemens vrais & naïfs de tout ce qui n'étoit pas purement courtois : froids complimens de ceux-ci , & louanges contraintes , auxquelles ils avoient le plaisir de mêler un peu de critique , parce qu'ils savoient que toutes les opérations de ma campagne n'avoient pas été également approuvées. Mais si on me blâmoit , je me donnois la satisfaction de ne point cacher l'opinion que j'avois de ceux qui faisoient prendre des idées défavantageuses à ma réputation. Je m'en expliquai assez librement à Madame de Maintenon l'année suivante. » J'ai vu

» le Roi, lui disois-je (a), vous, Ma-
 » dame, & M. de Chamillard, en-
 » tièrement persuadés que j'avois eu
 » grand tort de ne pas défendre les
 » lignes d'Haguenaw. Je vous envoyai
 » pour lors l'ordre de bataille des
 » troupes que le Prince de Bade avoit
 » à ses ordres. Le Roi & M. de Cha-
 » millard sont bien convaincus du
 » nombre de ces troupes, & ces mé-
 » moires viennent de gens auxquels on
 » a confiance. Les ignorans dans la
 » guerre, & les mêmes gens qui mou-
 » roient de peur à toutes les apparen-
 » ces d'une action, ont persuadé que
 » je devois m'opposer à l'entrée des
 » lignes. Il est vrai que je l'aurois em-
 » pêchée pour quatre jours ; mais ces
 » ignorans peuvent-ils disconvenir de-
 » vant tout homme qui raisonne juste
 » sur la guerre, que, dès que je m'é-
 » loignois du Rhin, le Prince de Bade
 » rassembloit toutes ses forces sur moi,
 » & qu'il n'étoit plus à mon pouvoir
 » d'éviter une bataille, que je donnai

1705.

(a) Lettre à Madame de Maintenon, du 19 Juin 1706, dans les Mémoires, soixante-neuvième cahier.

1705.

» avec sept mille chevaux & vingt-six
 » bataillons , moins que les ennemis ?
 » & d'ailleurs , quel grand intérêt de
 » donner bataille , pour soutenir Ha-
 » guenaw , place mal fortifiée , & qui
 » tombera toujours , sans grands ef-
 » forts , au pouvoir de celui qui sera
 » maître du pays «.

1706.

*Le Fort-
 Louis déga-
 36.*

Je fus destiné encore cette année pour le Rhin. Le Roi défireoit sur-tout que les ennemis fussent chassés de leurs lignes sur la Motern , & de leur camp retranché sous Haguenaw. Je devois être aidé dans cette opération par le Maréchal de *Marcin* , qui avoit à ses ordres une armée chargée de défendre la Moselle. Je concertai mes mouvemens dès Paris ; & , pour cacher aux ennemis notre véritable dessein , le Maréchal de *Marcin* disposa ses troupes comme si elles eussent dû attaquer Traerbach , & moi celles d'Alsace , comme pour marcher à Fribourg : le dernier Avril , celles de la Moselle , après divers mouvemens , devoient se rendre à S. verne , & les miennes à Strasbourg , où je me rendis le 29 Avril.

Le premier Mai , je marchai aux en-

nemis, comme nous l'avions résolu. En approchant de leurs lignes de la Motern, je trouvai douze cents chevaux, qui furent entièrement défaits par le Comte du *Bourg*; peu rentrent dans leurs retranchemens, qui furent emportés après une médiocre résistance. Le Maréchal de *Marcin* n'en trouva aucune, & le Prince de Bade craignant d'être pris en flanc par le Maréchal de *Marcin*, pendant que je l'attaquerois en front, abandonna son camp retranché de Bichevillers, & retira ses troupes derriere les inondations qui couvroient Drusenheim & la plaine du Fort-Louis.

(a) La nuit du 1 au 2 Mai, j'envoyai la *Billarderie*, Maréchal Général des Logis de l'armée, prier le Maréchal de *Marcin* d'attaquer de son côté les postes ennemis, pendant que j'attaquerois du mien. Il me manda que les inondations étoient trop hautes, & qu'il ne pouvoit pas. Je lui renvoyai encore *Ragemorte*, très-habile Ingénieur, & qui avoit une connoissance

(a) Tiré des Mémoires manuscrits, soixante-huitieme cahier.

1706.

parfaite des eaux, qui paroissent très-étendues. Le Maréchal de Marcin lui fit les mêmes difficultés. Enfin j'y allai moi-même, & comme en passant j'avois vu toutes ses troupes en bataille, je lui dis, en le joignant : » *Monsieur,*
 » *je viens de voir une belle armée,*
 » *& qui paroît bien disposée à com-*
 » *battre.* Il me répondit tout haut :
 » *Elle est trop belle, pour que je la*
 » *fasse noyer dans cinquante-six inon-*
 » *dations qui me séparent des enne-*
 » *mis.* Cette réponse, entendue des troupes, pouvoit les intimider; je le pris par la main, & le menant dans une maison, je lui dis : » Il faut que
 » nous ayons ensemble une petite con-
 » versation, s'il vous plaît : *Vous*
 » *voyez,* lui représentai-je, *que les*
 » *ennemis montrent peu de vigueur,*
 » *puisqu'ils n'ont pas défendu les*
 » *lignes d'Haguenaw. Il faut profiter*
 » *de leur terreur. J'ai cru que vous*
 » *voudriez bien attaquer; car nous*
 » *sommes sûrs de réussir en faisant*
 » *agir tout ce que nous avons.* Il me proposa un conseil de guerre. » *Un*
 » *conseil de guerre!* lui dis-je : *ils ne*
 » *sont bons que quand on veut une*

» excuse pour n'en rien faire. Vous sa-
 » vez, ajoutai-je, que depuis la jonc-
 » tion, les deux armées sont égale-
 » ment sous mes ordres ; mais la
 » déférence que je dois à un confrere
 » m'a porté à rester à mon aile ». Il
 me répondit honnêtement, mais en
 homme persuadé que je demeuroidis à
 l'attaque de la droite, parce que celle
 de la gauche, où nous étions alors,
 étoit la plus difficile. » Puisque vous
 » le croyez ainsi, lui répliquai-je,
 » trouvez bon que j'attaque tout à
 » l'heure ». Je commandai mille Gre-
 nadiers, & quand ils furent arrivés,
 je leur criai : *Marchons*. J'en jetai
 vingt devant moi, qui entrèrent dans
 l'inondation, & avoient de l'eau au
 dessus des reins. J'y entrai le premier
 après eux, & ordonnai à l'armée de
 Marcin de suivre. Ses Officiers-Géné-
 raux murmuroient. Un d'eux dit tout
 haut : *Où nous mene-t-on ?* Je lui imposai
 silence de maniere à me faire obéir.

Nous avions un demi-quart de lieue
 d'eau à passer, & très-haute. Les che-
 vaux perdoient pieds en quelques en-
 droits ; mais à peine eûmes-nous tra-
 versé les deux tiers, que les escadrons

 1706.

Prise de
Lau-erbourg,
Drusenheim,
Ha-uenaw,
& autres pla-
ces.

1706.

des ennemis , qui paroïſſoient à l'autre bord , s'ébranlèrent , firent une mau-
 vaïſe décharge , & s'enfuirent. *Vous*
» voyez , dis-je , au Maréchal de
» Marcin , que ce que l'on veut croire
» quelquefois impossible , n'est même
» pas bien difficile «. Il fut un peu
 honteux. J'appelai dans le moment le
 Comte de *Broglie* , très bon Officier ,
 & lui dis : *Marchez à Lauterbourg.*
 En effet , la terreur des ennemis les
 avoit portés à abandonner ce poſte ,
 qui étoit très-fort ; mais revenus de
 cette conſternation , ils y rentrèrent par
 une porte , en même temps que le
 Comte de *Broglie* par la porte oppo-
 ſée. Un moment plus tard , nous ne
 tenions rien , & il auroit fallu un ſiége
 en règle , pour s'emparer de cette
 ville , dont quelques coups de fuſils
 nous rendirent maîtres.

Je fis en même temps attaquer un
 fort , que les ennemis avoient à la tête
 de leur pont ſur le Rhin près de Strat-
 mat : il étoit défendu par ſix cents
 hommes. Après quelques coups de
 canon pour rompre les paliffades , le
 Marquis de *Nangis* , à la tête des
 Grenadiers , monta le premier à l'afſaut ,

& tout fut pris ou tué. La garnison du château d'Allen se rendit à discrétion; ainsi la plaine du Fort-Louis fut nettoyée, & je mis sur le champ le siège devant Drusenheim & Haguenaw.

1706.

La première ville fit peu de résistance au Marquis de *Vieux-Pont* chargé de l'attaque; la seconde se trouva plus fournie qu'on ne l'avoit cru. Les ennemis y avoient mis un train d'artillerie, une grande quantité de poudre, & des provisions de guerre de toute espèce, dans l'intention de s'en servir à attaquer quelques-unes de nos villes. J'en donnai le siège à faire au Comte de *Pery*, qui l'avoit si bien défendue. Les ennemis, après huit jours d'attaque, demandèrent à capituler; mais il ne voulut pas leur accorder d'autres conditions que celles qu'on lui avoit faites à lui-même, c'est-à-dire, d'être prisonniers de guerre, & ils furent obligés d'y passer. Il s'y trouva deux mille hommes, cinquante pièces de canon, dont trente de vingt-quatre, tout l'attirail nécessaire, & trente mille sacs d'avoine. Les rivières étoient blanches des farines qu'ils jeterent avant que de se

1706.

retirer de toutes les petites villes qu'ils abandonnerent : on rassembla dans ces expéditions plus de quatre mille prisonniers, qui servirent à échanger presque tout ce qui restoit aux ennemis de la défaite d'Hocster.

*Raisons de
se mettre sur
l'offensive en
Allemagne.*

Il entroit dans les arrangemens pris pour la campagne, que si-tôt que le Fort-Louis seroit délivré, & les ennemis au delà du Rhin, le Maréchal de Marcin rétrograderoit sur la Moselle, pour se rendre de là en Flandres ; mais voyant que nous n'étions qu'au commencement de Mai, & que tout nous réussissoit à souhait, je lui proposai de suspendre sa marche quelques jours, pendant lesquels nous proposerions à la Cour d'attaquer Landau ou Philisbourg, & je lui laissai le choix de faire le siège, ou de commander l'armée qui le couvrirait. Mais malgré toutes mes instances, il ne voulut point attendre le retour d'un Courrier que j'avois dépêché de concert avec lui. Je fus même qu'il en avoit envoyé un qui précéda le mien, & qui apparemment empêcha le Roi d'entendre à mes propositions.

Cependant je ne me rebutai pas.

J'offris de tenter avec les seules forces qui me restoient, ce que j'avois voulu faire avec celles du Maréchal de Marcin réunies, & j'envoyai à la Cour le sieur de *Lauriere*, Aide-Major Général, pour représenter toutes les raisons qu'il y avoit de tourner le sort de la guerre vers l'Allemagne, & de demeurer sur la défensive en Flandres; mais je ne fus point écouté, & la bataille de Ramillies se donna, la plus honteuse, la plus humiliante, la plus funeste des défaites. » Que de malheurs n'auroit-on pas évités, écrivois-je à Madame de Maintenon (a), si, en me laissant agir, on avoit ordonné à M. le Maréchal de Villeroi la sûreté & l'inaction ? Je serois bien fâché que cette maniere de plainte que je prends la liberté de vous faire, de n'être pas cru, vous portât à penser que je ne suis pas très-content de M. de Chamillard. Je dois compter, & je compte sur son amitié. J'ai reçu les plus grandes graces sous son ministère, &

1706.

(a) Lettre à Madame de Maintenon, du 19 Juin.

1706.

» personne ne lui fera jamais plus dé-
 » voué que je le suis ; mais d'autres
 » ont beaucoup plus de part à sa con-
 » fiance. Ne faudroit-il pas quelque-
 » fois du moins croire les gens heu-
 » reux , si on ne veut pas les estimer
 » habiles « ?

J'appris que , nonobstant cette triste
 expérience du danger des fausses me-
 sures qu'on avoit prises , on rassembloit
 encore toutes les forces du Roi en
 Flandres , & je le sus , parce qu'on
 me demanda mes meilleures troupes.
 » Mais sous quel Chef ? ajoutois-je à
 Madame de Maintenon ; » sous M.
 » l'Electeur de Baviere ? Au nom de
 » Dieu , Madame , c'est mon zele seul
 » qui me fait parler : que l'on évite de
 » mettre , pour la troisieme fois , le
 » destin de la France entre les mains
 » d'un Prince aussi mal-habile que mal-
 » heureux. Sa vie entiere est une suite
 » de fautes capitales pour sa conduite
 » & celle de ses Etats. Vous me direz :
 » A qui donc confier les armées du
 » Roi en Flandres ? à M. le Maréchal
 » de *Villeroi* & à M. le Maréchal de
 » Marcin seuls ? Oui , Madame , &
 » que du moins ils ne joignent pas

» leurs trois étoiles pour décider de la
 » guerre. Je vous le demande à ge-
 » noux. Que le Roi prenne bien garde
 » aux Officiers-Généraux qui comman-
 » deront les ailes : si M. le Maréchal
 » de Villeroi a l'une , & M. le Maré-
 » chal de Marcin l'autre , je les tiens
 » bien menées. Que l'on songe à l'in-
 » fanterie : je m'offrirois , Madame ,
 » & mon zele me feroit servir sous
 » tout le monde : mais j'aurai l'hon-
 » neur de vous dire avec la même
 » liberté , que je ne suis pas un trop
 » bon subalterne. Vous croirez que
 » c'est par indocilité ! non , Madame ;
 » mais je ne suis ni mes vûes , ni mon
 » génie sous d'autres : ainsi je ne puis
 » me flatter que je fusse d'une grande
 » utilité sous le Duc de Baviere & le
 » Maréchal de Villeroi «.

1706.

Malgré un aveu si net de mon inap-
 titude à servir sous d'autres , on me
 proposa d'aller commander , sous M. le
 Duc d'Orleans , l'armée de Lombar-
 die à la place du Duc de Vendôme ,
 qui venoit prendre en Flandres celle
 que le Maréchal de Villeroi laissoit
 vacante en se retirant. Je reçus cet
 offre avec respect : » Mais je crois ,

*Le Maréchal
 r. usé d'aller
 en Lombar-
 die.*

1706.

répondis-je au Ministre (a), » que je
 » manquerois à la confiance dont Sa
 » Majesté m'honore; & je sortirois de
 » mon caractere, si je ne représentois
 » sur cela tout ce qui me paroît être
 » du bien du service. Il faut observer
 » d'abord, Monsieur, que M. de
 » Vendôme a fait toutes ses disposi-
 » tions; mais quelque respect que j'aye
 » pour ses projets, chacun a sa ma-
 » niere de faire la guerre, & j'avoue
 » que la mienne n'a jamais été de
 » tenir, par des lignes, vingt lieues
 » de pays; & si j'avois observé sur les
 » sièges la méthode de M. de Vauban,
 » beaucoup plus habile homme que
 » moi en pareille matiere, je n'au-
 » rois pas pris Kell en douze jours.

» En second lieu, Monsieur, si,
 » parmi tous les Généraux, il y en a
 » un moins propre qu'un autre à suivre
 » le projet d'un prédécesseur, sous
 » l'autorité d'un Prince qui a déjà de
 » grandes connoissances de guerre, &
 » dont il faut d'ailleurs ménager la

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 27
 Juin, dans les Mémoires manuscrits, foi-
 xante-dixieme cahier.

» Cour en gouvernant l'armée ; si ,
» dis-je , Monsieur , vous voulez jeter
» les yeux sur le moins propre à un
» pareil emploi , je vous avoue natu-
» rellement que c'est sur moi. Vous
» me retirez de celui que j'ai étudié
» pour le reste de la campagne , &
» j'ose vous dire que je ne crois pas ce
» changement convenable à l'utilité
» du service. Si la campagne d'Italie
» commençoit , ou s'il y avoit en ce
» pays-là quelque désordre , je ne vous
» représenterois pas tout ce que j'ai
» l'honneur de vous dire : mais , Mon-
» sieur , n'est-ce pas bien servir le Roi ,
» que de se donner pour ce qu'on est ?
» Encore une fois , si quelque chose
» alloit mal en Italie , j'y volerois ;
» mais il n'y a qu'à conserver ; & si
» Sa Majesté , qui m'a dit autrefois
» Elle-même & avec bonté les défauts
» qu'Elle me connoissoit , a bien voulu
» les oublier dans cette rencontre , il
» est de ma fidélité de les représenter.
» Permettez - moi donc d'achever ici
» ma campagne. M. le Maréchal de
» *Marcin* , outre ses grands talens pour
» la guerre , a tous ceux encore qui
» sont nécessaires pour ménager l'es-

1706.

» prit d'un Prince & celui de sa Cour.
 » De ces derniers talens-là, Monsieur,
 » je n'en ai aucun ». Soit sur mon
 avis, soit par un choix indépendant
 de mon indication, le Maréchal de
Marcin fut envoyé en Lombardie, &
 paya de sa vie, à la bataille de Turin,
 sa complaisance pour des ordres qu'il
 n'approuvoit pas.

*Il se retran-
 che en deçà
 du Rhin.*

On continua de me retirer des trou-
 pes pour la Flandre, quoique je re-
 présentasse que celles de Hesvi à West-
 phalie, qui repassoient sur le Rhin,
 au lieu d'aller en Italie, jointes à tou-
 tes celles que le Prince de Bade at-
 tendoit des autres Cercles, rendroient
 incessamment ma position bien criti-
 que. Le moins qui pût m'arriver, étoit
 d'être réduit à l'insécurité, pendant que
 je voyois qu'avec un peu d'aide j'au-
 rois pu forcer un passage sur le Rhin,
 en prenant à revers les lignes de Sto-
 lloffen, & rentrer au si dans l'Empire,
 dans la conjoncture la plus favorable :
 car on savoit que le Duc de Wurtem-
 berg étoit mécontent, la Bavière prête
 à se révolter, & la Hongrie sur le
 point de s'accommoder, si on ne fai-
 soit une diversion en sa faveur. Tant
 de

de motifs ne purent déterminer la Cour à cesser de m'affoiblir. Je me traçai donc un plan rétréci, conforme à ma situation : ce fut de consommer tous les grains & fourrages , jusqu'à Landau & au delà , & de fortifier de redoutes des lignes que je fis faire depuis les montagnes jusqu'au Fort-Louis , pour couvrir ce qui nous restoit de l'Alsace & la Lorraine ; non que je ne voulusse me renfermer dans ces lignes , mais afin de me procurer quelque tranquillité d'esprit de ce côté , pendant que je verrois s'il n'y auroit rien à faire du côté du Rhin.

Le premier Juillet , j'appris que le Prince de Bade remontoit ce fleuve. Comme il avoit une grande quantité de bateaux sur des haquets , dont il pouvoit faire un pont & dérober un passage , je fortifiai de plusieurs bataillons le Comte du *Bourg* , que j'avois laissé entre le Fort-Louis & Strasbourg , & avec le reste des troupes je continuai tranquillement à consommer les vivres autour de Landau , comme si je n'avois pas songé à autre chose. Cependant je m'y occupois très-sérieusement du dessein de me procurer une

1706.

Prise de l'Isle du Marquisat.

1706.

entrée sur les lignes de Stolhoffen, que je ne perdois pas de vue.

Du 10 au 19 Juillet, je me donnai tous les mouvemens imaginables pour disposer les bateaux & autres choses nécessaires à l'entreprise que je méditois. J'allai en poste du voisinage de Landau à Strasbourg, je retournai de même à l'endroit d'où j'étois parti. Le 20 Juillet, je revins toute la nuit au Fort-Louis. On tourna l'artillerie de la place sur les bastions qui commandoient l'isle du Marquisat; & à la pointe du jour, *Streiff*, Maréchal de Camp, démara avec trente bateaux, pour faire la descente dans une petite isle, qui n'étoit séparée de celle du Marquisat que par un petit bras de Rhin. *Streiff* fut tué des premiers coups; habile & brave Officier que je regrettai beaucoup. J'envoyai à sa place le Comte de *Broglie*, & la petite isle fut prise.

Les ennemis firent marcher deux mille hommes, soutenus de six bataillons, pour s'opposer à la descente dans l'isle du Marquisat: le Comte de *Broglie* avoit un bras de Rhin si fâcheux à passer, que dans les endroits

les plus favorables , les soldats avoient de l'eau jusqu'aux épaules. Les Grenadiers de *Navarré* & de *Champagne* marchant à l'envi les uns des autres, *Barberay* à la tête de ceux de *Navarre* , & *Pecomme* à la tête de ceux de *Champagne* , aborderent l'isle ; les ennemis y firent une opiniâtre résistance : mais le feu du canon les ayant un peu ébranlés , nos Grenadiers , commandés par le Marquis de Nangis , les renverserent. Ils furent entièrement défaits , & eurent plus de cinq cents hommes tués sur la place. Je m'emparai de quelques autres petites isles qui avoïsinoient celle de *Dalande* , où les ennemis avoient un pont. J'aurois bien voulu le détruire , mais il s'y trouva des obstacles insurmontables. Je me contentai de m'assurer , par quelques fortifications , la possession de ces petites isles , qui pouvoient me servir dans la suite. J'établis une redoute vis-à-vis l'embouchure de la riviere de *Stolhoffen* , & je fis rétablir tous les ouvrages à corne du *Fort-Louis*. Par-là je rendis à cette place une considération qu'elle avoit perdue depuis la paix de *Risvik*. Les ennemis employèrent

1706.

1706.

diligemment leurs troupes à faire de nouveaux retranchemens le long de la rivière de Stolhoffen , qui est souvent guéable , & par où ils avoient lieu de craindre qu'on attaquât leurs lignes.

*On lui refu-
s- la permis-
sion de donner
bataille.*

Mais je n'avois garde d'y penser , puisqu'on cessoit de me demander des troupes pour la Flandre ; & en même temps , par une contradiction singulière , on me proposoit de faire le siège de Landau. Cette entreprise auroit été convenable lorsque je le demandois , ayant encore avec moi l'armée de *Marcin* , ou même peu après ; mais affoibli comme je l'étois , il n'y avoit pas de raison à risquer le siège d'une villè , dont la garnison pouvoit être presque aussi nombreuse que l'armée des assiégeans , sans une autre armée pour tenir tête à celle que les ennemis auroient amenée au secours. C'est ce que je représentai au Ministre , avec le plus de ménagement qu'il me fut possible , de peur de le choquer en lui faisant trop sentir l'absurdité de la proposition. Au contraire , je demandai permission de combattre , si les ennemis exposoient un corps d'armée devant moi en deçà du Rhin , parce que

j'étois bien sûr qu'obligés , comme ils l'étoient , de laisser leurs lignes de Stollhoffen garnies , ils ne pourroient se présenter qu'avec une armée à peu près égale à la mienne , qui étoit bien supérieure par la qualité des troupes.

» Si je suis heureux , disois-je , j'em-
 » porterai sans peine les lignes de Stoll-
 » hoffen , j'entrerai dans l'Empire , &
 » je peux faire le siège de Philisbourg.

» Si je perds la bataille , il n'en cou-
 » tera tout au plus que les lignes de la
 » Lauter & Lauterbourg , les ennemis
 » n'ayant pas assez de munitions ni
 » d'artillerie pour de plus grands des-
 » seins ». On me manda de me borner à la défense de mes lignes , & de ne me pas commettre au sort incertain d'une bataille.

Il fallut donc me résoudre à voir le Général Thaugen , qui avoit remplacé le Prince de Bade , malade à Rastat , passer le Rhin , se promener devant mes lignes , sans autres actions de part & d'autre que quelques escarmouches , des petites villes ou châteaux pris & repris ; enfin rien de décisif. Cela dura jusqu'à la fin de la campagne. Les ennemis la terminèrent en repas-

1706.

fant le Rhin, le 17 Novembre : ils nous laisserent Louisbourg dégagé, Lauterbourg, Drusenheim, nos lignes qu'ils n'avoient pas pu percer, & l'isle du Marquisat. Dans ces petites expéditions, je ne laissai pas de faire des prisonniers, ce qui me donna lieu d'échanger encore quelques soldats d'Hocster; & je fis dire secrètement au petit nombre qui restoit, de prendre du service dans les troupes de l'Empereur, persuadé qu'à la premiere occasion je les aurois par la désertion.

1707.

Description
des lignes de
Stolhoffen.

Avant que de quitter la frontiere, j'ordonnai au Comte de *Broglio*, que je laissai Commandant de la Basse-Alsace, d'examiner ce qui pourroit être tenté avec succès, pour attaquer les lignes de Stolhoffen, dont la prise m'ouvroit nécessairement le chemin de l'Empire. Ces lignes, regardées comme imprenables, s'étendoient depuis Philisbourg jusqu'à Stolhoffen, & retournoient en équerre, depuis Stolhoffen jusqu'aux montagnes. Elles étoient formées le long du Rhin de doubles retranchemens élevés en amphithéâtre, soutenus de temps en temps par de bonnes redoutes, avec

un pont bien fortifié , qui joignoit aux lignes l'isle d'Alunde , d'où les ennemis pouvoient facilement jeter un autre pont pour pénétrer en Alsace. Depuis que je m'étois emparé de l'isle du Marquisat , ils avoient considérablement renforcé leurs retranchemens de Stollhoffen. De ce dernier endroit à Bihel , on mettoit en peu d'heures tout le pays sous l'eau , par le moyen d'écluses & de digues revêtues partie en maçonnerie , partie en gazon , défendues par des fortins correspondans l'un à l'autre ; l'espace depuis Bihel jusqu'à la montagne n'étant plus propre aux inondations , parce qu'il s'élevait insensiblement , étoit retranché avec le plus grand soin , & on n'avoit même pas négligé l'escarpement de la montagne. Tout cela étoit garni d'une nombreuse artillerie , & renfermoit une armée de plus de quarante mille hommes , commandée par le Prince de Bareith , qui succédoit au Prince de Bade , mort pendant l'hiver.

Le Comte de *Broglia* avoit fait , pour l'attaque des lignes , un projet qui me parut très-solide. Il me l'expliqua quand je le vis à Saverne , où

1707.

il me joignit à la fin d'Avril avec le Marquis de *Vivans* & le Marquis de *Pery*, les trois seuls auxquels je me fusse ouvert de mon dessein. Je renvoyai le premier à Lauterbourg, pour étudier encore mieux les mesures qu'il convenoit de prendre, & cela avec le plus grand secret. Les ennemis étoient campés derriere leurs lignes, dès le premier Mai. Je fis passer, le 16, par Strasbourg cinquante escadrons au delà du Rhin, sous prétexte de besoin de fourrage; mais en effet, parce que cette disposition convenoit à mon projet. Le même jour j'allai rejoindre le Comte de *Broglio* à Lauterbourg, & visiter les bords du Rhin avec lui & d'autres Officiers-Généraux qui devoient être employés en cette occasion.

Leur attaque.

Il avoit reconnu entre Lauterbourg & Hagenbach la petite isle de Neubourg, que les ennemis avoient négligée, & qui pouvoit servir à leur cacher les bateaux qu'on mettroit dans le fleuve. Au delà de l'isle se trouvoit un bras facile à traverser, & ensuite une belle plage assez étendue, sans être couvert de bois, de maniere que la descente étoit aisée. Le plus diffi-

cile étoit d'en cacher le dessein aux ennemis étendus sur tous les bords du Rhin, de leur côté, & ayant un pont à l'isle d'Alunde, de maniere qu'aucun bateau ne pouvoit passer de Strasbourg au Fort-Louis sans être découvert. Le Comte de *Broglie*, prévoyant cet inconvénient, en avoit fait construire à Strasbourg, qu'on devoit faire arriver par terre; & afin qu'ils pussent approcher sans être apperçus, je fis couvrir par des broussailles certains endroits que les ennemis pouvoient voir, & j'y fis camper quelques troupes, qui paroissoient se mettre à couvert par des feuillées. Les Charretiers eurent ordre, en certains endroits, de ne pas même donner un coup de fouet, & de ne pas dire un seul mot. L'on fit défense d'allumer les pipes, & l'on nomma des Officiers sages & attentifs, pour faire observer ces ordres avec la dernière exactitude. Toute la journée qui précéda cette marche, il y eut des ordres le long de la ligne de la Lauter, de laisser entrer dans les barrières tout ce qui viendrait du pays ennemi; mais de ne laisser sortir personne. On observa de

1707.

même , le long du Rhin , qu'aucun petit bateau ni vedelin n'allât aux ennemis.

Pendant que ceci se passoit , je donnai , le 19 & le 20 Mai , grand bal , festin & comédie aux Dames de Strasbourg. J'y invitai les Officiers-Généraux & beaucoup d'autres , qui ne paroissent , comme moi , occupés que des fêtes : mais je les prenois en particulier les uns après les autres , & je leur donnai ainsi , sans qu'on s'en doutât , les ordres qu'ils devoient exécuter. M. de Lée & le Marquis de *Vieux-Pont* furent chargés d'agir du côté de l'isle de l'Alunde avec quatre bataillons seulement , & dix pieces de canon , mais sans pontons , parce qu'ils ne devoient faire qu'une fausse attaque. Celle de l'isle du Marquisat , qui n'étoit pas encore la véritable , mais qui pouvoit le devenir selon les circonstances , fut confiée à M. de *Pery* & au Comte de *Chamillard*. Je leur fis prendre neuf bataillons , quatorze pieces de canon , quelques mortiers , & douze pontons de cuir , avec lesquels ils devoient tenter de passer le bras du Rhin qui séparoit l'isle des

ennemis, ne fût-ce que pour les inquiéter. Enfin le Comte de *Broglie* & le Marquis de *Vivans* eurent la principale attaque par l'isle de Neubourg, derriere laquelle on plaça les bateaux, avec vingt bataillons, quarante-cinq escadrons, & trente-quatre pieces de canon, dont quatre de vingt-quatre. Pour moi, le 21 Juin à cinq heures du matin, en sortant du bal, je passai le Rhin sur le pont de Kell, avec tout l'Etat-Major de l'armée, & je m'avancai du côté de Bihel, pour favoriser, par une diversion, l'attaque qui devoit se faire le 22 à cinq heures du soir. J'affectai de me montrer & de parler même à des gens qui pouvoient le rapporter aux ennemis, dans l'opinion que ma présence leur persuaderoit que la principale attaque se feroit de mon côté, & qu'ils y jetteroient le fort de leurs troupes.

A l'heure dite, dix-huit cents hommes choisis, conduits par les Comtes de *Broglie* & de *Vivans*, s'embarquerent derriere l'isle de Neubourg, sur soixante bateaux, & aborderent de front de l'autre côté du Rhin, la bayonnette au bout du fusil. Cent

17.

hommes qui gardoient ce bord, s'enfuirent en faisant leur décharge, qui avertit les Généraux ennemis. Ils envoyèrent deux mille hommes; mais nos gens, après leur descente, s'étoient retranchés si diligemment, qu'ils ne crurent pas pouvoir les emporter, & se retirèrent. Des bateaux qui étoient arrivés les premiers, on forma un pont. Les troupes passèrent partie sur ce pont, partie à la nage. On établit des batteries, tant dans l'isle que sur le bord du Rhin, & en peu d'heures ce poste fut assuré. Pendant ce temps, MM. de *Lée* & de *Vieux-Pont* faisoient grand feu sur l'isle d'Alunde, & montroient quelques mauvais bateaux pleins de troupes, du côté de Drusenheim, pour attirer l'attention. Les Comtes de *Pery* & de *Chamillard*, de l'isle du Marquisat où ils étoient, battoient vivement le village de Selinghen, en délogerent les ennemis, & passèrent sur leurs pontons.

De Bihel où j'étois, j'entendois ces attaques; mais je ne pouvois en savoir le succès, parce qu'il falloit venir par le pont de Strasbourg, & faire vingt lieues pour m'apporter des nou-

velles. Mais quoiqu'un grand brouillard me cachât, le 23 au matin, les mouvemens des ennemis dans leurs lignes, au ralentissement de leur feu je jugeai qu'ils étoient embarrassés, & lorsque je m'apprêtois à les attaquer, j'appris qu'ils se retiroient. Les troupes qui m'étoient opposées sous les ordres du Prince de Dourlac, gagnèrent les montagnes; les autres se replierent sur Mulberg, où étoit le Marquis de Bareith. Nous nous rejoignîmes de nos différentes attaques dans le centre des lignes, où le camp étoit tendu presque par-tout. Nous y trouvâmes une quantité prodigieuse d'artillerie, quarante milliers de poudre, des boulets & grenades à proportion; des habillemens complets pour plusieurs régimens, un pont portatif avec tous ses haquets, des magasins immenses de farine & d'avoine: & ce qu'il y eut de plus heureux, c'est que ce grand & prodigieux succès ne couta pas un seul homme.

Je détachai le Marquis de Verceilles avec cinq cents chevaux, qui trouva l'armée ennemie se retirant en desordre, tua beaucoup de soldats &

1707.

cavaliers , & fit un grand nombre de prisonniers. Le reste du jour fut employé à donner des ordres pour la destruction des levées , digues & écluses , & la construction d'une redoute qui devoit couvrir le pont que j'avois dessein d'entretenir à Selinghen , afin de communiquer à Lauterbourg & au Fort-Louis , sans être obligé de faire le détour par Strasbourg. J'allai coucher à Raftat , magnifique palais du Prince de Bade , que je trouvai tout meublé , & que je conservai soigneusement. La Princesse s'étoit retirée à Eftingen : je lui envoyai ses équipages , ceux de ses enfans , ses domestiques , & tout ce qui pouvoit lui être utile.

*Il pénètre en
Allemagne.*

Je restai trois jours dans ce château avec l'armée , qui s'étoit réunie autour dès le 23 au matin. Pendant ce temps , j'envoyai des ordres aux villes de Stutgard , d'Hisdelberg , & à leurs Régences , de préparer dix mille sacs de farine , & de les faire voiturer dans les lieux indiqués , sous peine des plus dures exécutions militaires. Je fus exactement obéi ; & l'on voyoit passer les chariots au milieu des troupes ennemies , sans qu'elles osassent s'y oppo-

fer, pour ne pas exposer leur propre pays à une ruine & à une dévastation certaine. J'envoyai des mandemens pour les contributions en Franconie & en Suabe à plus de quarante lieues à la ronde; & comme j'en avois imposé à ces divers Etats, lorsque j'étois entré dans l'Empire en 1703, j'exigeai ce qui n'avoit pas été payé depuis que les armées du Roi en avoient été chassées, après la seconde bataille d'Hochstet.

1707.

Ce qui me parut le plus important & le plus nécessaire, fut d'établir une sévère discipline dans l'armée, parce qu'il n'y a que l'ordre qui fasse subsister dans le pays ennemi, lorsqu'on ne peut rien tirer de ses propres magasins. Or j'allois être dans ce cas. Je fis donc assembler les bataillons, & je parlai aux soldats de manière que la plupart me pussent entendre. » *Mes amis, leur dis-je (a), j'ai traversé l'Empire il y a trois ans; votre sagesse & votre bonne discipline permettoient aux paysans d'apporter*

Bonne discipline établie.

(a) Tiré des Mémoires manuscrits, soixante-douzième cahier.

1707. *» tout ce qui vous étoit nécessaire ;*
» nous rentrons dans ce même Em-
» pire : nous ne pouvons plus comp-
» ter sur nos magasins ; si vous brû-
» lez, si vous faites fuir les peuples,
» vous mourrez de faim. Je vous or-
» donne donc, pour votre propre in-
» térêt, & pour celui du Roi, d'être
» sages, & vous voyez bien vous-
» mêmes l'importance qu'il y a que
» vous le soyez. J'espère aussi que
» vous comprendrez les bonnes rai-
» sons que je vous dis. Je dois com-
» mencer par vous instruire ; mais si
» ces raisons ne vous contiennent pas,
» la plus grande sévérité sera em-
» ployée, & je ne me laisserai pas de
» punir ceux qui s'écarteront de leurs
» devoirs ». Ce discours fit impression,
 & l'armée demeura dans une discipline si exacte, que l'on ne fut obligé à aucun exemple.

Visite à la
Princesse de
Bade.

J'appris, le 27 Mai, que les ennemis étoient derrière Phorzein ; je me mis à leur suite, laissant M. de Quadt avec un petit corps de cavalerie dans nos lignes de la Lauter, pour couvrir l'Alsace. En passant par Ertlingen, j'allai saluer la Princesse de Bade, que je

trouvai encore dans la vive douleur de la perte d'un mari très-estimable, & qui me faisoit l'honneur de m'aimer, quoique j'eusse souvent remporté sur lui des avantages assez remarquables. Elle me dit à ce sujet des choses fort obligeantes. Nous prîmes dans cette ville & dans celle de Kuppenheim des magasins de farine considérables.

1707.

Je me fis précéder sur la route de Phorzein, par le Marquis de *Vivans* avec quinze cents chevaux. Il eut avis que cinq cents des ennemis étoient près de Dourlac, & il marcha à eux avec une partie de son détachement. Cette cavalerie avoit un défilé devant elle, quelque infanterie, & du canon. Par une marche très-pénible, dans des pays montagneux & difficiles, M. de *Vivans* prit ce corps à revers, le défit entièrement, & s'empara des canons. L'action fut chaude, les ennemis y perdirent leurs Généraux & beaucoup d'Officiers, & nous le Marquis d'*Audezi*, Mestre de Camp, & le Marquis de *Lagny*, Capitaine de Cavalerie, qui furent tués.

J'avançois toujours sur les traces des ennemis, sans être bien sûr de leur

1707.

route. Enfin , le dernier Mai , étant campé à Kretzingen , j'appris qu'ils l'étoient à Maluker , sur la riviere d'Ems , & que les opinions de leurs Généraux étoient partagées. Les Ducs de Virtemberg & de Dourlac vouloient m'attendre à Phorzein , & combattre ; & le Marquis de Bareith , Général , vouloit absolument se retirer. Je forçai la marche , mais mon Infanterie ne put suivre. J'arrivai à Phorzein avec la Cavalerie à midi : ils avoient quitté leur camp à la pointe du jour , & s'étoient éloignés de près de six lieues : notre Infanterie ne joignit qu'à l'entrée de la nuit , & je fus obligé de lui donner deux jours de repos , pendant lesquels je marchai encore en avant avec la Cavalerie & les Dragons : l'Infanterie suivoit toujours de loin & difficilement. J'avois trouvé un gros dépôt de poudre & de bombes à Phorzein. Je trouvai aussi des munitions à Schweibertingen , à Vahigen , & dans les autres petites villes sur ma route. Il n'y avoit que le pain qui quelquefois ne se trouvoit pas prêt ; ce qui nous retardoit.

*Contribu-
tions poussées
très-loin.*

Etant près d'arriver à Stutgard , je

me fis précéder par des Officiers qui
 allèrent de ma part rassurer les Prin-
 cesses de Wirtemberg; mais ces égards
 personnels ne m'empêchèrent pas de
 tirer des Etats voisins tout ce que le
 droit de la guerre me permettoit. Le
 Wirtemberg s'abonna, pour sa part,
 à deux millions cinq cent mille livres,
 & ceux des Electeurs Palatin, de
 Muience, de Dourlac, à proportion.
 J'écrivis aussi, le 5 Juin, une lettre
 très-forte aux Magistrats d'Ulm, qui
 avoient exercé quelques duretés contre
 M. *Dangelot*, Brigadier, & d'autres
 prisonniers. » Vous mériteriez, leur
 » disois-je (a), des punitions sévères,
 » si je me laissois aller à celles qu'exige
 » la justice, puisque, contre toute
 » sorte d'équité, vous avez retenu cet
 » Officier & plusieurs autres, malgré
 » une capitulation faite avec M. Thun-
 » gen-Felt, Maréchal-Général de l'Em-
 » pire. Si vous n'obéissez pas dans le
 » moment à l'ordre que je vous donne
 » de me les renvoyer, je laisserai dans
 » vos terres des exemples nécessaires

1709.

(a) Tiré des Mémoires manuscrits, soixante-quatorzième cahier.

1707.

» à gens qui , aveuglés de quelque
 » prospérité , oublient les sacrés de-
 » voirs des capitulations ; ce fera de
 » mettre à feu & à sang les villes ,
 » bourgs & villages qui vous appar-
 » tiennent. Faites-vous justice à vous-
 » mêmes , & par-là évitez la mienne «.
 Ils obéirent , & firent bien : car réel-
 lement j'étois en état de les faire re-
 pentir de leur résistance.

Mes partis couroient toute la Fran-
 conie , & ne laissoient aucun lieu sans
 y lever des contributions. Le sieur
 d'*Amicour* étoit avec quinze cents
 chevaux au delà du Danube , qu'il
 passa au dessus d'Ulm , & le Comte de
Broglie , avec un pareil nombre , au
 delà du Tauber. J'ordonnai à celui-ci
 d'envoyer des détachemens de Cava-
 lerie & de Hussards dans la plaine
 d'Hocstet. Comme le bruit s'étoit ré-
 pandu , & qu'on avoit même lu dans
 les Gazettes de Hollande , qu'après la
 seconde bataille d'Hocstet , les ennemis
 avoient fait élever une pyramide avec
 des inscriptions à la honte des Fran-
 çois , je ne voulus point laisser subsis-
 ter ce monument de déshonneur , &
 les détachemens avoient ordre de le

chercher & de le détruire : mais ils ne trouverent rien qui ait pu donner lieu aux bruits publics , ni aux nouvelles de Hollande.

1707.

Le 16 Juin , toujours sur la piste des ennemis , que je ne pouvois atteindre , j'arrivai devant Schorendorff , place appartenante au Duc de Virtemberg : elle est entourée de six bastions bien revêtus , d'un fossé revêtu de même , & soutenue d'un très-bon château. Le siège d'une pareille place étoit un peu difficile à une armée qui n'avoit que quatre pieces de batterie & fort peu de boulets : aussi la plupart des Officiers Généraux s'opposoient-ils à l'attaque. Bien résolu de ne me pas opiniâtrer à ce siège , si les ennemis étoient déterminés à une bonne défense , je voulus essayer ce que la terreur pourroit leur inspirer. Je fis donc ouvrir la tranchée , & dire à la Duchesse de Virtemberg , que si cette place attendoit le premier coup de canon , elle serviroit d'un exemple terrible à celles qui oseroient arrêter l'armée du Roi. Malgré cette menace , les assiégés firent un assez gros feu pendant deux jours. Au troisième , les

*Villes &
postes tempora-
ires.*

1707.

Magistrats sortirent , pour dire que le Commandant ne vouloit pas se rendre. Ils me trouverent à la tête de la tranchée , où l'on portoit quantité de fascines ; je leur répondis que j'allois faire combler le fossé , & que , sans m'embarasser à qui il tenoit qu'on ne se rendît , je ferois tout passer au fil de l'épée. La terreur , qui les saisit , se communiqua au Commandant , & deux heures après il rendit la place. En ayant fait le tour , elle me parut si bonne , que je regardai comme un bonheur de ne l'avoir pas connue , parce que la prudence ne m'auroit pas permis de l'attaquer. J'y trouvai une très-grosse artillerie , beaucoup de vivres & de munitions de guerre.

Avançant toujours , j'appris , le 20 Juin , que le Lieutenant-Général James campoit avec un corps de cinq mille hommes à l'Abbaye de Lorch , où il étoit retranché derrière une rivière. Quoique sa position fût très-avantageuse , je résolus de l'attaquer : mais comme il falloit surprendre les ennemis , de maniere qu'ils ne pussent être soutenus de leur armée , ni se retirer , je donnai ordre que personne ne sortît

du camp ; & , sans parler de mon dessein qu'à l'instant de l'exécution , je commandai quinze bataillons , les Dragons du *Colonel-Général* & de la *Vrillière* , les brigades de Cavalerie de *Lisle* & de *Saint-Pouanges* , avec MM. de *Fremont* & de la *Chatre* pour Lieutenans-Généraux , MM. *Vieux-Pont* & *Nangis* pour Maréchaux de Camp.

1707.

J'envoyai d'abord *Verceilles* avec les Hussards , trois cents chevaux , & deux cents Grenadiers , qui avoient ordre de se placer en approchant de l'ennemi , comme si c'étoit une escorte de fourrage. Il rencontra deux cents chevaux & quelques Hussards , qu'il poussa jusqu'aux retranchemens. Je le suivois de près à la tête des Dragons , qui portoient des faux & marchoient comme des fourrageurs , cachant leurs étendards , & courant dans la plaine , les uns seuls , d'autres par petites bandes. Le Général James , qui avoit été lui-même le matin à la découverte , & qui avoit vu notre armée campée & tranquille , comptait toujours que c'étoit un fourrage. Il laissa approcher les premiers détachemens ,

1707.

fans prendre d'autre précaution que de faire monter à cheval. Voyant qu'il restoit dans sa sécurité, & qu'il ne songeoit pas à s'éloigner, je fis approcher les Dragons du détachement de *Vercilles*, sans former d'escadrons, & je postai ainsi mes troupes assez près de l'ennemi, pour qu'il ne lui fût plus possible de se retirer.

Alors j'envoyai ordre à tout ce qui étoit répandu dans la plaine, de se former. Je fis sonner les trompettes, lever les étendards, & on se mit en bataille sur le bord du ruisseau. Les ennemis se présentèrent précipitamment. Le passage n'étoit pas difficile, on les renversa à la première charge; l'Infanterie courut à l'Abbaye de *Lorch*, qu'elle investit; & après une légère résistance, le Général fut pris, blessé, & son corps entièrement défait. Je me louai beaucoup de MM. de *Saint-Fremont*, de *Broglio*, *Nangis*, *Pizieux*, de tous les Officiers, & sur-tout des Dragons du *Colonel-Général*, qui avoient la tête de l'attaque.

Ma marche étoit toujours tracée par la fuite des ennemis. Le 23 Juin, je fus informé qu'ils étoient trois lieues
en

en avant. Je marchai avec la cavalerie, & j'envoyai ordre au Marquis d'*Hautefort* de marcher avec le reste de l'armée pour me joindre : elle n'arriva à Gemont que le soir à deux heures après minuit. Je fus averti que les ennemis marchaient ; je partis dans le moment avec la plus grande partie de la cavalerie, pour joindre leur arrièregarde. Elle fut attaquée, & l'on défist leurs dernières troupes. Un Lieutenant-Colonel fut pris avec cinq Capitaines, & on ramena cent cinquante prisonniers & plus de trois cents chevaux.

1707.

Il arriva alors une chose qui paroît singulière, si on songe qu'elle se passa dans la chaleur de la poursuite. Le Marquis de *Nangis* entrant dans un village avec huit cents Grenadiers, trouva le Curé & les habitans faisant la procession de la Fête-Dieu. Le Curé s'arrêta pour donner la bénédiction. Le Grenadiers se mirent à genoux, & la bénédiction reçue, on marcha aux ennemis, sans que le Curé ni la procession parussent alarmés. Il est vrai qu'on avoit établi une discipline &

Exemple de modération dans le soldat

1707.

*Tentative
auprès de
Charles XII.*

exacte, que les payfans ne prenoient plus la fuite.

Je ne fais jusqu'où j'aurois mené les ennemis, si un projet qui me rouloit dans la tête eût réussi, & si on n'eût pas diminué mon armée, déjà affoiblie par les garnisons que j'étois obligé de laisser dans quelques places derrière moi, pour assurer la communication avec mes ponts du Rhin. Ce projet étoit de me joindre avec Charles XII, Roi de Suede. Après avoir fait élire Stanislas Roi de Pologne, il s'arrêta en Saxe, incertain, à ce qu'il paroïssoit, de quel côté il tourneroit ses armes, de l'Empire, ou de la Russie. Je lui fis proposer secrètement de nous joindre à Nuremberg; & s'il l'eût fait, jamais Prince ne pouvoit se flatter plus vraisemblablement d'une grandeur sans bornes. Il répondit très-poliment à ma proposition, m'envoya son portrait avec des complimens très-gracieux & très-flatteurs; mais il ne donna aucune espérance de jonction, ni de concert pour la guerre. J'ai su depuis, que son principal Ministre le Comte Piper, avoit été gagné par Malboroug, & qu'il porta ce Prince

intrépide & jaloux de la gloire d'Alexandre, à entreprendre de traverser autant de terres que ce fameux Conquérant, comptant, à son exemple, attaquer des Barbares. Mais les Barbares que faisoit fuir Alexandre, occupoient les plus riches contrées de la Terre; & ceux que chassoit le Roi de Suede, ne lui abandonnoient que des déserts. De sorte que son armée, à demi défaite par la famine & par les rigueurs de l'hiver dans des pays affreux, périt enfin à Pultava.

Déchu de mes espérances de ce côté, je reçus en même temps des ordres affligeans du Roi, qui me demandoit mes meilleures troupes, entre autres le régiment de *Navarre*, pour opposer aux ennemis, qui venoient de faire une irruption en Provence. En vain je représentai que j'allois avoir en tête une armée beaucoup plus nombreuse que la mienne, parce que les Saxons, délivrés du Roi de Suede, alloient grossir celle de l'Empereur; que d'ailleurs ce qui marchoit du milieu de l'Empire n'arriveroit pas à temps pour sauver Toulon: mes remontrances furent inutiles. La fatalité vouloit que,

1707.

*On diminua
l'armée du
Maréchal.*

1707.

dès que j'avois commencé à rétablir les affaires d'un côté, on me mît hors d'état d'achever. Il n'y eut donc plus à penser de pénétrer plus avant dans l'Empire : le Roi lui-même me marqua qu'il ne le désiroit pas ; & quand il l'auroit voulu , à moins qu'il n'eût eu une autre armée pour garder ses frontieres , la marche des ennemis m'auroit forcé de rétrograder.

*Celle des ennemis repa-
roît.*

Ils firent avec une extrême diligence un grand détour par-derrriere les montagnes , & se rapprocherent de Maïence. Leur dessein pouvoit être ou d'entrer dans le royaume par les trois Evêchés qui étoient mal gardés , ou , en passant le Rhin à Philisbourg , attaquer les lignes de Lauterbourg , que j'avois laissées peu garnies , & mettre l'Alsace à contribution jusqu'à Strasbourg , & pénétrer en Lorraine. Quel que fût leur projet , j'appris , le 5 Juillet , qu'ils marchaient si précipitamment vers le Rhin , qu'ils avoient fait près de cinquante lieues en six jours. Je n'avois pas attendu cette nouvelle , pour tâcher d'interrompre leur marche. Le Comte de *Broglia* s'étoit porté vers Laussen , où il avoit

trouvé un parti considérable des ennemis, qu'il défit, & s'empara de ce poste important. Je marchai à Heidelberg, & j'envoyai le Comte du *Bourg* avec deux mille chevaux à Manheim. S'il eût fait un peu plus de diligence, il seroit tombé sur quinze cents chevaux, avec lesquels le Général Mercy se jeta dans Philisbourg; & s'il avoit faisi, selon ses ordres, l'ouvrage à corne que les ennemis avoient de l'autre côté du Rhin, vis-à-vis de Manheim, je faisois venir un pont portatif, je l'établissois à Manheim, je campois ainsi à Philisbourg, & demeurois le maître des deux bords du Rhin, jusqu'à Mayence.

J'allai moi-même camper à Manheim, le 18 Juillet. Par la jonction prochaine des troupes de Saxe & de Hanover, dont j'eus nouvelle, il me fut aisé de voir que le dessein des ennemis étoit de me forcer à une bataille avec une armée bien inférieure à la leur. Ce fut à moi à me conduire sagement, & à prendre des postes où se trouvât la sûreté avec la commodité des subsistances. Le temps qui me restoit jusqu'au moment où les ennemis

1707.

*Emploi
des contri-
butions.*

1707.

se placeroient en présence, je l'employai à réunir les troupes que j'avois envoyées de divers côtés assez loin, ou pour lever de nouvelles contributions, ou pour ramasser ce qui restoit à payer des premières. Personne ne me manqua, quoique les ennemis fussent alors en état de protéger les refusans. Je tirai de très-grosses sommes, dont je continuai à faire l'usage que j'avois fait de toutes les autres. Je les avois divisées en trois parts : la première servoit à payer l'armée, qui ne couta rien au Roi cette année : avec la seconde, je retirai les billets de subsistance qu'on avoit donnés l'année dernière aux Officiers, faute d'argent ; & j'en envoyai une grosse liasse au Ministre des Finances. Je destinai la troisième à *engraisser mon veau* : c'est ainsi que je l'écrivis au Roi, qui eut la bonté de me répondre qu'il approuvoit cette destination, & qu'il y auroit pourvu lui-même, si je l'avois oublié. On me manda aussi qu'un Courtisan ayant dit au Roi : » *Le Maréchal de Villars* » *fait bien ses affaires*, Sa Majesté lui répondit : » *Oui ; mais il fait bien* » *aussi les miennes* « : Elle donna dans

le même temps à ma sœur, Abbessé de Saint André de Vienne, l'abbaye de Chelles, une des plus considérables du Royaume, & me manda qu'Elle se faisoit un plaisir de rapprocher de moi une sœur que j'aimois.

1707.

Après divers campemens à Valdorf, à Getzan, le 14 Juillet, l'armée du Roi campa à Mulberg, la droite vers Dourlac, que l'on occupa avec douze cents fantassins, sous les ordres du Marquis de *Nangis*. Les ennemis marcherent en même temps en force pour s'en saisir. J'en fus averti, & même que leur tête en étoit fort près. Cette nouvelle m'obligea à faire prendre le galop aux Dragons de *Firmacon*, qui étoient à la tête de tout, & à les faire suivre par la brigade de *Saint-Micault*: j'y courus moi-même au galop, & fis faire un grand bruit de timbales, de trompettes & de tambours, qui persuada aux ennemis que l'armée entière arrivoit : ce que les bois, dont les environs de Dourlac sont couverts, ne leur permettoit pas de démêler. Aussi s'arrêtèrent-ils sur les hauteurs en deçà de Kretseing.

Les deux
armées en pré-
sence.

Au milieu de la nuit, autre alarme;

1707.

que les ennemis , qui s'étoient arrêtés , s'ébranloient , & se plaçoient sur Dourlac. J'y envoie dans le moment un détachement de Grenadiers , pour fortifier les premières troupes. J'y arrive moi-même à la pointe du jour , & je trouve que les colonnes d'infanterie des ennemis s'étendoient pour embrasser la ville. Comme celle du Roi étoit un peu éloignée , les Officiers-Généraux que j'avois près de moi me pressèrent si fort d'abandonner cette place , que , malgré moi , j'en donne l'ordre au Marquis de *Nangis* ; puis faisant réflexion que , si je l'abandonnois , j'allois me trouver peu d'heures après dans une situation embarrassante , sans boulevard contre une armée bien plus nombreuse , qu'il faudroit combattre à terrain égal , je dis à ces Messieurs :
» Vous voulez me forcer à quitter
» Dourlac , pour éviter l'action présente , & vous ne prévoyez pas que
» vous aurez une autre action dans
» quatre heures , avec grand désavantage ; ainsi ne m'en parlez plus , &
» laissez-moi faire ». Sur le champ j'envoie *Maupou* porter ordre à *Nangis* de se défendre ; je fais partir à

toutes jambes des Aides de Camp , pour presser la marche des troupes. Les Dragons arrivent au galop. Des Officiers de Champagne apportent à cheval des drapeaux , & les font paroître dans le bord du bois. Cela joint au bruit des timbales & des tambours , suspend la marche des ennemis. Un Capitaine des Grenadiers de Champagne , nommé *Chatillon* , qui étoit posté dans des jardins au delà de Dourlac , & qu'on étoit prêt à retirer , reçoit ordre de se défendre. Sa fermeté , la fiere contenance des autres troupes du Roi arrêtent les ennemis , presque à une portée de fusil de la ville , & ils se mettent à la canonner.

L'armée arrivoit , & je trouvai à la placer assez avantageusement , pour souhaiter que les ennemis prissent le parti de l'attaquer. Je les trouvai aussi postés assez bien pour la sûreté , mais fort mal d'ailleurs , parce qu'ils étoient totalement sous notre canon & très-découverts ; au lieu que la droite de l'armée du Roi étoit couverte par la ville de Dourlac & par les bois qui en sont proches. Pour profiter de cette position , j'établis une batterie de

1707.

1707.

quatre pieces de vingt-quatre , & de dix de huit , dont je fis masquer les embrasures. Sur le midi , lorsque les troupes reviennent du fourrage & de la pâture , j'ordonnai que l'on fît feu. A la premiere décharge , il parut seulement quelque surprise ; à la seconde , les soldats abandonnerent le camp sans ordre. La cavalerie monta à cheval , & se retira hors de la portée. Ils perdirent quatre Capitaines , plus de trois cents hommes , & grand nombre de chevaux.

Entrevue
des Géné-
raux.

Le Prince de Hohenzolern , Général de la cavalerie de l'Empereur , avec qui j'avois fait connoissance à Vienne & dans les guerres de Hongrie , & qui étoit fort de mes amis , me proposa une entrevue entre les gardes. J'y allai avec le Prince Charles de Lorraine , les Comtes du *Bourg & Hautefort*. Il s'y rendit de son côté avec le Prince héréditaire de Bareith , le Comte de Vakerbarl , Général des Saxons , le Comte d'Erlac , & plusieurs autres Officiers. La conversation fut gaie , & il ne fut question que d'assurances réciproques d'estime & d'amitié. La Princesse de Dourlac demanda

aussi que je permisse aux Princes ses enfans, qui étoient dans l'armée de l'Empereur, de la venir voir : je le lui accordai. Cette Princesse ne voulut point quitter son palais, sur lequel les boulets des ennemis & les nôtres passoient souvent.

1707.

Le mois d'Août s'écoula aussi en s'observant réciproquement, sans se faire grand mal, & comme si nous eussions été dans des camps de plaisirs; mais j'appréhendois de cette tranquillité quelque retour fâcheux, parce que je savois que l'armée ennemie grossissoit, qu'il y arrivoit journellement des corps de Saxons & d'Hanovriens, bonnes troupes qui alloient être commandées par l'Electeur d'Hanovre, plus entreprenant que le Prince de Bareith, dont on étoit mécontent, & qui se retiroit. Je songeai donc à m'éloigner; mais comme j'avois à passer l'Albe, petite rivière assez difficile, & que notre armée étoit à demi-portée du canon de celle de l'Empereur, il me falloit prendre des précautions pour n'être pas attaqué avec déavantage dans ce mouvement. Pour cela, huit jours avant que de marcher, j'envoyai

1707.

mes gros bagages du côté de Raftat ; sous prétexte de manque de fourrage , & ayant disposé les troupes de manière que la retraite ne pût être troublée , je repassai la rivière sur neuf ponts. Je me mis en bataille de l'autre côté , & marchant dans le même ordre à travers les plaines de Mulberg , j'allai camper , le 30 Août , à Raftat.

Plan de quartiers d'hiver.

A l'inaction des ennemis , je jugeai que nous n'aurions pas de grands événemens le reste de la campagne. Ils se contenterent de se mettre à l'aise , en s'étendant le long de l'Albe. J'occupai la petite ville de Kuppenheim , qui étoit à la droite de mon camp. Je fis faire quelques retranchemens sur la hauteur , & pris mon quartier général à Raftat , dont la rivière couvroit le front de mon camp. Sur mon flanc gauche étoit le petit village de Selin ghen , au confluent du Rhin & de la rivière de Stolhoffen. En pénétrant dans l'Empire , j'avois ordonné de le fortifier , pour m'assurer un passage sur le Rhin , & rester toujours maître de secourir les lignes de Lauterbourg , si on les attaquoit. Les ennemis en firent

le semblant. Ils chercherent aussi à m'inquiéter par les vallées des mon-
tagnes noires. Il y eut, à l'occasion
de ces tentatives, de petits combats
mêlés de revers & de succès qui ne
décidoient rien. En général, nous eû-
mes plus souvent l'avantage, & je
gardai à la vue de leur armée plus
nombreuse, celui de rester sur le pays
ennemi. Je me flattois que les enne-
mis étant chassés de Provence, comme
on me le mandoit, on me renverroit
des troupes, & que je pourrois du
moins prendre des quartiers d'hiver
chez eux.

1707.

Rien n'étoit si aisé. Je pouvois met-
tre en état de défense Rastat, que le
Prince de Bade avoit fortifié; & com-
me tout ce pays là, jusqu'à la hau-
teur de Brissac, est rempli de petites
villes, toutes fermées d'assez bonnes
murailles, je pouvois soutenir nos
troupes & leurs quartiers, par cinq
ponts sur le Rhin, à Huningue, à
Neubourg, à Brissac, à Strasbourg,
& à Selinghen ou Rastat. Ainsi je for-
çois l'ennemi de mettre des armées
entieres de l'autre côté des montagnes
noires, pour couvrir l'Empire. On sent

1707.

que de tels quartiers d'hiver , pris sur l'ennemi , exigent une attention vive du Général. Aussi me propofois-je de demander au Roi des Officiers-Généraux qui ne craignissent pas la peine , & de rester moi-même sur les lieux , du moins jusqu'à ce que les neiges eussent fermé les passages des montagnes. Dans cette vûe , je m'appliquai à pourvoir de bons Commandans les petites villes & châteaux que nous occupions : mais j'y fus le premier trompé ; car celui du château de Hornberg , qui étoit de mon choix , se rendit lâchement à un parti qui avoit à peine du canon. Je le fis mettre au conseil de guerre. Les exemples devenoient nécessaires ; car , à la vérité , les défenses de nos places étoient indignes à la Nation. Je procurai au contraire au sieur *Bergeret* le gouvernement de la citadelle de Strasbourg , & l'Aide-Majorité au sieur *Gayet* , Lieutenant de Grenadiers , deux Officiers que j'estimois , & dont la bonne conduite méritoit récompense.

Le Maréchal est appelé à la Cour.

Je m'amusai pendant le mois de Septembre & une partie d'Octobre ,

de l'idée de ces quartiers d'hiver, que je me flattois de prendre, écriv-
 vant néanmoins toujours au Roi, qu'on
 eût soin de m'envoyer des troupes,
 parce que l'armée ennemie étoit bien-
 tôt du double plus forte que la mien-
 ne, & qu'elle me forceroit de repasser
 le Rhin; mais on ne voulut pas don-
 ner ce plaisir aux ennemis, ni à moi
 le désagrément de me voir contraint,
 & le Roi m'ordonna à la fin d'Oc-
 tobre de le repasser de moi-même.
 J'évacuai, non sans regret, ces pla-
 ces, où je m'étois si bien établi; mais
 je remportai du moins la satisfaction
 d'avoir fait respecter les armes du
 Roi, depuis le lac de Constance jus-
 qu'à Maïence, & depuis Nuremberg
 jusqu'à Francfort & Philisbourg, dans
 une étendue de plus de trois cents
 lieues de pays, qui avoit assez bien
 payé les frais de la guerre (a).

1707.

(a) On lit dans le Président Hainaut :
 „ L'Electeur d'Hanovre, après avoir surpris
 le Marquis de *Vivans* près d'Offembourg,
 contraignit le Maréchal de Villars à repasser
 le Rhin. 1°. Ce ne fut pas l'Electeur d'Ha-
 novre qui surprit le Marquis de *Vivans*; il

1707.

*Projet sur
Neuchâtel.*

Quoique l'armée du Roi fût en deçà du Rhin, je comptois passer l'hiver à Strasbourg, pour profiter des occasions qui pouvoient survenir; mais des ordres pressans m'appelerent à la Cour. On y vouloit conférer avec moi sur les moyens de s'emparer de la Principauté de Neuchâtel, & on vouloit me charger de cette entreprise. A la mort du Souverain de ce petit Etat, qui arriva au commencement de l'année, plusieurs prétendans à la succession, au défaut d'héritiers directs, s'étoient présentés, entre autres le Prince, de Conti & le Comte de Matignon. Ils montroient des

étoit dans son camp sous Doullac, comme Villars dans le sien sous Rastat. Ce fut le Comte de Marci & le Prince de Lobkorik, avec deux mille hommes, qui surprirent le Marquis de Vivans qui en avoit quinze cents. 2°. Ce petit échec fut promptement réparé, & n'affecta pas la grande armée. 3°. Il arriva le 24 Septembre, & les François ne repassèrent le Rhin qu'à la fin d'Octobre, sans être le moins du monde inquiétés. Ce ne fut donc pas la surprise du Marquis de Vivans près d'Offembourg, qui contraignit le Maréchal de Villars à repasser le Rhin.

droits assez bien fondés ; mais pendant qu'ils les faisoient valoir en particulier , l'Electeur de Brandebourg , qui n'en avoit que d'imaginaires , fit valoir les siens en Prince. Il distribua de grosses pensions dans tout le Canton de Berne , promit aux principaux habitans de Neuchatel de leur donner de l'emploi chez lui & à Berlin , traita avec l'Angleterre & la Hollande , qui , charmées d'ôter cet établissement à des François , s'engagerent à soutenir l'Electeur , moyennant un corps de Prussiens qu'il promit d'envoyer en Italie. Avec ces précautions , il gagna les suffrages , fit trouver ses raisons excellentes , & son droit incontestable.

Quand j'eus examiné l'entreprise qu'on me propoisoit , je dis au Roi , que si Sa Majesté avoit bien voulu me donner cette commission dans le temps que les divers concurrens disputoient leurs droits , j'aurois fait tomber la principauté à qui elle auroit voulu , & à moi-même , si elle l'avoit agréé , quoique je n'y eusse pas le moindre droit. Et en effet , la Cour m'ayant ordonné d'envoyer des trou-

1707.

pes fortifier celles de Provence , dans le temps que j'étois bien avant dans l'Empire, ces troupes , qui , pour aller en Dauphiné , passoient fort près de Neuchatel , n'avoient qu'à paroître y marcher , pour déterminer les peuples de ce petit pays à se donner à M. le Prince de Conti , pour lequel ils avoient de l'inclination ; mais il étoit un peu tard pour revenir sur ce qui avoit été fait en faveur de l'Electeur de Brandebourg.

1708.

Cependant , après avoir bien écouté ce qu'on jugea à propos de me dire à ce sujet , je me rendis au commencement de l'année à Besançon , afin d'examiner l'affaire de plus près. Je la trouvai dans une disposition bien différente de ce que le Roi pensoit. Les Cantons de Berne & de Zurich , qui ne vouloient pas les François si voisins d'eux ; avoient pris toutes les mesures possibles pour assurer ce petit Etat à l'Electeur de Brandebourg. Ils avoient fait marcher beaucoup de troupes pour fermer les passages déjà bouchés par les neiges , & fait avancer du canon. Enfin il n'étoit plus question de surprendre le pays , & de

s'en emparer. Il falloit attaquer le Corps Helvétique, ou du moins les partisans déclarés pour l'Electeur déjà en possession. Il est vrai que les Cantons Catholiques nous étoient favorables; mais on fait bien que leurs forces sont si inférieures à celles des Protestans, qu'en les obligeant à se déclarer, c'étoit les exposer à leur perte. Cependant la Cour, prévenue par de mauvais avis, se seroit peut-être engagée dans cette guerre, si je n'avois écrit au Roi & à Madame de Maintenon, pour représenter le péril qu'il y avoit à allumer une nouvelle guerre, qui nous donnoit une frontiere à garder, depuis Huningue jusqu'à Lyon; frontiere tranquille par la parfaite neutralité des Suisses: & encore dans quel temps? lorsque les forces des ennemis paroissoient supérieures presque par-tout. Mon sentiment étoit appuyé de si bonnes raisons, qu'il prévalut sur l'inclination du Ministre à servir la Maison de Matignon qu'il favorisoit beaucoup.

Comme les desseins de la Cour sur Neuchatel avoient fait avancer plusieurs corps de troupes vers les

 1708.

*Projet sur
Fribourg.*

1708.

frontieres de Suisse, cette disposition facilitoit un projet que les avances de deux Officiers, en garnison dans Fribourg, me firent former sur cette place. L'un se nommoit *Tiller*, & étoit Lieutenant-Colonel d'un régiment Suisse au service de l'Empereur; l'autre *Huster*, Capitaine dans le même régiment. Ils me demanderent une conférence de nuit, que je leur assignai dans la barriere d'Huningue, & à laquelle je me trouvai avec M. de la Houffaye, Conseiller d'Etat, & Intendant d'Alsace.

Ils promirent de livrer la porte du château de Fribourg, moyennant six cent mille livres, que l'on ne leur donneroit qu'après l'exécution, & même quand le Roi seroit maître de la place. On convint de tous les moyens, & l'entreprise fut fixée à la nuit du 21 au 22 Janvier. Je me tins auprès de Brissac, avec les troupes destinées à cette surprise, qui ne devoient donner aucun ombrage aux Commandans de Fribourg, parce qu'elles étoient censées postées en ce lieu pour l'entreprise de Neuchatel.

Au commencement de la nuit con-

venue, lorsque j'étois prêt à faire
 marcher les troupes, on m'amena un
 jeune homme de Berne, Etudiant
 dans l'Université de Fribourg, qui
 demandoit à me parler. Il me dit que
 son inclination pour la France, &
 l'horreur de voir beaucoup d'honnê-
 tes gens courir à une mort certaine,
 l'avoient porté, quelque péril qu'il
 y eût pour lui, à venir m'avertir,
 que, soit repentir, soit qu'ils eussent
 agi par les ordres du Général Thun-
 gen, les Officiers lui avoient tout dé-
 couvert. Il m'expliqua de quelle ma-
 niere il avoit été informé de cette
 double trahison; qu'il étoit fort ai-
 mé de la femme d'un Capitaine, à
 laquelle son mari avoit tout révélé,
 que c'étoit d'elle qu'il tenoit ce qu'il
 venoit me dire. Il étoit si bien infor-
 mé des circonstances de notre entre-
 vue, & en outre des troupes que
 les ennemis devoient placer dans la
 montagne & sur les murailles, que
 je ne pus douter que l'avis ne fût aussi
 sûr qu'il étoit donné à propos. Je fis pré-
 sent au jeune Etudiant de mille écus, &
 d'une Lieutenance dans les Suisses. Il
 eut par la suite une Compagnie. Nous

1708.

âmes , quelques jours après , que Tiller & Huster avoient été bien récompensés de leurs trahisons , ou de leurs commissions , quoiqu'ils n'eussent pas réussi à leur désir. Mais malgré le risque que je courus , je suis d'avis qu'on ne doit pas toujours rejeter de pareilles ouvertures. On a des exemples qu'elles sont souvent suivies du succès ; mais je conseillerai de n'avoir pas une si grande confiance que j'en eus , & de prendre contre la trahison plus de mesures que je n'en avois prises.

*Le Maréchal
est destiné à
commander
l'armée d'Italie.*

Ce coup manqué , je retournai à Strasbourg , où je me formois un plan de campagne qui pût répondre à la précédente : mais la Cour avoit d'autres vues. On y étoit fort mécontent de ce qu'il ne s'étoit rien fait en Flandres pendant la campagne dernière , malgré les forces considérables qu'on y avoit employées , & surtout de ce que l'honneur du Duc de Bourgogne , qu'on y avoit envoyé dans l'espérance de succès brillans , se trouvoit compromis par cette inaction. Le Duc de Vendôme parut propre à venger le Prince de l'atteinte

donnée à sa réputation. Il fut rappelé d'Italie, & destiné à commander l'armée de Flandres sous le Duc de Bourgogne. Comme il n'étoit pas convenable que le Duc de Baviere servît sous ce Prince, on donna à l'Electeur l'armée d'Allemagne; & comme on favoit que je m'accommodois difficilement avec les courtisans qui suivent les Princes, on lui donna le Maréchal de Berwick; par mer, on m'envoya seul en Italie.

1708.

En même temps que j'appris ces dispositions, je sus qu'il venoit un grand nombre de troupes de Flandres, destinées à renforcer l'armée d'Allemagne, ordinairement si foible quand je devois la commander. Je mandai au Ministre, qu'après avoir deux fois sauvé l'Alsace, je lissois, en partant, cette frontiere avec Treves, Bitche & Hombourg, dont les deux dernieres places étoient très-fortes, le pays fermé par les lignes excellentes de Lauterbourg, l'Allemagne ouverte par le fort de Kell & celui de Selinghen, les lignes formidables que les ennemis avoient à Stollhoffen rasées. » Avec l'armée qu'on

Etat dans lequel il laisse la frontiere.

1708.

» donne à l'Electeur de Baviere, ajou-
 » tois-je (a), je me ferois promis d'al-
 » ler bien avant dans l'Empire. Je ne
 » peux m'en dispenser de représenter
 » qu'il est bien cruel pour moi, qu'a-
 » près avoir mis les affaires du Roi
 » dans le meilleur état, on m'ôte le
 » commandement, lorsque je peux
 » espérer, plus que jamais, de grands
 » avantages pour Sa Majesté. J'oublie
 » de bon cœur mes mortifications per-
 » sonnelles; mais ma peine la plus
 » sensible vient de la crainte que le
 » Roi ne se trouve mal d'un pareil
 » changement «.

(a) Lettre à M. de Chamillard, du 6 Mai,
 tirée des Mémoires manuscrits, soixante-
 dix-septieme cahier.

Fin du Tome premier.

LETTRE du 9 Mars 1703 , à M. de Chamillard , sur le siège du Fort de Kell.

JE reçois , Monsieur , la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire du 5 , dans laquelle je trouve deux mots de votre main , qui contiennent un ordre de Sa Majesté de suivre en tout le projet de M. de Vauban. Il est très-heureux , pour le bien du service du Roi , que cet ordre ne soit pas venu plus tôt : car , comme j'avois l'honneur de mander à Sa Majesté , que sur le récit qui m'a été fait de ce projet , quelque respectables que soient les sentimens de M. le Maréchal de Vauban , je ne les aurois pas suivis , il est bien différent de les voir appuyés d'un ordre exprès de Sa Majesté de s'y conformer.

Il m'est revenu , Monsieur , que sur les premières nouvelles de ma conduite dans ce siège , MM. les Maréchaux que je ne nomme pas , soutenus de MM. les Courtisans que je ne nomme pas non plus , ont publié que je m'en

faisois accroire , & que par une opiniâtre présomption , donnant tout à la fortune, je ferois des fautes capitales dans une sorte de guerre qu'un homme , élevé dans la Cavalerie , ne doit pas entendre parfaitement.

Je pourrois leur dire que , quoiqu'élevé dans la Cavalerie , j'ai peut-être plus vu d'affaires d'Infanterie que la plupart de nos Fantassins. Sa Majesté elle-même voudra peut-être bien se souvenir qu'au siège de Mastricht sa bonté l'ayant portée à défendre expressément à tous les Volontaires d'aller aux attaques sans sa permission , je crus que cette permission qu'on lui demandoit en foule , & refusée à plusieurs , non sans quelques brocards du Courtisan , n'étoit pas une grace à demander. Je menai donc à l'attaque de la demi-lune huit ou dix jeunes Gendarmes de la Compagnie dans laquelle j'étois Enseigne , & ils servirent utilement. Sa Majesté me gronda , mais avec une bonté qui m'excusa dans le fond ; & je pris la liberté de lui dire , que les Officiers de Cavalerie devoient aussi apprendre l'Infanterie.

J'ai pratiqué cette maxime autant

que je l'ai pu , & Mestre de Camp de Cavalerie , je n'ai guere manqué d'attaquer de contrescarpes ni d'assauts. Je me suis même trouvé à celui du fort de Kell , que nous venons de prendre.

Je vous demande pardon , Monsieur , de cette digression que j'ai cru nécessaire, afin que vous ne me croyiez pas un parfait ignorant sur les sièges ; & j'aurai l'honneur de vous dire que , quoique dans celui-ci je ne me sois pas trouvé de l'opinion de la plupart des Ingénieurs, je les ai pourtant forcés tous d'avouer dans la suite , que la mienne étoit fondée sur la raison, dont je suis toujours les principes , autant qu'il m'est possible , ne donnant à la fortune que par une nécessité indispensable.

Je vais donc reprendre le commencement du siège dans la conduite duquel les connoissances parfaites du sieur *Terrade* , qui a bâti la place, m'ont été d'un grand secours.

C'est par lui que j'ai su que la branche droite du grand ouvrage à corne , déjà sapée par le Rhin , étoit accessible par le côté du Rhin même , qui ,

dans les basses eaux , s'éloigne de la pointe de plusieurs toises.

C'est lui qui m'a appris aussi que , par la négligence des ennemis, l'écluse qui est à la pointe du demi-bastion , étoit ensablée de plus de trois pieds , & que le fossé à la face de ce demi-bastion étoit entièrement sec.

Ce sont ces connoissances qui m'ont déterminé à attaquer & cette branche & cette face. On n'a rien oublié pour me faire commencer par une redoute maçonnée , qui est entre le demi-bastion de la gauche & une grande demi-lune. Et effectivement , je fais que quand une garnison est foible , & que l'Infanterie des assiégeans est nombreuse , l'on ne peut trop embrasser de terrain , ni faire trop d'attaques. Mais je fais aussi que quand il y a quatre mille hommes de pied dans une place excellente , & que pour attaquer je n'en ai pas quatorze mille effectifs , que mes attaques partagées par divers bras du Rhin , de la Schutter & de la Kinche , je suis nécessité à monter près de cinq mille hommes de garde de tranchée ; & dans une saison comme

celle-ci, c'est mettre mon Infanterie sur les dents en dix jours. Voilà ma première raison pour n'avoir pas embrassé tout l'ouvrage à corne. Elle a été fortifiée par la mollesse que j'ai remarquée dans les ennemis, & par la nécessité d'abrégier, quand on en a d'aussi dangereux à craindre que la saison, & toutes les forces que rassembloit le Prince de Bade.

Cette mollesse des ennemis, reconnue dans les deux premiers jours de tranchée, m'a donc fait prendre le parti de faire conduire un boyau entre les deux redoutes de l'isle. On vouloit me faire embrasser la première; & pour moi, je pensois que la première redoute se voyant coupée, ne tiendrait pas; & à la vérité, au premier coup de canon que l'on tira, ceux qui la gardoient l'abandonnerent. Je fis avancer, autant qu'il fut possible, sur l'autre redoute, ayant moi-même tracé une batterie dont quelques pièces pouvoient battre cette redoute, & les autres la branche de l'ouvrage à corne. Mais cette batterie par la faute du Commissaire qui en étoit chargé, fut placée dans le boyau, pour plus grande

sûreté des Travailleurs , ainsi enterrés de quatre pieds sans aucune embrasure qui vît la redoute. Je reconnus cette faute dès le matin ; je réprimandai vivement le Commissaire qui l'avoit faite ; je fis promptement raccommoder les embrasures de jour , avec peu de péril , les ennemis faisant un médiocre feu ; & dès le premier coup de canon tiré sur cette redoute , nous les vîmes ébranlés , & songer à s'en retirer. J'y envoyai les premiers soldats du régiment Dauphin que je trouvai dans le boyau qui en étoit le plus voisin , & nous l'occupâmes.

Si la batterie que je vous ai fait remarquer être trop enfoncée , avoit été exécutée & placée selon mes ordres , dès ce moment on battoit en breche la branche. M. le Comte du *Bourg* avoit montré , dès la veille , un endroit pour placer quatre pièces , qui firent un grand effet , & l'on en mit sept autres , qui ne tirèrent que le jour d'après. Pendant ce temps-là je faisois continuer l'attaque de la droite , & me trouvant assez près de la contrescarpe , je la fis attaquer encore malgré l'opinion des Ingénieurs. Elle fut emportée avec

peu de perte. L'attaque de la gauche étoit principalement pour battre la branche, & par celle de la droite nous marchions à cette branche, de manière que, la contrescarpe prise, nous nous trouvions au pied du bastion, & que l'on pouvoit aller à la breche de la branche par manche de bataillon; parce qu'un petit ouvrage qui voyoit cette branche, avoit été ruiné par une batterie, placée à la droite de ce qu'on appeloit autrefois le Fort de Capille, qui voyoit à revers le petit ouvrage & les deux tiers de l'ouvrage à corne.

On dira: Mais la raison veut-elle que l'on attaque par un point? Je n'attaquais pas par un point, puisqu'en deux jours il y avoit quarante toises de breche à la branche, & une de dix toises à la face, dont on ne se servit que quand les premiers Grenadiers furent montés, & que l'on reconnut la demi-lune abandonnée.

M. le Comte du *Bourg*, après avoir fait connoître la breche par un jeune Irlandois, nommé *Maxfil*, qui a servi d'Ingénieur, & de bon Ingénieur, m'envoya dire qu'elle étoit praticable. J'allai sur le champ la reconnoître moi-

même , & je fis les dispositions nécessaires pour l'assaut. Comme elles achevoient d'être écrites , les Ingénieurs vinrent me proposer encore de différer, Mais trouvant plus de foiblesse que de solidité dans leurs raisonnemens , j'allai moi-même parler aux Grenadiers , & fis marcher.

Les ennemis ne se présentèrent pas même pour défendre la breche. L'ouvrage à corne fut emporté sans essuyer un seul coup , & il n'y eut de feu qu'en occupant la gorge de l'ouvrage , qui se trouva naturellement retranché en notre faveur , par la muraille qui le fermoit au côté du fort , & que l'ennemi avoit commencé à rompre dès le matin. Le sieur de *Blanzy* , Ingénieur , fit très-bien dans cette occasion.

J'aurai l'honneur de vous dire que , dans le temps qu'on attaquoit l'ouvrage à corne , on fit une fausse attaque par l'isle. Les ennemis avoient fait une petite digue , pour communiquer du fort à ces ouvrages de l'isle ; les Grenadiers de Provence allerent droit à la contrescarpe , & le sieur *Morcan* les mena jusqu'à la petite demi-lune qui couvre la porte du fort.

Cet ouvrage emporté, c'étoit avoir exécuté les trois quarts de l'entreprise. Il falloit achever, & je suivois toujours mon premier principe, qui est de ne pas donner à un ennemi étonné le temps de reprendre vigueur. Nous pouvions occuper toute la digue, depuis l'extrémité de la même branche droite, commençant à une écluse qui va de cette branche à la digue, jusqu'à la porte du fort qui regarde le Rhin. Je l'avois ordonné, mais on se contenta d'exécuter une partie de mes ordres. Pendant que l'on travailloit à ce logement, on logea aussi quatre pieces dans la gorge de l'ouvrage à corne. J'avois commandé que l'on en placât deux sur le rempart de l'ouvrage qui dominoit, & qui voyoit toute la contrescarpe à revers; cependant cela ne fut exécuté que la seconde nuit. Après la prise de l'ouvrage, il falloit placer une batterie sur la digue. M. le Comte du *Bourg & Terrade* s'opiniâtrèrent à un chemin, malgré l'avis encore des Ingénieurs, qui vouloient nous en faire prendre un autre, que je reconnus impraticable, ou si difficile, qu'il nous retardoit de trois jours au moins.

J'ordonnai une batterie de trois pieces , pour battre le flanc qui voyoit la face du bastion que nous attaquions. Les Ingénieurs me soutenoient que cette batterie étoit impraticable , & je les forçai d'avouer , sur le terrain même , qu'elle étoit très-praticable.

Enfin , Monsieur , il falloit absolument mener le siège comme nous avons fait , & toute autre conduite pouvoit le faire manquer. Pour moi , sans vouloir me faire un mérite d'une vivacité que j'ai cru indispensable , j'ai été obligé à ne pas perdre de vue la tranchée , & les batteries qui ont toujours été bien servies , dès que le canon y a été placé ; mais le sieur d'Ouville étoit médiocrement aidé.

J'ai cru , Monsieur , devoir vous expliquer ces détails , afin que Sa Majesté soit convaincue que , loin de m'abandonner à cette ardeur immodérée qui porte à donner tout à la fortune & au courage des troupes , je les ai ménagées au contraire , de maniere qu'il n'en a pas coûté quatre-vingt-dix soldats , & qu'il n'y a eu d'Officier tué qu'un seul Capitaine du régiment de Clare. Mais j'ai cru devoir éviter des

longueurs & des précautions lentes , qui pouvoient rendre le courage aux alliégés , & donner au Prince de Bade le temps d'arriver sur nous. Mon poste est bon , à la vérité ; mais il est toujours embarrassant d'avoir tout ensemble une grosse armée sur les bras , & un siège à faire. D'ailleurs deux jours de pluie noyoient nos tranchées dans un terrain aussi bas que celui-ci ; elles faisoient croître le Rhin , & par conséquent aussi les fossés de la place , & nous donnoient de vives inquiétudes qu'il étoit bon de prévenir.

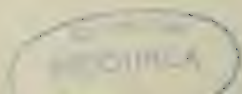
Je reviens d'un voyage près de Gueguembach , pour visiter des pays où il n'est pas possible que M. le Prince de Bade & moi nous n'ayons quelque querelle avant qu'il soit deux mois. J'ai fait sauter le château d'Ortembourg , & raser , autant qu'il a été possible , les ouvrages des ennemis. Je ne fais si c'est cette course , & mes veilles depuis un mois , qui m'ont un peu abattu.

On n'en reconnoît les effets que quand le feu de l'affaire ne nous soutient plus ; mais , en vérité , je suis accablé.

M. le Comte du *Bourg* va à Capelle avec toutes les troupes qui doivent aller en Haute-Alsace. Des hier, j'y ai fait remonter le pont de bateaux, & si je me porte un peu mieux, j'irai demain. Je demeure ici avec les troupes qui vont vers Saverne, Phalsbourg, & la Basse-Alsace; j'aurai l'honneur de vous envoyer incessamment un état de nos dispositions.

Je suis, &c.

Fin du Tome premier.



*Fautes à corriger dans le premier
Volume.*

PAGE 3, dans la note , Orondato ; *lif.* Orondate.

Pag. 19, lig. 15 , arriva ; *lif.* arrive.

Pag. 26, lig. 3 , fans ; *lif.* sous.

Pag. 34, lig. 26 , d'abord il prétendoit ;
lif. d'abord , sur les insinuations de Vil-
lars , il prétendit.

Pag. 36, lig. 24 , se gagner ; *lif.* regagner.

Pag. 46, lig. 6 , l'envoie ; *lif.* l'envoya.

Pag. 59 , ligne 12 , surpris un jour ; le
Prince , *ponctuez ainsi* , surpris. Un jour
le Prince.

Pag. 86 , lig. 16 , le Roi d'Espagne ; *lif.* de
France.

Pag. 89, lig. 13 , j'y répondis ; *lif.* je ré-
ponds.

Pag. 90 , note , lettre du Roi ; *lif.* au Roi.

Pag. 91 , note , lettre au Marquis ; *lif.* du
Marquis.

Pag. 94, note , lig. 3 , les compositions ;
lif. compositeurs.

Pag. 117, lig. 13 , Pouanges ; *lif.* Saint-
Pouanges.

Ibid. lig. 15 , Chamilli ; *lif.* Camilly.

Pag. 122 , lig. 6, la Montre ; *lif.* la Moutre.

Pag. 128 , & à la discipline pour le soldat ;
ponctuez ainsi , & à la discipline. Pour le
soldat.

Pag. 55 , lig. 13 , ne concevoit ; *ajoutez pas.*

Pag. 218 , lig. 14 , j'occupois , *lif.* j'occupai.

Pag. 234 , lig. 17 , ce ; *lif.* le.

Pag. 251 , lig. 20 , pareilles ; *lif.* puériles.

- Pag. 311, lig. 26, les a; *lis.* les ont.
Pag. 319, lig. 19, de Menon; *lis.* Menou.
Pag. 340, lig. 17, ne pourroit; *lis.* ne pou-
voit: droit; *lis.* disois.
Pag. 346, lig. 20, ses légitimes; *lis.* sa lé-
gitime.
Pag. 360, lig. 23, accompagner; *lis.* ac-
compagnée.
Pag. 376, Viscembourg; *lis.* Vissembourg.
Pag. 378, Marein; *lis.* Marcin.
Pag. 380, Gother; *lis.* Gotta.
Pag. 395, lig. 14, mouroient; *lis.* mour-
roient.
Ibid. dern. lig. donnai; *lis.* donnois.
Pag. 408, lig. 12, effacez Hefvi a.
Pag. 455, lig. 11, par mer; *lis.* pour moi.

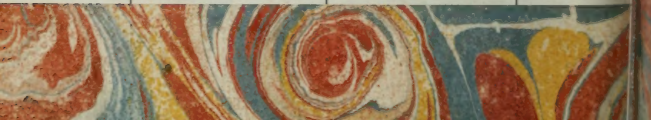
Pag. xv, lig. première, composoient; *lis.*
composant.
Pag. xvj, lig. 3, de Paris. de l'aveu; *ponc-*
tuez ainsi, de Paris, de l'aveu.
Ligne 6, après du Roi, au lieu d'une vir-
gule, mettez un point.

inse.

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

--	--	--	--





a39003



009546390b

